suivre des directions rigoureusement déterminées par la position des puits, parce que sans eux l'existence serait impossible. Les mêmes routes sont suivies en Arabie depuis les temps les plus reculés. Les plus fréquentées sont celles qui vont de Damas à Bagdad et de Riadh, dans le Nedjed, à la Mecque, Mascate, Badgad et Damas.

[illegible] — PROVINCES DE L'ARABIE.

L'intérieur de l'Arabie fut très peu connu des anciens. Hérodote n'en dit que quelques mots. Strabon, Diodore de Sicile nous fournissent peu de renseignements sur elle, et ils attribuent le plus souvent à ce pays les produits qu'il recevait de l'Inde et exportait au dehors. Ptolémée, qui paraît avoir connu le mieux cette contrée, mentionne dans l'Arabie heureuse cent soixante-dix villes, dont cinq grandes capitales.

Les Romains connurent toujours très mal l'Arabie. Comme ils croyaient qu'elle produisait les épices, les parfums, les tissus et les pierres précieuses qu'elle recevait en réalité de l'Inde ou de la Chine, ils en tentèrent plusieurs fois la conquête, mais toujours sans succès. Ces maîtres du monde, devant lesquels toutes les nations avaient plié, ne purent jamais assujettir des hordes nomades, protégées par leurs remparts de sable et leur climat.

Ce n'est qu'à une époque moderne que les Européens ont pénétré en Arabie. Avant Niebuhr, qui la visita en 1762, nous n'avions sur elle que des renseignements fort vagues, pris dans les géographes arabes anciens ou dans Ptolémée. Sa carte fut la première qui ait été basée sur des observations scientifiques; il ne put parcourir du reste qu'une partie de l'Yémen.

Pendant un demi-siècle après Niebuhr l'Arabie resta inexplorée; son étude ne fut véritablement reprise que par Burckhardt en 1815. Ce dernier recueillit d'excellentes informations sur l'Arabie et les deux villes de la Mecque et de Médine. Les expéditions égyptiennes entreprises à peu près à cette époque contre les Wahabites furent l'origine d'investigations étendues dans diverses parties de la péninsule. Elle fut ensuite parcourue par plusieurs voyageurs parmi lesquels il

faut citer Wallin (1845), Burton (1852), et Palgrave (1862). Ce dernier visita dans les régions centrales de l'Arabie des pays presque entièrement inconnus avant lui *.

L'Arabie avait été divisée par les anciens en trois régions : l'*Arabie pétrée*, au nord-ouest, l'*Arabie heureuse*, au sud-ouest, et l'*Arabie déserte*, au centre et à l'est.

L'Arabie pétrée comprenait toute la région située entre la Palestine et la mer Rouge. — L'Arabie déserte se composait du grand désert de sable qui s'étend depuis les confins de la Syrie et de la Mésopotamie jusqu'à l'Euphrate et le golfe Persique. — L'Arabie heureuse embrassait toute la partie méridionale de la péninsule, le Nedjed, l'Hedjaz, l'Yémen, l'Oman, etc.

Ces divisions géographiques sont toujours restées inconnues aux géographes orientaux. L'Arabie pétrée ne fait pas partie pour eux de l'Arabie; les seules divisions qu'ils admettent sont les suivantes :

L'*Hedjaz*, région montagneuse et sablonneuse, formant la partie moyenne de la zone baignée par la mer Rouge. Il renferme les villes saintes de la Mecque et de Médine. L'*Yémen*, situé au sud de l'Hedjaz. Il constitue l'angle sud-ouest de la péninsule arabique dont il est la région la plus riche et la plus fertile. L'*Hadramaut*, le *Mahrah*, l'*Oman* et l'*Haça* qui se suivent, comme on le voit sur la carte, depuis le golfe d'Aden jusqu'au fond du golfe Persique. Le *Nedjed*, vaste plateau fertile, peuplé de villes importantes, mais entouré de déserts, situé au centre de l'Arabie.

Les divisions qui précèdent, et dont la plupart remontent aux temps les plus reculés de l'histoire, ne correspondent plus aux divisions politiques. Avant Mahomet, l'Arabie était divisée en milliers de tribus indépendantes. Sous l'empire arabe, toutes ces tribus ne formèrent

* Désireux de compléter par une visite au centre même de l'Arabie les études que j'avais faites sur divers points de l'ancien empire des Arabes, et de tâcher d'élucider des questions dont je n'avais pu trouver la solution nulle part, j'ai proposé récemment au ministre de l'instruction publique, directeur des missions scientifiques, de me charger de l'exploration de l'Arabie dans toute sa longueur, et de recueillir par la photographie, et avec les instruments scientifiques convenables, les documents les plus importants. Le projet ne fut pas accepté. Ne pouvant faire à moi seul tous les frais d'une expédition aussi coûteuse, je dus y renoncer, et limiter mes voyages dans l'ancien empire des Arabes aux régions les plus facilement abordables.

qu'un seul peuple. Après la chute de cet empire, l'Arabie revint à sa forme d'existence primitive; et, à l'exception des trois empires formés par le Nedjed, l'Yémen et l'Oman, elle se compose de petites principautés et de tribus indépendantes n'obéissant chacune qu'à un chef.

Nous allons jeter un coup d'œil rapide sur les diverses régions que nous venons de mentionner.

Arabie pétrée. — Nous avons déjà dit que l'Arabie pétrée n'était pas considérée par les géographes arabes comme faisant partie de l'Arabie; mais au point de vue géographique et ethnographique, il est impossible de ne pas l'y rattacher. Elle comprend toute la presqu'île du mont Sinaï, et s'étend des frontières de la Palestine à la mer Rouge.

La qualification de pétrée correspond exactement à l'aspect du pays. Le centre de la presqu'île est occupé par la haute montagne granitique que forme le Sinaï. La région qui l'entoure est pierreuse, et ne devient sablonneuse qu'en approchant du rivage. La végétation est rare et des plus misérables.

Cette région désolée est pourtant une des plus célèbres de l'histoire. C'est l'Idumée de la Bible, la terre des Amalécites, des Madianites, des Nabathéens, et de tous ces peuples dont les livres hébreux nous parlent à chaque page. Ce fut dans les solitudes de l'Arabie pétrée que les Israélites errèrent pendant si longtemps après leur sortie d'Égypte, avant d'entrer dans la terre promise. On y montre encore la montagne sacrée d'où Moïse dicta la loi à son peuple, la pierre d'où il fit jaillir l'eau d'un coup de baguette et la caverne du mont Horeb, où le prophète Élie se cachait pour se dérober aux fureurs de la reine Jézabel.

C'est dans cet antique pays biblique que se trouvent les ruines de Pétra, qui fut autrefois l'entrepôt du commerce de l'Arabie méridionale et où les tribus de l'Yémen apportaient l'encens et les aromates et recevaient en échange les produits des Phéniciens.

Nedjed. — Le Nedjed est un immense plateau fertile situé au centre de l'Arabie, et entouré de tous côtés de déserts et de montagnes.

La connaissance de cette région, où se trouve le siège du puissant empire wahabite, est toute moderne. C'est des habitants de ce pays

que Palgrave a pu dire : « Qu'on pourrait trouver parmi eux, comme parmi les habitants de Sheffield et de Birmingham, des ingénieurs capables de tracer des chemins de fer, de construire des machines et des bateaux à vapeur. » C'est également à propos du Nedjed qu'il faisait remarquer que ce préjugé consistant à regarder l'Arabie comme un pays barbare, tient à ce que les voyageurs ne visitent généralement qu'une certaine région du littoral.

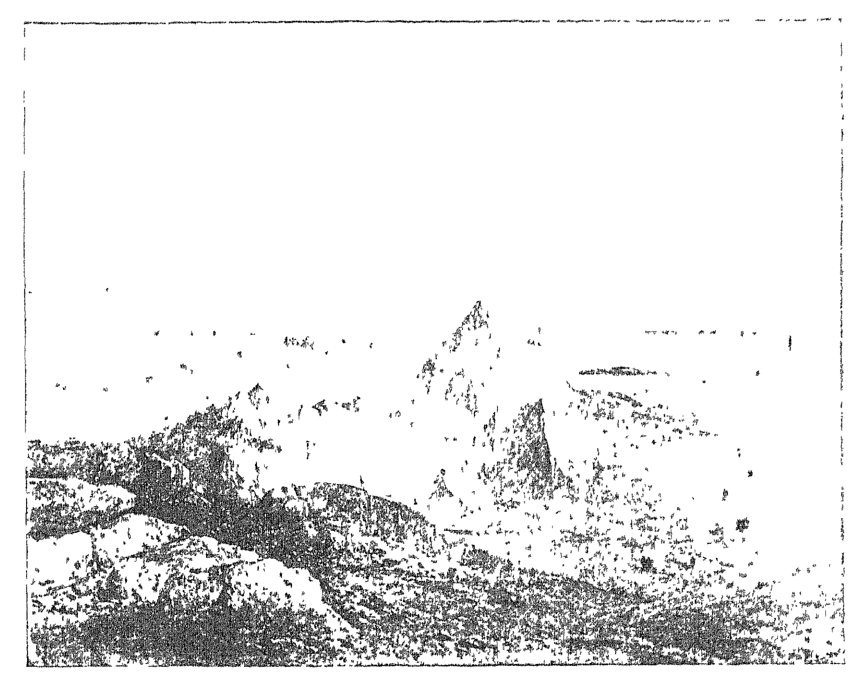


Fig. [illegible]. — Vue prise du sommet du Sinaï. (Dessin de M. de Laborde.)

Malgré les défaites que les Égyptiens lui ont fait subir dans les deux campagnes de 1810 et 1818, l'empire wahabite s'est rapidement reconstitué. Son souverain réside habituellement dans l'importante ville de Riadh.

L'agriculture est la principale ressource des habitants du Nedjed : « L'abondance des récoltes de maïs et de blé, dit Palgrave, l'excellente qualité des dattes prouvent que les Nedjéens sont d'habiles cultivateurs. »

Hedjaz. — Situé sur le littoral de la mer Rouge, l'Hedjaz est surtout célèbre parce qu'il fut le berceau de l'islamisme, et le siège des deux villes saintes : la Mecque et Médine qui attirent chaque année des pèlerins des points les plus reculés du monde musulman.

L'Hedjaz contient quelques régions fertiles, mais la majeure partie de son territoire est stérile. Son souverain nominal est aujourd'hui le sultan de Constantinople, mais le souverain réel est le grand schérif de la Mecque, qui réside à Taif.

La Mecque est le type de ces cités situées en plein désert, qu'on ne rencontre qu'en Arabie. Le sol qui l'entoure est si pauvre qu'il ne pourrait suffire à l'entretien des habitants. Ceux-ci sont obligés de faire venir leurs provisions de Djedda, ville située sur la mer Rouge, et qui est le port de la Mecque.

La Mecque, que ses habitants ont nommée la mère des cités, a été longtemps inconnue des Européens. Aujourd'hui encore, ils ne peuvent en approcher sous peine de mort, et les rares voyageurs qui l'ont visitée n'ont pu y pénétrer que sous un déguisement et grâce à une connaissance approfondie de la langue arabe. Nous n'en possédions autrefois que des croquis trop insuffisants pour nous en donner une idée bien nette, mais nous pouvons nous la représenter fidèlement aujourd'hui, grâce aux photographies exécutées par Sadik bey, lieutenant-colonel de l'armée égyptienne, et qui sont arrivées en Europe en 1881. C'est d'après ces photographies qu'ont été exécutés nos dessins.

La Mecque ne se distingue des autres villes arabes que par sa plus grande régularité. L'eau y est rare. La meilleure est amenée des réservoirs du mont Arafa, situés à quelques heures de la ville, par un aqueduc que la tradition attribue à Zobéid, l'épouse préférée du célèbre calife Haroun al Raschid.

Pendant l'époque des pèlerinages, la Mecque est le centre du commerce le plus riche et le plus varié du monde musulman.

C'est au milieu de la Mecque que s'élève la mosquée à laquelle « la mère des cités » doit sa célébrité. Dans son intérieur se trouve la Kaaba, temple célèbre, dont la fondation, suivant les historiens orientaux, remonte à Abraham. Khalifes, sultans, conquérants, ont de-

puis Mahomet tenu à témoigner leur piété en ornant la célèbre mosquée ; et, aujourd'hui, il ne reste rien de son ornementation primitive.

La grande mosquée de la Mecque a la forme d'un quadrilatère régulier. Lorsqu'on a pénétré dans l'intérieur du monument par une des portes qui y donnent accès, on se trouve dans une vaste cour entourée d'arcades soutenues par une véritable forêt de colonnes, au-

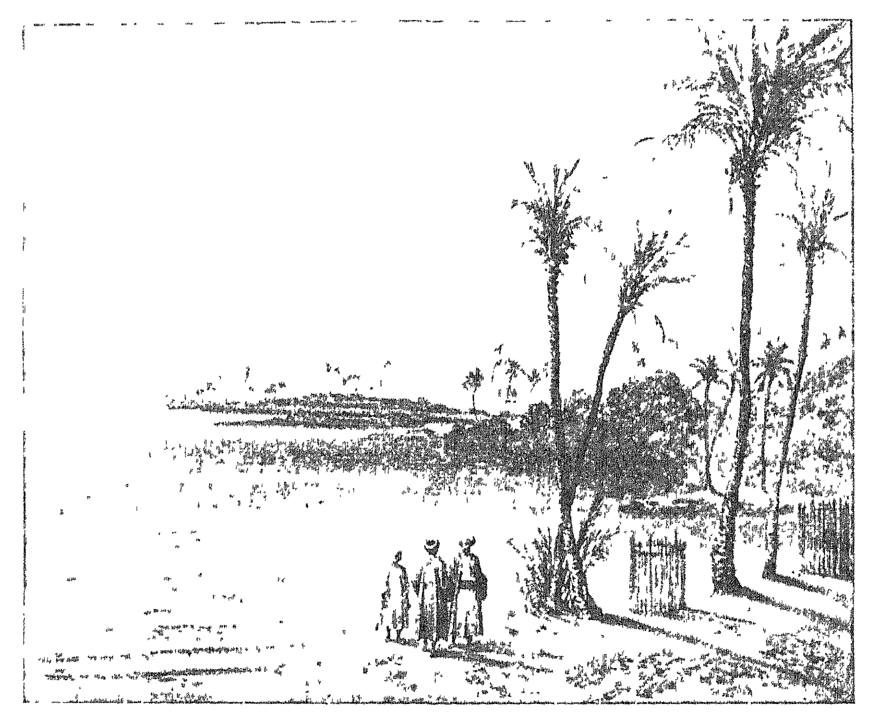


Fig. 1. — Oasis de Dahab, au golfe Élanitique. — Arabie pétrée. — (D[illegible] M. de Lab[illegible])

dessus desquelles s'élèvent un nombre considérable de petites coupoles. Des minarets disposés sur diverses parties du quadrilatère le surmontent.

Le temple de la Mecque a servi de modèle, notamment en Syrie, à un grand nombre d'autres mosquées. J'en ai trouvé plusieurs construites sur le même type, à Damas. Celles du Caire sont, au contraire, assez différentes par la forme des minarets et les détails de leur ornementation.

Le petit temple de la Kaaba se trouve dans la cour même de la grande mosquée de la Mecque. C'est un cube de pierre grise, ayant, suivant Burckhart, 40 pieds de hauteur, 18 pas de longueur et 14 de largeur. Elle n'a d'autre ouverture qu'une petite porte placée à 7 pieds du sol, à laquelle on ne peut arriver que par un escalier mobile, qu'on n'applique que pendant la période des pèlerinages. Son intérieur est une salle pavée de marbre, éclairée par des lampes d'or massif, et recouverte d'inscriptions.

L'ornementation de l'intérieur de la Kaaba a toujours été très riche. Une des plus anciennes descriptions que j'en connaisse est celle qui se trouve dans la relation du voyage de Nassiri Khosran en Syrie, Palestine, Arabie, etc., exécuté pendant les années 1035 et 1042 de notre ère. Cette intéressante relation qu'a publiée récemment le savant directeur de l'école des langues orientales, M. Schefer, contient le passage suivant :

« Les murs de la Kaaba sont tous revêtus de marbre de diverses couleurs. Du côté de l'occident il y a six mirahbs en argent, fixés à la muraille par des clous : chacun d'eux a la hauteur d'un homme ; ils sont ornés d'incrustations en or et en argent niellé d'une teinte noire foncée. Les murailles sont, jusqu'à la hauteur de quatre arech, au-dessus de la terre dans leur état primitif ; à partir de cette hauteur, elles sont, jusqu'au plafond, recouvertes de plaques de marbre ornées d'arabesques et de sculptures dont la plus grande partie est dorée. »

Dans une des murailles extérieures de la Kaaba se trouve enchâssée la célèbre pierre noire apportée, suivant les Arabes, du paradis par les anges pour servir de marchepied à Abraham lorsqu'il construisait le temple. Cette relique n'a guère que 7 pouces de diamètre. Aucun autre objet n'a été entouré d'une aussi longue vénération de la part des hommes, car bien des siècles avant Mahomet, la pierre noire était déjà vénérée.

La Kaaba est toujours recouverte d'un immense voile noir, sauf à l'endroit où se trouve la pierre sacrée. Ce voile est relevé à quelques pieds du sol. Pendant les premiers jours du pèlerinage, il est entouré vers le milieu de sa hauteur d'une bande portant en lettres d'or des inscriptions du Coran. Une fois par an ce voile est renouvelé.

Dans la cour même de la mosquée se trouve une autre construction

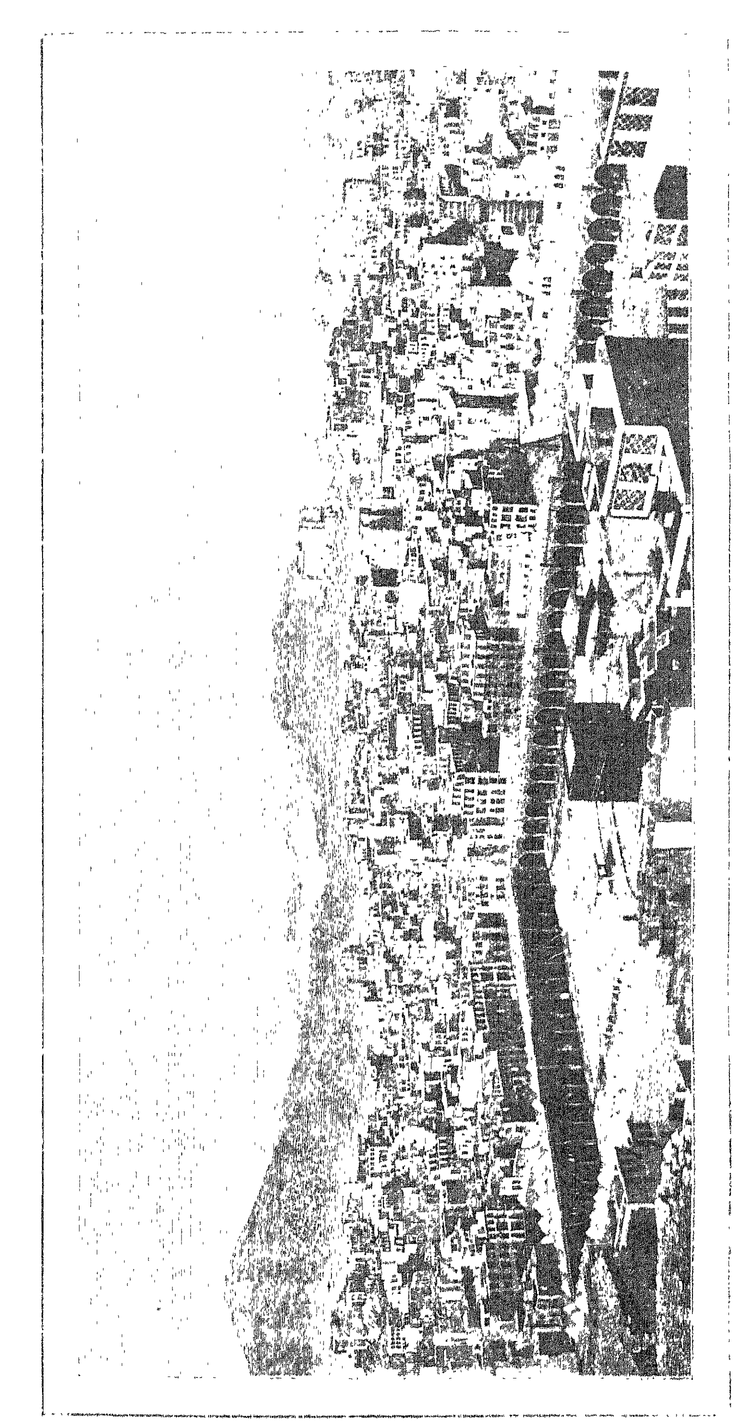


Fig. 5. — [illegible]

carrée recouvrant la source que, suivant la tradition, un ange fit jaillir au moment où Agar, errant dans le désert, se voilait la face pour ne pas voir mourir de soif son fils Ismaël.

Les chroniqueurs arabes assurent que la Mecque comptait autrefois 100,000 habitants; suivant Burckhardt, elle en compterait 20,000 seulement aujourd'hui.

C'est également dans l'Hedjaz que se trouve Médine, l'ancienne capitale des Arabes, la ville la plus importante du monde musulman au point de vue religieux après la Mecque. Ce fut à Médine, en effet, que Mahomet se réfugia, établit sa religion et mourut.

Comme la Mecque, Médine est entourée de territoires arides qui ne fournissent pas aux habitants de quoi se nourrir. Ils doivent faire venir ce dont ils ont besoin de Yambo, ville située sur la mer Rouge.

Grâce à la piété des pèlerins, Médine est devenue très riche. Les maisons, bâties en pierres de taille, possèdent au moins deux étages, les rues sont pavées, la ville est entourée d'une muraille élevée.

A l'exception de la célèbre mosquée, où Mahomet venait autrefois enseigner, et qui lui sert aujourd'hui de tombeau, Médine ne contient que très peu d'anciens édifices. Mais le tombeau du prophète suffit à lui seul pour en faire un lieu de pèlerinage presque aussi important que la Mecque.

Pays d'Acyr. — Entre l'Hedjaz et l'Yémen se trouve un grand pays, nommé Acyr, qui, jusqu'au commencement de ce siècle, était entièrement inconnu des Européens. Nous en savons du reste seulement ceci : qu'il est peuplé de tribus belliqueuses, et contient plusieurs villes importantes.

Yémen. — L'Yémen, qui forme la partie sud-ouest de la péninsule, est la région la plus fertile, la plus riche et la plus peuplée de l'Arabie. C'est la partie la plus importante du territoire appelé Arabie heureuse par les anciens.

Les habitants de l'Yémen sont à la fois commerçants et agriculteurs. Depuis les temps les plus reculés, ils ont été en relation avec les Égyptiens, les Perses, les habitants de l'Inde, etc.

Les habitants de l'Yémen obéissent aujourd'hui à un souverain nommé Iman, qui réside à Sanâ, ville de 60,000 habitants. « Cette vieille cité, écrit le géographe arabe Edrisi, fut la résidence des rois de l'Yémen et la capitale de l'Arabie. Ses rois y possédaient un palais aussi célèbre que bien fortifié. Elle contient encore plusieurs palais entourés de vastes jardins, et des maisons bâties en pierres de

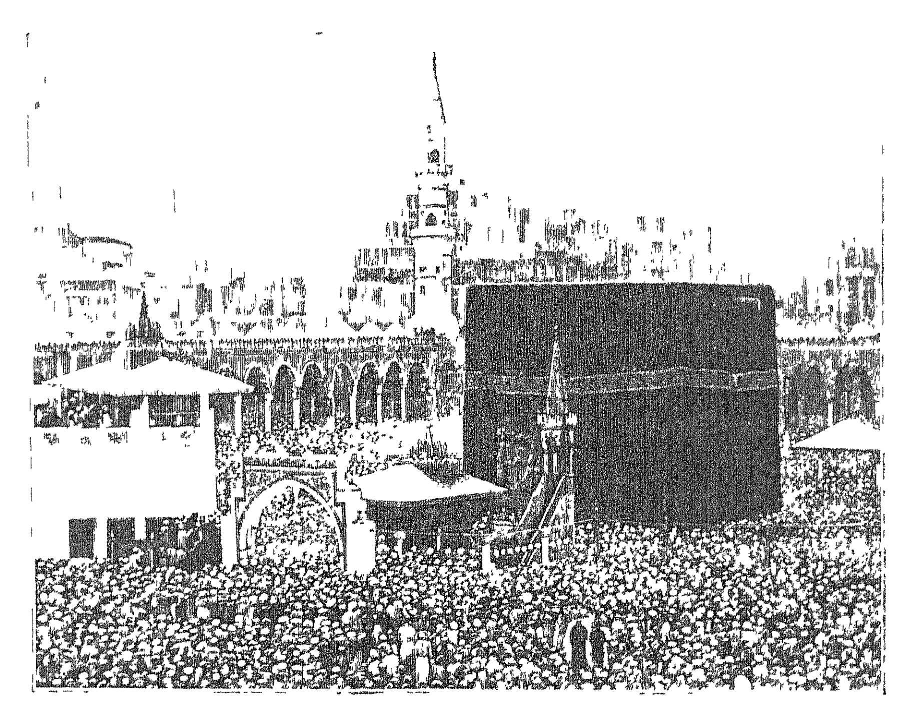


Fig. [illegible]. — La Kaaba dans la mosquée de La Mecque, pendant le pèlerinage (d'après une photographie).

taille et ornées de vitraux. Vingt mosquées, dont plusieurs ont leurs coupoles dorées, contribuent à orner l'antique capitale de l'Yémen. »

Cruttenden, qui a eu l'occasion de visiter Sanâ, décrit comme il suit la visite que fait tous les vendredis le sultan à la mosquée : « Cinquante bédouins armés ouvraient la marche, rangés six par six et chantant en chœur. Les principaux chefs de famille venaient ensuite, chacun d'eux à cheval et portant à la main une longue lance dont les banderolles flottaient dans l'air. L'Iman s'avançait après eux, monté sur un cheval d'une blancheur éclatante, appartenant à cette race que nourrit le

désert de Djôf, au nord de Sanâ, et qui, plus haute que la race de Nedjed, ne lui cède ni en vitesse ni en élégance. De la main droite, le prince portait une lance dont la pointe était d'argent et la poignée d'or ciselé; de la main gauche, il s'appuyait sur l'épaule d'un eunuque, tandis que deux esclaves tenaient les rênes du cheval. Un large parasol, à franges garnies de clochettes d'argent, était porté au-dessus de sa tête, et l'abritait contre les rayons du soleil. Le Seif-el-Khalifah s'avançait ensuite sous un dais moins riche que celui du souverain. Le commandant des troupes, les parents de l'Iman, et ses principaux officiers, suivaient immédiatement. Cent bédouins armés fermaient la marche. »

Sanâ est encore aujourd'hui la plus importante des villes de l'Arabie. M. Halévy, qui l'a visitée il y a peu d'années, dit qu'elle possède des mosquées « dont l'architecture rappelle les célèbres monuments de l'architecture musulmane. »

Plusieurs villes de l'Yémen, et notamment Rodah, près de Sanâ, sont célèbres par leurs jardins et leurs maisons de plaisance. A Rodah, la vigne forme, comme en Italie, des berceaux soutenus par des treillages.

A une trentaine de lieues à l'est de Sanâ se trouvent les ruines de Mareb ou Saba, ancienne capitale des Sabéens, qui n'est plus aujourd'hui qu'un bourg. Edrisi, qui écrivait au douzième siècle, prétend qu'elle renfermait alors les ruines de deux châteaux construits, l'un par Salomon, l'autre par une des femmes de David. C'est à Saba que régnait la reine qui, au dire des livres juifs, alla visiter Salomon.

Parmi les autres villes célèbres de l'Yémen, il faut encore citer les ports de Moka et d'Aden, sur la mer Rouge. La ville d'Aden, détruite aujourd'hui, n'a d'importance que par sa position : aussi les Anglais s'en sont-ils emparés. C'était autrefois une brillante et populeuse cité, dont le géographe Edrisi disait il y a 600 ans : « On y apporte du Sind, de l'Inde et de la Chine, des objets précieux, tels que les lames de sabre damasquinées, les peaux de chagrin, le musc, les selles de chevaux, le poivre odorant et non odorant, la noix de coco, le hernout (graine parfumée), le cardamome, la cannelle, le galanga (sorte d'herbe odoriférante), le macis, le myrobolan, l'ébène, l'écaille de tortue, le

camphre, la muscade, le clou de girofle, la cannelle, [illegible] des tissus d'herbes, et d'autres riches et veloutés; des dents d'éléphant [illegible], de l'étain, des rotangs et autres roseaux, ainsi que la majeure partie de l'aloès amer destiné pour le commerce. »

L'une des principales richesses actuelles de l'Yémen est le café dont cette province fournit le monde entier. On le cultive aussi dans d'autres parties du globe; mais, sous aucun climat, il n'a pu atteindre la qualité de celui de l'Yémen. Son entrepôt principal est la ville de Moka.

Les souverains de l'Yémen sont bien déchus aujourd'hui de leur antique splendeur. Leur action ne s'exerce guère sur les points éloignés des grandes villes. Leur influence est nulle sur les tribus indépendantes existant sur divers points du pays.

Hadramaut, Mahrah, Oman et Haça. — L'Hadramaut et le pays de Mahrah s'étendent de l'est de l'Yémen jusqu'à l'Oman, le long de la côte de l'océan Indien. Ils sont peuplés par des tribus indépendantes et contiennent quelques villes fort peu connues.

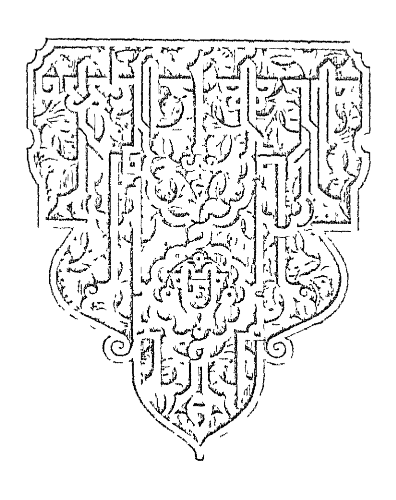
La capitale de l'Hadramaut est Schibam. A une journée de Schibam est Térim, ville importante, puisque, suivant Fresnel, on y compte autant de mosquées que d'églises à Rome.

L'Oman, qui fait suite au Mahrah, est baigné à la fois par les eaux de la mer des Indes et par celles du golfe Persique. C'est un pays sablonneux, entrecoupé de nombreuses oasis et de fertiles vallées. Le souverain de la contrée est un sultan résidant à Mascate, ville aujourd'hui sans importance.

L'Haça, qui s'étend de l'Oman à l'embouchure de l'Euphrate, le long du golfe Persique, est une région à peine connue. On la croit très peu peuplée. De la ville d'El-Kalit jusqu'à Bassorah, le pays est un vaste désert. C'est en face de cette contrée que sont situées les îles Bahreïn où se trouvent les plus importantes pêcheries de perles du monde.

Il nous reste à rechercher maintenant quelles sont les populations qui habitent l'immense péninsule que nous venons de décrire sommai-

rement. Aucune région du globe, comme nous allons le voir, n'a imprimé par son climat et son sol, un cachet plus caractéristique à ses habitants. Ce ne sont pas les récits des conquêtes d'un peuple ni les chronologies de ses rois qui peuvent permettre de comprendre son histoire. A la base d'une telle étude se place l'examen des divers facteurs qui ont déterminé son évolution, et au premier rang la connaissance de la race à laquelle il appartient. Quels sont les caractères moraux et intellectuels de cette race? Quelles modifications ont pu lui imprimer le milieu, l'hérédité, les nations diverses avec lesquelles elle s'est trouvée en contact? Voilà ce qu'il importe de connaître et ce que tout d'abord nous devons rechercher.



CHAPITRE DEUXIÈME

LES ARABES.

§ 1. — L'IDÉE DE RACE D'APRÈS LA SCIENCE ACTUELLE.

Avant d'aborder l'étude des Arabes, je crois nécessaire de présenter quelques notions d'anthropologie indispensables à l'intelligence de ce chapitre.

Les agglomérations humaines répandues sur divers points du globe ont été classées en un certain nombre de groupes auxquels on a donné le nom de races. Ce terme impliquait autrefois qu'il existait entre les groupes humains désignés sous ce titre des différences moins grandes que celles constatées entre les groupes d'animaux désignés sous le nom d'espèces. Mais les progrès de la science moderne ayant prouvé que les diverses races d'hommes sont séparées par des caractères aussi profonds que ceux qui distinguent les espèces animales voisines, il faut considérer aujourd'hui le mot race lorsqu'on l'applique à l'homme comme synonyme du mot espèce.

On peut définir très simplement le sens des termes race ou espèce humaine, en disant qu'ils désignent des agglomérations d'individus possédant un ensemble de caractères communs se transmettant régulièrement par l'hérédité.

Pour les personnes étrangères à l'anthropologie, les expressions « peuple » et « race » sont à peu près synonymes, mais en réalité leur signi-

fication est absolument différente. Un peuple est une agglomération d'individus appartenant à des races souvent fort diverses, réunis sous un même gouvernement et possédant par conséquent un certain nombre d'intérêts communs. Il y a aujourd'hui des peuples anglais, allemand, autrichien, français etc. : il n'y a pas encore de races anglaise, allemande, autrichienne ou française. Les éléments en présence sont d'origines trop diverses et trop mal fusionnés encore pour qu'on puisse leur donner un tel titre. Des groupes d'individus peuvent être réunis sous les mêmes lois, amenés à professer la même religion et parler la même langue; mais ils n'arrivent à former une race homogène que lorsque le milieu, les croisements et l'hérédité ont fixé chez eux un certain nombre de caractères physiques et moraux communs.

Mais cette acquisition de caractères communs demande un temps fort long. Très lents à se fixer, les caractères héréditaires sont également très lents à s'effacer. Aussi n'est-ce qu'avec la plus extrême lenteur que les races arrivent à se fusionner et à se transformer. Il faut que les changements soient accumulés par l'hérédité, pendant des siècles dans le même sens, pour que les influences de milieux et de croisements finissent par déterminer des modifications profondes.

Parmi les influences capables de transformer et fixer des caractères dans une race, on cite souvent le milieu. Mais si le milieu est un facteur puissant, l'hérédité, qui représente des aptitudes accumulées pendant un passé d'une immense longueur, est un facteur bien plus puissant encore. De nombreux exemples historiques prouvent que, quand une race est ancienne, les caractères fixés par l'hérédité sont tellement stables, que le milieu est désormais sans action sur elle, et que cette race périt plutôt que de se transformer. C'est ainsi que, sous toutes les latitudes, les fils d'Israël conservent leur type invariable; c'est ainsi encore que le sol brûlant de l'Égypte a été impuissant, malgré son énergie, à transformer les races trop vieilles qui l'ont successivement envahi, et qui toutes y ont trouvé leur tombeau. L'hérédité seule est assez puissante pour lutter contre l'hérédité, et c'est

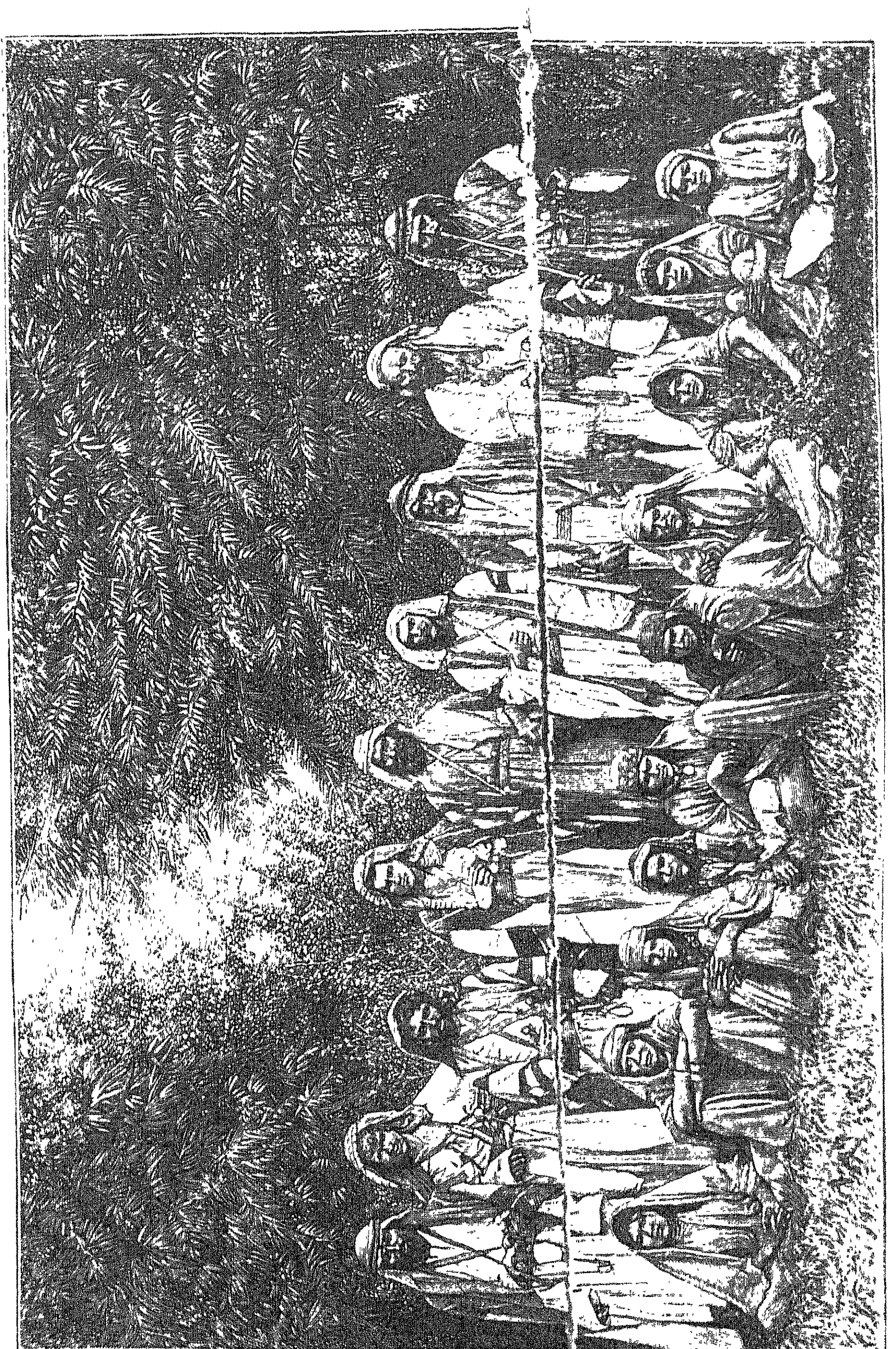


Fig. 1. — [illegible] de la mer Morte [illegible]

pourquoi les milieux ne peuvent guère agir que sur des races nouvelles, c'est-à-dire sur des races résultant de croisements entre peuples différents possédant des aptitudes héréditaires différentes. Dans des conditions semblables, les influences si lourdes du passé se trouvant annulées ou dissociées par des influences héréditaires d'un poids égal, le milieu n'a plus alors à lutter contre elles et peut librement agir.

Mais pour que les croisements eux-mêmes puissent agir, il faut qu'ils soient répétés pendant longtemps, et que les individus des diverses races croisées ne soient pas en nombre trop inégal. S'il y a une inégalité manifeste dans la proportion des éléments mis en présence, les caractères qui domineront dans le mélange finiront par l'emporter et élimineront les autres. Un petit nombre de blancs introduits au sein d'une population de noirs disparaît rapidement, sans laisser de traces, après quelques générations. C'est pour cette raison que les caractères d'un peuple conquis disparaissent si les envahisseurs sont trop nombreux.

Les Grecs modernes peuvent être invoqués comme exemple, car ils n'ont plus rien en réalité des traits, si bien fixés par la sculpture, de leurs ancêtres *. C'est pour la même raison encore que les peuples conquérants disparaissent, au contraire, s'ils se trouvent en proportion trop faible à l'égard des peuples conquis. Tel fut, par exemple, le cas des Romains en Gaule. Nous sommes bien leurs fils par la civilisation et la langue, mais nullement par le sang. Tel fut encore le cas des Arabes en Égypte. Nous verrons que les Égyptiens, qui étaient restés réfractaires aux civilisations perse, grecque et romaine, et avaient toujours refusé d'apprendre la langue de leurs vainqueurs, adoptèrent

* Je ne crois pas trop m'avancer en assurant qu'on ne rencontre plus aujourd'hui que d'une façon bien exceptionnelle de véritables Grecs en Grece. Je n'en ai trouvé ni à Athenes ni dans les échelles du Levant, fréquentées depuis longtemps par les Grecs des diverses parties de l'Archipel. J'ajouterai qu'il y a bien longtemps sans doute qu'il n'y a plus de Grecs en Grice, car dans une collection fort curieuse de bustes de grands personnages assurément fort anciens que possède le musée d'Athènes, je n'ai pas rencontré un seul individu ayant le type grec. M. Schliemann, avec qui j'ai voyagé pendant quelque temps, m'a assuré qu'à Mégare, Ithaque, Lesbos et divers points que je n'ai pas visités, on rencontre encore des sujets ayant le type grec; mais ce sont là des réminiscences ataviques en nombre trop minime pour infirmer ce que je viens d'avancer.

rapidement la langue, la religion et la civilisation arabe, au point que l'Égypte devint en réalité et est restée le [illegible] plus arabe des pays professant la religion de Mahomet. Les croisements entre les Égyptiens et leurs nouveaux conquérants devinrent tellement fréquents que, dès la deuxième ou troisième génération, il s'était formé des types intermédiaires dont on ne pouvait plus distinguer l'origine. Mais la supériorité du nombre des anciens Égyptiens sur celui des envahisseurs et le ralentissement des invasions eurent pour résultat de faire bientôt disparaître presque entièrement l'influence du sang arabe. Resté Arabe par la religion et la langue, le fellah d'aujourd'hui est en réalité le fils des Égyptiens du temps des pyramides dont il est au surplus la vivante image.

2. — IMPORTANCE DE L'ÉTUDE DES CARACTÈRES PSYCHOLOGIQUES POUR LA CLASSIFICATION DES RACES.

On voit déjà, par ce qui précède, que ce n'est pas la langue, la religion, ni les groupements politiques qui peuvent permettre de classer une race.

Les caractères anatomiques, tels que la forme du crâne, la couleur de la peau, la physionomie *, etc., ne le permettent guère davantage. Ils rendent possibles sans doute quelques grandes divisions fondamentales, contestées du reste pour la plupart, mais ne nous disent presque rien des différences pourtant si profondes existant entre des peuples voisins, telles que les diverses nations de l'Europe, par exemple.

Il existe cependant, suivant nous, des caractères aussi fixes que les caractères anatomiques, et qui, bien que négligés par l'anthropologie moderne, serviront sans doute un jour de base fondamentale à une

* Parmi ces caractères il en est un, la physionomie, qu'on n'a pu [illegible] employer que [illegible] classification des races humaines, mais qui me semble cependant [illegible] d'une grande importance. J'ai été conduit à le reconnaître en constatant dans mes divers voyages en Europe, en Asie et en Afrique, avec quelle facilité les indigènes savent distinguer sans se tromper les individus appartenant aux différentes races qui sont en contact journalier avec eux, alors même que le costume est identique. J'ai [illegible] de montrer l'importance de cette méthode de classification dans un mémoire spécial auquel je renvoie le lecteur. Il y trouvera notamment l'indication des moyens à employer pour dégager les caractères physionomiques communs à tous les individus d'une même race.

classification des races : je veux parler des caractères intellectuels et moraux. Le partisan le plus convaincu des descriptions anatomiques ne voudrait certainement pas soutenir, qu'étant données deux races quelconques en présence, il aurait plus de renseignements sur elles par la connaissance de leurs caractères anatomiques que par celle de leurs caractères psychologiques.

Les caractères psychologiques se reproduisent d'ailleurs avec autant de persistance que les caractères anatomiques. Lorsqu'on suit l'évolution d'un peuple, on est étonné de voir avec quelle constance ses aptitudes morales et intellectuelles se perpétuent à travers les âges. Les institutions d'un peuple et son rôle dans le monde résultent surtout de ces aptitudes. C'est dans le caractère, c'est-à-dire dans cet ensemble de dispositions que chaque individu apporte en naissant, et qui déterminent sa façon de sentir et de réagir, que se trouvent les mobiles inconscients de la conduite. Il varie avec chaque race et cette variation nous explique pourquoi des institutions semblables appliquées à divers peuples produisent des résultats si différents ; pourquoi la misérable anarchie des républiques espagnoles de l'Amérique, par exemple, comparée à la prospérité des habitants des États-Unis sous des institutions identiques. L'énergie, la prévoyance, le courage, l'initiative, l'aptitude à se gouverner, l'empire sur soi, etc., sont des sentiments que l'hérédité peut donner, mais qu'aucune institution ne peut créer. Ils sont formés chez l'individu qui va naître et représentent l'héritage d'un long passé. C'est, en réalité, dans ce passé lointain que se sont élaborés les motifs de nos actions présentes.

Bien que les caractères moraux et intellectuels d'un peuple soient aussi stables que ses caractères physiques, ils peuvent, comme ces derniers, se modifier lentement sous l'influence de divers facteurs, et notamment de ceux que nous énumérions plus haut : le milieu physique et moral et les croisements. Un Romain du temps d'Héliogabale n'avait plus le caractère de ses ancêtres de la république, et l'habitant des États-Unis diffère déjà beaucoup, par le caractère, des Anglais dont il est issu.

Chez la plupart des nations modernes, le caractère est en voie de

transformation et loin d'être fixé encore. Les grandes invasions dont elles dérivent ont mis en présence des éléments trop dissemblables, et mélangés depuis trop peu de temps pour avoir fini par créer chez elles beaucoup de sentiments communs. On le comprend facilement quand on voit combien de peuples, qui semblent au premier abord bien homogènes, tels que les Français, par exemple, sont formés d'éléments



Fig. 8. — Bedouins nomades de la Syrie, photographiés à Jéricho par l'auteur.

différents. Kimris, Normands, Celtes, Aquitains, Romains, etc., ont foulé notre sol et leurs descendants ne se sont pas bien mélangés encore.

J'ai examiné dans un récent ouvrage l'influence profonde que peuvent avoir sur les destinées d'un peuple les éléments qui entrent dans son sein, surtout lorsque ces éléments ont des tendances différentes, et cherché à montrer que c'est dans cette étude, beaucoup plus que

dans celle des institutions politiques — institutions qui sont des conséquences et bien rarement des causes — qu'on peut trouver la clef du rôle que les nations ont joué ou joueront dans l'histoire. Je ne saurais insister davantage sur un sujet que je ne pouvais qu'effleurer ici. Le peu que j'en ai dit a dû suffire pour montrer au lecteur l'importance de l'étude de la psychologie des peuples, science à peine ébauchée encore *. En ce qui concerne les Arabes, notamment, nous verrons que c'est dans l'étude de leur caractère que nous trouverons en grande partie l'explication des causes qui ont déterminé leur grandeur et leur décadence.

§ 4. — ORIGINE DES ARABES.

Des considérations diverses fondées principalement sur la linguistique ont fait classer dans une seule famille, dite sémitique, ces populations variées : Arabes, Juifs, Phéniciens, Hébreux, Syriens, Babyloniens, Assyriens, qui ont occupé et occupent encore l'Arabie et l'Asie Mineure jusqu'à l'Euphrate.

La parenté qu'on admet entre elles tient à l'analogie qui existe dans la langue parlée par ces différents peuples, et à certains caractères physiques qu'ils possèdent en commun, tels que la teinte foncée de la chevelure, l'abondance de la barbe, la matité du teint, etc. Il y aurait beaucoup à dire sur la valeur de ces caractères, mais comme cela m'éloignerait de mon sujet, je préfère me borner à les reproduire tels qu'on les donne habituellement dans les ouvrages élémentaires.

On admet généralement, au point de vue physique, que tous les peuples que nous venons de nommer présentent deux types, l'un fin, l'autre grossier. « Le premier, dit M. Girard, est caractérisé par une taille élancée qui ne dépasse pas souvent la moyenne, par des membres secs et nerveux, par des attaches fines, par un visage allongé et mince à l'extrémité inférieure; le menton est fuyant, la bouche petite; les

* J'ai développé ces idées dans les ouvrages ou mémoires suivants : *L'Homme et les Sociétés, leurs origines et leur histoire*, tome II. — *L'Anthropologie actuelle et l'étude des races.* (*Revue scientifique.*) — *De Moscou aux monts Tatras; Étude sur la formation actuelle d'une race.* (*Bulletins de la Société de géographie.*)

dents sont blanches et bien plantées, les lèvres minces; le nez, qui s'attache directement au front et affecte une forme aquiline très prononcée en se recourbant en bec d'oiseau de proie à l'extrémité; les yeux noirs et bien fendus, s'abritent sous des arcades sourcilières peu développées; le crâne est dolichocéphale. C'est le type le plus répandu chez les Arabes; on le retrouve aussi chez les Israélites, les Syriens et les Égyptiens anciens et modernes.

« Le second se distingue par une taille plus ou moins haute, mais lourde et massive, par des membres fortement musculeux, par un visage plus large et plus fort, par une mâchoire puissante, souvent même prognathe; le menton est saillant, la bouche forte; les lèvres sont charnues; le nez aquilin, mais large, est gros du bout; des arcades sourcilières accentuées ombragent des yeux noirs et grands; le front est droit et bas. Les Assyriens présentent ce type dans sa perfection. Il existe aussi parmi les Juifs ainsi que parmi les Arabes, surtout ceux du Sud, et les Égyptiens. Ces derniers ont dans le sang des éléments africains incontestables, comme l'indiquent certains traits de leur physionomie et les proportions de leur corps. »

Quoi qu'il en soit de la valeur fort contestable suivant nous des caractères qui précèdent et de la parenté des peuples dits sémitiques, il est certain que leur communauté d'origine, si elle existe, remonte aux temps préhistoriques. Aux époques les plus lointaines dont la tradition ait gardé la mémoire, ces peuples se trouvaient déjà différenciés.

Si nous jugeons d'après nos idées modernes les conceptions politiques et sociales des Sémites, conceptions toujours voisines de l'état patriarcal, nous devons constater qu'elles n'ont jamais été bien hautes. Il ne faut pas oublier cependant que ces peuples ont fondé des civilisations puissantes, et que sur les cinq ou six grandes religions qui règnent aujourd'hui sur le monde, trois des plus importantes : le judaïsme, le christianisme et l'islamisme ont été enfantées par cette branche de la famille sémitique constituée par les Juifs et les Arabes.

La seule branche des Sémites dont nous ayons à nous occuper maintenant, les Arabes, présente ou plutôt a présenté pendant longtemps avec les Juifs une parenté très grande. Cette parenté est indiquée par

la similitude de leurs langues et par les traditions qui leur attribuent une commune origine.

Il y a bien peu de ressemblance assurément entre l'Arabe, tel qu'il nous apparaît à l'époque de sa civilisation, et le Juif, tel que nous le connaissons depuis des siècles trop souvent plat, pusillanime, avare et cupide; et il semble humiliant au premier d'être comparé au second; mais il ne faut pas oublier que ce sont les conditions d'existence particulières auxquelles les Juifs ont été soumis depuis des siècles qui en ont fait la race si peu estimée que nous connaissons aujourd'hui *. Un peuple quelconque, soumis à des conditions d'existence semblables, n'ayant d'autre métier possible que le commerce et l'usure, méprisé partout, fût devenu ce qu'est le Juif que nous connaissons et qui, riche ou pauvre, garde ces instincts sordides que vingt siècles d'hérédité semblent avoir fixés en lui pour toujours.

Pour voir apparaître la parenté entre le Juif et l'Arabe, il faut re-

* Tout en reconnaissant leur parenté avec les Juifs, les Arabes sont les premiers à en rougir. J'ai eu occasion de constater dans mes voyages en Allemagne, en Pologne, en Galicie, en Russie et en Orient combien les Juifs y sont peu estimés. Mais les sentiments qu'ils ont provoqués partout en Europe ne sont rien auprès de la répulsion qu'ils inspirent aux Arabes. Le Juif n'est pour eux qu'une sorte d'animal immonde, à l'égard duquel tout est permis. Quand un Arabe de l'Algérie s'adresse à un Juif, ce n'est qu'en l'appelant « chien, fils de chien ». Il sait du reste le reconnaître sous tous les déguisements. Ayant eu occasion de séjourner en Algérie à une époque où un congrès avait amené beaucoup d'Européens, j'ai vu plusieurs Arabes m'indiquer sans jamais se tromper l'origine israélite de personnes auxquelles il m'était impossible de trouver quoi que ce soit de particulier dans la physionomie.

Dans les pays arabes qui sont tout à fait indépendants de l'influence des Européens, les Juifs sont absolument hors la loi et beaucoup plus maltraités que les animaux. Voici comment M. Cottes, qui écrivait en 18[illegible], s'exprime sur l'état des Juifs au Maroc :

« Les Juifs sont condamnés à ne porter que des vêtements noirs, cette couleur étant l'emblème du malheur et de la malédiction. Il leur est interdit de monter à cheval ; s'ils passent devant une mosquée, une *[illegible]* (chapelle), un saint, un *marabout*, un chérif, ils doivent ôter leur chaussure et la porter à la main jusqu'à ce qu'ils soient passés. Ils ne peuvent traverser les cimetières musulmans ; leurs femmes, sous le moindre prétexte, sont fouettées en place publique par la *[illegible]*, musulmane spécialement chargée de cette fonction. Si un musulman les frappe, il leur est interdit, sous peine de mort, de se défendre autrement que par la fuite ou par adresse. On voit fréquemment des enfants de 7 ou 8 ans lapider de vigoureux jeunes gens, les frapper à coups de bâtons, les souffleter, les mordre, les déchirer de leurs ongles. Ces hommes sont des Juifs, ils se courbent, se tordent, font des efforts pour se dégager, mais tous leurs mouvements trahissent la préoccupation de ne frapper ou blesser aucun des assaillants. »

Ce qui précède est parfaitement vrai encore pour l'intérieur du Maroc, mais ne l'est plus au même degré pour Tanger, où résident aujourd'hui plusieurs consuls européens sous la protection desquels se placent généralement les Juifs. Lorsque je visitai cette curieuse ville, j'eus occasion de rendre visite au pacha accompagné par le drogman du ministre de Belgique, Israélite distingué, qui fut parfaitement reçu.

monter au temps d'Abraham, et nous représenter par la pensée ce patriarche comme le cheik d'une petite tribu de nomades, guerroyant avec ses voisins et inquiétant, comme aujourd'hui, les populations agricoles. La captivité d'Égypte n'est sans doute que le résultat d'une campagne à la suite de laquelle les Égyptiens cantonnèrent cette tribu



Fig. 9. — Arabes sédentaires de la Syrie photographiés à Damas par l'auteur.

pillarde dans l'Égypte septentrionale, sur un territoire d'où elle ne pouvait sortir, et d'où elle ne s'échappa qu'avec Moïse, lorsqu'après un long séjour en Égypte les Hébreux furent devenus assez nombreux pour résister aux Pharaons et reprendre la vie nomade pendant quarante ans. Jusqu'à David, l'existence des Juifs, comme nation, ne différa guère de celle des autres tribus arabes de la Palestine et de l'Arabie.

§ 1. — DIVERSITÉ DES POPULATIONS ARABES.

On considère généralement les Arabes comme formant une race unique; et, pour la plupart des Européens, tout mahométan de l'Afrique et de l'Asie, depuis le Maroc jusqu'à l'Arabie, est un Arabe, absolument comme, pour les Orientaux, tous les Européens : Anglais, Allemands, Italiens, Russes, etc., sont les représentants d'un peuple unique qu'ils désignent sous le nom de Francs.



Fig. 10 — Arabe sédentaire de la Syrie, photographié à Damas par l'auteur.

La façon dont nous jugeons les Arabes est, en réalité, aussi inexacte que celle dont ils jugent les Européens. Il y a parmi eux des types aussi différents que ceux que nous pouvons observer en Europe. Par suite des milieux variés qu'ils ont rencontrés et des peuples divers avec lesquels ils se sont mélangés, les Arabes ont fini par former des mélanges très complexes. C'est ainsi, par exemple, que les Arabes qui habitent aujourd'hui la Mecque, et qui formaient autrefois une des races les plus pures, sont un produit du mélange de tous les peuples divers qui, de l'Atlantique à l'Indus, viennent annuellement en pèlerinage dans cette ville depuis Mahomet. Il en a été de même en Afrique et en Syrie : Phéniciens, Berbères, Turcs, Chaldéens, Turcomans, Persans, Grecs et Romains, se sont plus ou moins mélangés avec les Arabes. Même dans les parties les plus centrales et les plus isolées de l'Arabie, comme le Nedjed, il s'en faut que la race soit pure. Depuis des siècles,

l'élément noir s'y trouve mélangé dans de grandes proportions. Tous les voyageurs qui ont visité l'intérieur de l'Arabie ont été frappés de cette influence des nègres dans la péninsule. Rotta cite une région de l'Yémen où la population est devenue presque noire, alors que dans les montagnes, la même population, peu mélangée, est restée blanche. Parlant de la famille d'un des cheiks de la contrée, il dit que parmi ses enfants « il y en avait de toutes les teintes, depuis le noir jusqu'au blanc, suivant la race de leurs mères. » Wallin a observé dans le Djôf des tribus entières d'esclaves noirs. Les nègres sont aussi très communs dans le Nedjed, où, ainsi que dans tout le reste de l'Arabie, aucun préjugé de couleur n'existe et n'empêche pas par conséquent les croisements. Palgrave raconte que Katif, ville importante du Nedjed, était à l'époque de son voyage gouvernée par un nègre. « J'ai vu, à Riadh, dit-il, plusieurs fils de mulâtres qui portaient fièrement l'épée à poignée d'argent, et comptaient parmi leurs serviteurs des Arabes de sang ismaélite ou kahtanite le plus pur. »

Cette absence de préjugé contre la couleur a frappé également lady A. Blunt qui, dans la relation récente de son voyage au Nedjed (1878), raconte que le gouverneur de l'une des plus grandes villes du Nedjed, Meskakeh, était « un nègre tout à fait noir, avec les caractéristiques répulsives de l'Africain. Il me parut éminemment absurde, dit-elle, de voir ce nègre, qui est encore esclave, au centre d'un groupe de courtisans de race blanche; car tous ces Arabes, dont la plupart sont nobles par le sang, s'arc-boutaient devant lui, prêts à obéir à un de ses regards ou à rire de ses pauvres plaisanteries. »

C'est principalement chez les Arabes sédentaires que se fait ce mélange de races différentes, chaque Arabe tenant à honneur d'avoir des femmes de plusieurs couleurs dans son harem. Chez les tribus du désert, et surtout chez les montagnards, la pureté de la race est beaucoup plus grande. Il faut remarquer cependant que parmi les tribus nomades de la Syrie orientale, et notamment près de Palmyre, en plein désert, on rencontre des blonds aux yeux bleus, ce qui semble impliquer un mélange avec des populations provenant d'une origine beaucoup plus septentrionale.

§ 5. — DESCRIPTION DES DIVERSES POPULATIONS ARABES.

La seule division fondamentale qu'on puisse établir chez les Arabes, division justifiée par toutes leurs traditions et par leur genre de vie, est celle en Arabes sédentaires et en Arabes nomades. Cette distinction est tout à fait essentielle, et il faut toujours l'avoir présente à l'esprit quand on étudie leur histoire. Les nomades, ou, comme on les appelle généralement, les Bédouins, ont depuis le Maroc jusqu'à l'Arabie un genre de vie, des coutumes et des mœurs qui sont exactement aujourd'hui ce qu'ils étaient il y a plusieurs milliers d'années, et ce que probablement ils seront toujours. Comme aux temps bibliques, ils vivent en tribus se déplaçant à mesure que leurs troupeaux ont épuisé le sol où elles étaient momentanément campées. L'Arabe sédentaire se modifie au contraire suivant les lieux et les populations très variés avec lesquels il est en contact.

Cette division en Arabes sédentaires et nomades correspond également à celle établie par les traditions. Ces dernières rapportent, en effet, l'origine des Arabes à trois races, dont la première disparue avant l'islamisme. La seconde est celle formée par les descendants de Kahtan (le Joctan de la Bible), population sédentaire qui se fixa dans l'Yémen, et qui est considérée comme la race arabe la plus pure. La troisième branche descendrait d'Ismaël, fils de l'esclave égyptienne d'Abraham.

On comprend, d'après ce que nous avons dit précédemment des mélanges divers qui constituent aujourd'hui la population arabe, qu'il ne puisse guère exister de type arabe, comme on le croit généralement. Un type arabe bien défini, c'est-à-dire un type dont on puisse dire qu'il est tout à fait spécial à l'Arabe, me semble tout aussi impossible à donner qu'un type du Français ou de l'Italien.

De tous les essais de définitions du type physique des Arabes, celle qui m'a paru se rapporter au plus grand nombre d'individus de race pure est due à l'ancien chirurgien en chef de l'armée d'Égypte, Larrey :

« Ils sont, dit-il, d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, robustes et bien faits ; leur peau est hâlée ou brune, et élastique. Ils ont le visage ovale, de couleur cuivrée ; le

front est large, élevé, le sourcil noir, détaché ; l'œil de la même couleur, vif et [illegible] Le nez est droit, de moyenne grandeur, la bouche bien taillée, les dents bien plantées, belles et blanches comme l'ivoire ; l'oreille d'une belle forme et de grandeur normale, et légèrement recourbée en avant ; le trou auditif est parfaitement parallèle avec la commissure externe ou temporale des paupières. Comme chez les individus de tous les peuples, on observe chez leurs femmes quelques différences avantageuses ; on admire surtout les contours gracieux de leurs membres, les proportions régulières de leurs mains et de leurs pieds, la fierté de leur attitude et de leur démarche, etc. Les Bédouins, ou Arabes bergers, sont généralement divisés par tribus éparses sur les lisières des terres fertiles, à l'entrée ou sur les bords des déserts ; ils habitent sous des tentes qu'ils transportent d'un lieu à un autre selon les besoins. Ils ont le plus grand rapport avec les autres Arabes ; cependant leurs yeux sont plus étincelants, les traits de leur visage généralement moins prononcés, et leur taille est moins élevée que chez les Arabes civilisés. Ils sont aussi plus agiles, et quoique maigres, ils sont très robustes. Ils ont l'esprit vif, le caractère fier et indépendant ; ils sont méfiants, dissimulés, mais braves et intrépides. Ils sont surtout d'une grande adresse, d'une profonde et rare intelligence. Ils passent pour d'excellents cavaliers, et l'on vante avec raison leur dextérité à manier la lance et la javeline. Au reste, ils sont très aptes à l'exercice de tous les arts et de tous les métiers. »

Parmi les caractères signalés par Larrey, ceux qui m'ont le plus frappé chez les Arabes que j'ai eu occasion d'observer, sont l'éclat véritablement frappant des yeux surtout chez les enfants, la blancheur étincelante des dents, la finesse des extrémités et la fierté de l'attitude ; mais ces caractéristiques ne s'appliquent guère aujourd'hui qu'aux nomades.

La seule distinction pratique que l'on puisse établir actuellement entre les Arabes, en dehors de la distinction fondamentale dont nous avons parlé plus haut, est celle qui prend pour base le pays où ils habitent. C'est celle que nous allons adopter en décrivant successivement les Arabes de l'Arabie, de la Syrie, de l'Égypte, de l'Afrique et de la Chine. Nous nous attacherons beaucoup plus à la description des caractères psychologiques, dont nous avons montré plus haut l'importance, qu'à celle des types physiques, fort variés, comme nous l'avons dit. La reproduction de nos photographies donnera du reste plus de renseignements sur ces types que les plus longues explications.

Arabes de l'Arabie. — L'Arabe des régions centrales de l'Arabie est

celui qui, malgré ses mélanges répétés avec des nègres, semble être resté le plus semblable à ses ancêtres des premiers âges, surtout si on le considère à l'état nomade. Ce sont donc ces derniers que nous étudierons d'abord.

Ces nomades, que beaucoup de personnes supposent constituer toute la population de l'Arabie, forment une race à demi sauvage, sans civilisation ni histoire. Pour savoir ce qu'ils étaient il y a 3000 ans, il suffit de les observer aujourd'hui : à part la religion, rien n'a varié chez eux. Ils sont restés tels que nous pouvons nous les représenter d'après les récits bibliques ou les descriptions d'Hérodote, et sont condamnés à ne pas changer. Si des régions fertiles, comme celles de l'Yémen, créent des populations sédentaires et agricoles, les sables arides du désert ne peuvent créer que des nomades.

Les Arabes nomades ont toujours vécu, comme aujourd'hui, en petites tribus placées sous l'autorité patriarcale d'un chef, nommé cheik ou seigneur, qui est un des chefs de famille de la tribu. Son autorité, fort restreinte, se borne à peu près à conduire les guerriers au combat et à présider au partage du butin ou à certaines cérémonies.

Les deux occupations exclusives des nomades sont la guerre et l'élevage des troupeaux. Les combats qu'ils se livrent de tribu à tribu sous le moindre prétexte sont interminables, car la loi biblique du talion : œil pour œil, dent pour dent, ayant toujours été leur loi, chaque meurtre en entraîne un autre comme représailles. Ce n'est que quand deux tribus sont presque épuisées qu'elles font la paix et acceptent en échange d'un meurtre une compensation.

Les qualités et les défauts des Arabes nomades sont naturellement les qualités et les défauts engendrés par leurs conditions d'existence.

« Les Arabes, dit Herder, ont conservé les mœurs patriarcales de leurs ancêtres; ils sont, par un singulier contraste, sanguinaires et obséquieux, superstitieux et exaltés, avides de croyances et de fictions; ils semblent doués d'une éternelle jeunesse, et sont capables des plus grandes choses lorsqu'une idée nouvelle les domine. Libre, généreux et fier, l'Arabe est en même temps irascible et plein d'audace; on peut voir en lui le type des vertus et des vices de sa nation; la nécessité de



Fig. 11. — Arabes [illegible]

pourvoir lui-même à ses besoins le rend actif; il est patient à cause des souffrances de toute nature qu'il est obligé de supporter; il aime l'indépendance comme le seul bien dont il lui est donné de jouir, mais il est querelleur par haine de toute domination. Dur envers lui-même, il devient cruel et se montre trop souvent avide de vengeance.

« L'analogie de situation et de sentiment inspirait à tous les mêmes points d'honneur; le glaive, l'hospitalité, l'éloquence faisaient leur gloire; l'épée était l'unique garantie de leurs droits; l'hospitalité embrassait pour eux le code de l'humanité, et l'éloquence, au défaut d'écriture, servait à terminer les différends qui ne se vidaient pas par les armes. »

« Peut-être, dit Desvergers, le trait le plus saillant du caractère arabe est-il ce mélange intime d'ardeur pour le pillage et d'hospitalité, d'esprit de rapine et de libéralité, de cruauté et de générosité chevaleresque, qui met tour à tour en relief les qualités les plus opposées, et appelle vingt fois sur la même tête, dans le cours d'un récit, l'admiration et le blâme. On aurait peine à se rendre compte de ces inconséquences perpétuelles, si on ne se plaçait au point de vue exceptionnel d'une nation isolée de tout contact par sa position et devant se suffire à elle-même sur le sol le plus ingrat. La pauvreté de leur territoire était pour eux l'excuse du pillage; déshérités des moissons abondantes, ou des riches pâturages qui suffisaient aux besoins des autres peuples, ils réparaient l'injustice du sort à force ouverte, et croyaient reprendre sur chaque caravane attaquée par eux la portion de biens qui aurait dû leur être assignée dans le partage de la terre. Ne faisant pas de différence entre la guerre et le guet-apens, le vol à main armée leur semblait un droit de conquête : dépouiller le voyageur était à leurs yeux aussi méritoire que prendre une ville d'assaut ou réduire une province. De pareilles inclinations n'auraient mérité aucune sympathie, si elles n'eussent été rachetées par de nobles vertus. Ce même guerrier que la soif du pillage, le désir de la vengeance, l'amour-propre offensé portait à des actes d'une cruauté inouïe, devenait sous sa tente un hôte libéral et plein de courtoisie. L'opprimé qui recherchait sa protection ou se confiait à son honneur était reçu non seulement comme un ami, mais comme un membre de la famille. Sa vie devenait sacrée, et son hôte l'eût défendue au péril de la sienne, quand même il eût découvert que l'étranger assis à son foyer était l'ennemi dont il avait cent fois désiré la perte. Peut-être ne se fût-il pas fait scrupule d'enlever par force ou par adresse le chameau de son voisin pour offrir à son hôte une hospitalité plus grande et plus généreuse. La générosité a toujours été la vertu que les Arabes ont estimée plus que toutes les autres, et qu'ils regardaient pour ainsi dire comme un apanage particulier de leur nation. »

J'ajouterai à ce qui précède que les Arabes nomades, aussi bien en Arabie qu'en Syrie ou en Afrique, présentent encore comme caractère princi-

pal un sentiment de l'indépendance porté à un point dont il est difficile à un Européen de se faire idée. Ils dédaignent profondément l'habitant des villes qu'ils considèrent comme un esclave. Pour eux, s'attacher à la terre c'est dire adieu à la liberté, l'homme fixé au sol étant fatalement destiné à avoir bientôt un maître. Le nomade ne possède que sa liberté, mais ce bien est supérieur pour lui à tous les autres et il a su le conserver intact à travers les âges. Tous les conquérants : grecs, romains, perses, etc., qui ont dominé le monde n'ont jamais pu l'asservir. Toute domination des nomades sera toujours éphémère et ne pourra même s'établir d'une façon éphémère qu'à la condition que les nomades soient combattus par des nomades.

Ce sentiment de l'indépendance remonte aux premiers temps de leur histoire. Diodore de Sicile assure que chez les Nabathéens, nomades de l'Arabie Pétrée, il était défendu de planter du blé, des arbres à fruits, et de bâtir des maisons. Ils considéraient, en effet, que pour garder de tels biens, on sacrifie volontiers sa liberté. Aussi ne furent-ils jamais conquis. Hérodote observe qu'alors que la Phénicie et la Palestine étaient obligées d'envoyer de lourds tributs aux rois de Perse, les seuls Arabes en étaient exempts.

L'instinct du pillage et le caractère batailleur des Arabes nomades en font toujours de redoutables voisins pour les peuples civilisés, et ces derniers les considèrent volontiers comme de véritables brigands ; mais le point de vue des Arabes est autre. Ils sont tout aussi fiers du pillage d'une caravane que les Européens peuvent l'être du bombardement d'une ville, de la conquête d'une province, ou d'exploits analogues. Ils n'élèvent pas de statues à leurs chefs célèbres, parce qu'en Arabie on n'érige de statue à personne, mais ils se croient fondés à avoir pour eux autant de vénération respectueuse que nous en avons pour nos grands conquérants.

Ce fut d'ailleurs grâce à ces instincts enracinés de guerre et de pillage, que les Arabes nomades devinrent d'excellents guerriers sous les successeurs de Mahomet et firent rapidement la conquête du monde. Dans les conditions nouvelles où ils se trouvèrent soumis, leurs instincts primitifs restèrent invariables, car le caractère d'un peuple ne change

guère, mais ils se manifestèrent sous des formes nouvelles : l'amour du pillage devint l'amour des conquêtes; leurs habitudes de générosité donnèrent naissance à ces mœurs chevaleresques que tous les peuples de l'Europe ont imitées ensuite. Leurs habitudes de rivalités intestines leur furent d'abord utiles à un certain degré, en provoquant chez eux un vif esprit d'émulation; mais, trop enracinées pour pouvoir être contenues longtemps dans de justes limites, elles les perdirent.

Ce furent les Arabes nomades qui formèrent une grande partie des armées des successeurs de Mahomet, et, comme conquérants, rendirent les plus grands services à ces derniers; mais ce ne fut pas certainement chez eux que se recrutèrent les savants et les artistes qui donnèrent un si brillant éclat à la civilisation des disciples du prophète.

Les nomades ont toujours dédaigné absolument les conquêtes de la civilisation, et préfèrent de beaucoup leur existence au désert. C'est là un de ces sentiments héréditaires analogues à ceux qu'on rencontre aussi chez les Indiens de l'Amérique, et contre lesquels aucun argument ne saurait prévaloir. Ils ont toujours refusé, en Syrie notamment, les terres qu'on leur offrait pour s'y fixer. Ces nomades, dont la fière et noble allure frappe tous les voyageurs, savent se suffire, sans les ressources artificielles de la civilisation, et ils n'auraient pas cédé le pas au plus altier baron féodal du moyen âge. La vie du désert n'est pas au surplus sans charme, et je confesserais volontiers que si j'avais à choisir entre cette vie indépendante et l'existence d'un manœuvre occupé douze heures par jour dans une usine à un abrutissant métier, l'hésitation ne serait pas longue.

Tout en étant restés aux formes les plus primitives de l'évolution des sociétés humaines, formes que les conditions d'existence au désert les empêchent de franchir, les Arabes nomades sont fort supérieurs aux autres peuples pasteurs que nous rencontrons encore sur divers points du globe. J'ai causé bien des fois avec eux, et il m'a semblé que leur conception de l'existence valait certainement celle de beaucoup d'Européens fort civilisés. Nous verrons plus tard par leurs poésies que si ces nomades sont réellement des demi-sauvages par leurs coutumes,



Fig. 12. — Femmes arabes des environs du Caire ; d'après une photographie.

ils ne le sont pas par leurs pensées. Il est rare qu'un nomade ne soit pas doublé d'un poète.

Il est doublé d'un poète, et, comme beaucoup de poètes, il est doublé aussi d'un enfant. Aux caractéristiques psychologiques que nous avons données du nomade il faut, en effet, ajouter celle-ci, la plus importante de toutes peut-être : qu'il possède, malgré son calme apparent, un caractère très mobile le rapprochant singulièrement de la femme et de l'enfant. Comme eux, il n'a guère pour guide que l'instinct du moment. Comme eux encore, il juge d'après les apparences, se laisse éblouir facilement par le bruit, l'éclat, la pompe extérieure ; et l'éblouir constitue le meilleur moyen de le convaincre.

Il en est ainsi de toutes les races ou de toutes les nations primitives, et il en est ainsi des femmes et des enfants parce qu'ils représentent également des formes inférieures de l'évolution humaine. Le nomade n'est en réalité qu'un demi-sauvage. Demi-sauvage intelligent assurément, mais qui depuis des milliers d'années n'a pas fait un pas vers la civilisation et, par conséquent, n'a subi aucune des transformations accumulées par l'hérédité chez l'homme civilisé. Si, comme nous le croyons, les caractères psychologiques suffisent à établir des différences profondes entre les hommes, on peut dire que l'Arabe sédentaire et l'Arabe nomade forment deux races véritablement séparées par un abîme.

Les Arabes sédentaires de l'Arabie dont nous allons nous occuper maintenant diffèrent beaucoup des nomades dont nous venons de parler. Ce ne sont nullement des demi-barbares comme on le croit généralement. Palgrave fait remarquer avec raison que cette opinion erronée résulte simplement de ce que les voyageurs n'ont visité généralement que quelques points sans importance du littoral de cette vaste péninsule. Il parle avec admiration de l'instruction des habitants de l'Oman; et, selon lui, il ne serait pas difficile de trouver dans le Nedjed des individus tout aussi aptes que les Anglais à construire des machines ou à tracer des chemins de fer. On sait du reste que, dans l'Yémen, il existe deux universités, celles de Zébid et de Damar, qui, sans avoir l'importance de l'antique et célèbre université du Caire, contribuent, comme

cette dernière, à répandre une instruction solide parmi les classes éclairées de la population.

Nous sommes habitués aujourd'hui à juger les Arabes d'après les tristes échantillons que nous offrent les habitants de la Syrie, de l'Égypte et de l'Algérie, avilis par tous les mélanges et toutes les servitudes; mais c'est évidemment au berceau même du peuple arabe qu'il faut aller



Fig. 1. — [illegible]

les étudier pour en avoir une idée bien nette. L'auteur que je citais à l'instant, et qui a vécu longtemps parmi eux, les considère comme une des plus nobles races de la terre, et ajoute :

« J'ai dit « une des plus nobles races de la terre; » les Arabes des villes méritent en effet cet éloge. J'ai beaucoup voyagé, j'ai eu des relations fréquentes avec des peuples bien divers, Africains, Asiatiques, Européens, et très peu me semblent dignes d'être placés au-dessus des

habitants de l'Arabie centrale. Ces derniers pourtant parlent la même langue que les nomades du désert, le même sang coule dans leurs veines; mais quelle distance les sépare! »

Nous faisions remarquer plus haut que les Arabes sédentaires présentent, de même du reste que tous les peuples civilisés, des différences considérables d'un pays à l'autre. Ces différences existent déjà en Arabie. Dans cette même province du Nedjed, province plus vaste, il est vrai, que bien des États européens, il existe entre les Arabes des différences aussi profondes que celles qui séparent l'habitant du nord de l'Europe de celui du midi. Les Wahabites, par exemple, auraient un caractère fort différent de celui qu'on attribue à la plupart des Arabes. Ils seraient énergiques, ne cèderaient pas à l'impulsion du moment, mais seraient très dissimulés, et surtout envieux. Voici la description qu'en fait Palgrave :



Fig. 11. — Musulmanes de la Nubie; d'après des photographies de l'auteur.

« Les Wahabites, moins généreux, moins prompts à embrasser les entreprises difficiles, moins gais et moins francs que les autres Arabes, sont aussi plus persévérants et plus sages : ils manifestent rarement

par des paroles leurs sentiments secrets; mais ils sont fermes dans leurs desseins, terribles dans la vengeance, ennemis implacables, amis douteux pour quiconque n'est pas leur compatriote; ils pourraient, soit dit sans offense et sous toute réserve, être appelés les Écossais de la péninsule. L'expression de leurs traits réservés, durs, sombres même, contraste étrangement avec les bienveillants visages des Arabes du nord. Ils n'obéissent pas à l'impression du moment, ils suivent un système tracé d'avance; s'ils ont l'intelligence bornée, leur volonté forte et persévérante les rend capables d'organiser puissamment leur état social et de devenir pour leurs voisins des maîtres tyranniques; enfin leur étroite union doit assurer leur triomphe sur des ennemis qu'affaiblissent des divisions incessantes; aussi l'empire wahabite tend-il à absorber la plus grande partie de la péninsule et son rêve ambitieux se réalisera peut-être plus tôt qu'on ne le pense.

« Leur caractère se reflète dans les moindres actes de la vie domestique. Il faut, quand on s'entretient avec eux, veiller sur sa langue et mesurer ses gestes comme on le ferait avec des ennemis. »

Arabes de la Syrie. — Comme les Arabes de l'Arabie, ceux de la Syrie se distinguent en nomades et sédentaires. Les premiers habitent le désert; les seconds, les villes.

Comme tous les nomades, les Arabes de la Syrie n'ont pas eu beaucoup à souffrir des dominations diverses qui se sont abattues sur le pays. Ils vivent aujourd'hui comme ils vivaient il y a 3,000 ans, du produit de leurs troupeaux et du pillage. A l'exception des villes, le pays leur appartient de fait : au delà du Jourdain, et, aux portes mêmes de Damas, ils attaquent voyageurs et caravanes qui n'ont pas payé rançon pour se faire escorter et traverser leur territoire. Ils présentent, du reste, ce double caractère de rapacité et de générosité que nous avons déjà signalé. L'hôte auquel ils ont accordé l'hospitalité est toujours sacré pour eux.

Rien n'a pu faire renoncer les Arabes de la Syrie à la vie nomade qu'ils mènent depuis tant de siècles; ils ont toujours dédaigné les concessions de terre et se refusent à tout travail agricole.

En dehors des nomades des déserts ou bédouins qui professent la religion de Mahomet, il existe en Syrie des tribus professant des cultes assez différents et qui, séparées par leurs croyances religieuses et ne se mélangeant qu'entre elles, ont fini par acquérir des caractères particuliers permettant de les distinguer assez facilement. Les plus importantes sont les Métoualis, les Ansariés, les Maronites et les Druses.

Les Métoualis sont des tribus d'Arabes montagnards vivant très isolées. Ils appartiennent à la secte mahométane des chiites et sont fort intolérants. Jamais ils ne consentent à prendre leurs repas avec un étranger. On suppose que ce sont d'anciennes tribus Kurdes, mais ils présentent des caractères complexes appartenant à la fois aux Mongols, aux Arabes et aux Persans.

Les Ansariés forment également des tribus montagnardes distinctes. Ils professent une religion dérivée de l'islamisme mais qui en diffère sensiblement ; on assure qu'ils croient à la métempsycose, adorent le soleil et la lune, etc.

Les Maronites, bien que se rapprochant des Syriens, ont cependant une personnalité distincte. Ils forment une secte chrétienne vaniteuse et bruyante, qui, dans diverses circonstances, n'a pas manifesté une bravoure bien grande.

Les Druses se rapprochent des nomades du désert. Ils forment une secte mahométane fière et indépendante, qui, depuis des siècles est séparée des Arabes et des Syriens. Braves et redoutés, ils vivent en grande inimitié avec les Maronites du Liban.

Quant aux habitants des villes et villages de la Syrie, ils forment un mélange où sont entrés tous les peuples, Égyptiens, Phéniciens, Juifs, Babyloniens, Perses, Grecs, Romains, Arabes, Mongols, Circassiens, Croisés, Turcs, etc., qui ont plus ou moins occupé la contrée. Le voyageur doit donc s'attendre à y rencontrer les types les plus variés. Les Syriens des villes sont généralement assez intelligents, mais souples, rusés et perfides. Ils étaient déjà peu prisés du temps des Romains, qui les qualifiaient de race née pour la servitude. Résignés à toutes les dominations variées qui depuis tant de siècles se sont appesanties sur eux, ils n'ont conservé d'énergie que pour les querelles religieuses.

[illegible] qui ne touche pas aux questions de religion, leur résigna[tion est très] grande, et ils professent une soumission absolue pour ce qui [touche] à une autorité quelconque. Cette résignation et cette sou[mission] dépassent ce qu'un Européen pourrait concevoir. J'en donnerai [une idée] en relatant un fait raconté à M. de Vogüé par un Européen qui se trouvait en Syrie à l'époque de la répression qui suivit les massacres de 1861.

« Un officier [illegible] européen, au service turc, nous conte le fait dont il avait été témoin oculaire. L'un des nombreux bourreaux [illegible] à ce moment-là était en train d'achever la besogne [illegible]; mais le clou se trouva placé trop haut et la chaise trop [basse] pour y atteindre; un vieillard musulman vint à passer, monté sur un âne et portant un quartier de mouton; l'exécuteur des hautes-œuvres lui fit signe d'arrêter; il obéit, descend de sa monture et tend le cou avec résignation, croyant sa dernière heure venue, lorsque le bourreau, s'apercevant de sa méprise, lui fait comprendre qu'il n'a nullement affaire à lui, mais à son âne. Il saisit la bête, y place le patient, lui passe la corde au cou et fouette le baudet, qui part laissant son cavalier improvisé suspendu. — Heureux d'en être quitte à si bon marché, le vieux musulman ramasse son quartier de mouton, remonte sur son âne et part au galop. »

Mais, je le répète, cette résignation n'existe que pour ce qui ne touche pas aux questions religieuses. La tranquillité la plus profonde n'a cessé de régner à Damas pendant les troubles récents d'Égypte, et j'ai souvent admiré avec quelle facilité des groupes nombreux d'habitants se laissaient violemment bousculer et même frapper par un simple soldat cherchant à faire place à un personnage quelconque, lequel n'était souvent qu'un simple voyageur. Mais j'ai entendu répéter bien des fois, tant à Damas qu'à Jérusalem, que le moindre succès d'Arabi eût été le signal d'un massacre général des chrétiens de la Syrie. Ces derniers sont du reste d'une pusillanimité qui fait véritablement rougir. En 1861, ils se sont laissé massacrer comme des moutons sans même essayer de se défendre, et il en eût été exactement de même en 1882 si les massacres auxquels chacun s'attendait eussent [illegible] commencé.

Arabes d'Égypte. — Les Arabes actuels de l'Égypte sont le produit du croisement des populations indigènes avec les Arabes qui ont envahi l'Égypte en 640 sous Amrou. Arabes de langue et de religion, ils ne le sont plus en réalité de sang. En vertu des lois anthropologiques citées plus haut, l'élément conquérant a été bientôt noyé par l'élément conquis plus nombreux, d'une part, et mieux adapté, de l'autre, au climat redoutable de l'Égypte. Les éléments intermédiaires ont bientôt disparu, et aujourd'hui, malgré sa religion et sa langue, l'Arabe sédentaire de l'Égypte est, en réalité, le fils des anciens Égyptiens du temps des pyramides, ainsi que le révèlent ses larges épaules, sa figure, aux lèvres fortes, aux pommettes saillantes, et surtout sa ressemblance avec les personnages gravés sur les anciens monuments.

Les Arabes sédentaires des bords du Nil ne sont pas seulement les fils des anciens Égyptiens par la physionomie. Ils ont hérité aussi de leur caractère. Ils forment une population d'une douceur et d'une politesse extrême. Résignée depuis longtemps à toutes les servitudes elle redoute tous les maîtres, les Européens surtout. A une époque où on représentait au Caire la haute Égypte comme étant en pleine insurrection et où les journaux ne parlaient que de massacres, j'ai pu circuler complètement seul au milieu des habitants des principaux villages qui bordent le Nil sans avoir jamais été molesté.

Les besoins du fellah sont presque nuls. Le strict nécessaire lui suffit, et si on lui laisse à peu près ce strict nécessaire, il est parfaitement heureux. Il vit sans souci de l'avenir et sans aucune notion du temps ni des distances. Quand on lui demande un renseignement précis sur des choses dont il devrait avoir une expérience bien des fois séculaire, sa réponse invariable est : Je ne sais pas. Le temps qu'il faut pour aller de son village à un autre, la distance qui les sépare, il ne le sait pas et n'a vraiment aucun intérêt à le savoir.

Nous retrouvons également chez les Arabes d'Égypte la distinction fondamentale en sédentaires et en nomades, telle que nous l'avons constatée en Arabie et en Syrie. En Égypte, cette distinction est plus profonde encore que dans les autres régions, car elle implique non seule-

[illegible] genre différent complète d'existence, mais encore une différence [illegible]. Si l'Arabe des villes a fini, en effet, à la suite de croisements, par [illegible] devenir Égyptien, il n'en est pas de même des nomades, qui, [illegible] de leurs conditions d'existence, n'ont pu se mélanger qu'avec



Fig. 15. — Mendiants marocains; d'après une photographie.

eux-mêmes et doivent représenter assez bien, avec leur nez un peu aquilin, leurs lèvres minces, leur figure d'un ovale allongé, leurs yeux ardents, le type arabe des nomades au temps de Mahomet.

Ce sont les seuls guerriers redoutables de l'Égypte et les seuls avec lesquels les Anglais auraient eu à compter dans leur récente campagne,

si, comme on nous l'a répété bien des fois dans le pays, leur neutralité n'avait pas été chèrement achetée.

Les Arabes nomades de l'Égypte plantent leurs tentes dans les déserts de sable qui se trouvent le long du Nil, à peu de distance de ses bords. Ils redoutent peu les autorités et n'entrent guère en relation avec les fellahs agriculteurs pour lesquels ils professent du reste une assez grande antipathie.

L'existence de ces nomades est celle de tous les Arabes du désert. Sous tous les climats, l'Arabe nomade reste semblable à lui-même.

En dehors des Arabes, la population de l'Égypte contient des éléments fort divers : Turcs, Coptes, Syriens, Nègres, Grecs et Européens, etc.; mais les croisements de ces éléments divers avec le fellah sont fort rares. Du reste, le climat de l'Égypte est tellement meurtrier pour l'étranger, qu'on ne cite guère d'individu de nationalité étrangère, y compris les Turcs, qui ait jamais pu se reproduire au-delà de la deuxième génération. L'Arabe est le seul peuple étranger qui ait réussi à faire souche en Égypte.

Parmi les peuples de l'Égypte que je viens de citer, les Coptes méritent une mention spéciale, car si l'on ne peut à la vérité les considérer comme des descendants non mélangés des anciens Égyptiens, c'est encore parmi eux cependant qu'on rencontre le plus d'individus ressemblant aux figures des anciens tombeaux. Ils professent la religion chrétienne et ne se sont jamais mélangés aux Arabes. On les rencontre surtout dans la haute Égypte et notamment dans certaines villes ou villages tels que Syout. Leur langue est très analogue à celle des anciens Égyptiens et c'est par son étude que Champollion arriva, comme on le sait, à expliquer les hiéroglyphes. On assure dans plusieurs ouvrages que la langue copte ne se parle plus aujourd'hui. J'ai entendu plusieurs fois cependant des Coptes la parler entre eux. Elle forme même plusieurs dialectes assez différents. Ils écrivent aujourd'hui leur langue avec des caractères grecs.

On évalue généralement à 200,000 au plus le nombre des Coptes existant en Égypte, mais plusieurs de ces derniers m'ont affirmé que leur nombre dépasserait 500,000. Le triste tableau qu'on fait de leur

caractère ne m'a pas paru très fondé. Ce qui est certain, c'est qu'ils sont bien supérieurs par leur instruction aux Arabes actuels et surtout aux Turcs. Leur religion les empêche d'arriver aux places importantes, mais ils remplissent dans les administrations les emplois exigeant le plus de travail et d'intelligence.

Quant aux Turcs, qui ont remplacé politiquement les Arabes en Égypte, leur influence ethnographique a toujours été nulle. Au nombre de 20,000 à peine aujourd'hui, ils forment une aristocratie qui ne se mélange pas avec les habitants.

Arabes de l'Afrique. — En dehors de l'Égypte, qu'on rattache habituellement à l'Orient, tout le nord de l'Afrique est occupé par des populations de religion sinon toujours de sang arabe qui dépassent sur certains points l'équateur. Elles sont constituées par des Berbères, des Arabes et des nègres plus ou moins mélangés. C'est surtout au Maroc que le mélange du sang nègre m'a frappé. Il augmente à mesure qu'on descend vers l'équateur.

Les Berbères de l'Afrique forment une population très différente des Arabes. Ayant l'intention de l'étudier en détail dans le chapitre consacré à l'histoire des Arabes en Afrique, nous n'avons pas à nous en occuper maintenant.

De même que les autres Arabes dont nous avons parlé jusqu'ici, ceux de l'Afrique se divisent en nomades et en sédentaires; mais les nomades et surtout les sédentaires représentent aujourd'hui le produit de mélanges bien complexes. Dans les villes du littoral, les populations que nous qualifions d'arabes sont le produit du mélange de tous les peuples : Carthaginois, Romains, Vandales, Grecs, Berbères, Arabes, Turcs, Européens, Nègres, qui depuis des siècles se sont rencontrés sur ce littoral et dans ces régions. J'ai trouvé sur le littoral de l'Afrique septentrionale tous les types qu'on pourrait imaginer entre le nègre du Soudan et l'Apollon du Belvédère. Aussi faut-il renoncer à rattacher les Arabes de l'Algérie à un seul type ou même à une demi-douzaine de types comme l'a fait récemment un anthropologiste qui les avait examinés d'une manière fort superficielle.

L'Arabe de l'Algérie n'est en réalité qu'un véritable métis et nous devons nous attendre à trouver en lui toutes les qualités inférieures des métis. Les habitants sédentaires des villes sont les produits du mélange de tous les peuples cités plus haut, produits dégénérés par toutes les dominations qui ont pesé sur eux. Moins mélangés et partant bien moins dégénérés, les nomades se rapprochent des véritables Arabes nomades des autres contrées et comme eux sont réfractaires à toute civilisation.*

Sédentaires ou nomades, toutes ces populations ont un sentiment commun : une haine profonde, pas toujours sans fondement, des Européens qui les dominent. L'indigène, que nous décrivons comme indolent, contemplatif, peu industrieux, vivant au jour le jour, humble ou arrogant suivant les circonstances, sacrifiera tout ce qu'il possède et compromettra sa vie dans chaque insurrection pour tâcher de se débarrasser de ses envahisseurs. On arrivera peut-être à détruire méthodiquement l'Arabe de l'Algérie par des moyens analogues à ceux employés par les Américains pour exterminer les Peaux-Rouges ; mais, ce qui me semble absolument certain, c'est que l'Européen ne réussira jamais à se l'assimiler. Deux races aussi dissemblables ne pourront jamais vivre en paix sur le même sol. C'est là une opinion que l'on évite habituellement de consigner dans les livres, mais que j'ai entendu professer en Algérie par tous les observateurs consciencieux. Je la partage moi-même entièrement.

Arabes de l'Espagne. — Toutes les populations arabes que nous venons de mentionner sont vivantes encore et leurs représentants actuels, bien qu'altérés par des influences diverses, nous permettent de nous faire une idée suffisamment exacte de ce que furent leurs ancêtres. Il n'en est pas de même pour les Arabes de l'Espagne. Ils ont disparu complètement, sans laisser de descendants pour perpétuer leur image à travers les âges. Nous ignorons donc ce que fut exactement leur type ;

* Suivant MM. Carthez, sur les deux millions [illegible] cent mille musulmans d'Algérie (Arabes, Turcs, Berbères), il n'y aurait que deux cent mille Arabes purs. La race la plus nombreuse est constituée par les Berbères ou Kabyles, qui sont au nombre de un million quatre cent mille environ.

A défaut de documents précis, nous pouvons dire que ce type dut bientôt différer de celui des purs Arabes qui envahirent la péninsule. Des croisements fréquents avec les chrétiennes captives, le mélange sur une large échelle avec les Berbères de l'Afrique qui envahirent l'Espagne durent altérer bientôt le type arabe primitif. Répétés pendant huit siècles, ces croisements durent avoir pour résultat, conformément



[illegible]

aux lois anthropologiques exposées au début de ce chapitre, la formation d'une race nouvelle dont les représentants devaient différer sensiblement des primitifs envahisseurs. Les produits de la civilisation arabe de l'Espagne prouvent que cette race brilla par sa haute intelligence, et son histoire prouve qu'elle brilla aussi par son caractère chevaleresque et sa bravoure ; mais les luttes intestines qui furent la vraie cause de sa fin prouvent également que certaines caractéristiques fondamentales du caractère arabe s'étaient maintenues chez elle. Ne pouvant juger les

Arabes de l'Espagne que par leur civilisation et leur histoire, c'est aux chapitres consacrés à cette civilisation et à cette histoire que je renverrai le lecteur.

Arabes de la Chine. — Aussitôt que l'empire des Arabes fut constitué, les khalifes d'Orient et les souverains de la Chine s'envoyèrent fréquemment des ambassadeurs et comme nous le verrons dans une autre partie de cet ouvrage, les relations commerciales des Arabes avec la Chine s'établirent régulièrement par voies de terre et de mer.

De même que dans tous les pays où pénètrent les Arabes, l'islamisme fit bientôt de rapides progrès en Chine et aujourd'hui on y compterait vingt millions de musulmans d'après le récent ouvrage de M. Dabry de Thiersant sur le mahométisme en Chine. Ces musulmans ne sont pas, bien entendu, d'origine exclusivement arabe mais simplement mélangés de sang arabe. Ils formeraient, suivant l'auteur que je viens de citer, une race à part résultant du mélange des trois sangs arabe, turc et chinois. D'après lui « le premier noyau des mahométans de l'Occident implanté en Chine a été un contingent de quatre mille soldats arabes que le khalife Abou Giafar envoya en l'an 755 au secours de l'empereur Sou-Tsong menacé par le rebelle An-Lo-Chan et qui pour les récompenser de leurs services leur permit de s'établir dans les principales villes de l'empire. Ces soldats, qui épousèrent des femmes chinoises, peuvent être considérés comme la souche des mahométans chinois. »

Après avoir cité l'opinion d'Anderson qui dit que leur honnêteté est au-dessus de tout commentaire et en fournit de curieux exemples, l'auteur ajoute d'après ses propres observations :

« Ils sont animés en général d'un grand esprit de droiture et d'honnêteté. Ceux qui occupent des fonctions publiques sont aimés et estimés des populations et ceux qui se livrent au négoce jouissent d'une excellente réputation. Ils sont charitables par principe religieux, et ne semblent former qu'une seule et grande famille dont tous les membres se protègent et se soutiennent mutuellement.

« Ce qui prouve par-dessus tout leur supériorité c'est que malgré leur tache originelle, grâce aux concessions adroites qu'ils ont su faire

[illegible] de l'[illegible] [illegible] [illegible] qui les unit tous entre eux, ils ont pu [illegible] et se [illegible] pendant que les autres religions étrangères qui ont voulu [illegible] n'ont fait jusqu'à présent que passer [illegible].

La grande tolérance des musulmans chinois, leur esprit libéral, leur soin de ne pas blesser, comme les missionnaires d'autres cultes, les usages, les lois et les croyances du pays où ils ont reçu l'hospitalité font qu'ils jouissent exactement des mêmes privilèges que les autres Chinois. Ils peuvent être mandarins, occuper des fonctions dans l'armée et [illegible] près de l'empereur.

J'ai dû insister dans ce chapitre sur des questions bien négligées encore par les historiens et qui sont pourtant les plus dignes de méditations, car leur étude seule peut éclairer l'enchaînement des événements de l'histoire. Parmi les divers facteurs qui contribuent à déterminer l'évolution d'un peuple, les aptitudes intellectuelles et morales de sa race seront toujours les plus puissants. Cet ensemble de sentiments inconscients qu'on nomme le caractère et qui sont les véritables motifs de la conduite, l'homme les possède quand il vient à la lumière. Formés par la succession des ancêtres qui l'ont précédé, ils pèsent sur lui d'un poids auquel rien ne saurait le soustraire. Du sein de leur poussière tout un peuple de morts lui dicte impérieusement sa conduite.

C'est dans les temps passés qu'ont été élaborés les motifs de nos actions, et dans le temps présent que se préparent ceux des générations qui nous succéderont. Esclave du passé, le présent est maître de l'avenir. L'étude de l'un sera toujours indispensable pour la connaissance de l'autre.



CHAPITRE TROISIÈME.

LES ARABES AVANT MAHOMET.

§ 1. — PRÉTENDUE BARBARIE DES ARABES AVANT MAHOMET.

On admet généralement que les Arabes avant Mahomet n'ont pas eu d'histoire. Composés de tribus errantes sans traditions ni demeures, ils auraient mené pendant des siècles une vie demi-sauvage, et rien ne serait resté de leur souvenir dans la mémoire des hommes.

Une telle opinion est professée encore aujourd'hui par des esprits fort distingués. J'en trouve la preuve dans le passage suivant de l'illustre auteur de l'histoire des langues sémitiques : « Jusqu'à ce mouvement extraordinaire qui nous montre la race arabe tout à coup conquérante et créatrice, l'Arabie n'a aucune place dans l'histoire politique, intellectuelle, religieuse du monde. Elle n'a pas de haute antiquité. Elle est si jeune dans l'histoire que le sixième siècle est son âge héroïque, et que les premiers siècles de notre ère appartiennent pour elle aux ténèbres antéhistoriques. »

Quand bien même nous ne saurions rien du passé des Arabes, nous pourrions affirmer d'avance que l'opinion qui précède est erronée. Il en est de la civilisation d'un peuple comme de son langage. L'un et l'autre peuvent apparaître brusquement dans l'histoire, mais ils ont eu toujours des fondements dont l'élaboration a été nécessairement fort lente. L'évolution des individus, des peuples, des institutions et des croyances est

toujours graduelle. Une forme supérieure ne peut être atteinte que lorsque toute la série des formes intermédiaires a été successivement franchie.

Lorsqu'un peuple apparait dans l'histoire avec une civilisation avancée, on peut affirmer sûrement que cette civilisation est le fruit d'un long passé. Ce passé nous est souvent ignoré, mais il existe toujours, et les investigations de la science finissent le plus souvent par le mettre en évidence.

Il en est ainsi de la civilisation des Arabes avant Mahomet. Dire exactement aujourd'hui ce que fut cette civilisation serait difficile, mais les documents que nous possédons suffisent à montrer qu'elle a existé, et qu'elle ne fut pas inférieure peut-être à ces antiques civilisations de l'Assyrie et de la Babylonie, ignorées pendant si longtemps, mais que l'archéologie moderne reconstitue maintenant.

Les idées courantes sur la barbarie des Arabes avant Mahomet ne sont pas seulement le résultat du demi-silence de l'histoire, mais encore de la confusion qu'on fait généralement entre les Arabes nomades, habitants du désert, et les Arabes sédentaires, habitants des villes. Avant comme après Mahomet, les nomades sont restés des populations à demi sauvages, n'ayant possédé, comme tous les sauvages, ni civilisation ni histoire.

Mais ces Arabes nomades ne forment qu'une des deux branches de la race arabe : à côté d'eux se trouvent les Arabes sédentaires, connaissant l'agriculture et habitant les villes. Or, il est facile de prouver que ces Arabes des villes possédèrent autrefois une civilisation dont nous ignorons les détails, mais dont nous pouvons pressentir la grandeur.

L'histoire n'est pas restée aussi muette sur l'ancienne culture des Arabes qu'elle l'a été sur d'autres civilisations que la science moderne voit sortir avec étonnement de la poussière ; mais eût-elle gardé un silence complet, nous aurions pu assurer que la civilisation arabe fut bien antérieure à Mahomet. Il nous aurait suffi de rappeler, qu'à l'époque du prophète, les Arabes possédaient déjà une littérature et une langue très développées et se trouvaient depuis plus de 2000 ans en relations commerciales avec les peuples les plus civilisés du monde, et réussirent

en moins de cent ans à créer une des plus brillantes civilisations dont les siècles ont gardé la mémoire.

Or, une littérature et une langue ne s'improvisent pas, et leur existence est déjà la preuve d'un long passé. Les relations séculaires avec les nations les plus civilisées finissent toujours par conduire à la civilisation les peuples qui en sont susceptibles; et les Arabes ont suffisamment prouvé que tel était leur cas. Pour avoir réussi enfin à créer en moins d'un siècle un vaste empire et une civilisation nouvelle, il fallait des aptitudes qui sont toujours le fruit de lentes accumulations héréditaires, et par conséquent d'une longue culture antérieure. Ce n'est pas avec des Peaux-Rouges ou des Australiens que les successeurs de Mahomet eussent créé ces cités brillantes qui pendant huit siècles furent les seuls foyers des sciences, des lettres et des arts, en Asie et en Europe. Bien d'autres peuples que les Arabes ont renversé de grands empires, mais ils n'ont pas fondé de civilisation, et faute de culture antérieure suffisante, ils n'ont profité que bien tard de la civilisation des peuples qu'ils avaient vaincus. Il a fallu de longs siècles d'efforts aux barbares qui s'emparèrent de l'empire romain pour se créer une civilisation avec les débris de la civilisation latine et sortir de la nuit du moyen âge.

Avant d'essayer de découvrir, au moyen des faibles documents que nous possédons, ce que fut la civilisation des Arabes avant Mahomet, nous allons résumer rapidement ce que nous savons de leur histoire.

§ 2 — HISTOIRE DES ARABES AVANT MAHOMET

Les Arabes ont eu, comme tous les peuples, une période préhistorique. L'étude des débris d'armes, d'instruments, de demeures laissés dans les couches géologiques du globe par nos primitifs ancêtres, prouve que, bien des siècles avant la courte durée des temps dont s'occupe l'histoire et pendant une période qui ne peut se chiffrer que par millions d'années, l'homme ignora les métaux, l'agriculture, l'art de rendre les animaux domestiques, et n'eut que des fragments de silex pour armes. On a donné à cette primitive période le nom « d'âge de la pierre taillée, » et partout où l'archéologie préhistorique a porté ses

recherches, en Arabie comme en Europe et en Amérique, elle a retrouvé des traces de cette lointaine époque.

Les débris retrouvés dans les couches géologiques du sol ont prouvé que cet âge de la pierre présente les plus grandes analogies chez les divers peuples. Avec ces éléments, il a été facile de reconstituer les conditions d'existence et même l'état intellectuel de nos plus lointains ancêtres. C'est un travail que nous avons fait dans notre précédent ouvrage, et sur lequel il serait inutile de revenir ici.

Les plus anciennes traditions des Arabes ne remontent pas au delà d'Abraham, mais la linguistique nous prouve qu'à une époque beaucoup plus reculée, toutes ces vastes régions comprises entre le Caucase et le sud de l'Arabie étaient habitées sinon par une même race, au moins par des peuples parlant la même langue. L'étude des langues dites sémitiques démontre en effet que l'hébreu, le phénicien, le syriaque, l'assyrien, le chaldéen et l'arabe ont une étroite parenté et par conséquent une commune origine.

Nous ignorons quelles furent les influences de milieux et de conditions d'existence qui déterminèrent la différenciation des peuples issus de la race primitive dont nous venons de parler, et nous ne pouvons par conséquent qu'indiquer leur parenté avec les Arabes, les seuls dont nous allons nous occuper maintenant.

Les sources de l'histoire des Arabes avant Mahomet sont les livres des Hébreux, les traditions des Arabes, les rares documents laissés par quelques historiens grecs et latins et un petit nombre d'inscriptions telles que les inscriptions assyriennes ou celles découvertes près de Damas, dans le Safa.

Les livres des Hébreux reconnaissent leur parenté avec les Arabes, et considèrent ces derniers comme un peuple plus ancien qu'eux-mêmes.

Leurs luttes intestines durèrent fort longtemps, et, dans la Bible, il est fréquemment question des Amalécites et des Madianites de la presqu'île du Sinaï, ainsi que des Sabéens de l'Arabie méridionale.

Suivant les traditions des Arabes, empruntées évidemment aux sources juives, Kachtan ou Jectan, de la race de Sem, et Ismaël, fils d'Abraham et de sa servante égyptienne Agar, seraient les souches des

deux races qui peuplèrent primitivement la péninsule : les sédentaires au midi, les nomades au nord. Établis dans l'Yémen, les fils de Jectan y fondèrent la dynastie sabéenne et la dynastie hémyarique. Les fils d'Ismael s'établirent des confins de la Palestine à l'Hedjaz. Ils furent les premiers maîtres du territoire de la Mecque, qui disputa longtemps à Sanâ, principale ville de l'Yémen, le titre de capitale de l'Arabie.

Les Nabathéens, les Iduméens, les Moabites, les Amalécites, les Ammonites, les Madianites, tribus nombreuses, dont les noms reviennent souvent dans la Bible, seraient les descendants d'Ismael. Ce sont probablement des Amalécites qui, associés à des nomades syriens, envahirent l'Égypte 2000 ans avant J.-C. et, sous le nom de rois Pasteurs, y maintinrent leur domination pendant plusieurs siècles.

Les Amalécites, les Iduméens, les Moabites, les Ammonites finirent par se concentrer dans l'Arabie pétrée et l'Arabie déserte. Toujours en guerre avec les Hébreux, ils s'opposèrent pendant longtemps à leur entrée dans la terre de Chanaan. Ils ne furent définitivement soumis, et seulement pour très peu de temps, que par David et Salomon.

Mais les récits de la Bible ne nous font guère connaitre que les Arabes nomades des frontières de la Palestine, et ils ne nous donnent aucun renseignement sur les Arabes sédentaires de l'Yémen. Ils se bornent en effet à nous parler de la visite de la reine de Saba au roi Salomon.

Les inscriptions assyriennes nous parlent souvent des Arabes, mais seulement des Arabes du nord, c'est-à-dire de ceux de la Syrie et des régions voisines. Les Arabes sont mentionnés déjà dans un texte de Salmanazar II antérieur de neuf siècles à J.-C. Huit siècles environ avant J.-C. Téglatphanassar II reçoit l'hommage de deux reines arabes. Hassar Haddon met sur un trône une princesse arabe élevée à la cour de Ninive. Sous Assurbanipal, la révolte d'un frère du roi est soutenue par des armées arabes.

Les chroniqueurs arabes sont les seuls qui parlent avec quelques détails des régions plus méridionales de l'Arabie ; mais leurs récits sont remplis d'obscurité et d'exagérations qui permettent difficilement d'y avoir recours. Ils peuvent servir cependant à confirmer ce que les au-



[illegible] 17 — [illegible]

teurs grecs et latins nous disent de la puissance de l'Yémen. Suivant les récits arabes, cette province aurait été le siège du plus puissant de tous les empires. Ses rois auraient régné pendant 3,000 ans et envoyé des expéditions dans l'Inde, la Chine et l'Afrique jusqu'aux régions qui forment aujourd'hui le Maroc.

Ce que nous savons d'un peu précis de l'histoire de l'Arabie ou du moins de petites fractions de l'Arabie par les auteurs grecs et latins ne remonte pas avant Alexandre et peut se résumer en peu de lignes.

Connues des Grecs plus de quatre siècles avant J.-C., les richesses des Arabes avaient déterminé Alexandre à tenter la conquête de l'Arabie, et l'expédition de Néarque autour de la péninsule aurait été le présage de l'exécution prochaine d'un dessein que la mort vint interrompre. Lors du partage de l'empire d'Alexandre, les régions voisines des frontières de l'Égypte et de la Palestine, habitées par les Arabes, tombèrent au pouvoir de Ptolémée. Les Nabathéens prirent parti pour Ptolémée contre Antigone. Quand celui-ci fut maître de la Syrie et de la Phénicie, il envoya contre eux un de ses meilleurs généraux, qui, après s'être emparé de Pétra par surprise, eut son armée de 4600 hommes entièrement détruite. Antigone envoya alors contre eux son fils Démétrius. Lorsque ce dernier arriva à Pétra, les Arabes, au dire de Diodore, lui tinrent ce langage : « Roi Démétrius, pourquoi nous fais-tu la guerre, à nous qui habitons des déserts où l'on ne trouve rien de ce qui est nécessaire à la vie paisible des habitants d'une cité ? C'est parce que nous sommes déterminés à fuir l'esclavage que nous avons cherché un refuge au milieu d'une contrée privée de toutes ressources. Consens donc à accepter les présents que nous t'offrons pour faire retirer ton armée, et sois sûr que tu auras dorénavant dans les Nabathéens de fidèles amis. Que si tu voulais prolonger le siège, tu éprouverais bientôt des privations de toute espèce, et tu ne pourrais jamais nous contraindre à mener un genre de vie différent de celui auquel nous sommes habitués dès notre enfance. Si, tout au plus, tu parvenais à faire parmi nous quelques prisonniers, tu ne trouverais en eux que des esclaves découragés, et incapables de vivre sous d'autres institutions que les nôtres. »

Ils ne crurent pas pouvoir terminer par la paix une guerre qu'ils savaient pleine de difficultés. Démétrius reçut les présents et se retira.

Jusqu'à l'ère chrétienne, les tribus du désert prirent parti tantôt pour les Égyptiens, tantôt pour les Syriens dans les guerres nombreuses qui dévastèrent ces contrées. Leurs incursions et leurs brigandages provoquèrent la colère des empereurs romains, dont l'empire s'étendait jusqu'à l'Euphrate. Ils envoyèrent plusieurs expéditions contre les habitants de l'Arabie pétrée, mais sans autre résultat que le paiement de tributs passagers ou la suspension momentanée des hostilités. Ces nomades faisaient alors la guerre comme ils la font encore aujourd'hui, harcelant l'ennemi par des attaques imprévues, et s'échappant dans le désert aussitôt qu'ils étaient poursuivis.

Désireux de posséder ces richesses qui, depuis tant de siècles, enflammaient l'imagination des Grecs et des Romains, Auguste envoya une expédition dans l'Yémen, mais elle échoua complètement. Ce ne fut que sous Tibère que les Romains parvinrent à conquérir pour quelque temps ce petit coin de l'Arabie, habité presque entièrement par des nomades, qui forme la presqu'île du Sinaï. L'ancienne ville arabe de Pétra devint alors une magnifique cité romaine, dont les ruines subsistent encore aujourd'hui.

Les Arabes furent mêlés plusieurs fois aux guerres des Romains avec la Perse ; un Arabe nommé Philippe devint même empereur romain en 244. On les vit menacer un instant l'Asie Mineure, mais la destruction de Palmyre par Aurélien (272) les éloigna de cette région, et la Syrie devint une province romaine gouvernée en partie par des souverains arabes, dits Ghassanides, sous la protection des empereurs.

Lorsque l'empire romain fut transféré à Constantinople, les Arabes disputèrent aux Perses et aux Grecs la possession de l'Euphrate. Des tribus venues de l'Yémen avaient déjà envahi depuis longtemps ce pays, et fondé, dans la Babylonie méridionale, sur les bords de l'Euphrate (195 de J.-C.), auprès de la moderne Koufa, la célèbre ville d'Hira, dont les souverains rivalisaient par leur luxe avec les monarques de la Perse et de Constantinople : « Ses palais étaient ornés des meubles les plus précieux, ses jardins des fleurs les plus rares. L'Euphrate, sillonné

d'embarcations élégantes, réfléchissait pendant la nuit les mille lumières de ces barques remplies de riches seigneurs et d'habiles musiciens. Les Arabes ont employé toutes les ressources de leur imagination pour raconter les merveilles de ces palais enchantés, devenus alors les plus belles et les plus salubres résidences de tout l'Orient. »

Le royaume d'Hira dura 400 ans, ce qui est un temps respectable pour un empire; mais son histoire nous est fort peu connue; nous savons cependant qu'en 605, il tomba sous la domination des Sassanides et devint une satrapie persane. Ce fut, du reste, pour peu de temps, car Mahomet allait paraître sur la scène du monde, et l'empire des Perses devait être bientôt conquis par ses successeurs.

Le résumé qui précède prouve que, sauf sur ses frontières du nord, l'Arabie avait échappé à toutes les invasions. Tous les grands conquérants égyptiens, grecs, romains, perses, etc., qui avaient ravagé le monde n'avaient rien pu contre elle. L'immense péninsule restait toujours fermée.

Mais au moment où parut Mahomet, elle était menacée d'invasions redoutables. L'an 525 de J.-C., l'Yémen, qui n'avait jusqu'alors obéi qu'à des souverains arabes, avait été envahi par les Abyssins, qui essayèrent d'y propager la religion chrétienne et réussirent à convertir plusieurs tribus. En 597, c'est-à-dire fort peu de temps avant Mahomet, ils furent chassés par les Perses, qui y établirent des vice-rois. Ces derniers régnèrent sur l'Yémen, l'Hadramaut et l'Oman jusqu'à l'arrivée du prophète.

Cette domination toute passagère ne comprit jamais du reste la vaste région du Nedjed ni l'Hedjaz, et nous pouvons dire que de tous les pays civilisés du monde, l'Arabie est peut-être le seul dont la plus grande partie n'ait jamais connu de domination étrangère.

§ 3. — CIVILISATION DE L'ARABIE AVANT MAHOMET.

Les auteurs bibliques nous parlent souvent du commerce des Arabes, des villes qu'ils possédaient, et notamment de Saba, dans l'Yémen; mais si les indications qu'ils nous donnent révèlent l'existence de grandes

…tés à une époque fort reculée, ils ne nous fournissent aucun document sur elles.

Quatre cents ans environ avant J.-C., Hérodote nous parle de l'Arabie heureuse comme de la plus riche contrée du globe. A Mareb, l'antique Saba de la Bible, on trouvait, suivant lui, de riches palais ornés de portiques dorés remplis de vases d'or et d'argent et de lits de repos en métaux précieux.

Strabon nous donne des renseignements analogues. Parlant d'après Artémidor, il nous dit que cette ville de Mareb était une merveilleuse cité. La toiture des palais était ornée d'or, d'ivoire et de pierres précieuses. Des meubles et des vases richement ciselés embellissaient les demeures. Suivant Ératosthène, les maisons, d'après la manière dont la chapente était assemblée, ressemblaient à celles des Égyptiens.

Les anciennes chroniques arabes sont conformes aux renseignements fournis par les auteurs classiques. Tous sont unanimes à vanter la richesse de l'Yémen : « On y voyait, dit Masoudi à propos du pays de Mareb, de beaux édifices, des arbres magnifiques, des canaux en grand nombre, des rivières qui le parcouraient en tous sens. Tel était l'état de ce pays, qui avait en longueur et en largeur l'étendue que pourrait parcourir en un mois de temps un bon cavalier. Un voyageur, soit à pied, soit à cheval, pouvait suivre toute cette route d'une extrémité à l'autre sans ressentir les ardeurs du soleil : il y trouvait partout un ombrage touffu qui ne le quittait pas ; car les arbres, dont la culture faisait la richesse de ce pays, couvraient toute cette terre et lui faisaient un abri continuel. Les habitants jouissaient de toutes les aisances de la vie : ils avaient en abondance tous les moyens de subsistance ; une terre fertile, un air pur, un ciel serein, des sources d'eau nombreuses, une grande puissance, une domination bien affermie, un empire au plus haut point de prospérité, tout contribuait à faire de leur pays un séjour dont les avantages étaient passés en proverbe. Ils se distinguaient aussi par la noblesse de leur conduite et par l'empressement avec lequel ils accueillaient de tout leur pouvoir, et suivant leurs facultés, tous les étrangers qui venaient dans leur pays et tous les voyageurs. Cet état de prospérité dura aussi longtemps qu'il plut à Dieu ; aucun roi ne leur résista qui ne fût défait ;

aucun tyran ne marcha contre eux avec ses armées qui ne fût mis en déroute; toutes les régions leur étaient soumises, tous les hommes reconnaissaient leurs lois; ils étaient comme le diadème sur le front de l'univers. »

La prospérité de cette partie de l'Yémen tenait, paraît-il, aux fameuses digues de Mareb, construites, suivant les auteurs arabes, par une reine nommée Balkis, et qu'ils supposent avoir été la même que celle qui visita Salomon. Placées à l'entrée d'une étroite vallée formée par des montagnes élevées entre lesquelles coulait un torrent rapide, elles transformèrent la vallée en un lac immense qui servait ensuite à l'irrigation de la contrée. Leur destruction, qui eut lieu vers le premier siècle de l'ère chrétienne, amena la dépopulation du pays.

Les documents qui précèdent concordent assez entre eux pour nous prouver que l'Yémen fut le siège de villes aussi florissantes sans doute que celles de l'antique Égypte, et possédant une civilisation avancée. Leurs ruines dorment aujourd'hui dans la poussière, attendant, comme celles de Ninive et de Babylone l'ont attendu pendant longtemps, un explorateur.

Le luxe des grandes villes de l'Yémen nous est encore indiqué par l'ancienneté et l'étendue de leurs relations commerciales. Il serait difficile en effet de citer dans l'histoire un peuple ayant eu des relations commerciales importantes et pas de civilisation. Or les relations des Arabes s'étendaient jusqu'aux limites du monde connu et duraient depuis une époque fort reculée, puisqu'il en est déjà question dans la Bible. Véritables entrepôts commerciaux du monde, pendant plus de 2.000 ans elles ont joué le rôle de Venise à l'époque de sa splendeur.

C'est par les Arabes en effet que, pendant toute l'antiquité classique, l'Europe fut en rapports avec les régions éloignées de l'Asie. Le commerce des Arabes comprenait non seulement les objets de l'Arabie, mais encore ceux qu'ils recevaient de l'Afrique et de l'Inde. Il portait surtout sur des objets de luxe : ivoire, aromates, parfums, pierres précieuses, poudre d'or, esclaves, etc. Il eut lieu pendant longtemps par l'intermédiaire des Phéniciens, dont la langue était très voisine de celle des Arabes. Les produits apportés par ces derniers venaient se concen-

nées dans les grandes cités de la Phénicie, telles que Tyr, d'où elles étaient ensuite expédiées au dehors.

Dans leur commerce des produits de l'Inde, les Arabes n'avaient pour concurrents que les Babyloniens. Ces derniers étaient en relations avec l'Inde par la route de terre ou par le golfe Persique. De Babylone, les marchandises arrivaient par caravanes en Syrie, d'où elles étaient dirigées sur le reste du monde. Ces caravanes rencontraient dans ces longs trajets les entrepôts importants des villes d'Héliopolis et Palmyre, dont le voyageur admire aujourd'hui les ruines imposantes perdues dans le désert, et enfin la grande cité de Damas.

Avec de telles relations commerciales, répétées depuis tant de siècles, on conçoit ce que pouvaient être autrefois les grandes villes de l'Arabie, et notamment celles de l'Yémen. Enrichies par un commerce séculaire, elles connaissaient tous les produits du luxe le plus raffiné, et on comprend que les auteurs grecs, latins et arabes aient été unanimes pour vanter les merveilleuses splendeurs de ces vastes cités.

Ce ne fut pas uniquement d'ailleurs dans l'Yémen que brilla la civilisation des Arabes avant Mahomet. Les détails laissés par les anciennes chroniques sur les royaumes d'Hira et de Ghassan prouvent à quel point les futurs disciples du Prophète étaient susceptibles de civilisation.

Nous avons déjà parlé de cette ville d'Hira, si célébrée par les Arabes et qui rivalisait par son luxe avec la capitale de la Perse et Constantinople. Le royaume de Ghassan, aussi important que celui d'Hira, fut fondé peu après J.-C. par des Arabes venus de l'Yémen et dura cinq cents ans. Suivant les historiens il aurait possédé soixante villes fortes. Les découvertes de l'archéologie moderne ont prouvé la grandeur de sa civilisation par l'importance des monuments couverts d'inscriptions sabéennes et différents du style romain, découvertes auprès de son ancienne capitale Bosra, sur les frontières de la Syrie. On y a retrouvé également des vestiges de canalisation qui prouvent l'aptitude de sa population à exécuter des travaux véritablement gigantesques.

Il faut remarquer cependant que, dans les royaumes d'Hira et de Ghassan, les Arabes s'étant trouvés en contact avec les Perses et les

Romains leur civilisation dut être notablement influencée par ce contact étranger. Il ne pouvait en être ainsi dans l'Yémen dont le développement dut être fort antérieur à celui des Romains. C'est donc dans cette province qu'il importerait d'aller étudier les vestiges de l'antique civilisation arabe. Il est fâcheux que l'archéologie n'ait pas pénétré encore dans cette région. Actuellement nous ne sommes pas mieux renseignés sur les anciennes villes de l'Yémen que nous ne l'étions il y a quelques années sur celles de l'Assyrie ensevelies alors sous les sables du désert. Plus d'une indication nous permet cependant d'assurer que les recherches qu'on pourra effectuer seront fertiles. M. Halevy, qui a parcouru le Yémen il y a peu d'années, mais sans pouvoir y faire des fouilles, parle des objets d'or et d'argent que les Arabes découvrent souvent dans les ruines, et lui-même a trouvé près de Haram, non loin de Sana, des stèles chargées d'anciennes inscriptions et la porte d'entrée en dalles de grès d'un temple sabéen couvert de dessins de plantes et d'animaux. M. Schlumberger a pu, de son côté, acheter récemment à Constantinople une collection de deux cents pièces de monnaies d'anciens rois de l'Yémen un peu antérieures à J.-C., découvertes à Sana par un Arabe. Ces pièces qui étaient autrefois d'une rareté extrême, puisque l'on n'en connaissait que deux ou trois dans tous les musées de l'Europe, possèdent des particularités fort curieuses. Le type gravé sur une de leurs faces représente un personnage royal vu de profil, la tête couverte d'un diadème. Les cheveux tressés en cordelettes rappellent exactement les coiffures de ces Hycsos, ou rois pasteurs venus de l'Arabie, qui régnèrent pendant longtemps sur l'Égypte et dont M. Mariette a découvert des statues figurant aujourd'hui au musée de Boulaq. Sur l'autre face de la pièce est représentée une chouette. L'artiste semble avoir pris pour modèle des monnaies grecques très répandues alors chez tous les peuples de la Méditerranée avec lesquels les Arabes étaient en relations commerciales fréquentes.

Bien que fort insuffisantes, les indications archéologiques qui précèdent complètent utilement les renseignements que nous avons tirés des anciens auteurs, et nous permettent d'entrevoir dans le passé de



l'Arabie une civilisation brillante, oubliée aujourd'hui, et qui attend encore son histoire. Du peu que nous en savons, nous pouvons certainement conclure qu'on ne doit pas considérer comme une horde de barbares un peuple qui, bien des siècles avant que les Romains eussent paru sur la scène du monde, édifiait de grandes cités et était en relations avec les plus importantes nations du globe.

§ 4. — LES ANCIENNES RELIGIONS DE L'ARABIE.

Avant Mahomet, les diverses tribus arabes avaient eu des cultes très variés, parmi lesquels les plus répandus étaient ceux du soleil et des principaux astres. Ils avaient emprunté aux peuples avec lesquels ils étaient en relations commerciales plusieurs de leurs divinités. Aussi leur Panthéon était-il aussi peuplé que l'Olympe gréco-romain.

Des inscriptions assyriennes antérieures de sept à huit siècles à J.-C., et celles de Safa prouvent qu'à une époque bien reculée les Arabes étaient polythéistes et élevaient des statues à leurs dieux. Voici, par exemple, ce que dit une inscription assyrienne racontant le retour d'Hassar-haddon d'une expédition dans l'Arabie déserte.

« Le roi arabe X. s'est rendu avec de nombreux présents à Ninive, ville de ma domination : il a baisé mes pieds. Il m'a prié de lui rendre ses dieux; j'ai eu pitié de lui. J'ai fait réparer les statues des dieux; j'y ai fait inscrire l'éloge d'Assour, mon seigneur, accompagné de ma signature et je les lui ai restituées. Tabua, princesse arabe qui avait été élevée dans mon palais, je l'ai revêtue de la dignité de reine et je l'ai renvoyée dans son pays avec ses dieux. »

Des germes d'unité existaient cependant parmi les cultes variés de l'Arabie, et c'est en les développant que Mahomet put accomplir l'œuvre d'unification qu'il avait entreprise. Il y avait, en Arabie, un temple, nommé la Kaaba, fondé, suivant la tradition arabe, par Abraham, et qui était vénéré par tous les peuples de la péninsule pour lesquels il était un lieu de pèlerinage fort ancien. C'était le véritable Panthéon des dieux de l'Arabie et quand parut Mahomet, il contenait les statues ou les images de trois cent soixante dieux, parmi lesquels, suivant le té-

moignage de plusieurs auteurs arabes, notamment Harawi, figuraient Jésus-Christ et la Vierge Marie. Tous les peuples de l'Arabie mettaient leur gloire à orner la Kaaba, et pour les juifs eux-mêmes c'était un lieu fort vénéré. La garde du temple était confiée aux Arabes de la



Fig 19. — Chameliers de l'Arabie pétrée.

tribu des Koréïschites, qui, pour cette raison, possédaient une autorité religieuse reconnue dans toute l'Arabie.

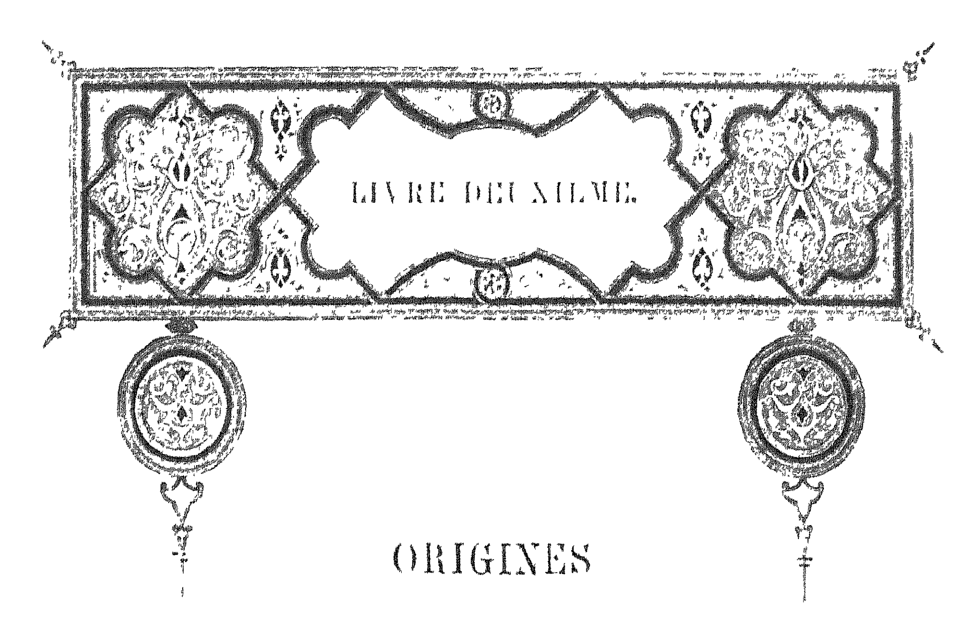
Beaucoup d'Arabes, en dehors même de ceux assez nombreux qui pratiquaient le christianisme ou le judaïsme à l'époque de Mahomet, adoraient un dieu unique. Ceux-là se qualifiaient d'Hanyfes, titre

dont Mahomet aimait à se parer. Non seulement ils admettaient un Dieu unique, ce qui est un des principes fondamentaux du Coran, mais ils enseignaient, ce qui est un autre principe également fondamental du même livre, que l'homme doit se soumettre d'une façon aussi absolue à la volonté de Dieu qu'Abraham lorsqu'il se disposait à immoler son fils Isaac. Ce n'est donc pas sans raison que Mahomet a pu dire dans le Coran, qu'il y avait eu des musulmans avant lui.

Cette concentration de tous les dieux de l'Arabie à la Kaaba de la Mecque rendait possible la fusion de tous ces cultes en un seul. Cette fusion était facilitée encore par ce fait, que tous les adorateurs de ces dieux divers parlaient la même langue. Le moment où tous les Arabes pouvaient être réunis en une même croyance était arrivé. C'est là ce que comprit Mahomet, et c'est la façon dont il sut le comprendre qui fit sa force. Loin de songer à fonder un culte nouveau, comme on le répète parfois, il se borna à prêcher que le seul Dieu était celui du fondateur même de cette Kaaba, que toute l'Arabie vénérait, c'est-à-dire le Dieu d'Abraham.

Quand Mahomet parut, une tendance générale à l'unité politique et religieuse se manifestait par des signes nombreux. Le même mouvement, qui s'était jadis produit contre les divinités païennes au temps des empereurs romains, se produisait également en Arabie. Les antiques croyances perdaient de leur empire, et les idoles de leur prestige. Elles étaient trop vieilles; et les dieux eux-mêmes ne doivent pas vieillir.



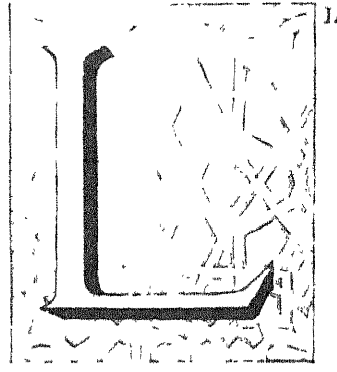


ORIGINES DE LA PUISSANCE DES ARABES.

CHAPITRE PREMIER.

MAHOMET. — NAISSANCE DE L'EMPIRE ARABE.

§ I. — LA JEUNESSE DE MAHOMET.



Le 27 août de l'an 570 de l'ère chrétienne Mahomet naquit à la Mecque. Son père Abdallah, mort deux mois avant sa naissance, était le fils d'un des pontifes du célèbre temple de la Kaaba; sa mère, Amina, était fille d'un chef de tribu.

Les Arabes se sont plu à accompagner de prodiges la naissance de leur grand homme. Le monde s'émut, suivant eux, à l'apparition du futur prophète. Le feu sacré s'éteignit chez les Mages; les génies du mal furent précipités du haut des étoiles. Quatorze des tours du palais de Khosroes le « roi des rois » s'écroulèrent avec fracas, comme pour annoncer la ruine prochaine du gigantesque empire des Perses.

Mahomet fut d'abord nourri par sa mère, puis, suivant une coutume qu'on rencontre encore aujourd'hui, envoyé dans une tribu nomade du désert. Il n'y resta que jusqu'à l'âge de trois ans. Effrayés, suivant la tradition, par les prodiges qui accompagnaient sa présence, ses parents adoptifs ne voulurent plus le garder.

Il sortait à peine de la première enfance quand sa mère mourut, le laissant aux soins de son grand-père Abd-el-Mottatib qui le combla de soins.

Mais les génies bienfaisants, qui devaient conduire si loin Mahomet, semblaient vouloir accumuler sur ses premières années tous les malheurs habituellement échelonnés dans le cours de l'existence. Son grand-père mourut deux ans après Amina. Recueilli par son oncle, commerçant toujours en voyage, Mahomet n'eut bientôt d'autre protecteur que lui-même.

La tradition rapporte que pendant un de ses voyages en Syrie, l'oncle du futur prophète emmena ce dernier avec lui, et que Mahomet fit connaissance dans un monastère chrétien, à Bosra, d'un moine nestorien qui l'initia à la connaissance de l'Ancien Testament.

Vers l'âge de 20 ans, Mahomet prit part à un combat qui eut lieu entre les Koréïschites et une autre tribu. On assure qu'il y révéla déjà les talents militaires qu'il devait manifester plus tard.

Sa réputation était excellente. Sa bienveillance et sa sincérité lui avaient fait donner par les Koréïschites le surnom de el Amin, c'est-à-dire le fidèle.

Cette réputation, jointe sans doute aussi aux avantages physiques qu'il possédait, lui conquirent à l'âge de vingt-cinq ans la bienveillance d'une riche veuve, nommée Khadidja, qui le chargea de ses affaires commerciales. Elles lui fournirent l'occasion de retourner en Syrie, et de revoir le moine qui l'avait initié à la connaissance de l'Ancien Testament. A son retour, il épousa la riche veuve, bien qu'elle eût quarante ans, et lui seulement vingt-cinq. Ce fut sa première femme, et il n'en prit pas d'autres tant qu'elle vécut.

La chronique ne dit rien des quinze années qui suivirent le premier mariage de Mahomet. On suppose, assez gratuitement du reste, qu'il

élaborait les dogmes de la future religion dont il devait être le chef. Il ne manifestait cependant aucune répugnance à accepter le culte national, et rien n'indique qu'il songeait à le renverser.

§ 2. — PRÉDICATIONS DE MAHOMET.

Ce n'est qu'à l'âge de quarante ans que Mahomet parla pour la



Fig. 20. — Vue de Médine ; d'après une photographie.

première fois de sa mission. A la suite d'une des retraites qu'il faisait annuellement sur le mont Harra à trois milles de la Mecque, il vint trouver sa femme Khadidja, la figure toute troublée, et lui tint, suivant les historiens arabes, ce langage : « Cette nuit j'errais sur la montagne lorsque la voix de l'ange Gabriel est venue frapper mes oreilles : « Au nom de ton maître, qui a créé l'homme et qui vient enseigner aux « hommes ce qu'ils ignorent, Mahomet, tu es le prophète de Dieu et

« je suis Gabriel! » Telles sont les paroles divines, et dès ce moment j'ai senti en moi la puissance prophétique. »

En femme docile, Khadidja n'hésita pas à croire à la mission prophétique de son époux, et alla en informer un de ses cousins nommé Waraka, qui passait pour un homme fort instruit. Waraka déclara que si ce qu'on lui disait était vrai, Mahomet avait vu apparaître l'ange qui autrefois alla trouver Moise, et était destiné à être le prophète et le législateur des Arabes.

Satisfait de cet appui, Mahomet manifesta son allégresse en faisant sept fois le tour de la Kaaba, puis il rentra chez lui, et depuis cette époque, suivant Aboulféda, les révélations ne cessèrent de se succéder.

Pendant trois ans, Mahomet ne fit de prédications que devant ses proches parents, gens généralement influents par leur âge et leur position.

Lorsqu'il se fut bien assuré de leur concours, il annonça publiquement sa mission et commença à combattre le polythéisme, dont le foyer était, comme nous l'avons vu, le temple de la Kaaba, asile sacré de tous les dieux de l'Arabie.

Les premières tentatives du prophète ne furent pas heureuses : elles n'aboutirent qu'à le faire tourner en ridicule. Mais chez les Koréischites, gardiens de la Kaaba, la raillerie se transforma bientôt en fureur, et ils menacèrent de mort Mahomet et ses partisans.

Mahomet ne se laissa pas rebuter par ces premières difficultés. Suivant Aboulféda, il déclara que quand même ses ennemis « placeraient le soleil à sa droite et la lune à sa gauche, » il n'abandonnerait pas son œuvre.

Les Koréischites songèrent pendant longtemps à se porter à des violences contre le prophète, mais, d'après les mœurs arabes, tous les membres d'une famille se devant protection, toucher à Mahomet eût été s'exposer à d'infaillibles représailles de la part de ses nombreux parents.

Mahomet put donc continuer pendant quelque temps ses prédications et faire quelques nouveaux prosélytes sans être trop inquiété. Mais ces nouveaux convertis, n'ayant pas la même protection que leur maître, furent bientôt obligés d'émigrer en Abyssinie.

Les historiens arabes assurent que quand le roi d'Abyssinie les interrogea sur la religion nouvelle, Djafa, cousin de Mahomet, lui répondit : « Nous étions plongés dans les ténèbres de l'ignorance; nous adorions des idoles. Livrés à toutes nos passions, nous ne connaissions de loi que celle du plus fort, quand Dieu a suscité parmi nous un homme de notre race, illustre par sa naissance, depuis longtemps estimé pour ses vertus. Cet apôtre nous a enseigné à professer l'unité de Dieu, à rejeter les superstitions de nos pères, à mépriser les divinités de pierre et de bois. Il nous a ordonné de fuir le vice, d'être sincères dans nos discours, fidèles à nos engagements, affectueux et bienfaisants envers nos parents et nos voisins. Il nous a défendu d'attaquer l'honneur des femmes, de dépouiller les orphelins. Il nous a recommandé la prière, l'aumône et le jeûne. Nous avons cru à sa mission; nous avons accepté les dogmes et la morale qu'il nous apportait de la part de Dieu. »

Mahomet supportait toutes les persécutions avec une grande douceur, et son éloquence entraînante lui attirait chaque jour de nouveaux disciples. Pour s'assurer un peu de tranquillité, il se retira chez son oncle, Abou Taleb, personnage très influent.

Il y avait dix ans que Mahomet prêchait sa doctrine, et il était déjà arrivé à l'âge de cinquante ans, lorsqu'il fit deux pertes très graves pour lui : l'une, celle de l'oncle qui le protégeait, l'autre, celle de sa femme Khadidja, dont les parents étaient également très influents.

Ne pouvant résister seul à ses ennemis, le prophète quitta la Mecque et se dirigea vers Taief, ville voisine, mais quand il se présenta devant les habitants de cette ville pour défendre la vérité de sa mission, on refusa de l'écouter, et il dut se retirer.

Une circonstance particulière vint faire pencher vers Mahomet la fortune qui, jusqu'alors, lui avait assez faiblement souri. Il avait profité du pèlerinage annuel de la Mecque pour prêcher sa doctrine à des tribus de l'Yémen, jalouses des habitants de cette dernière ville, et qui, d'après leurs traditions, attendaient un prophète. Séduites par sa parole, elles crurent sans hésiter qu'il était le prophète attendu et en parlèrent avec enthousiasme aux habitants de Yathreb, fort jaloux aussi

de la Mecque. Plusieurs d'entre eux se rendirent en députation auprès de lui pour écouter l'exposé de sa doctrine. Rien n'était plus simple et plus clair que cet exposé : croire à un Dieu unique et à une autre vie où les méchants seront punis et les bons récompensés. Obéir absolument à la volonté de Dieu, prier soir et matin, après s'être purifié par des ablutions. Pratiquer toutes les vertus. Reconnaître Mahomet comme l'envoyé du Seigneur, et lui obéir. Séduits par cette doctrine, les envoyés l'adoptèrent, prêtèrent serment au prophète, et partirent pour la propager.

Lorsque les Koréïschites apprirent que Mahomet avait trouvé de nouveaux affiliés, ils furent exaspérés. Ces gardiens du sanctuaire, ne pouvaient évidemment tolérer aucune religion nouvelle capable de léser leurs intérêts. Ils se réunirent et décidèrent la mort du prophète.

Mahomet n'apprit le complot que lorsque les conjurés entouraient sa maison. Il put cependant se glisser dehors à la faveur des ténèbres, et, après avoir déjoué toutes les poursuites, réussit, en compagnie de son ami Abou Bekr, à arriver à Yathreb, qui, depuis cette époque, reçut le nom de Médine.

La fuite du prophète, ou hégire, est devenue pour les Arabes la date de la numération des années. C'est du jour de cette fuite (an 622 de J.-C., et 1er de l'hégire) que date leur ère.

§ 3. — MAHOMET DEPUIS L'HÉGIRE.

L'entrée du prophète à Médine fut un triomphe; ses disciples ombrageaient sa tête de branches de palmier et le peuple se précipitait en foule sous ses pas.

Dès son arrivée à Médine, Mahomet commença à organiser le culte qu'il avait fondé. Le Coran, qui n'était encore qu'à l'état d'ébauche, allait se compléter graduellement par les révélations fréquentes que le ciel envoyait au prophète dans toutes les circonstances difficiles; mais les principes fondamentaux du nouveau culte étaient déjà posés.

Il institua successivement les pratiques de l'islamisme : la prière répétée cinq fois par jour aux appels faits de la mosquée par la voix

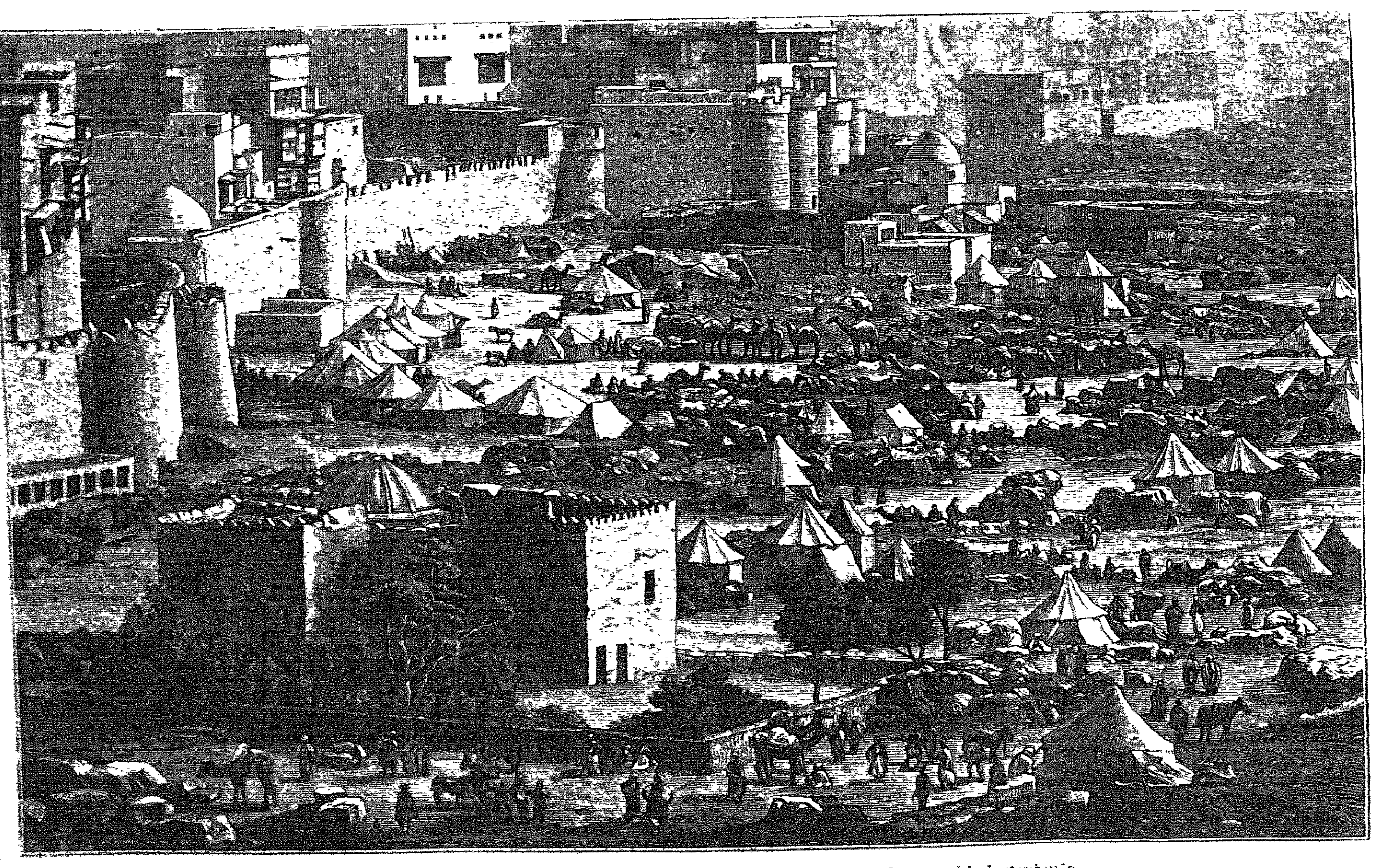


Fig. 21. — Campement des pèlerins aux portes de Médine ; d'après une photographie instantanée.

des muezzins; le jeûne du Ramadan, c'est-à-dire l'abstinence complète de toute nourriture du lever au coucher du soleil pendant un mois, et enfin la dîme, afin que chaque musulman contribuât aux dépenses de la religion qui venait de se fonder.

A peine arrivé à Médine, le prophète eut à diriger soit personnellement, soit par l'intermédiaire de ses disciples, plusieurs escarmouches. Le premier combat sérieux fut celui de Bedr, la seconde année de l'hégire. L'armée de ses adversaires comptait deux mille hommes, celle de Mahomet trois-cent quatorze combattants, dont trois cavaliers seulement. La déroute complète de ses ennemis commença la réputation militaire du prophète.

Pendant plusieurs années, Mahomet eut à soutenir contre ses voisins des luttes dans lesquelles les revers succédaient souvent aux triomphes. Il se montra toujours résigné dans la défaite et très modéré dans les succès. On ne le vit inflexible que dans une circonstance où il fit décapiter sept cents prisonniers appartenant à une tribu juive qui l'avait trahi.

L'influence de Mahomet continua à grandir pendant plusieurs années; mais pour qu'elle devînt générale, il était indispensable qu'il possédât la Mecque. Avant d'en venir aux armes, il voulut tenter la voie des négociations et se présenta devant la ville sainte, suivi de quatorze cents de ses disciples. Il n'obtint pas l'entrée de la cité, mais les messagers que lui envoyèrent les Koréischites furent très frappés de la vénération des compagnons du prophète pour leur maître : « J'ai visité César et Khosroès dans leurs palais, disait l'un d'eux, mais jamais je n'ai vu de souverain vénéré par son peuple comme l'est Mahomet par ses compagnons. »

Pour consoler ses disciples de cet échec, Mahomet les conduisit contre Khaibar, ville importante à cinq journées au nord-est de Médine, habitée par des tribus juives, et qui était l'entrepôt de leur commerce. Bien que cette ville fût solidement fortifiée, il réussit à s'en emparer.

Ce fut après le siège de Khaïbar que Mahomet faillit voir sa destinée interrompue par la main d'une femme. Une juive, nommée Zaïnab, fit servir sur sa table de la viande de brebis empoisonnée. Ayant trouvé au premier morceau un goût étrange, Mahomet n'alla pas plus loin

et déclara que la brebis venait de l'avertir qu'elle était empoisonnée. Amenée devant le prophète, la fille d'Israël fit une déclaration très subtile qui lui sauva la vie : « Il n'y a point de prophète, dit-elle, qui n'ait des révélations célestes ; j'ai voulu, si tu n'étais qu'un imposteur, venger les malheurs de ma patrie ; et si tu étais véritablement l'envoyé du Seigneur, je savais qu'il ne te laisserait pas succomber sous de telles embûches. »

Malgré la protection du Seigneur, Mahomet se ressentit de l'empoisonnement le reste de sa vie, et les chroniqueurs admettent que ce fut des suites de cet accident qu'il mourut trois ans plus tard.

Sentant son influence grandir chaque jour, Mahomet résolut de faire une nouvelle tentative pour s'emparer de la Mecque. Il réunit une armée de dix mille hommes, la plus puissante qu'il eût eue jusqu'alors sous ses ordres et se présenta devant les murs de la ville. Son prestige était alors devenu si grand qu'il y entra sans combat.

La conduite de Mahomet à l'égard des Koréïschites, ses ennemis acharnés depuis plus de vingt ans, fut pleine d'humanité. Après les avoir sauvés non sans peine de la fureur de ses compagnons, il se borna à détruire les trois cent soixante idoles de la Kaaba et consacra ce temple au culte de l'islamisme. Depuis cette époque, il en est resté le foyer.

La prise de la Mecque détermina la soumission de la plupart des tribus voisines : quelques-unes se réunirent pour résister, mais elles furent promptement vaincues.

Mahomet était alors arrivé au faîte de la puissance. Il résolut de diriger une expédition contre les Grecs de la Syrie, qui menaçaient, croyait-il, ses frontières.

Il put réunir trente mille hommes, dont dix mille cavaliers. Arrivé à Tabouk, située à moitié chemin entre Médine et Damas, il apprit que les Grecs renonçaient à leur entreprise. Il s'arrêta ; mais son expédition n'avait pas été inutile, car elle détermina la soumission des chefs arabes de la partie de la péninsule confinant à l'Égypte et à la Syrie.

Avant même qu'il fût maître de la Mecque, Mahomet avait cherché

à accroître son prestige en envoyant de tous côtés, et même aux plus puissants souverains, des messages dans lesquels il les engageait à se convertir à la foi nouvelle. Il avait même envoyé une petite expédition, — la seule qui de son vivant eut lieu en dehors de l'Arabie — contre le roi de Ghassan, chef arabe vassal des Grecs. Ses soldats furent complètement battus, mais cette expédition n'en fut pas moins fructueuse, car les Arabes chargés de la garde des frontières, et qui n'avaient pas reçu leur solde d'Héraclius, s'empressèrent de se joindre au prophète.

Les messages envoyés par Mahomet en dehors de l'Arabie n'obtinrent aucun succès. L'histoire a conservé le souvenir de la façon dont fut reçu celui qu'il adressa au roi des Perses. L'envoyé du prophète arriva au moment où des ambassadeurs signaient la paix entre Khosroès et l'empereur Héraclius. La lettre remise à Khosroès portait d'abord le nom du signataire, ce qui, suivant les usages orientaux, impliquait une prétention à la supériorité. Indigné de cette suscription, le souverain qui se qualifiait de roi des rois ne voulut pas en lire davantage : il déchira la missive et la foula aux pieds en s'écriant : « Voilà un esclave qui place son nom avant le mien. » Lorsque Mahomet apprit sa réponse, il se borna à dire : « Que Dieu déchire son royaume comme il a déchiré ma lettre ! » Les successeurs du prophète devaient bientôt réaliser ce vœu. Khosroès ne se borna pas du reste à déchirer la lettre de Mahomet. Il envoya au gouverneur de l'Yémen l'ordre de se saisir de cet individu de l'Hedjaz qui voulait se faire passer pour prophète; mais le roi des Perses fut tué par son fils avant que le gouverneur eût essayé d'exécuter cette difficile mission.

Dix ans s'étaient écoulés depuis la date mémorable de l'hégire, quand Mahomet vint faire à la Mecque un pèlerinage qui devait être le dernier. De retour à Médine, il tomba bientôt gravement malade : « Il était alors, dit Aboulféda, dans la maison de Zainab, fille de Djahsch, car il passait tour à tour une nuit chez chacune de ses femmes. Son état ayant empiré le jour qu'il se trouva dans la maison de Maimouna, fille de Harith, il les fit toutes rassembler, et leur demanda à être soigné chez l'une d'elles sans en plus sortir. Elles y consentirent aussitôt, et on le porta dans la maison d'Aïescha. »

Se sentant perdu, il résolut de faire ses adieux à son peuple. L'ayant réuni il remercia le Seigneur de lui avoir permis d'accomplir sa mission, et ajouta : « O vous qui m'écoutez, si j'ai frappé quelqu'un sur le dos, voici mon dos, qu'il frappe; si j'ai nui à la réputation de quelqu'un, qu'il se venge sur ma réputation; si j'ai dépouillé quelqu'un de son bien, voici mon bien, qu'il se paye, et que pour cela il ne craigne pas de s'attirer ma haine : la haine n'est pas dans mon caractère. »

Un homme lui ayant alors réclamé le paiement d'une dette de trois dirhems, Mahomet les lui donna aussitôt en disant : « La honte dans ce monde est plus facile à supporter que dans l'autre. » Il pria encore pour ceux qui avaient combattu avec lui; puis on le ramena chez sa femme Aiescha.

Trois jours avant sa mort, il voulut se faire encore transporter à la mosquée pour y faire sa prière, mais n'ayant pu supporter ce tra

[illegible] pendant le pèlerinage de la Mecque, d'après une photographie instantanée

port, il délégua pour faire la prière à sa place Abou-Bekr, et ce fut cette désignation qui fit choisir plus tard ce dernier pour son successeur.

Après quinze jours de maladie, Mahomet termina sa carrière dans la onzième année de l'hégire, à l'âge de soixante-trois ans.

Quand il mourut, la presque totalité de l'Arabie jusqu'à l'Oman avait embrassé l'islamisme : Arabes, juifs, chrétiens avaient adopté la foi nouvelle. Tous les habitants de l'Arabie formaient un seul peuple. Enthousiasmé par leurs jeunes croyances, et conduit par des chefs habiles, ils allaient bientôt conquérir le monde.

§ 4. — CARACTÈRE ET VIE PRIVÉE DE MAHOMET.

Nous nous sommes surtout occupé dans ce qui précède de la vie publique de Mahomet. Il nous reste maintenant à essayer de reconstituer le caractère et la vie privée du prophète, d'après les documents que les Arabes nous ont laissés.

L'historien arabe Aboulféda donne, d'après les descriptions des contemporains, le portrait suivant de Mahomet :

« Ali, son premier disciple et son gendre, nous l'a dépeint suivant la tradition comme un homme d'une taille moyenne ; sa tête était forte, sa barbe épaisse ; sa charpente osseuse annonçait la vigueur ; son visage était plein et coloré ; quelques cheveux blancs sur le sommet de la tête, quelques poils blancs au milieu de sa barbe noire indiquaient à peine la trace des années. Quant à ses qualités morales, elles l'emportaient sur celles des autres hommes. Adressant à Dieu de fréquentes prières, il était sobre de discours futiles, et son goût le portait à garder le silence. Son visage annonçait la bienveillance ; son humeur était douce, son caractère égal ; parents ou étrangers, faibles ou puissants, trouvaient en lui une égale justice. Il aimait les humbles et ne méprisait pas le pauvre à cause de sa pauvreté, comme il n'honorait pas le riche à cause de sa richesse. Toujours soigneux de se concilier l'amour des hommes marquants et l'attachement de ses compagnons, qu'il ne rebutait jamais, il écoutait avec une grande patience celui qui venait s'asseoir auprès de lui. Jamais il ne se retirait, que l'homme auquel il donnait audience

ne se fût retiré le premier; de même que si quelqu'un lui prenait la main, il la lui laissait aussi longtemps que la personne qui l'avait abordé ne retirait la sienne. Il en était de même si l'on restait debout avec lui à traiter de quelque affaire; toujours dans ce cas il ne partait que le dernier. Souvent il visitait ses compagnons, les interrogeant sur ce qui se passait entre eux. Il s'occupait lui-même à traire ses brebis, s'asseyait à terre, raccommodait ses vêtements et ses chaussures, qu'il portait ensuite, tout raccommodés qu'ils étaient. Au nombre de ses compagnons, il admettait de pauvres gens qu'on appelait *Ahl-el-Saffa*, les hommes du banc. — C'étaient de malheureux Arabes qui, n'ayant ni asile, ni famille, dormaient la nuit dans la mosquée de Médine et s'y abritaient le jour. Le banc de la mosquée étant leur domicile, ils en avaient pris le nom. Quand le prophète allait souper, il en faisait appeler quelques-uns pour partager son repas, et distribuait les autres aux principaux de ses compagnons pour qu'ils pourvussent à leur nourriture. Abou-Horaira, l'un d'eux, nous a laissé la tradition suivante : Le prophète, dit-il, sortit de ce monde sans s'être une seule fois rassasié de pain d'orge, et quelquefois il arrivait que sa famille entière passait un ou deux mois sans que, dans aucune des maisons où elle faisait sa résidence, on eût allumé du feu pour y préparer les aliments. Des dattes et de l'eau, voilà quelle était sa nourriture. J'ai vu quelquefois le prophète tellement pressé par la faim, que pour en moins sentir les angoisses, il était obligé d'appuyer fortement une pierre sur son ventre et de l'y maintenir avec sa ceinture. »

A la description qui précède, on peut ajouter, d'après les autres chroniqueurs arabes, que Mahomet avait beaucoup d'empire sur lui-même; qu'il était rêveur, taciturne et très tenace dans ses résolutions. Sa simplicité était remarquable. Il était néanmoins fort soigneux de sa personne. A toutes les époques de sa vie, même lorsqu'il devint riche, il se servait lui-même.

Son aptitude à supporter les fatigues était très grande; sa patience et sa douceur égalaient sa persévérance. Un de ses serviteurs, resté dix-huit ans avec lui, assurait n'avoir pas été grondé une seule fois.

C'était un guerrier habile. Sans fuir le danger, il ne le recherchait

pas, et avait trop de réflexion pour posséder à une bien haute dose le courage aventureux de ses compatriotes.

On assure qu'il était peu lettré, et la chose est probable, car un lettré eût apporté un peu plus d'ordre dans la composition du Coran; mais il est probable aussi que si Mahomet avait été un savant, il n'eût pas fondé une religion nouvelle. Les illettrés seuls savent bien se mettre à la portée des illettrés.

Instruit ou non, il possédait une sagacité très grande, et qui rappelle celle que les livres des Juifs attribuent à Salomon. Alors qu'il était fort jeune, le hasard le désigna pour arbitre dans une querelle qui s'était élevée entre les principales familles de la Mecque, pour savoir qui aurait l'honneur de mettre en place dans le temple de la Kaaba, qu'on reconstruisait alors, la fameuse pierre noire apportée du ciel à Abraham par un ange. Devant les adversaires sur le point d'en venir aux armes, Mahomet étendit son manteau par terre, plaça la pierre dessus, et pria les principaux chefs de prendre les côtés du manteau pour l'élever au niveau où elle devait être placée. Lorsqu'elle fut à ce niveau, il la mit en place de ses propres mains, et la dispute se trouva ainsi terminée.

La seule faiblesse de Mahomet fut son amour pour les femmes, amour tardif, du reste, car jusqu'à l'âge de cinquante ans il resta fidèle à sa première épouse. Il ne se cachait pas de cette passion : « Les choses que j'aime le plus au monde, disait-il, ce sont les femmes et les parfums; mais ce qui me réconforte le plus l'âme, c'est la prière. »

Il était peu scrupuleux sur l'âge des femmes qu'il épousait : Aiescha n'avait que dix ans quand il la prit pour épouse; mais Maïmouna en avait cinquante et un. Cette passion était poussée si loin chez lui, qu'ayant vu par hasard, en déshabillé, la femme de son fils adoptif, il éprouva un tel désir de la posséder, que ce dernier dut divorcer avec elle pour la lui céder. Les musulmans se montrèrent scandalisés; mais l'ange Gabriel, avec lequel le prophète était en rapports journaliers, déclara l'opération régulière; et son approbation ayant été inscrite au Coran, les critiques furent réduits au silence.

En une seule année, Mahomet épousa quatre femmes, mais il n'en

eut que quinze en tout, dont onze seulement à la fois. Ce chiffre peut sembler un peu élevé à un Européen, mais il n'a rien d'exagéré pour les Orientaux, et le prophète aurait pu épouser un nombre de femmes bien plus considérable, s'il se fût autorisé de l'exemple du plus sage des monarques dont parle la Bible, le grand roi Salomon.

Il n'est pas tout à fait démontré que Mahomet ait obtenu de ses femmes une fidélité bien complète, et il paraît avoir été victime de ces désagréments conjugaux aussi fréquents chez les Européens, qu'ils sont rares chez les Orientaux. Aescha notamment lui suscita beaucoup d'ennuis et donna des prises sérieuses à la médisance, mais l'ange Gabriel, toujours bienveillant, certifia sa vertu, et son attestation sur ce point délicat ayant été inscrite au Coran, le doute ne fut plus permis.

Mahomet finit, du reste, par comprendre qu'il n'était pas toujours avantageux d'avoir trop de femmes à la fois, car il défendit à ses disciples d'en avoir plus de quatre en même temps. Il n'est pas besoin d'ajouter que ce n'est pas lui qui établit la polygamie chez les Arabes; elle existait bien avant le prophète chez tous les peuples de l'Asie, quel que fût leur culte, et existe encore.

Malgré son faible pour les femmes, Mahomet s'est montré peu indulgent pour elles. Bien que moins sévère à leur égard que les auteurs de la Bible, il les qualifie cependant dans le Coran « d'êtres qui grandissent dans les ornements et les parures et sont toujours à disputer sans raison. » « Je ne connais pas, disait-il, de défaut qui soit plus puissant qu'une de vous, femmes, à faire disparaître le sens moral de l'homme, même le plus prudent et le plus raisonnable. »

Au dire d'Aboulféda, Mahomet assurait qu'on compte un certain nombre d'hommes accomplis, mais que parmi les femmes on n'en peut citer que quatre : Asera, femme de Pharaon; Marie, mère de Jésus; Khadidja, femme du prophète, et Fatime, sa fille.

Mahomet n'eut d'enfants que de sa première femme Khadidja, — la troisième des quatre femmes parfaites de la création. — De ces enfants, au nombre de sept, trois fils moururent, et il ne lui resta finalement que quatre filles, dont la plus connue est Fatime, qui épousa son fils adoptif Ali.

Mahomet laissa neuf veuves. Inconsolables ou non, elles ne purent se remarier, afin de respecter la défense du prophète.

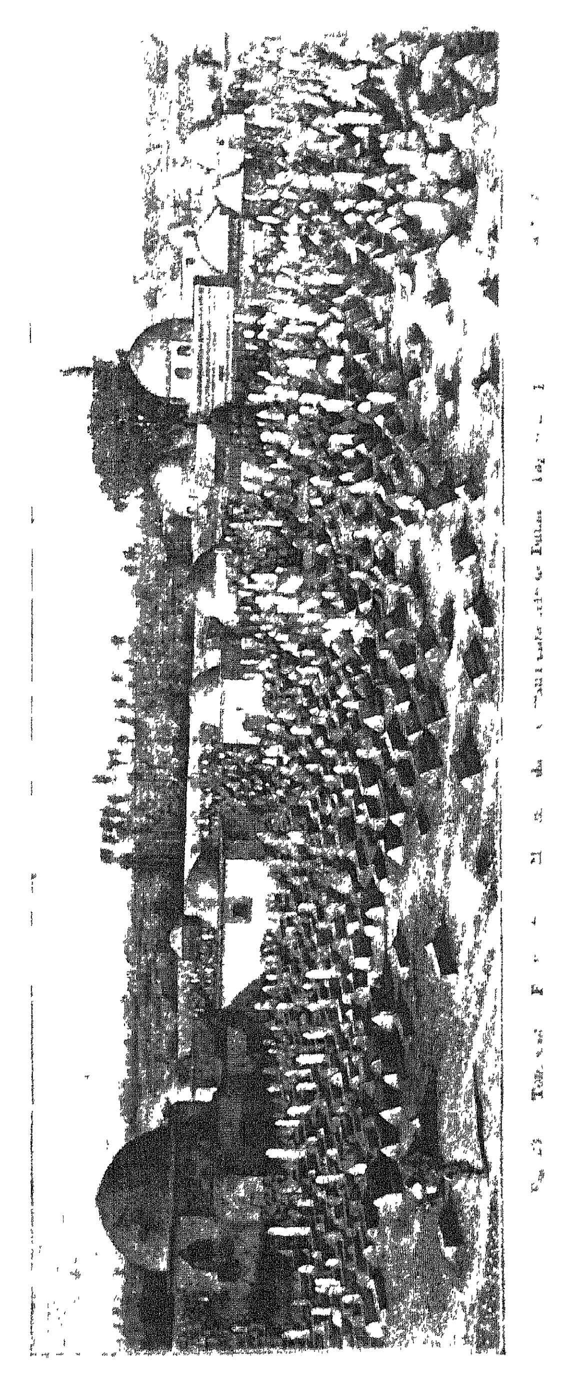
Bien qu'il se crût l'envoyé de Dieu, Mahomet n'avait pas la prétention de faire des miracles. Comme il est de tradition cependant qu'un fondateur de religion doit en faire quelquefois, ses disciples lui en ont attribué un certain nombre. Voici un résumé, que j'emprunte à M. Kasimirski :

« Une fois, il a fendu la lune en deux au vu de tout le monde. Sur sa demande, Dieu a fait rebrousser chemin au soleil, afin qu'Ali pût s'acquitter de la prière de l'après-midi, qu'il avait manquée, parce que le prophète s'était endormi sur ses genoux, et qu'Ali ne voulait pas le réveiller. Toutes les fois que le prophète marchait à côté de quelque autre personne, quoique de taille moyenne, il paraissait toujours la dépasser de toute la tête. Son visage était toujours resplendissant de lumière, et lorsqu'il tenait ses doigts devant son visage, ils brillaient comme des flambeaux de la lumière empruntée à son visage. On a souvent entendu les pierres, les arbres et les plantes saluer Mahomet et s'incliner devant lui; des animaux, tels que les gazelles, les loups, les lézards, lui parlaient, et le chevreau, rôti en entier, lui adressait aussi la parole. Il avait un pouvoir absolu sur les démons, qui le redoutaient et croyaient à son apostolat. Il a rendu la vue à des aveugles, il a guéri des malades, et même ressuscité des morts; il a fait un jour descendre une table toute dressée pour Ali et sa famille, qui avaient faim; il a prédit que sa postérité issue de Fatime serait la victime des injustices et des persécutions, et que les Ommiades règneraient mille mois, et c'est ce qui s'est réalisé, etc. »

Il est en outre démontré pour tous les bons musulmans que Mahomet fut transporté une nuit au ciel sur un animal fantastique, appelé Borak, être ailé à figure de femme, corps de cheval, et queue de paon. Après avoir traversé les sept cieux, il arriva auprès du trône de Dieu.

On a assuré que Mahomet était épileptique, mais je n'ai rien trouvé dans les chroniques arabes qui permette de se prononcer avec certitude sur ce point. Tout ce que nous savons par le témoignage de ses contemporains, y compris celui de sa femme Aïescha, c'est que pendant ses

[illegible], il tombait dans un état particulier caractérisé par de la congestion faciale, des mugissements et finalement une syncope.



[illegible]

En dehors de ses hallucinations, Mahomet, comme beaucoup d'aliénés, avait un jugement très sain.

Au point de vue scientifique, il faut classer évidemment Mahomet, comme la plupart des fondateurs de religions, dans la grande famille des aliénés. Mais la chose importe peu. Ce ne sont pas de froids penseurs qui fondent des cultes nouveaux et conduisent les hommes : les hallucinés seuls peuvent remplir ce rôle. Quand on examine l'action des fous dans le monde, on reconnaît *qu'elle fut immense*. Ils fondent des religions, détruisent des empires et soulèvent les masses à leur voix. Leur main puissante a conduit l'humanité jusqu'ici et le cours de l'histoire eût été tout autre si la raison, et non la folie, avait

régné dans le monde. Quant à prétendre que Mahomet fut un imposteur, il me semble évident qu'une telle assertion ne peut se soutenir un instant. Ce n'est que dans ses hallucinations qu'il pouvait trouver les encouragements nécessaires pour surmonter toutes les résistances qui entourèrent ses premiers pas. Il faut d'abord croire en soi pour réussir à imposer sa croyance aux autres. Mahomet se croyait appuyé par Dieu, et, fort d'un tel appui, il ne pouvait reculer devant aucun obstacle.

Lorsque Mahomet mourut, il avait obtenu ce résultat immense de réunir en une seule nation, obéissant à une seule croyance, et capable par suite d'obéir à un seul maître, tous les peuples de l'Arabie. Il serait inutile de rechercher si le résultat atteint fut bien celui que se proposait le prophète. Nous connaissons si peu les vraies causes de la succession des événements que nous devons nous contenter d'admettre, comme le font habituellement les historiens, que les résultats obtenus par l'influence des grands hommes sont réellement ceux qu'ils cherchaient à obtenir. On démontrerait facilement que la valeur de cette règle est contestable, mais ce serait sortir de mon cadre que de le faire ici.

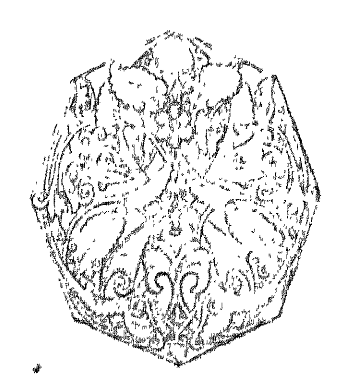
Quoi qu'il en soit, il est certain que Mahomet obtint en Arabie un résultat que toutes les religions venues avant lui, y compris le christianisme et le judaïsme, n'avaient pu obtenir. Il rendit donc aux Arabes un immense service. La réponse faite par des envoyés d'Omar au roi de Perse, qui les interrogeait sur le rôle du prophète, indique nettement l'étendue de ce service :

« Nous étions si misérables que l'on voyait parmi nous des gens apaiser leur faim en dévorant des insectes et des serpents; d'autres faisaient mourir leurs filles pour n'avoir pas à partager leurs aliments avec elles. Plongés dans les ténèbres de la superstition et de l'idolâtrie, sans lois et sans frein, toujours ennemis les uns des autres, nous n'étions occupés qu'à nous piller et nous détruire mutuellement. Voilà bien ce que nous avons été. Mais nous sommes maintenant un peuple nouveau. Dieu a suscité au milieu de nous un homme, le plus distingué des Arabes par la noblesse de sa naissance, par ses vertus, par son génie, et il l'a choisi pour être son envoyé et son prophète. Par l'or-

que de cet homme. Dieu nous a dit : « Je suis le Dieu unique, éternel, créateur de l'univers. Ma bonté vous envoie un guide pour vous « diriger. La voie qu'il vous montre vous sauvera des peines que je « réserve dans une autre vie à l'impie et au criminel, et elle vous « conduira près de moi dans le séjour de la félicité. » La persuasion s'est insinuée peu à peu dans nos cœurs : nous avons cru à la mission du prophète : nous avons reconnu que ses paroles étaient les paroles de Dieu, ses ordres, les ordres de Dieu, et que la religion qu'il nous annonçait est la seule vraie religion. Il a éclairé nos esprits, il a éteint nos haines, il nous a réunis en une société de frères sous des lois dictées par la sagesse divine. »

S'il faut juger de la valeur des hommes par la grandeur des œuvres qu'ils ont fondées, nous pouvons dire que Mahomet fut un des plus grands hommes qu'ait connus l'histoire. Des préjugés religieux ont empêché bien des historiens de reconnaître l'importance de son œuvre ; mais les écrivains chrétiens eux-mêmes commencent aujourd'hui à lui rendre justice. Voici comment s'exprime à son égard un des plus distingués d'entre eux, M. Barthélemy Saint-Hilaire : « Mahomet a été le plus intelligent, le plus religieux, le plus clément des Arabes de son temps. Il n'a dû son empire qu'à sa supériorité. La religion prêchée par lui a été un immense bienfait pour les races qui l'ont adoptée. »

En quoi consistait cette religion qui devait soumettre tant de millions d'hommes à sa loi ? Quelles vérités nouvelles enseignait-elle au monde ? Nous allons l'examiner maintenant.



CHAPITRE DEUXIÈME.

LE CORAN.

§ 1. — RÉSUMÉ DU CORAN.

Le Coran, livre sacré des mahométans, est le code religieux, civil et politique qui règle leur conduite.

Bien que révélé par Dieu à Mahomet, ce livre sacré est assez incohérent. Le style en est parfois remarquable, mais l'ordre et la logique y font fréquemment défaut. On se l'explique facilement quand on sait comment l'ouvrage a été composé. Il fut écrit en effet au jour le jour, suivant les nécessités du moment. Grâce aux relations de Mahomet avec l'ange Gabriel, une révélation nouvelle venait le tirer d'embarras toutes les fois qu'une difficulté se présentait, et la révélation était aussitôt consignée dans le Coran.

La rédaction définitive du Coran est postérieure à Mahomet. De son vivant, il acceptait lui-même plusieurs versions du même passage. Ce fut seulement plusieurs années après sa mort que son quatrième successeur fit adopter une version définitive, en comparant ensemble toutes celles recueillies par les disciples du maître.

Le Coran est composé de cent quatorze chapitres ou sourates divisés en versets; Mahomet y parle toujours au nom de Dieu.

Les Arabes considèrent le Coran comme l'œuvre la plus remarquable qui ait jamais été produite. Cette opinion est évidemment empreinte

[illegible] toute orientale, mais il faut bien reconnaître cependant que certains passages ont en réalité des allures d'une poésie majestueuse qu'aucun livre religieux n'a surpassées.

La conception philosophique de l'univers, dans le Coran, est à peu près celle des deux grandes religions sémitiques qui l'avaient précédé : le judaïsme et le christianisme. On a prétendu que les traditions aryennes de la Perse et de l'Inde avaient eu une part manifeste dans le christianisme et l'islamisme ; mais dans ce dernier, l'influence aryenne est vraiment bien faible.

Mahomet n'était nullement un grand philosophe, un de ces profonds penseurs comparables aux fondateurs du brahmanisme et du bouddhisme. Ce n'est pas lui qui eût affirmé avec les bouddhistes qu'il n'y a pas de cause première dans le monde, que l'univers est un enchaînement de nécessités, de décompositions et de recompositions sans fin. Il n'eût même pas été jusqu'au demi-scepticisme des auteurs des livres sacrés du brahmanisme, et n'eût pas inséré dans le Coran des réflexions comme la suivante, qu'on trouve dans les Védas ! « D'où vient cette création ? Est-elle l'œuvre d'un créateur ou non ? Celui qui contemple du haut du firmament, celui-là le sait. Peut-être lui-même ne le sait-il pas *. »

Mais ce sont là des abstractions à l'usage des philosophes ; et Mahomet n'avait pas la prétention d'écrire pour ces derniers. Il voulait une religion très simple, à la portée de son peuple, et il sut y réussir, en extrayant des cultes alors existants ce qui leur convenait. Loin de songer à créer un culte nouveau, il annonça vouloir uniquement continuer les prophètes bibliques, dont il admit les révélations comme parfaitement authentiques depuis Abraham jusqu'à Jésus. En fait, le ju-

* Je renvoie le lecteur, pour ce qui concerne la philosophie de Bouddha et l'histoire de l'évolution des religions, au second volume de mon ouvrage *l'Homme et les sociétés*. Il y verra qu'une religion qui compte à elle seule autant d'adeptes que toutes les autres réunies repose sur la négation complète de toute divinité. Cette religion enseigne pourtant une morale fort pure, comme le reconnaît un écrivain religieux très orthodoxe, le célèbre Max Muller. « La morale la plus élevée qui ait été enseignée à l'humanité avant l'avènement du christianisme, dit-il, fut enseignée par des hommes aux yeux desquels les dieux étaient des ombres vaines, par des hommes qui n'élevaient point d'autels, qui n'en élevaient pas même au Dieu inconnu. »

daïsme, le christianisme et l'islamisme sont les trois branches d'un même tronc, et présentent une étroite parenté.

La religion prêchée par le prophète est d'une simplicité très grande. Dans un entretien avec l'ange Gabriel déguisé en Arabe, Mahomet la définit complètement en quelques lignes : « En quoi consiste l'islamisme? lui demande l'ange. A professer, répond Mahomet, qu'il n'y a qu'un seul Dieu et que je suis son prophète, à observer strictement les heures de la prière, donner l'aumône, jeûner le mois de Ramadan, et accomplir le pèlerinage à la Mecque. » L'ange Gabriel s'étant déclaré satisfait de la définition, il est évident qu'elle est parfaite.

Le mahométan résume l'islamisme dans cette profession de foi dont on ne saurait méconnaître la concision sévère : « Il n'y a d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. »

Pour donner une idée du Coran, je reproduirai ici quelques-uns de ses passages les plus importants, relatifs à divers points fondamentaux de la doctrine. L'ouvrage ressemblant un peu à un livre dont toutes les pages auraient été mêlées au hasard, j'ai essayé de rendre les citations plus claires, en réunissant à la suite l'un de l'autre des versets relatifs au même sujet, et qui sont disséminés au hasard dans le Coran.

Voici d'abord comment Mahomet établit l'origine du Coran et sa parenté avec les livres sacrés qui l'ont précédé * :

... A chaque époque son livre sacré. (XIII.)

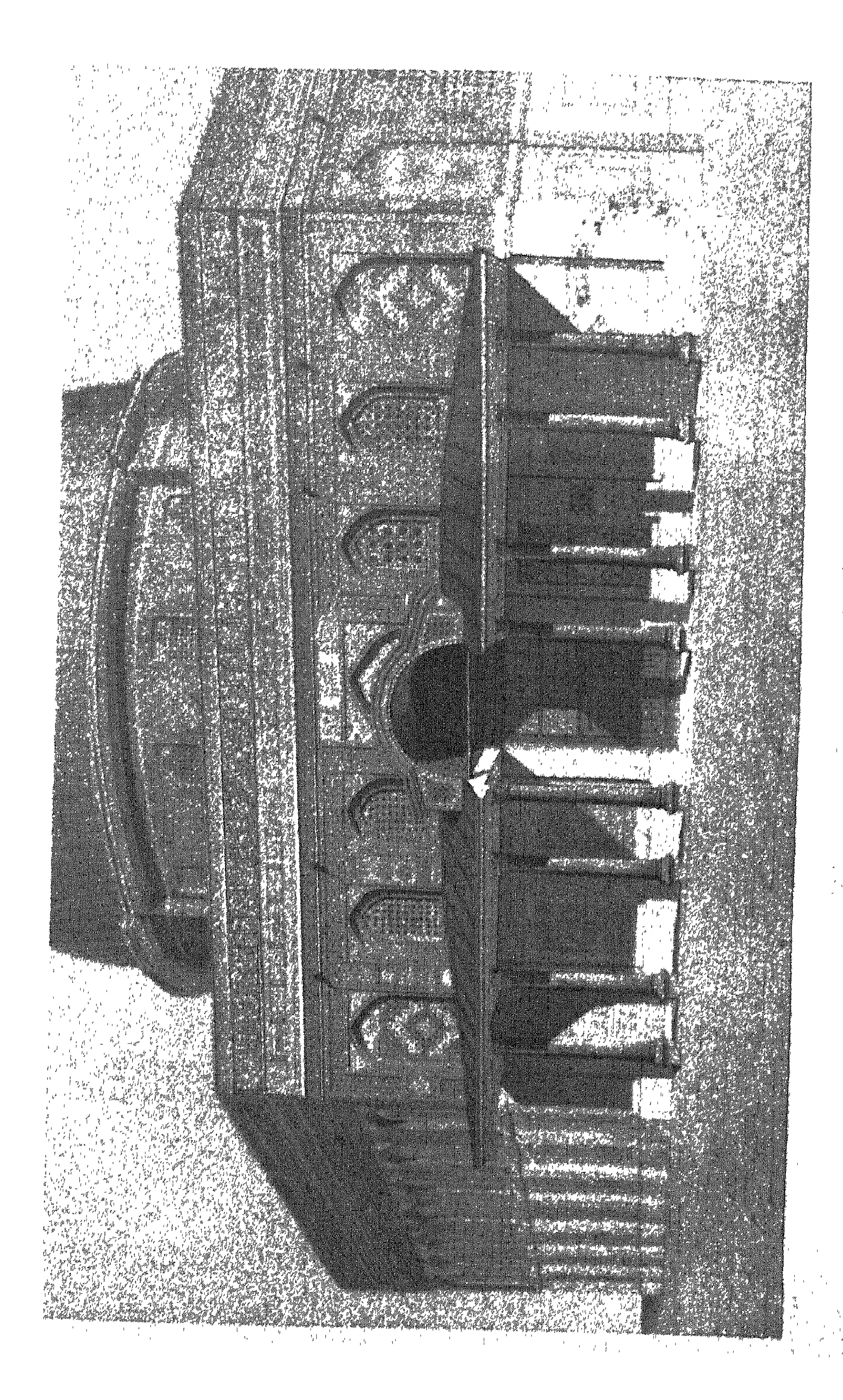
Voici le livre sur lequel il n'y a point de doute ; c'est la direction de ceux qui suivent le Seigneur.

... C'est Gabriel qui, par la permission de Dieu, a déposé sur ton cœur, ô Mahomet ! le livre destiné à confirmer les livres sacrés venus avant lui pour servir de direction et annoncer d'heureuses nouvelles aux croyants.

... Le Coran est un avertissement (LXXX);
Quiconque veut, le retiendra dans sa mémoire ;
Il est écrit sur des pages honorées,
Sublimes, pures ;
Tracé par les mains des écrivains-honorés et justes.

* Tous les chiffres entre parenthèses indiquent de quelle sourate a été extrait le passage cité. Tant que le numéro ne change pas, c'est que les passages cités sont empruntés au même chapitre.





Je ne jure pas par les étoiles rétrogrades, (LXXXI.)
Qui courent rapidement et se dérobent.
J'en jure par la nuit quand elle survient,
Par l'aurore quand elle s'épanouit,
Que le Coran est la parole de l'envoyé illustre.

Avant le Coran, il existait le Livre de Moïse, donné pour être le guide des hommes et la preuve de la bonté de Dieu ; or celui-ci (le Coran) confirme l'autre en langue arabe, afin que les méchants soient avertis, et afin que les vertueux apprennent d'heureuses nouvelles.

Dieu a établi pour vous une religion qu'il recommanda à Noé ; c'est celle qui t'a été révélée, ô Mahomet ! C'est celle que nous avions recommandée à Abraham, à Moïse, et à Jésus, en leur disant : Observez cette religion, ne vous divisez pas en sectes. (LXII.)

Le Dieu de Mahomet est seul dans le ciel. Voici suivant le prophète sa définition :

Unique dans les cieux et sur la terre, dès qu'il a résolu quelque chose, il dit : Sois, et elle est. (LXIV.)

Dieu est le seul Dieu, il n'y a point d'autre Dieu que lui, le vivant, l'immuable.

Dieu est lui-même témoin de ce qu'il n'y a point d'autre Dieu que lui ; les anges et les hommes doués de science et de droiture répètent : Il n'y a point d'autre Dieu que lui, le puissant, le sage. (III.)

Certes, dans la création des cieux et de la terre ; dans la succession alternative des jours et des nuits, dans les vaisseaux qui voguent à travers la mer pour apporter aux hommes des choses utiles, dans cette eau que Dieu fait descendre du ciel et avec laquelle il rend la vie à la terre morte naguère, et où il a disséminé des animaux de toute espèce, dans les variations des vents et dans les nuages astreints au service entre le ciel et la terre, dans tout cela il y a certes des avertissements pour tous ceux qui ont de l'intelligence. (II.)

Ce Dieu unique, sans être aussi sévère que celui de la Bible, a *néanmoins un caractère sombre et assez vindicatif.* C'est une sorte de souverain absolu, irresponsable, n'ayant que son caprice pour loi :

... Certes, Dieu est indulgent pour les hommes, malgré leur iniquité ;
Mais aussi il est terrible dans ses châtiments. (XIII.)
J'en jure par le point du jour et les dix nuits, (LXXXIX.)
Par ce qui est double et ce qui est simple,
Par la nuit quand elle poursuit sa course,
N'est-ce pas là un serment qui sied à un homme sensé ?
Ne vois-tu pas à quoi Dieu a réduit le peuple d'Ad,

Qui habitait Irem, aux grandes colonnes,
Ville dont il n'existait pas de pareille dans ce pays ?
A quoi il a réduit les Thémoudites qui taillaient leurs maisons au roc dans la vallée,
Et Pharaon inventeur du supplice des pieux ?
Tous ils opprimaient la terre,
Et y propageaient le mal,

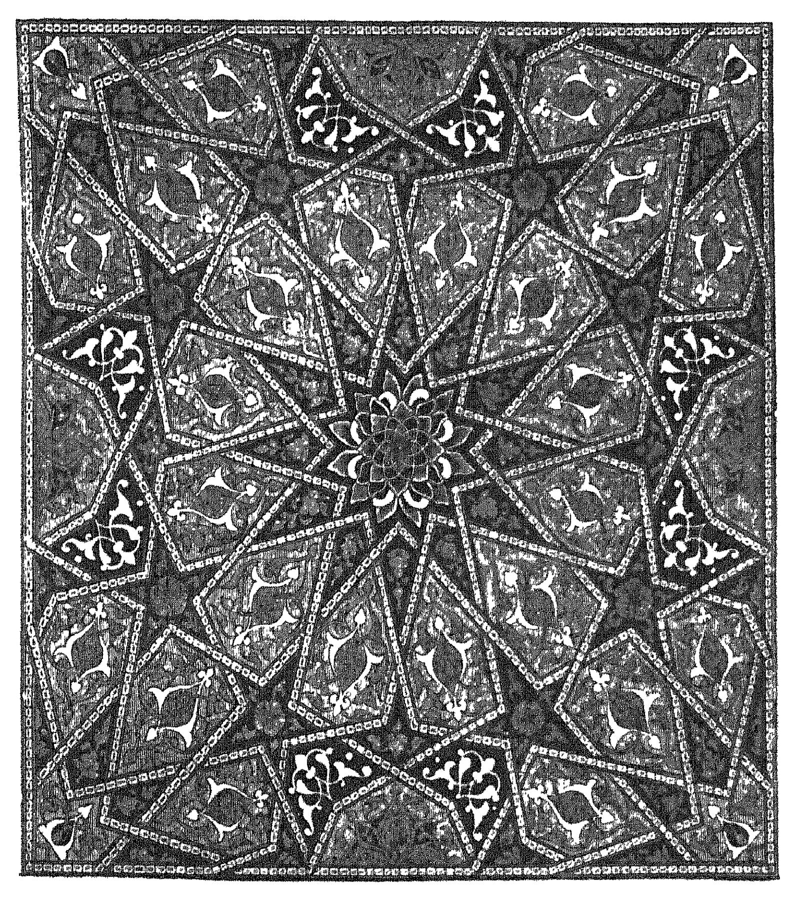


Fig. 24. — Ornements extraits d'un ancien Coran du Caire (Ebers).

Dieu leur infligea à tous le fouet du châtiment.

Ceux qui ne croiront point aux signes de Dieu, éprouveront un châtiment terrible. Dieu est puissant, vindicatif. (III.)

Quand Dieu s'empare des cités criminelles, c'est ainsi qu'il s'en empare. Il s'en empare terriblement et avec violence. (XI.)

C'est lui qui fait briller l'éclair à vos regards pour inspirer la crainte et l'espérance. C'est lui qui suscite les nuages chargés de pluie. (XIII.)

Le tonnerre célèbre ses louanges, les anges le glorifient pénétrés de frayeur. Il lance

[illegible]

La création du monde en six jours, Adam, le paradis terrestre, la chute du premier homme sont empruntés à la Bible. Il en est de même de la théorie des peines et des récompenses après la vie. Voici d'après Mahomet la description du jugement dernier :

Lorsque le son assourdissant de la trompette retentira, (LXXX.)
Le jour où l'homme fuira son frère,
Son père et sa mère,
Sa compagne et ses enfants,
Lorsque le ciel se fendra, (LXXXII.)
Que les étoiles seront dispersées,
Que les mers confondront leurs eaux,
Que les tombeaux seront sens dessus-dessous,
L'âme verra ses actions anciennes et récentes.
J'en jure par le ciel et sa clarté (XCI.),
Par la lune, quand elle le suit de près,
Par le jour quand il le laisse voir dans tout son éclat,
Par la nuit quand elle le voile,
Par le ciel et par celui qui l'a bâti,
Par la terre et par celui qui l'a étendue,
Par l'âme et celui qui l'a formée,
Et qui lui a inspiré sa méchanceté et sa piété :
Celui qui la conserve pure sera heureux ;
Celui qui la corrompt sera perdu.

Le jour viendra où la terre et les cieux seront changés ; les hommes comparaîtront devant Dieu, l'unique, le victorieux. (XIV.)

Alors tu verras les criminels, pieds et poings chargés de chaînes.

Et l'on sonnera la trompette : et tout ce qui est dans les cieux et sur la terre expirera, excepté ceux que Dieu voudra laisser vivre ; puis on sonnera une seconde fois, et voilà que tous les êtres se dresseront et attendront. (XXXIX.)

Et la terre brillera de la lumière de son seigneur, et voilà que le Livre est déposé, et que les prophètes et les témoins sont mandés, et que la sentence sera prononcée avec justice, et que nul ne sera lésé.

Et toute âme sera payée de ses œuvres. Or, Dieu sait le mieux ce que les hommes font.

Les infidèles seront poussés par troupes vers la Géhenne.

On fera marcher les croyants par troupes vers le paradis.

L'enfer comprend, suivant Mahomet, divers supplices variés dont voici quelques échantillons :

... Le condamné au séjour du feu sera abreuvé d'une eau bouillante qui lui déchirera les entrailles. (XLVII.)
Les hommes de la gauche (oh ! les hommes de la gauche !) (LVI.)
Seront au milieu d'un vent pestilentiel et de l'eau bouillante,
Dans l'ombre d'une fumée noire.
Oui, et j'en jure par la lune, (LXXIV.)
Et par la nuit quand elle se retire,
Et par la matinée quand elle se colore,
Que l'enfer est une des choses les plus graves.

Quant au paradis, il contient de quoi satisfaire les esprits les plus exigeants.

Voici le tableau du paradis qui a été promis aux hommes pieux : des ruisseaux dont l'eau ne se gâte jamais, des ruisseaux de lait dont le goût ne s'altérera jamais, des ruisseaux de vin, délices de ceux qui en boiront. (XLVII.)

S'abordant les uns les autres, les bienheureux se feront réciproquement des questions. (LII.)

Nous étions jadis, diront-ils, pleins de sollicitude pour notre famille.
Dieu a été bienveillant envers nous ; il nous a préservés du châtiment pestilentiel.
Nous l'invoquions jadis ; il est bon et miséricordieux.
Les justes habiteront au milieu de jardins et de cours d'eau. (LIV.)
Ils se reposeront accoudés sur des tapis dont la doublure sera de brocart. Les fruits des deux jardins seront à la portée de quiconque voudra les cueillir. (LV.)
Là seront de jeunes vierges au regard modeste que n'a jamais touchées ni homme ni génie.
Elles ressemblent à l'hyacinthe et au corail.
Outre ces deux jardins, deux autres s'y trouveront encore,
Deux jardins couverts de verdure,
Où jailliront deux sources.
Là il y aura des fruits, des palmiers et des grenades.
Là il y aura de bonnes, de belles femmes.
Les hommes de la droite (qu'ils seront heureux les hommes de la droite !)
Séjourneront parmi des arbres de lotus sans épines,
Et des bananiers chargés de fruits du sommet jusqu'au bas,
Sous des ombrages qui s'étendront au loin,
Près d'une eau courante,
Au milieu de fruits en abondance,
Que personne ne coupera, dont personne n'interdira l'approche ;
Et ils se reposeront sur des lits élevés.

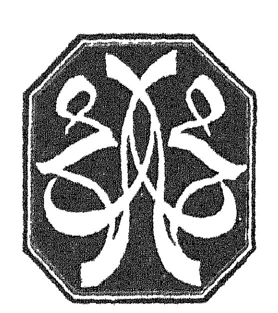
Mahomet est très tolérant pour les juifs et les chrétiens, mais il n'est pas pour les idolâtres et recommande de leur faire la guerre. Il n'est pas tendre non plus pour les incrédules. Voici comment il s'exprime à leur égard :

Les plus mauvaises bêtes de la terre auprès de Dieu, ce sont ceux qui [illegible] et qui ne croient pas : (VIII.)

Ceux qui n'espèrent point nous voir, qui se contentent de la vie de ce monde et s'y confient avec sécurité; ceux qui ne prêtent aucune attention à nos signes; (X.)

Ceux-là auront le feu pour demeure, comme prix de leurs œuvres.

En ce qui concerne les juifs, et surtout les chrétiens, Mahomet, contrairement à une croyance très générale, se montre plein de tolérance et de bienveillance. Les versets suivants en sont la preuve :



[illegible] calife de Mahomet; [illegible] inscription [illegible]

Point de contrainte en religion. La vraie route se distingue assez de l'erreur. (II.)

Sur les pas des autres prophètes nous avons envoyé Jésus, fils de Marie, pour confirmer le *Pentateuque*; nous lui avons donné l'Évangile, qui contient la direction et la lumière, il confirme le *Pentateuque*; l'Évangile contient aussi la direction et l'avertissement pour ceux qui craignent Dieu. (V.)

Les gens de l'Évangile jureront selon l'Évangile. Ceux qui ne jureront pas d'après un Livre de Dieu sont infidèles. (LXXIII.)

Supporte avec patience les discours des infidèles, et sépare-toi d'eux d'une manière convenable. (LXXIII.)

Nous avons établi pour chaque nation des rites sacrés qu'elle suit. Qu'ils cessent donc de disputer avec toi sur cette matière. Appelle-les au Seigneur, car tu es dans le sentier droit. (XII.)

Certes, ceux qui croient et ceux qui suivent la religion juive, et les chrétiens et les Sabéens, en un mot quiconque croit en Dieu et au jour dernier, et qui aura fait le bien : tous ceux-là recevront une récompense de leur Seigneur; la crainte ne descendra point sur eux, et ils ne seront point affligés. (II.)

Parmi les juifs et les chrétiens, il y en a qui croient en Dieu et aux livres envoyés à vous et à eux, qui s'humilient devant Dieu et ne vendent point ses enseignements pour un vil prix.

Ils trouveront leur récompense auprès de Dieu, qui est prompt à régler les comptes.

N'engagez des controverses avec les hommes des Écritures que de la manière la plus honnête; à moins que ce ne soit des méchants, dites : *Nous croyons aux livres qui nous*

[illegible] qu'à ceux qui vous ont été envoyés. Notre Dieu et le vôtre sont un, et nous nous résignons entièrement à sa volonté. (XXIX.)

Quant au prétendu fatalisme tant reproché aux Orientaux, et qu'on pourrait reprocher également à bien des savants modernes, je n'ai rien rencontré dans le Coran qui permette de considérer l'enseignement de Mahomet comme plus fataliste que celui de la Bible. Voici au surplus ce que j'ai pu y trouver d'essentiel sur ce point :

Vous ne pouvez vouloir que ce que veut Dieu, le souverain de l'univers. (LXXXI.)

Toute affaire dépend de Dieu. Quand vous seriez restés dans vos maisons (vous qui regrettez d'avoir combattu), ceux dont le trépas était écrit là-haut seraient venus [illegible]

[illegible] (VI.)

Chaque nation a son terme. Quand le terme est arrivé, les hommes ne sauraient ni [illegible] (VII.)

[illegible] (XVII.)

[illegible] (XXXV.)

[illegible]

[illegible] (XXIV.)

[illegible]

— PHILOSOPHIE DU CORAN [illegible]

Quand on réduit le Coran à ses dogmes principaux, on voit que l'islamisme peut être considéré comme une forme simplifiée du christianisme. Il en diffère cependant sur bien des points et notamment sur un point fondamental : son monothéisme absolu. Son Dieu unique plane au sommet des choses, sans aucun entourage d'anges, de saints ou de personnages quelconques dont la vénération s'impose. L'islamisme peut revendiquer l'honneur d'avoir été la première religion qui ait introduit le monothéisme pur dans le monde.

[illegible] et c'est dans cette simplicité qu'il faut chercher le secret de sa force. Facile à comprendre, il n'offre à ses adeptes aucun de ces mystères et de ces contradictions si communs dans d'autres cultes, et qui heurtent trop souvent le bon sens. Un Dieu absolument unique à adorer, tous les hommes égaux devant lui; un petit nombre de préceptes à observer, le paradis comme récompense, si on observe ces préceptes; l'enfer comme châtiment, si on ne les observe pas. Rien ne saurait être plus clair ni moins prêter à l'équivoque. Le premier musulman venu, à quelque classe qu'il appartienne, sait exactement ce qu'il doit croire et peut sans difficulté exposer les dogmes de sa religion en quelques mots. Pour qu'un chrétien puisse se risquer à parler de la Trinité, de la transsubstantiation ou de tout autre mystère analogue, il faut qu'il soit doublé d'un théologien versé dans toutes les subtilités de la dialectique.

Cette extrême clarté de l'islamisme, jointe au sentiment de charité et de justice dont il est empreint, a certainement beaucoup contribué à sa diffusion dans le monde. De telles qualités expliquent comment des populations qui étaient chrétiennes depuis longtemps, comme les Égyptiens à l'époque de la domination des empereurs de Constantinople, ont adopté les dogmes du prophète aussitôt qu'elles les ont connus, alors qu'on ne citerait aucun peuple mahométan qui, vainqueur ou vaincu, soit jamais devenu chrétien.

Pour juger de l'utilité d'un livre religieux quelconque, ce n'est pas la valeur de ses conceptions philosophiques, généralement très faibles, qu'il faut prendre pour guide, mais bien l'influence que ses dogmes ont exercée. Examiné à ce point de vue, l'islamisme peut être considéré comme une des plus importantes religions qui aient régné sur les âmes. Il n'enseigne sans doute à ses disciples que ce que la plupart d'entre elles enseignent également : la charité, la justice, la prière, etc., mais il l'enseigne avec une telle simplicité qu'il est compris par tous. Il sait de plus faire passer dans l'âme une foi si vive, que le doute ne vient jamais l'effleurer.

Son influence politique et civilisatrice fut véritablement immense.

Avant Mahomet, l'Arabie se composait de provinces indépendantes et de tribus toujours en guerre; un siècle après son apparition, l'empire des Arabes s'étendait de l'Inde à l'Espagne, et dans toutes les villes où flottait la bannière du prophète, la civilisation brillait d'un étonnant éclat. C'est qu'en effet l'islamisme est une des religions les plus compatibles avec les découvertes de la science, et une des plus aptes en même temps à adoucir les mœurs et à faire pratiquer la charité, la justice et la tolérance. La conception du bouddhisme est, au point de vue philosophique, assurément bien supérieure à celle de toutes les religions sémitiques; mais pour se mettre à la portée des foules, il a dû se transformer entièrement, et sous cette forme modifiée, il est évidemment inférieur à l'islamisme.

La civilisation créée par les disciples de Mahomet eut le sort de toutes celles qui ont vécu à la surface du globe : naître, grandir, décliner et mourir. Elle a rejoint dans la poussière celles qui l'avaient précédée; mais le temps a épargné les dogmes du prophète, et aujourd'hui leur influence est aussi vivante qu'elle le fut jamais. Alors que des religions plus anciennes perdent chaque jour de leur empire sur les âmes, la loi de Mahomet conserve toute sa puissance.

L'islamisme compte aujourd'hui plus de cent millions de disciples dans le monde. Il est professé en Arabie, en Égypte, en Syrie, en Palestine, en Asie Mineure, dans une grande partie de l'Inde, de la Russie et de la Chine, et enfin dans presque toute l'Afrique jusqu'au dessous de l'équateur.

Ces peuples divers, qui ont le Coran pour loi, sont rattachés entre eux par la communauté du langage et par les relations qui s'établissent entre les pèlerins venus tous les ans à la Mecque de tous les points du monde mahométan. Tous les sectateurs de Mahomet doivent, en effet, pouvoir lire plus ou moins le Coran en arabe : aussi, peut-on dire que cette langue est peut-être la plus répandue à la surface du globe. Bien que les peuples mahométans appartiennent à des races fort diverses, il existe ainsi entre eux des liens tellement profonds qu'il serait facile de les réunir à un moment donné sous la même bannière.

La rapidité prodigieuse avec laquelle le Coran s'est répandu a tou-

[illegible] les historiens hostiles à la religion qu'il enseigna, et ne pouvant en pouvoir l'expliquer qu'en disant que cette propagation était le résultat de la morale relâchée de Mahomet et de l'emploi de la force ; mais il est facile de démontrer que ces explications n'ont pas le plus léger fondement.

Il suffit de lire le Coran pour se convaincre que sa morale est tout



Fig. 2[illegible]. Gardes d'un ancien coran de la Bibliothèque de l'Escurial. (Musée espagnol.)

aussi sévère que celle des autres religions. La polygamie y est acceptée sans doute ; mais, comme elle était déjà en usage chez tous les peuples orientaux bien avant Mahomet ; ceux qui adoptaient le Coran ne pouvaient y trouver à ce point de vue aucun avantage nouveau.

L'argument tiré de l'état inférieur de la morale de Mahomet a été réfuté depuis longtemps, notamment par le savant philosophe Bayle. Après avoir fait voir que les règles du prophète relatives au jeûne, à

la privation de vin, aux préceptes de la morale, sont bien plus dures que celles des chrétiens, Bayle ajoute :

« C'est donc se faire illusion que de prétendre que la loi de Mahomet ne s'établit avec tant de promptitude et tant d'étendue que parce qu'elle ôtait à l'homme le joug des bonnes œuvres et des observances pénibles, et qu'elle lui permettait les mauvaises mœurs. Hottinger nous donne une longue liste des aphorismes moraux ou des apophtegmes des mahométans. On peut dire sans flatter cette religion que les plus excellents préceptes qu'on puisse donner à l'homme pour la pratique de la vertu et pour la fuite du vice sont contenus dans ces apophtegmes. »

L'auteur fait remarquer ensuite que les plaisirs promis par Mahomet dans le paradis à ses disciples ne sont nullement au-dessus de ceux du paradis des chrétiens car l'Évangile en parle « comme d'un état dont les délices surpassent tout ce que les yeux ont vu. »

Lorsque nous étudierons les conquêtes des Arabes, et tâcherons de mettre en relief les causes qui ont déterminé leurs succès, nous verrons que la force ne fut pour rien dans la propagation du Coran, car les Arabes laissèrent toujours les vaincus libres de conserver leur religion[1]. Si

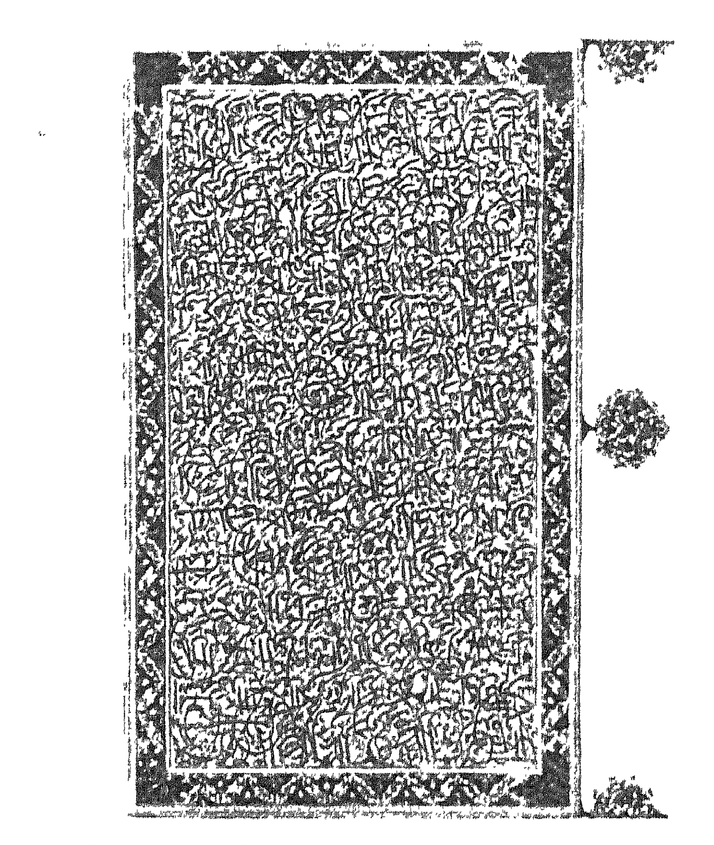
[1] [illegible] plus haut que Mahomet [illegible] la religion [illegible] le culte [illegible] plus loin à quel point [illegible] tolérance a été reconnue par [illegible] Arabes. [illegible] montreront que l'opinion que nous professons [illegible]

Les musulmans sont les seuls [illegible] et qui, en prenant les armes pour propager la doctrine [illegible] ceux qui ne voulaient pas la recevoir de [illegible] *Histoire de Charles Quint.*)

Le Coran, qui commande de combattre les religions avec l'épée [illegible] Il a exempté de l'impôt les patriarches, les moines et leurs serviteurs. Mahomet a défendu spécialement à ses lieutenants de tuer les moines, parce que [illegible] Quand Omar s'empara de Jérusalem, il ne fit aucun mal aux chrétiens. Quand les croisés se rendirent maîtres de la ville sainte, ils massacrèrent sans pitié les musulmans et brûlèrent les juifs. (Michaud, *Histoire des Croisades.*)

Il est triste pour les nations chrétiennes que la tolérance religieuse, qui est la grande loi de charité de peuple à peuple, leur ait été enseignée par les musulmans. C'est un acte de religion que de respecter la croyance d'autrui et de ne pas employer la violence pour imposer une croyance. (L'abbé Michon, *Voyage religieux en Orient.*)

[illegible] se convertirent à la religion de leurs vainqueurs et [illegible] adoptèrent leur langue, ce fut surtout parce que ces nouveaux conquérants se montrèrent plus équitables pour eux que ne l'avaient été leurs anciens maîtres, et parce que leur religion était d'une plus grande simplicité que celle qu'on leur avait enseignée jusqu'alors. S'il est un fait bien prouvé par l'histoire, c'est qu'une religion ne s'impose jamais par la



[illegible] — Reliure d'un ancien Coran [illegible]

force. Lorsque les Arabes d'Espagne ont été vaincus par les chrétiens, ils ont préféré se laisser tuer et expulser jusqu'au dernier plutôt que de changer de culte.

Loin donc d'avoir été imposé par la force, le Coran ne s'est répandu que par la persuasion. Il est évident d'ailleurs que la persuasion seule pouvait amener les peuples qui ont vaincu plus tard les Arabes, comme les Turcs et les Mongols, à l'adopter. Dans l'Inde, où les Arabes n'ont

fait en réalité que passer, le Coran s'est tellement répandu qu'il compte aujourd'hui plus de cinquante millions de sectateurs. Leur nombre s'élève chaque jour; et, bien que les Anglais soient aujourd'hui les souverains du pays, bien qu'ils y entretiennent une véritable armée de missionnaires destinés à convertir au christianisme les mahométans, on ne connaît pas un seul exemple authentique de conversion ayant couronné leurs efforts.

La diffusion du Coran en Chine n'a pas été moins considérable. Nous verrons dans un autre chapitre combien la propagande de l'islamisme y a été rapide. Bien que les Arabes n'aient jamais conquis la moindre parcelle du Céleste Empire les mahométans y forment aujourd'hui une population de plus de vingt millions d'individus.

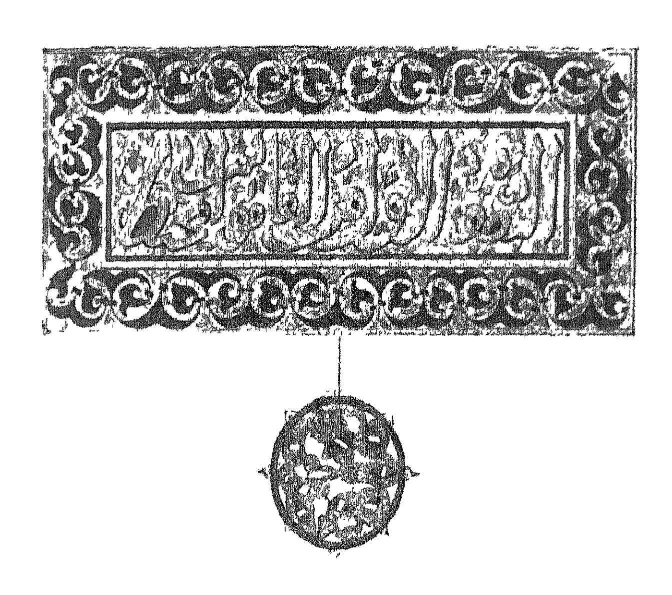
Le reproche de fatalisme fait à la religion du prophète n'est pas plus sérieux que ceux auxquels nous avons répondu. Il n'y a rien, dans les citations relatives au fatalisme que j'ai extraites du Coran, qu'on ne trouve dans les autres livres religieux, la Bible, par exemple. Des théologiens, des philosophes, et notamment Luther, reconnaissent que le cours des choses est invariable. « Contre le libre arbitre militent tous les témoignages de l'Écriture, écrit le puissant fondateur de la réforme. Ces témoignages sont innombrables; bien plus, ils sont l'Écriture tout entière. »

La fatalité remplit les livres religieux de tous les peuples. Les anciens l'appelaient destin et l'avaient placé au sommet des choses comme une puissance absolue à laquelle devaient obéir les dieux et les hommes. Les événements tracés par lui devaient toujours s'accomplir. Œdipe essaie en vain de conjurer l'oracle qui lui a dit qu'il tuerait son père et épouserait sa mère. Il ne peut échapper à la fatalité inexorable.

Mahomet ne s'est donc pas montré plus fataliste que les fondateurs des cultes qui l'avaient précédé. J'ajouterai qu'il ne s'est pas montré plus fataliste que les savants modernes qui admettent avec Laplace, suivant une idée déjà émise par Leibnitz, « qu'une intelligence qui, pour un instant donné, connaîtrait toutes les forces dont la nature est animée, et la situation respective des êtres qui la composent, si d'ailleurs elle était assez vaste pour soumettre ces données à l'analyse, embras-

[illegible] formule les mouvements des plus grands corps de l'univers et ceux du plus léger atome. Rien ne serait incertain pour elle et l'avenir, comme le passé, serait présent à ses yeux. »

Le fatalisme oriental, qui fait le fond de la philosophie des Arabes et de bien des penseurs modernes ayant un peu étudié l'essence des choses, est une sorte de résignation tranquille qui apprend à l'homme à subir sans vaines récriminations les lois du sort. Elle est beaucoup plus le résultat du caractère que des croyances. Bien avant Mahomet les Arabes étaient fatalistes et cette conception des choses fut aussi étrangère à leur grandeur qu'elle le fut à leur décadence.



CHAPITRE TROISIÈME

LES CONQUÊTES DES ARABES.

§ 1. — LE MONDE A L'ÉPOQUE DE MAHOMET.

Lorsque Mahomet mourut, deux grandes puissances se partageaient le monde connu : la première était l'empire romain d'Orient qui, de Constantinople, dominait le midi de l'Europe, l'Asie antérieure et le nord de l'Afrique de l'Égypte à l'océan Atlantique ; la seconde était l'empire des Perses, dont l'action s'étendait sur le reste de l'Asie. Quant à l'Europe, le nord et l'occident étaient la proie des Barbares, qui vivaient dans l'anarchie en se disputant les dépouilles des Romains.

Épuisé par ses luttes avec les Perses et par les nombreuses causes de dissolution qu'il portait en lui, l'empire d'Orient était en pleine décadence. C'était encore un colosse, mais un colosse miné de toutes parts et qu'un souffle devait renverser.

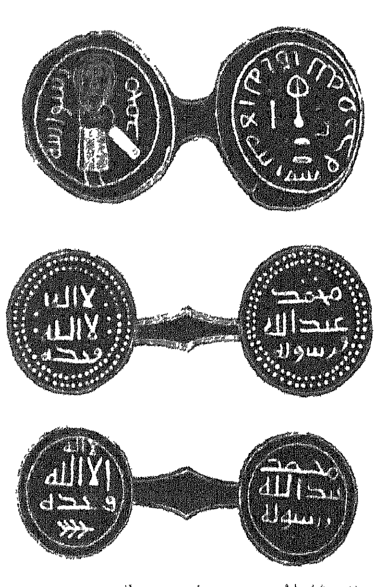
Épuisé également par ses luttes séculaires avec l'empire d'Orient, l'empire des Perses présentait aussi des signes de profonde décadence.

L'Égypte et l'Afrique supportaient avec lassitude la lourde domination qui pesait sur elles. Constantinople continuait à exploiter les peuples, mais depuis longtemps ne les gouvernait plus. Les luttes religieuses et les perpétuelles exactions du gouvernement avaient entièrement ruiné le pays.

En Europe, la situation n'était pas meilleure. L'Espagne, qui, sous la

[illegible] aux Vandales chrétiens. Aptes à conquérir, ces derniers s'étaient montrés impuissants à civiliser. Leurs querelles religieuses les avaient [illegible] d'implorer l'appui de l'empereur d'Orient ; mais leurs alliés d'un jour étaient bientôt devenus des ennemis qu'il avait fallu combattre.

En Italie, Rome avait perdu son ancien prestige, et le nom romain était méprisé partout : la ville éternelle obéissait à tous les Barbares qui l'envahissaient tour à tour.



C'est en Syrie surtout, la première des contrées où les Arabes conquérants portèrent leurs armes, que l'anarchie était profonde. Les villes ayant échappé aux dévastations résultant des guerres perpétuelles entre les Perses et les Romains prospéraient encore, mais elles ne s'intéressaient plus qu'aux spéculations commerciales et aux controverses religieuses. Le monde finissait pour elles aux portes de la cité. Les campagnes étaient désertes. La population n'avait même plus aucune idée de patrie et obéissait au premier maître venu qui consentait à la nourrir. Avilie par des croisements avec tous les peuples asiatiques vaincus par elle, l'ancienne aristocratie des vainqueurs avait perdu toute valeur et toute influence.

Lorsque nous avons eu à examiner dans notre précédent ouvrage l'action des divers facteurs qui régissent l'évolution des sociétés, nous avons rangé parmi les plus importants l'influence d'un idéal. Culte de la patrie, croyance religieuse, amour de l'indépendance, de la gloire, du peuple ou de la cité, etc., peuvent être considérés au point de vue philosophique comme des illusions ; mais ce sont ces illusions qui ont toujours mené les hommes, et c'est sous leur égide que se sont élevés les édifices politiques et sociaux qui ont abrité l'humanité jusqu'ici. La grandeur des

Rome s'était fondée surtout sur le culte de Rome, et Rome resta maîtresse du monde tant qu'un Romain n'hésita pas à sacrifier sa vie pour accroître sa puissance.

On pourrait caractériser d'un mot l'état des peuples gréco-romains et asiatiques quand parut Mahomet, en disant que tout idéal était mort chez eux depuis longtemps. L'amour de la patrie, le culte des anciens dieux n'avaient plus de prestige sur les âmes. Le sentiment dominant était l'amour égoïste de soi-même. Avec un mobile semblable, on ne résiste guère à des peuples prêts à sacrifier leur vie pour leurs croyances.

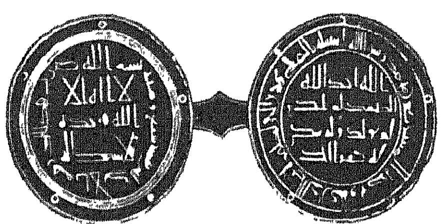
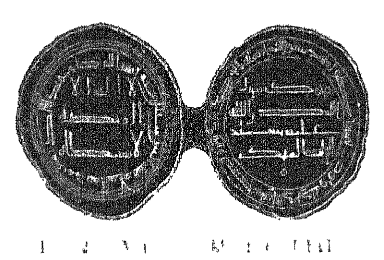


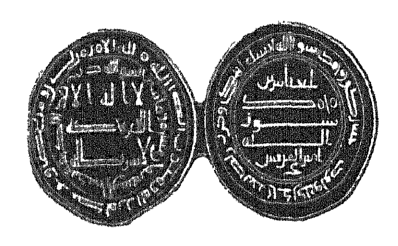
Fig. 21. — Monnaie du khalife [illegible] de Damas. L'an 107 de l'hégire (725 J. C.)

Mahomet sut créer un idéal puissant pour des peuples qui n'en avaient pas; et c'est en cela surtout que consiste sa grandeur. Cet idéal nouveau était sans doute, comme tous ceux qui l'avaient précédé, un vain fantôme, mais il n'y a pas de réalités aussi puissantes que de tels fantômes. Jamais les sectateurs du prophète n'hésitaient à sacrifier leur vie pour leur nouvelle croyance, parce qu'aucun bien terrestre ne leur semblait supérieur à la vie future que cette croyance leur faisait espérer.



[illegible]

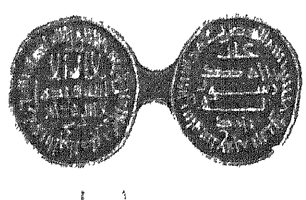
L'islamisme fut bientôt, pour tous les peuples soumis à sa loi, ce qu'avait été jadis pour les Romains la grandeur de Rome. Il donna des intérêts communs et des espérances communes à des populations séparées jusqu'alors par des intérêts très divers, et réussit ainsi à diriger tous leurs efforts vers un même but.



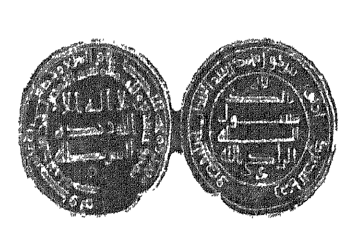
[illegible] du khalife el Mamoun [illegible] 218 de l'hégire (833 J. C.)

Mais si la communauté des intérêts et des croyances peut suffire à

[illegible]

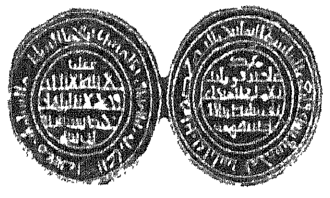


[illegible] de Mahomet [illegible] [illegible] [illegible] Pour [illegible] avec succès, il fallut [illegible] les efforts dans un même sens, des qualités [illegible] très grandes. Le courage et l'amour des combats ne manquaient pas aux Arabes, et ces qualités étaient héréditaires chez eux depuis des siècles ; le mépris de la mort leur était enseigné par la croyance nouvelle, qui leur promettait des jouissances infinies dans un autre monde ; mais l'art de la guerre leur était entièrement inconnu et la vaillance ne le remplace pas. Les combats des Arabes entre eux n'étaient que de véritables luttes de barbares, où toute la tactique consistait à se précipiter en foule les uns contre les autres et à combattre chacun pour soi.



[illegible]





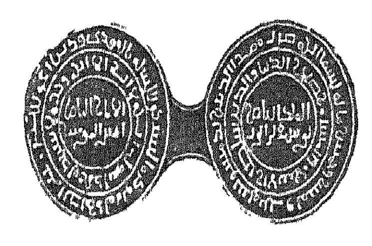
[illegible] Monnaies des khalifes [illegible] 442 et 465 [illegible] 1072 [illegible]

Cet art de la guerre, les Perses et les Romains le possédaient encore à un très haut degré, et leurs premières rencontres avec les Arabes le firent bien voir. Les défaites des Arabes en Syrie montrèrent bientôt à ces derniers ce qui leur manquait, et ils s'instruisirent rapidement à l'école de leurs vainqueurs. Les nombreux transfuges, attirés par la loi nouvelle, servirent d'instructeurs aux disciples du prophète et leur enseignèrent la tactique, la discipline et

[illegible] jusqu'à ce qu'ils [illegible] tout. En quelques années [illegible] entièrement formés et [illegible] de Darius, leurs adversaires [illegible] se servir de machines aussi parfaites et aussi bien [illegible] que celles des Grecs.

[illegible] DES ARABES

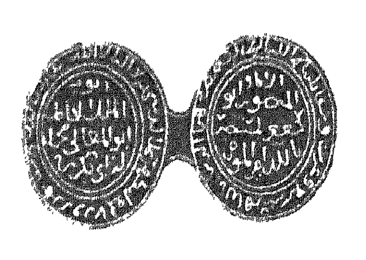
L'habileté politique que déployèrent les premiers successeurs de Mahomet fut à la hauteur des talents guerriers qu'ils surent bien vite acquérir. Dès leurs premiers combats ils s'étaient trouvés en présence de populations que des maîtres divers tyrannisaient sans pitié depuis des siècles, et qui ne pouvaient qu'accueillir avec joie des conquérants qui leur rendraient la vie moins dure. La conduite à tenir était clairement indiquée, et les khalifes surent sacrifier aux intérêts de leur politique toute idée de conversion violente. Loin de chercher à imposer par la force leur croyance aux peuples soumis, comme on le répète toujours, ils déclarèrent partout vouloir respecter leur foi, leurs usages et leurs coutumes. En échange de la paix qu'ils leur assuraient, ils ne leur imposaient qu'un tribut très faible et [illegible]

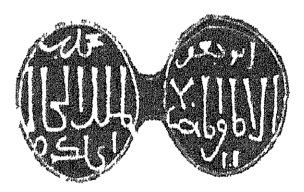


[illegible]

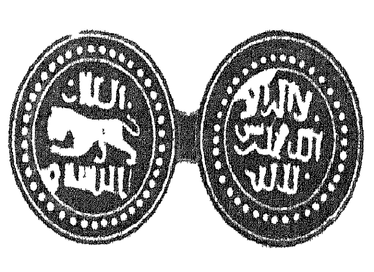
[illegible] [illegible] proposons un traité avantageux [illegible] [illegible] avez, et nous combattrons pour vous contre ceux qui [illegible]

dront vous nuire et qui seraient [illegible] [illegible] de quelque [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] entre vous et [illegible] vous ferons la guerre jusqu'à ce que nous ayons accompli ce que Dieu nous a commandé. »





La conduite du khalife Omar à Jérusalem nous montre avec quelle douceur les conquérants arabes traitaient les vaincus, et contraste singulièrement avec les procédés des croisés, dans la même ville, quelques siècles plus tard. Omar ne voulut entrer dans la cité sainte qu'avec un petit nombre de ses compagnons. Il demanda au patriarche Sophronius de l'accompagner dans la visite qu'il voulut faire dans tous les lieux consacrés par la tradition religieuse, et déclara ensuite aux habitants qu'ils étaient en sûreté, que leurs biens et leurs églises seraient respectés, et que les mahométans ne pourraient faire leurs prières dans les églises chrétiennes.



La conduite d'Amrou en Égypte ne fut pas moins bienveillante. Il proposa aux habitants une liberté religieuse complète, une justice impartiale pour tous, l'inviolabilité des propriétés, et le remplacement des impôts arbitraires et excessifs des empereurs grecs par un tribut annuel fixé à 15 francs par tête. Les habitants des provinces se montrèrent tellement satisfaits de ces propositions qu'ils se hâtèrent d'adhérer au traité,

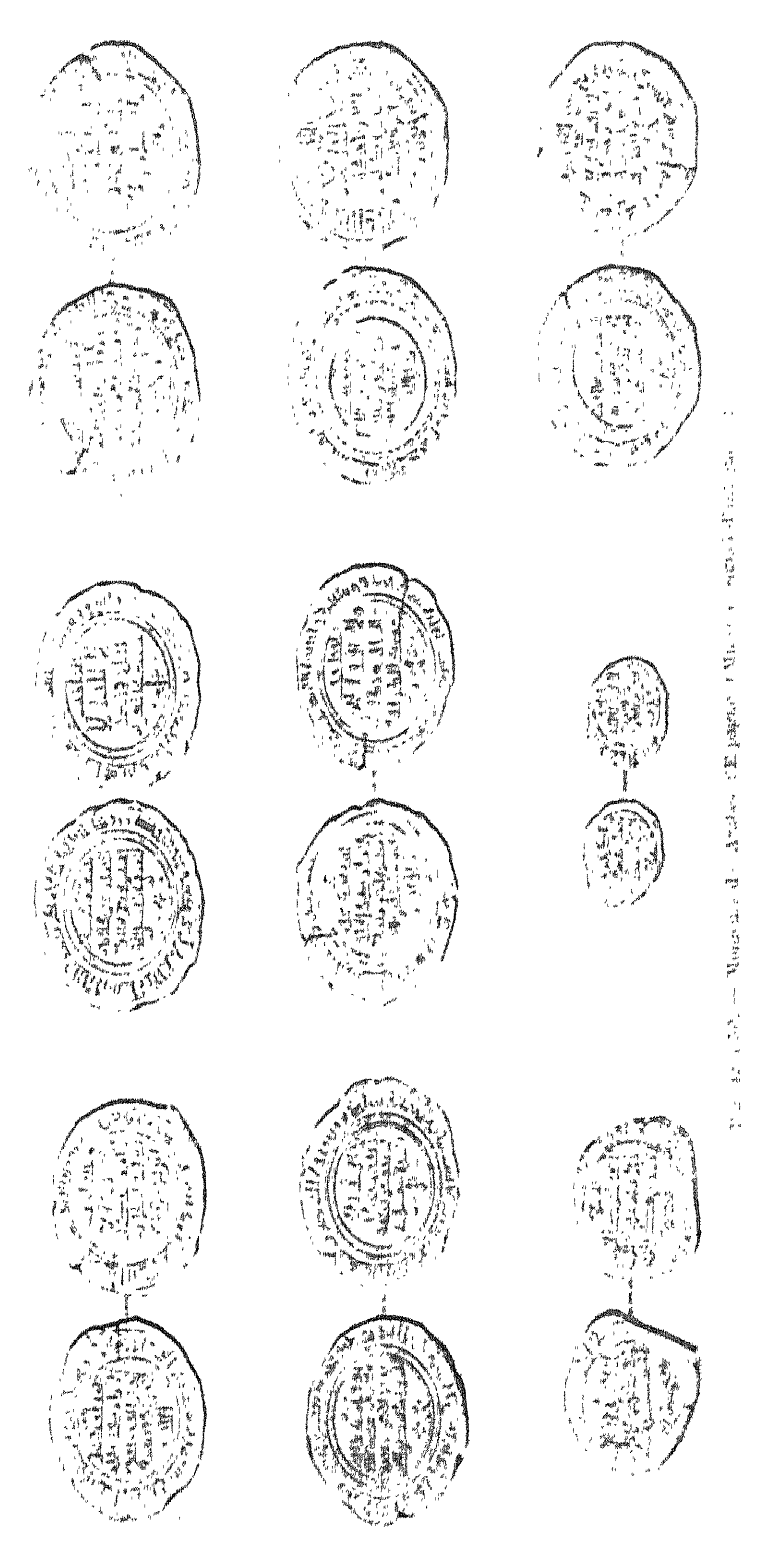
et payèrent d'avance le tribut. Les Arabes respectèrent si religieusement les conventions acceptées, et se rendirent si agréables aux populations soumises autrefois aux vexations des agents chrétiens de l'empereur de Constantinople, que toute l'Égypte adopta avec empressement leur religion et leur langue. C'est là, je le répète, un de ces résultats qu'on n'obtient jamais par la force. Aucun des peuples qui avaient dominé en Égypte avant les Arabes ne l'avait obtenu.

Les conquêtes des Arabes présentent un caractère particulier qui les distingue de toutes celles accomplies par les conquérants qui leur ont succédé. D'autres peuples, tels que les Barbares, qui envahirent le monde romain, les Turcs, etc., ont pu fonder de grands empires, mais ils n'ont jamais fondé de civilisation, et leur plus haut effort a été de profiter péniblement de celle que possédaient leurs vaincus. Les Arabes, au contraire, ont créé très rapidement une civilisation nouvelle fort différente de celles qui l'avaient précédée, et ont amené une foule de peuples à adopter, avec cette civilisation nouvelle, leur religion et leur langue. Au contact des Arabes, des nations aussi antiques que celles de l'Égypte et de l'Inde ont adopté leurs croyances, leurs coutumes, leurs mœurs, leur architecture même. Bien des peuples, depuis cette époque, ont dominé les régions occupées par les Arabes, mais l'influence des disciples du prophète est restée immuable. Dans toutes les contrées de l'Afrique et de l'Asie où ils ont pénétré, depuis le Maroc jusqu'à l'Inde, cette influence semble s'être implantée pour toujours. Des conquérants nouveaux sont venus remplacer les Arabes : aucun n'a pu détruire leur religion et leur langue. Un seul peuple, les Espagnols, a réussi à se débarrasser de la civilisation arabe, mais nous verrons qu'il ne l'a fait qu'au prix de la plus irrémédiable décadence.

§ 3. — LES PREMIERS SUCCESSEURS DE MAHOMET.

Quand Mahomet mourut, l'an 632 de l'ère chrétienne, son œuvre n'était qu'ébauchée et des dangers de toutes sortes menaçaient de la faire disparaître pour toujours. L'unité politique de l'Arabie qu'il avait fondée n'était que la conséquence de son unité religieuse et cette unité reli-

… Les Arabes avaient bien



reconnaître l'autorité d'un envoyé de Dieu, mais la mission de cet envoyé

étant accomplie, rien n'indiquait qu'il dût avoir un successeur. Bien des tribus qui avaient consenti à sacrifier leur amour de l'indépendance et leur haine de toute autorité à un prophète de Dieu, ne se sentaient nullement disposées à subir la loi de successeurs dont ce prophète n'avait jamais parlé et qui ne pouvaient prétendre exercer la même mission.

D'autres dangers plus grands encore menaçaient d'étouffer en germe l'œuvre du prophète. Plusieurs hallucinés excités par les succès de Mahomet avaient cherché, eux aussi, à se faire passer pour prophètes. L'un d'eux avait même à moitié converti l'Yémen, et, sans le dévouement de quelques fidèles qui allèrent l'assassiner, un schisme eût enlevé à l'islamisme la plus belle de ses provinces. Un autre exalté s'était borné à ajouter quelques chapitres au Coran, et son influence s'était tellement étendue qu'elle balança pendant quelque temps celle des premiers successeurs du maître.

L'œuvre naissante avait donc devant elle bien des obstacles. Ils ne furent surmontés que grâce au génie politique remarquable des compagnons de Mahomet. Ceux-ci choisirent pour succéder au prophète des hommes qui n'eurent pas d'abord d'autre mission que de faire respecter la loi écrite dans le Coran, de sorte que ce n'était pas à ces chefs électifs que les Arabes obéissaient en apparence, mais à un code ayant une origine divine incontestée.

Les premiers successeurs du prophète, Abou Bekr (632-634), Omar (634-644), Othman (644-655) et Ali (655-660), avaient tous été compagnons de Mahomet. Ils conservèrent ses mœurs simples et sa vie austère : rien en eux n'indiquait le souverain. Abou Bekr ne laissa à sa mort que l'habit qu'il portait, le chameau qu'il montait et l'esclave qui le servait. Pendant sa vie, il ne s'était alloué que cinq drachmes par jour pris sur le trésor public pour sa subsistance. Omar, bien qu'ayant partagé entre ses soldats de riches dépouilles, portait une robe rapiécée et dormait sur les degrés des temples parmi les indigents.

Ce ne fut que par transitions insensibles que les Arabes passèrent du régime démocratique au régime monarchique. Sous les premiers successeurs du prophète, l'égalité était complète : le droit était le même pour tous. Le quatrième khalife, Ali, comparant en personne devant un

[illegible] comme accusateur d'un individu qu'il croyait lui avoir volé [illegible] chameaux. Lorsque le roi chrétien des Ghassanides, converti avec ses

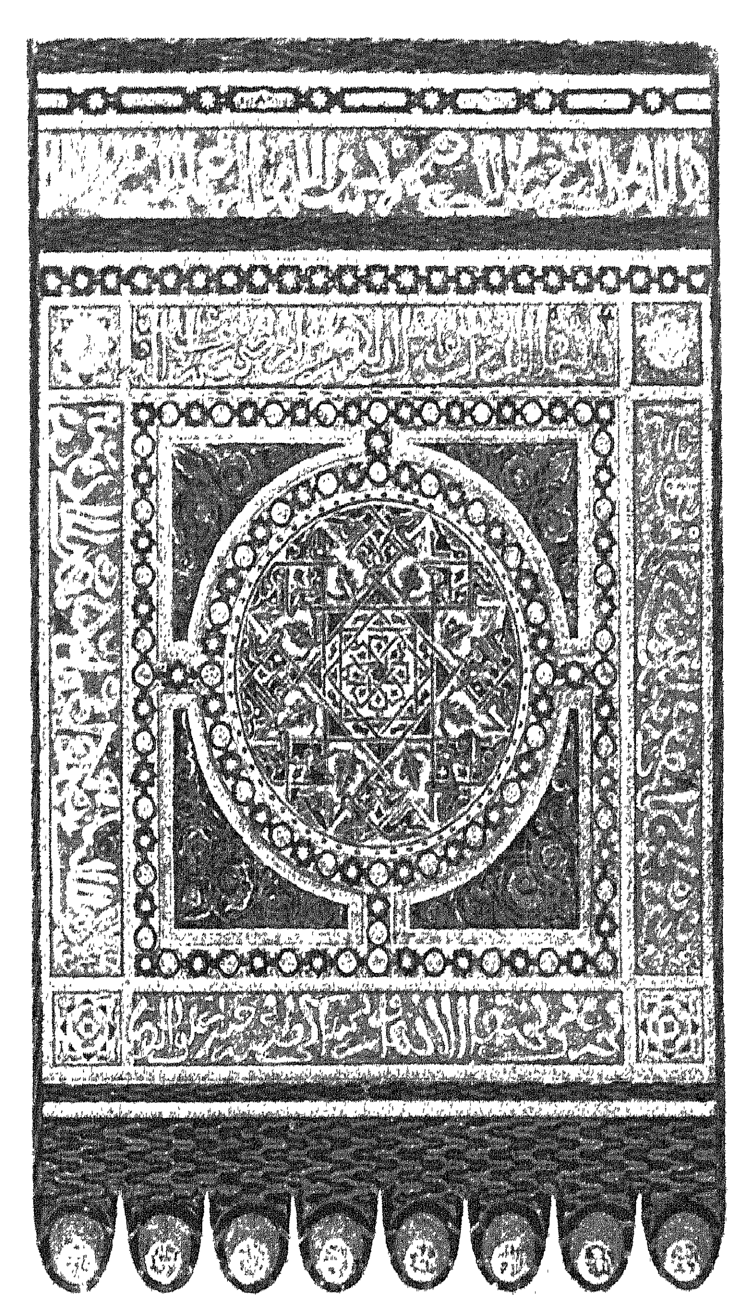


Fig. 51. — Enseigne arabe des Almohades. (Musée espagnol d'antiquités.)

tribus à l'islamisme, vint à la Mecque y trouver Omar après sa conversion, il frappa un Arabe qui l'avait heurté par mégarde. Sur la plainte

de l'Arabe. Omar fut obligé d'appliquer la loi et d'ordonner que le prince subirait la peine du talion : « Eh quoi! commandeur des croyants, s'écria le roi, un homme du peuple porterait la main sur le chef de tant de tribus! — Telle est la loi de l'islam, reprit le khalife; il n'y a devant elle ni privilèges, ni castes. Tous les musulmans étaient égaux aux yeux du prophète comme ils le sont à ceux de ses successeurs. »

Ces coutumes équitables ne se continuèrent pas longtemps, et les khalifes finirent par devenir des souverains absolus; mais l'égalité de tous les Arabes devant le Coran a persisté jusqu'à nos jours.

Le premier successeur du prophète fut Abou Bekr. Mahomet l'avait désigné une fois pour dire la prière à sa place, et cette raison fut celle qui le fit élire. L'élection donna lieu à des dissensions qui se reproduisirent à la nomination de ses successeurs.

Lorsqu'il eut reçu le serment de fidélité de ses compagnons, Abou Bekr leur tint, d'après les historiens arabes, le discours suivant : « Me voici chargé du soin de vous gouverner; si je fais bien, aidez-moi; si je fais mal, redressez-moi; dire la vérité au dépositaire du pouvoir est un acte de zèle et de dévouement; la lui cacher est une trahison; devant moi l'homme faible et l'homme puissant sont égaux; je veux rendre à tous impartiale justice; si jamais je m'écarte des lois de Dieu et de son prophète, je cesserai d'avoir droit à votre obéissance. »

Abou Bekr eut d'abord à lutter contre les rivaux qui visaient au rôle de khalife, puis contre les chefs qui voulaient se soustraire au paiement des tributs imposés par le Coran. Il comprit bien vite d'ailleurs que le meilleur moyen de calmer ces dissensions était de donner aux Arabes l'occasion d'exercer au dehors leurs habitudes querelleuses et guerrières. Cette politique habile fut également celle de ses successeurs. Tant qu'elle put être appliquée, l'islam ne cessa de s'étendre. Le jour où les Arabes n'eurent plus rien à conquérir dans le monde, ils tournèrent leurs armes contre eux-mêmes. L'ère de leur désunion commença et avec elle commença aussi l'ère de leur décadence. Leur puissance devait être détruite bien plutôt par leurs propres armes que par celles des peuples qu'ils avaient soumis.

Ce fut seulement sous le deuxième successeur de Mahomet, Omar,

[illegible] conquêtes des Arabes. Ils avaient obtenu

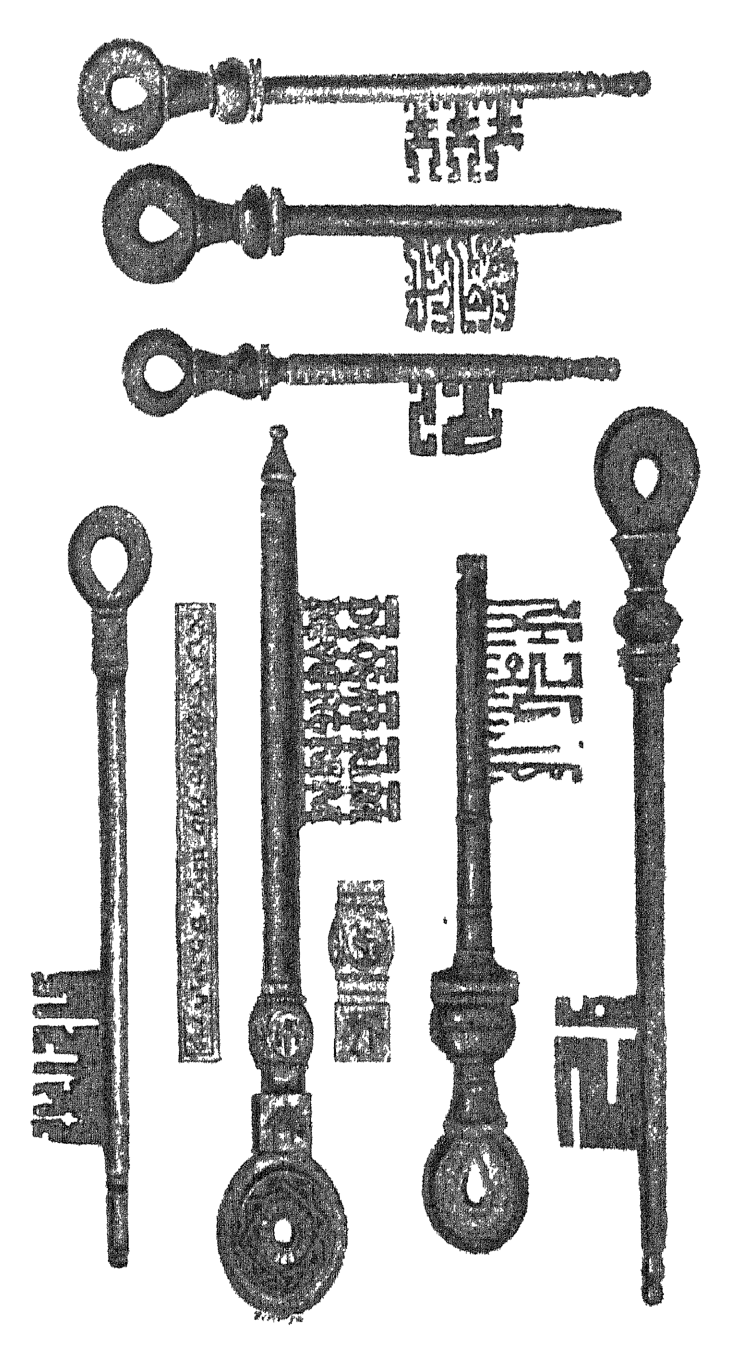


Fig. 72. — Clefs arabes de villes et de châteaux. (Musée impérial d'antiquités.)

sous Abou Bekr, plusieurs succès en Syrie ; mais nous avons dit que si leur courage était grand, leur habileté guerrière était faible. Leurs succès

furent mélangés de revers jusqu'au jour où ils furent aussi instruits que leurs adversaires dans le métier des armes.

Omar fut aussi habile comme général que comme administrateur. Il fut en outre d'une équité exemplaire.

Les historiens arabes mettent dans sa bouche les paroles suivantes lorsqu'il monta, comme successeur du prophète, dans la chaire de Médine : « O vous qui m'écoutez, sachez bien qu'il n'y aura jamais d'homme plus puissant à mes yeux que le plus faible d'entre vous, lorsqu'il aura pour lui la justice; et que jamais homme ne me paraîtra plus faible que le plus puissant parmi vous, s'il élève des prétentions injustes. »

C'est avec Omar que commence en réalité l'empire des Arabes. Obligé de quitter la Syrie et de se réfugier dans Constantinople, sa capitale, l'empereur Héraclius comprit que le monde allait avoir de nouveaux maîtres.

§ 1. — RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE DES ARABES.

Nous allons résumer dans ce paragraphe et suivant l'ordre chronologique les principaux faits de l'histoire guerrière des Arabes pendant les huit siècles que leur civilisation a duré.

Premier siècle de l'hégire. — Les premières conquêtes des successeurs de Mahomet se firent dans l'ancienne Babylonie, où dominait la Perse, et dans la Syrie, où régnait l'empereur de Constantinople, Héraclius. Commencées sous le premier successeur du prophète, qui mourut bientôt, elles furent continuées par Omar, qui entra en personne à Jérusalem. La Syrie, occupée depuis sept siècles par les Romains, leur fut enlevée en sept années.

La Mésopotamie et la Perse furent bientôt soumises aux soldats d'Omar : deux mois suffirent pour renverser de son trône le dernier des Sassanides et s'emparer de l'empire tant de fois séculaire du roi des rois.

A l'occident, les troupes envoyées par Omar, sous la conduite d'Amrou, poète et guerrier, obtinrent d'aussi rapides succès. L'Égypte et la

Syrie, l'Égypte et la Perse étaient conquises, et quand Omar mourut (644), l'empire arabe, né depuis vingt ans à peine, était déjà très vaste.

Othman, successeur d'Omar, était, plus que sexagénaire. Il continua cependant la série des conquêtes. Ses lieutenants achevèrent de s'emparer de la Perse, portèrent leurs armes jusqu'au Caucase et commencèrent à explorer l'Inde.

Le successeur d'Othman, Ali (655), gendre du prophète, fut en butte à des compétitions qui compromirent un moment l'empire arabe. Après cinq ans de règne, il fut assassiné. Avec lui disparut la première série de ces khalifes, anciens compagnons de Mahomet, considérés comme les pères de l'islamisme.

Son successeur, Moawiah (660), ouvre la série des khalifes dits Ommiades. Ces derniers transfèrent le siège du khalifat à Damas, et commencent à prendre les mœurs des souverains asiatiques.

Le nouveau khalife envoya des troupes dans tout le nord de l'Afrique, dont il forma un gouvernement distinct, et ne s'arrêta qu'aux bords de l'Océan. Une flotte de douze cents barques parcourut la Méditerranée, dont elle conquit les îles, et envahit la Sicile.

Constantinople fut assiégée pendant sept ans, mais inutilement. L'Oxus fut franchi, et les lieutenants du khalife portèrent sa bannière jusqu'à Samarcande.

Moawiah mourut (680) après vingt ans de règne. La dynastie fondée par lui devait durer un siècle.

Les Ommiades continuèrent les conquêtes. Elles s'étendirent en Asie jusqu'aux frontières de la Chine et en occident jusqu'à l'Atlantique. En 712, les Arabes franchissent le détroit de Gibraltar, pénètrent en Espagne, réussissent à enlever cette contrée à la monarchie chrétienne des Goths et en font un grand royaume

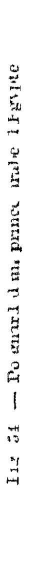


Fig. 34. — Poignard d'un prince arabe (Égypte).

soumis pendant près de huit siècles à la puissance des Arabes.

A la fin du premier siècle de l'hégire, la bannière du prophète flottait de l'Inde à l'Atlantique, du Caucase au golfe Persique, et un des plus grands royaumes chrétiens de l'Europe, l'Espagne, avait dû subir la loi de Mahomet.

Second siècle de l'hégire. — Le second siècle de l'hégire voit les Arabes étendre encore un peu leurs conquêtes; mais ils s'occupent surtout d'organiser leur gigantesque empire. Ils pénètrent en Gaule jusqu'à la Loire, mais repoussés par Charles-Martel, ils ne se maintiennent que dans le midi de la France, d'où ils ne furent définitivement expulsés que par Charlemagne.

Le second siècle de l'hégire fut témoin du transfèrement de la capitale de l'empire de Damas à Bagdad, ville fondée en 762 par Almanzor, et du remplacement de la dynastie des Ommiades par celle des Abbassides (752), descendants d'Abbas, oncle du prophète. Tous les Ommiades furent massacrés, sauf un rejeton, qui échappa par hasard et réussit à se créer, en 756, un khalifat indépendant en Espagne.

Dès le commencement du second siècle de l'hégire, l'empire arabe avait atteint les limites qu'il ne devait plus franchir. Il s'étendait des Pyrénées et des colonnes d'Hercule jusqu'à l'Inde, des rives de la Méditerranée aux sables du désert.

La plus grande partie de l'Asie obéissait aux khalifes, de l'Arabie pétrée au Turkestan, de la vallée de Kaschmir au Taurus. La Perse était asservie. Le roi de Kaboul et tous les autres chefs de la vallée de l'Indus payaient tribut. En Europe, ils possédaient l'Espagne et les

[illegible] de la Méditerranée. En Afrique [illegible] tout le nord [illegible] entamé [illegible] lois.

L'ère des conquêtes est terminée [illegible] isation va commencer. L'activité [illegible] se tourne vers les œuvres de la civilisation, et le règne des premiers Abbassides est l'époque de la splendeur des Arabes en Orient. Ils reprennent la culture grecque et créent [illegible] tion brillante où les lettres, les sciences [illegible] rayonnent du plus vif éclat. Avec Haroun-er-Rechid (786-809), les arts, les sciences, l'industrie, le commerce prennent un rapide essor. Poètes, savants, artistes portent aux confins du monde la renommée du héros célèbre des Mille et une nuits. Constantinople lui paie un tribut, et Charlemagne, l'empereur d'Occident, lui envoie une ambassade. La même prospérité continue sous El Mamoun, le successeur d'Haroun.

Mais les liens qui réunissaient en une seule main les races si diverses composant ce gigantesque empire étaient trop fragiles pour le maintenir longtemps uni, et nous allons le voir se séparer en fragments qui vivront chacun de leur vie propre, et où la civilisation continuera à rayonner pendant longtemps.

Dès la fin du second siècle de l'hégire, les luttes qui devaient amener la séparation se manifestaient déjà. Au troisième siècle, les démembrements vont commencer.

Fig. [illegible] — Lance [illegible]

Troisième siècle de l'hégire. — Le démembrement de l'empire arabe, déjà commencé à l'une de ses extrémités par la formation du khalifat de Cordoue, se con-

tinue à l'autre par la formation, en Perse et dans l'Inde, à l'orient de Bagdad, de plusieurs principautés. Cette capitale se trouva ainsi bientôt entourée de souverains indépendants.

En Égypte, Touloun achète son indépendance politique et fonde une dynastie. L'Afrique est abandonnée à elle-même. L'Espagne est gouvernée par des khalifes entièrement indépendants.

Quatrième siècle de l'hégire. — Le mouvement de dislocation de l'empire arabe, avec fondation de dynasties locales indépendantes, se continue. Bagdad perd son rôle de capitale, et le siège réel de l'islam est au Caire en Égypte. L'ancienne capitale des khalifes rayonne encore d'un vif éclat, mais le foyer le plus brillant de la civilisation arabe se trouve maintenant en Espagne. Les grandes universités arabes de Tolède, Grenade, Cordoue, attirent des disciples de toutes les parties du monde, y compris l'Europe chrétienne.

Cinquième siècle de l'hégire. — Le cinquième siècle de l'hégire est témoin de deux événements importants : la première croisade, et l'apparition, dans le monde arabe, des Turcs Seldjoucides. Amenés primitivement du Turkestan, comme prisonniers de guerre, ces barbares, après avoir formé d'abord la garde prétorienne des khalifes de Bagdad, finissent par absorber peu à peu le pouvoir réel et ne laisser à ces derniers qu'une puissance apparente. Après avoir réussi à s'emparer du gouvernement de toutes les contrées avoisinant Bagdad, ils vont mettre le siège devant Constantinople, s'emparent de la Syrie et substituent leur fanatisme à la tolérance des Arabes. Le culte chrétien est prohibé, les pèlerins persécutés.

L'Europe, qu'effrayaient depuis longtemps les progrès des mahométans, finit par s'émouvoir. Les exhortations de Pierre l'Ermite, l'appel du pape Urbain II provoquent la formation de la première croisade (1095). Toute une génération de chrétiens se précipite sur la Palestine et s'en empare. Godefroy de Bouillon fonde l'éphémère royaume chrétien de Jérusalem.

Le même siècle vit également les Sarrazins expulsés de la Sicile et quelques triomphes des chrétiens en Espagne. La prise de Tolède

par Alphonse de Castille est le début de la conquête qui ne devait être réalisée qu'après quatre siècles d'efforts.

Sixième siècle de l'hégire. — Les premiers succès des chrétiens en Orient avaient stimulé leur courage, et une seconde croisade (1147)

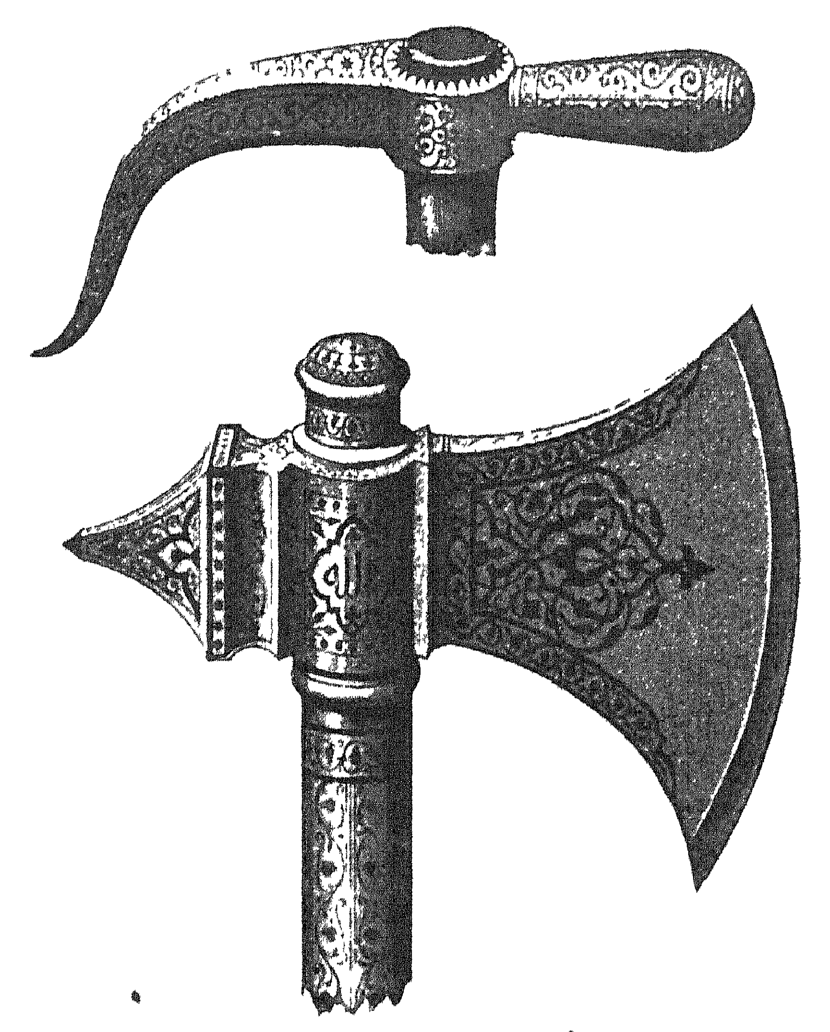


Fig. 56 et 57. — Haches d'un prince arabe d'Égypte.

avait été prêchée contre l'islam. Comme toutes celles qui vont la suivre, elle se termina par des désastres. Le fameux sultan d'Égypte, Saladin, envahit la Palestine, expulse entièrement les chrétiens, et malgré une troisième croisade (1189), dirigée par Frédéric Barberousse, Philippe Auguste et Richard Cœur de Lion, il reste maître de la ville sainte.

Septième siècle de l'hégire. — Le septième siècle vit encore plusieurs croisades dirigées contre l'islam, mais toutes tournèrent à l'entière confusion de l'Europe. Dans la quatrième (1202), au lieu de s'en prendre aux mahométans, les croisés pillent Constantinople, qui appartenait aux chrétiens, et y fondent un empire latin d'Orient, qui eut encore moins de vie que celui de Jérusalem. Les quatre dernières croisades ne sont pas plus heureuses. Fait prisonnier à la septième, saint Louis dut payer une rançon élevée ; à la huitième, il mourut de la peste sous les murs de Tunis dont il s'imaginait convertir le gouverneur.

Cette huitième croisade fut la dernière : le monde chrétien comprit qu'il n'était pas encore assez puissant pour refouler les mahométants et renonça à conquérir la Palestine. Le symbole de l'islamisme continua à dominer les lieux saints et les domine encore.

Pendant que les Arabes soutenaient contre les chrétiens de l'Occident les luttes dont ils sortaient complètement vainqueurs, un ennemi autrement redoutable que les croisés se levait à l'extrême Orient. Des plateaux de la Tartarie, des flots de Mongols, conduits par Gengiskhan, se précipitaient sur l'Asie, et, après avoir successivement envahi la Chine, la Perse et l'Inde, s'emparaient en 1258 de Bagdad, et mettaient fin à cette dynastie des Abbassides qui durait depuis cinq cents ans.

Aussi barbares que les Turcs, les Mongols se distinguaient d'eux, cependant, en ce qu'ils étaient aptes à recevoir un certain degré de culture. Ils n'auraient pu, comme les Arabes, fonder une civilisation nouvelle, mais ils surent adopter celle de leurs vaincus. L'Orient cessa d'être régi par des dynasties arabes, mais leur civilisation continua à y régner. Refoulée par ces conquérants, leur puissance se concentra en Égypte et en Espagne.

Huitième siècle de l'hégire. — Le huitième siècle de l'hégire est rempli par la lutte des Turcs et des Mongols, qui se disputent les anciennes possessions des Arabes en Orient. Pour ces derniers, l'heure de la décadence a sonné.

Neuvième siècle de l'hégire. — Le neuvième siècle de l'hégire fut témoin de la chute complète de la puissance et de la civilisation des Arabes en Espagne, où ils régnaient depuis près de huit cents ans. En 1492, Ferdinand s'empara de Grenade, leur dernière capitale, et commença les



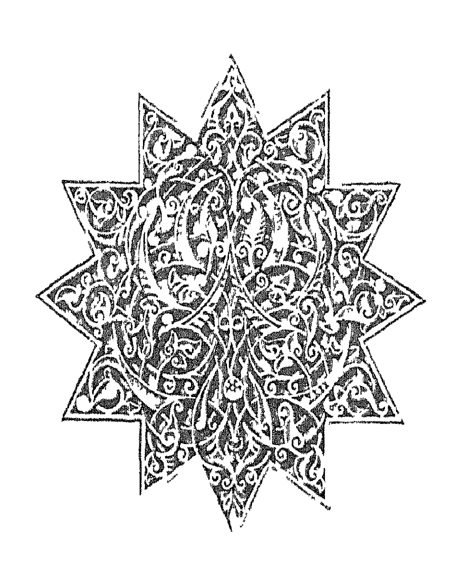
Fig. 58. — Casque d'un prince arabe d'Égypte (style persan arabe).

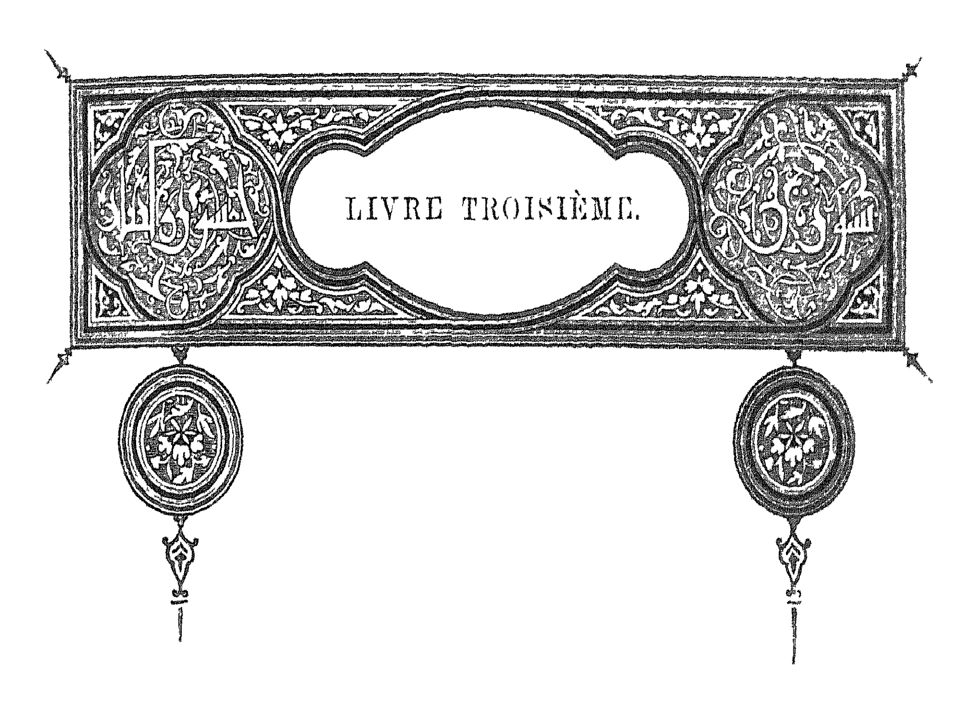
expulsions et les massacres en masse que continuèrent ses successeurs. Trois millions d'Arabes furent bientôt tués ou chassés, et leur brillante civilisation, qui rayonnait depuis huit siècles sur l'Europe, s'éteignit pour toujours.

Le neuvième siècle de l'hégire marque la fin de l'empire des Arabes comme puissance politique. Ce ne fut que par leur religion, leur civilisation et leur langue qu'ils continuèrent à jouer un grand rôle en Orient.

Les peuples qui avaient vaincu les Arabes comme autrefois les Barbares vainquirent les Romains, tentèrent de continuer leur œuvre, et c'est au nom du Coran que le croissant remplaça la croix grecque à Constantinople, et fit trembler le monde chrétien.

Mais si les Turcs étaient des guerriers habiles, ils n'avaient pas les qualités qui permettent à un peuple de s'élever à la civilisation. Loin de faire progresser l'œuvre de leurs vaincus, ils ne purent même pas profiter de l'héritage qui leur avait été légué. « L'herbe ne pousse plus sur la terre que le Turc a foulée, » disent les Arabes. Elle n'y poussa plus, en effet, et nous verrons au cours d'un autre chapitre dans quelle décadence tomba bien vite l'ancien empire des Arabes entre les mains de ses nouveaux maîtres.



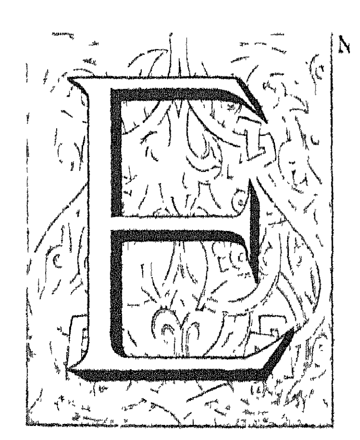


L'EMPIRE DES ARABES.

CHAPITRE PREMIER.

LES ARABES EN SYRIE.

§ 1. — DIVERSITÉ DES MILIEUX QUE RENCONTRÈRENT LES ARABES.



N consacrant ce chapitre et ceux qui vont suivre à l'étude des Arabes dans les divers pays qu'ils ont occupés, nous voulons donner d'abord une idée générale de leur civilisation, et montrer leur influence sur les peuples avec lesquels ils se sont trouvés en contact ainsi que celle exercée sur eux par ces derniers. Ce sera surtout par l'examen des œuvres laissées dans chaque contrée par les Arabes que nous essaierons d'apprécier leur civilisation. Après cette vue d'ensemble, il sera plus facile d'aborder ensuite un à un dans divers chapitres, les éléments variés dont la réunion constitue une civilisation.

Lorsque les Arabes s'établirent dans les diverses contrées de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe qui contribuèrent à former leur gigantesque empire, ils y rencontrèrent des peuples arrivés à tous les degrés de la civilisation, depuis la demi-barbarie, comme dans certaines parties de l'Afrique, jusqu'à la civilisation grecque et latine la plus avancée, comme en Syrie.

Les conditions d'existence auxquelles se trouvèrent soumis les Arabes furent donc fort diverses suivant les lieux, et nous devons par conséquent nous attendre à voir leur civilisation elle-même s'élever, dans ces divers milieux, à des niveaux différents.

C'est là précisément ce que nous montre l'histoire de la civilisation arabe aussitôt qu'on l'aborde dans ses détails. Cette civilisation, qui dura huit siècles, et dont les historiens parlent habituellement comme s'il ne s'agissait que d'une seule époque et d'un seul peuple, comprend des phases très diverses. Architecture, littérature, sciences, philosophie, religion même, présentèrent dans les diverses contrées soumises à la puissance arabe des phases d'évolution notablement différentes. La religion, et la langue étant semblables, les Arabes des diverses contrées eurent un fonds commun identique; mais on ne peut pas plus confondre entre elles les civilisations des divers pays soumis à la loi de Mahomet, qu'on ne pourrait confondre la civilisation du moyen âge avec celle de la renaissance ou des temps modernes chez les peuples chrétiens.

§ 1. — ÉTABLISSEMENTS DES ARABES EN SYRIE

Lorsque les Arabes se montrèrent en Syrie, cette riche province était devenue romaine depuis près de sept cents ans.

Le récit des premières luttes qui amenèrent l'occupation de la Syrie est assez confus. Les chroniqueurs arabes, tels que Wakedi, auquel on se réfère généralement, donnent de cette période des récits trop romanesques pour mériter grande confiance. Dans chacune de leurs guerres les Arabes auraient accompli, suivant lui, des exploits dignes des héros d'Homère; les femmes elles-mêmes se seraient signalées par leur va

leur dans les combats. Quant aux historiens byzantins, ils gardent un silence prudent sur une conquête fort humiliante pour le puissant empire de Constantinople.

Quels que soient les détails de la conquête de la Syrie, il est certain qu'après une série de combats où les succès se mélangèrent d'abord aux revers, cette contrée fut entièrement soumise.

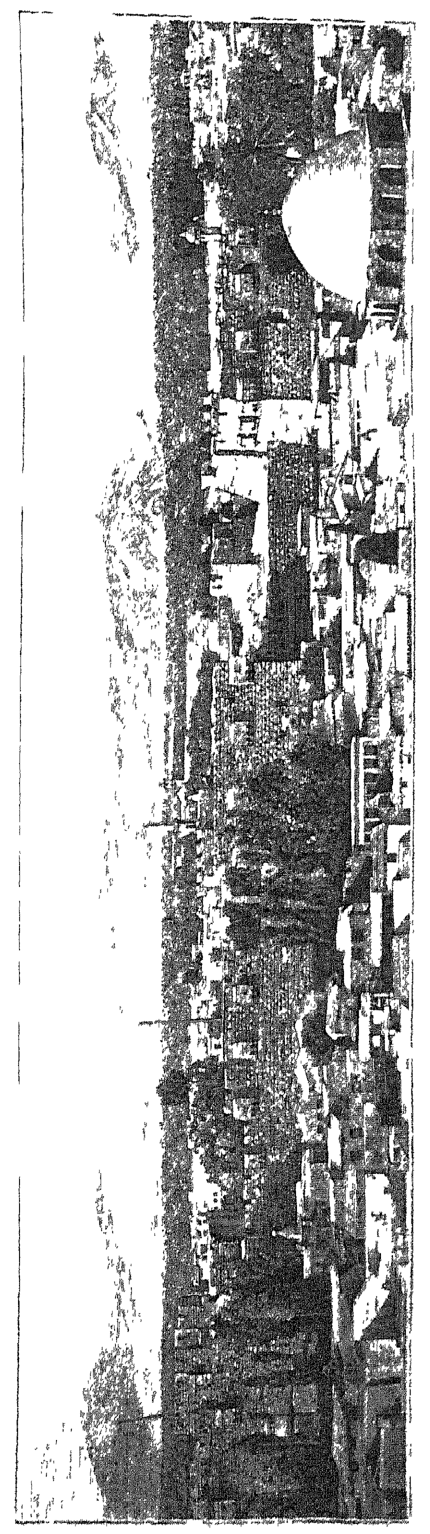


Fig. 59. — Murs de Damas, d'après une photographie.

Une des premières et des plus importantes conquêtes des Arabes en Syrie fut la ville de Damas. Cette cité célèbre devait bientôt, sous les premiers khalifes Ommiades, dépouiller Médine de son titre de capitale de l'empire.

Ce fut la treizième année de l'hégire (634 de J.-C.), le jour même de la mort du khalife Abou-Bekr, le premier successeur de Mahomet, que les Arabes s'emparèrent de Damas : « Adieu la Syrie ! » s'écria Héraclius, quand il apprit cette perte.

La Syrie était perdue, en effet. Après la bataille d'Yarmouk, qui dura trois jours, et où les Byzantins furent défaits, les Arabes s'emparèrent successivement

de toutes les villes de la Syrie : Palmyre, Baalbeck, Antioche, Tibériade, Naplouse, Jérusalem, Tyr, Tripoli, etc., tombèrent entre leurs mains. L'empereur dut quitter pour toujours la Syrie, que ses prédécesseurs occupaient depuis sept siècles.

Parmi les villes dont s'emparèrent les Arabes, Jérusalem fut celle dont la prise eut le plus de retentissement. Les disciples du prophète attachaient une importance très grande à la possession de cette cité, qui était aussi sacrée pour eux que pour les chrétiens. Elle avait, en effet, vu mourir Jésus, un des plus grands prophètes de l'islamisme, et renfermait le fameux rocher d'où Mahomet était parti pour le ciel.

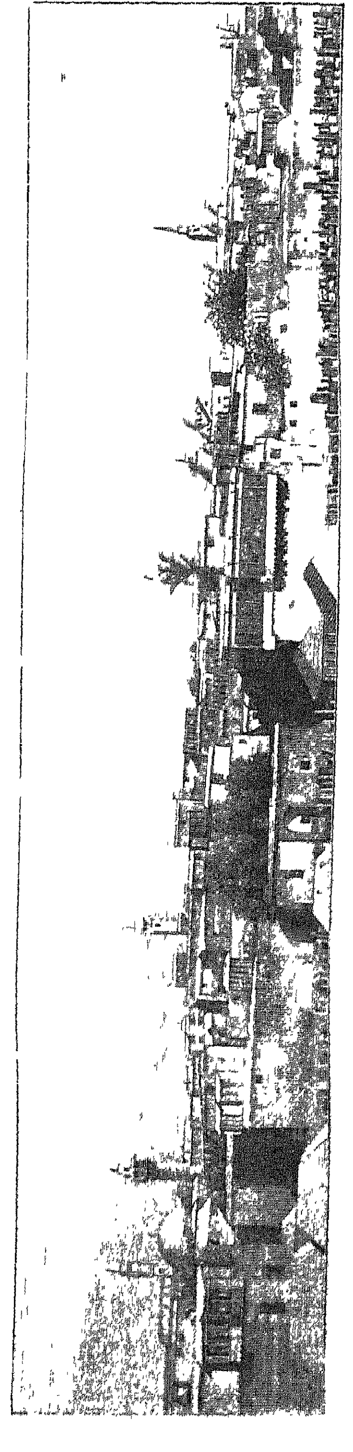
L'attaque de la ville sainte par les Arabes fut aussi énergique que sa défense. Stimulés par le patriarche Sophronius, les chrétiens disputèrent avec vigueur le tombeau de leur Dieu; mais il était écrit qu'ils n'empêcheraient pas l'emblème de l'Islamisme de remplacer la croix sur le tombeau du Christ. Après quatre mois de siège, Sophronius dut capituler. Il mit comme condition de la capitulation que la ville serait rendue au khalife Omar en personne, et cette condition fut acceptée. Omar quitta Médine, presque seul, monté sur un chameau, et n'ayant pour tout bagage qu'une outre pleine d'eau et un sac contenant de l'orge, du riz et des fruits secs. Il marcha nuit et jour pour arriver à Jérusalem. Introduit dans la ville, il montra la plus grande tolérance envers ses habitants, leur laissa leur religion, leurs usages et leurs biens, et ne leur imposa qu'un faible tribut.

Les Arabes firent preuve de la même tolérance envers toutes les villes de la Syrie; aussi les habitants acceptèrent-ils bientôt avec empressement leur domination. Ils finirent même, la plupart, par renoncer au christianisme pour adopter la religion de leurs conquérants et apprendre leur langue. Depuis cette époque, la Syrie a plusieurs fois changé de maîtres, mais la religion et la langue des Arabes y sont aussi vivantes qu'aux premiers temps de leur conquête.

Les défaites répétées des Byzantins en Syrie avaient fini par leur inspirer une terreur profonde. Les Arabes en étaient arrivés à les traiter avec le plus insolent mépris. On peut en juger par la lettre suivante

qu'Omar écrivit un jour à l'empereur Héraclius pour lui réclamer un de ses généraux fait prisonnier dans une rencontre :

« Au nom de Dieu clément, miséricordieux. Louange à Dieu, maître des mondes. Que la bénédiction de Dieu soit sur son prophète ! Le serviteur de Dieu Omar, à Héraclius, empereur des Grecs. Dès que vous aurez reçu cette lettre, ne manquez pas de me renvoyer le prisonnier musulman qui est auprès de vous, et qui se nomme Abd-Allah-Ebn-Hodafah. Si vous faites cela, j'aurai l'espérance que Dieu vous conduira dans le droit chemin. Si vous le refusez, j'aurai soin d'envoyer contre vous des gens que le négoce et la marchandise ne détournent pas du service de Dieu. Que la santé et le bonheur soient sur celui qui marche dans le droit chemin ! »


Fig. [illegible]. — Faubourg du Meidan à Damas, d'après une photographie de l'auteur.

Loin de s'indigner de cette dure épître, l'empereur rendit le prisonnier et lui remit d'importants présents pour le khalife. Les maîtres de Constantinople étaient pourtant les héritiers de ces guerriers redoutés qui avaient autrefois conquis le monde ; mais les sentiments qui avaient assuré leur grandeur étaient morts depuis longtemps.

Lorsque la conquête de la Syrie fut entièrement terminée, Omar retourna à Médine, organisa son nouvel empire, et laissa à ses généraux

le soin d'étendre ses conquêtes. Les richesses prises sur les Grecs et les Perses étaient telles, qu'il fit distribuer à tous ses compagnons des revenus annuels variant entre mille et cinq mille dirhems, suivant l'ancienneté de leurs services.

§ [illegible]. — CIVILISATION DE LA SYRIE SOUS LES ARABES.

La Syrie recouvra bientôt, sous les Arabes, une prospérité dont elle avait perdu depuis longtemps le souvenir. Sous les Ommiades et les premiers Abassides, elle fut un des pays où la civilisation atteignit le plus grand développement. Les nouveaux maîtres traitaient leurs vaincus avec une grande équité et leur laissaient la liberté religieuse la plus complète. Sous leur bienveillante protection, les évêques grecs et latins jouissaient d'une tranquillité qu'ils n'avaient jamais connue. Toutes les grandes villes de la Syrie : Jérusalem, Tyr, Sidon, Damas, redevinrent bientôt florissantes ; l'industrie et l'agriculture, extrêmement prospères.

La Syrie a toujours été un des plus riches pays du monde, tant que l'homme ne la ravagea pas. La terre y donnait autrefois, presque sans culture, le froment, le coton, l'orge, le riz, le mûrier, l'olivier, le citronnier et l'oranger. Les montagnes du Liban étaient recouvertes des arbres les plus précieux : chênes, platanes, sycomores, etc. Sans l'homme, cet antique foyer de tant de luttes serait un véritable paradis terrestre, et justifierait son titre de « terre promise » des Hébreux. Pays merveilleux où, suivant un poète arabe, « chaque montagne porte l'hiver sur sa tête, le printemps sur ses épaules, l'automne dans son sein, tandis que l'été dort nonchalamment à ses pieds. »

Les preuves de l'état de la civilisation en Syrie sous les Arabes nous sont fournies par les récits des écrivains et les monuments qui existent encore.

Les écrits des historiens montrent qu'aussitôt que la conquête fut terminée, la civilisation prit un vif essor. Les Arabes se passionnèrent bientôt autant pour les auteurs grecs et latins qu'ils s'étaient passionnés pour les batailles. Les écoles se multiplièrent partout. D'écoliers

ils devinrent bientôt des maîtres, et les sciences, la poésie et les beaux-arts furent cultivés avec éclat.

La prospérité de la Syrie dura jusqu'aux divisions qui ébranlèrent l'empire des khalifes. Elle commença alors à décroître, mais ne s'éteignit entièrement que quand cette contrée tomba sous l'empire des Turcs. La ruine fut alors absolue. La plupart des merveilles du luxe, des arts et de l'industrie accumulées par les Arabes disparurent. D'anciennes métropoles, comme Tyr et Sidon, devinrent bientôt de misérables villages. Les montagnes furent dénudées entièrement. Les campagnes autrefois si riches se dépeuplèrent. Dans ces lieux, jadis si fertiles, l'herbe ne pousse plus depuis que la main des Turcs s'est appesantie sur eux. « En vain, écrit M. David dans son histoire de la Syrie, la civilisation des khalifes avait elle accumulé, en deux siècles, autant de merveilles que les Grecs et les Romains une architecture délicieuse, un luxe éblouissant, une langue pittoresque, une grammaire, chef-d'œuvre de logique, une poésie, chef-d'œuvre d'éloquence; en vain Damas trempait-il ses aciers les plus fins; en vain Alep filait-il ses soies les plus éclatantes; en vain le Hauran voyait-il ses collines reprendre leur parure, ses arbres

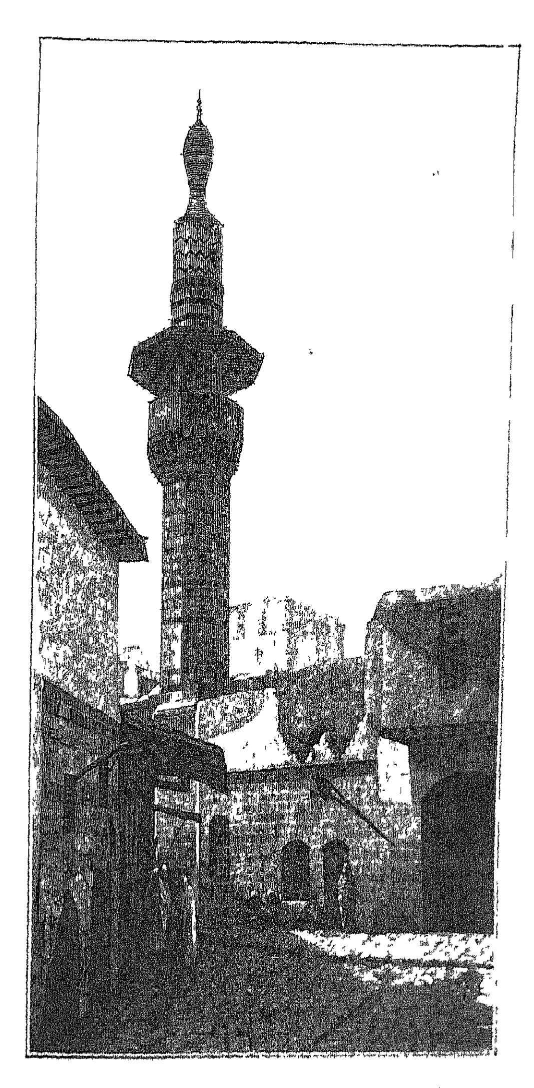


Fig 61 — Rue de Damas, d'après une photographie.

leurs fruits d'or, sa population son industrieuse activité; les hordes caucasiennes, plus ignorantes, plus farouches, plus avides que tous les anciens conquérants, incendièrent sans remords les monuments de l'art et de la science, détruisirent les manufactures, massacrèrent les ouvriers et pulvérisèrent ce qu'elles ne pouvaient emporter. »

La Syrie n'est plus aujourd'hui qu'une terre désolée et stérile. L'excessive rareté de la végétation m'a vivement frappé lorsque je l'ai visitée. Il semble que cette terre, jadis si fertile, soit devenue si pauvre qu'elle ne puisse plus nourrir quelques brins d'herbes. J'ai parcouru cette longue route qui s'étend de Beyrouth à Damas sans rencontrer ailleurs qu'aux portes mêmes des villes des traces de végétation. Le Liban et l'Anti-Liban ne sont que des masses de rochers absolument nus. Aux portes mêmes de Jérusalem, la désolation n'est pas moins grande. Des pierres et des rochers partout, de l'herbe nulle part *.

§ 4. — MONUMENTS LAISSÉS PAR LES ARABES EN SYRIE.

Les monuments laissés par les Arabes en Syrie ne sont pas bien nombreux; mais comme ils sont anciens et fort remarquables, leur étude présente un intérêt très grand.

Nous avons montré qu'avant Mahomet, les Arabes possédaient des villes importantes, et que le fameux temple de la Mecque, où figuraient

* L'état misérable de l'agriculture en Syrie résulte de plusieurs causes, parmi lesquelles il faut mettre aux premiers rangs la sécheresse résultant des déboisements, les déprédations des bédouins et surtout les exactions des pachas. Le paysan, sachant que le moindre gain lui sera extorqué, renonce à tout travail. Quelques capitaux, protégés par une administration simplement demi-honnête, pourraient faire de la Syrie une contrée agricole aussi productive que les plus riches de l'Europe. Le blé, le mûrier, l'olivier y viennent admirablement et presque sans culture. Pour donner une idée de ce que le pays pourrait produire, je citerai le fait suivant que j'ai recueilli sur les lieux. Il y a environ quarante ans, quelques industriels eurent l'idée d'entreprendre à Jaffa et à Sidon de vastes exploitations d'orangers, et aujourd'hui elles sont devenues une des richesses du pays. Jaffa possède environ 350 jardins renfermant 2 à 3,000 orangers chacun. Le prix de chaque jardin est de à 40 à 50,000 francs, et son rapport de 4 à 5,000 francs par an. Les oranges, qui atteignent une taille énorme, sont exportées en Égypte, en Turquie et en Europe. Leur prix de vente est d'environ 40 francs le mille. Pour montrer quelle extension pourrait prendre cette industrie, il suffira de dire que les terres aptes à la culture de l'oranger mais non plantées valent 12,000 francs l'acre près de Jaffa, et seulement quelques francs à deux ou trois heures de la ville. Des travaux d'irrigation très simples, qui seraient bien faciles avec l'eau de l'Aoudjé, rendraient des terres, sans valeur aujourd'hui, aptes à la même culture.

plus de trois cents statues de dieux, était bien antérieur à l'islamisme. Nous ignorons malheureusement ce qu'était cette architecture, car la mosquée de la Mecque, le seul monument important de l'ancienne Arabie actuellement connu, a été tellement restaurée, qu'il est difficile de dire ce qu'elle fut d'abord. La seule indication probable, c'est qu'une partie de son ordonnance primitive a été respectée.

Quoi qu'il en soit, il est certain que les monuments arabes des pre-

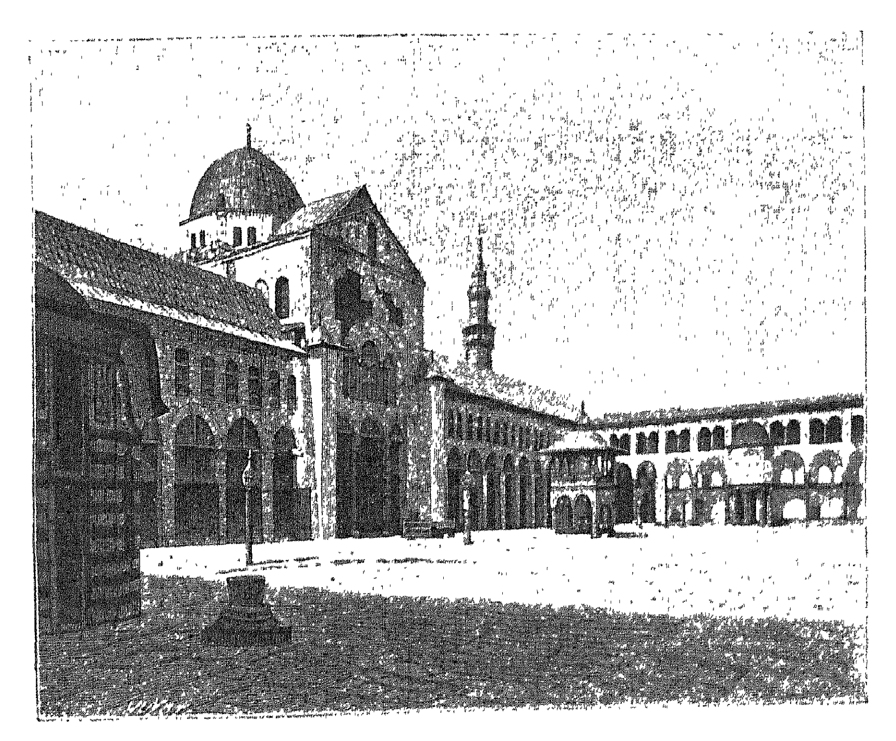


Fig. 62. — Cour de la grande mosquée de Damas; d'après une photographie.

miers temps de l'islamisme ne furent pas construits par les Arabes. Les modifications qu'ils firent d'abord subir aux églises pour les adapter à leur culte, ou les monuments qu'ils construisirent avec les débris de ces églises, furent exécutés par les ouvriers des pays où ils dominaient. Les ouvriers persans et byzantins furent ceux qu'ils eurent le plus fréquemment occasion d'employer en Syrie, en attendant de s'être formés eux-mêmes.

Les Arabes se trouvaient, à l'égard des architectes étrangers qu'ils employèrent pendant les premiers temps de leur conquête, dans la con-

de celle d'un riche particulier qui fait élever à ses frais une construction qu'il a rêvée. Quel que soit l'architecte employé, elle portera forcément les traces du goût de son propriétaire. Les architectes byzantins durent naturellement obéir au goût des Arabes. Dès les premiers monuments qu'ils construisirent, l'action de leur génie se révéla nettement. Bientôt dégagée des influences étrangères, la plastique arabe affecta des formes tellement spéciales et des motifs de décoration tellement caractéristiques, qu'il devint impossible de la confondre avec d'autres. Les détails de décoration pourront être byzantins, persans ou hindous, mais l'ensemble du monument lui-même portera toujours son cachet arabe.

Examinons maintenant quelques-uns des monuments les plus importants laissés en Syrie par les Arabes.

Mosquée d'Omar. — La célèbre mosquée d'Omar, à Jérusalem, est pour les mahométans le lieu le plus sacré de la terre après la Mecque et Médine; et, jusqu'à ces dernières années, aucun Européen ne pouvait, sous peine de mort, y pénétrer. Elle fut un des monuments qui frappèrent le plus les croisés quand ils entrèrent à Jérusalem. Ils la prenaient pour le temple de Salomon restauré; et sa réputation devint si grande en Europe que plusieurs églises s'édifièrent sur le modèle de cette mosquée. Elle est peut-être le seul monument religieux également sacré pour les mahométans, les juifs et les chrétiens.

La mosquée d'Omar est construite sur l'emplacement du temple célèbre de Salomon, réédifié par Hérode, et dont Titus put un instant admirer la splendeur pendant qu'il essayait de le soustraire aux flammes. C'est sur le rocher sacré qu'elle abrite aujourd'hui, qu'Abraham s'apprêtait, suivant la tradition, à immoler son fils pour obéir au Seigneur. Peu d'endroits au monde réunissent donc autant de souvenirs et aucun lieu sans doute ne vit de cultes plus divers : Salomon y adora le puissant dieu des juifs; les Romains y vénérèrent le grand Jupiter, roi des dieux et des hommes; les croisés y placèrent l'image du Christ; et aujourd'hui les disciples du Coran y adorent le dieu dont Mahomet fut le prophète.

Mais la mosquée d'Omar n'est pas intéressante seulement à raison

des souvenirs évoqués par elle; c'est une œuvre d'art des plus remarquables, et certainement le monument le plus frappant de toute la Palestine.

Elle est située sur une vaste esplanade de près de 500 mètres de longueur, dont la superficie occupe presque le quart de Jérusalem, et est entourée d'une enceinte, nommée par les Arabes *Haram ech chérif*, qui renferme plusieurs constructions importantes, la mosquée el Aksa, notamment.

Les recherches de l'archéologie moderne ont nettement prouvé que la surface du Haram est formée par le sommet du mont Moriah que Salomon nivela et prolongea par des remblais pour y édifier son temple. Les rois de Juda, et notamment Hérode, agrandirent cette enceinte à plusieurs reprises. Le rocher sacré, qui se trouve au centre de la mosquée, est probablement le sommet même du mont Moriah qui fut respecté par le roi Salomon dans ses nivellements.

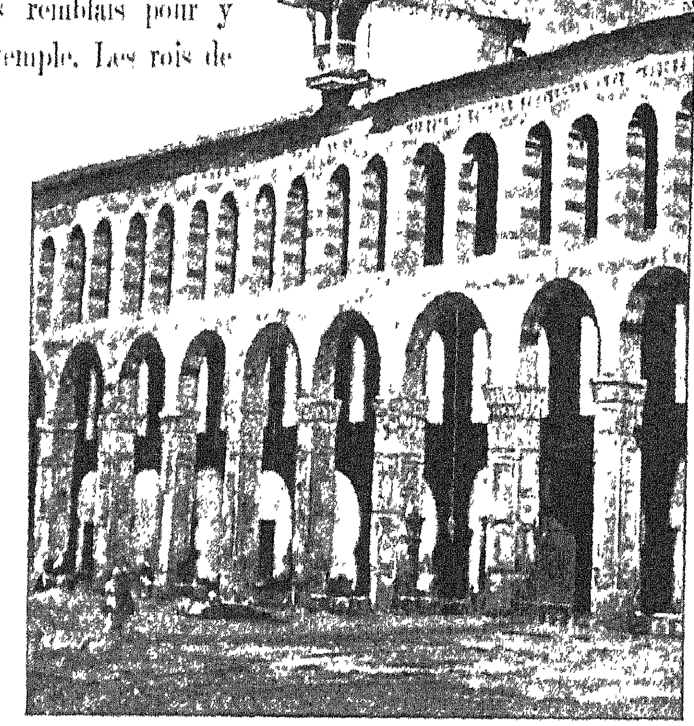


Fig. 4. — Minaret de l'est (Grande mosquée de Damas).

La mosquée d'Omar repose sur une plate-forme rectangulaire en marbre, élevée de 3 mètres au-dessus de la surface du Haram. Elle occupe l'emplacement précis du temple d'Israel. On y accède par plusieurs escaliers de quelques marches surmontés d'arcades ogivales soutenues par des colonnes de marbre d'un fort bel effet.

Toute la plate-forme du Haram est parsemée de petites constructions diverses : chaires à prêcher, niches à prières, etc., dont quelques-unes sont fort curieuses.

C'est par erreur qu'on donne généralement en Europe le nom de mosquée d'Omar à ce monument. Ce n'est pas en effet une mosquée, et elle ne fut pas construite par Omar. Ce khalife resta très peu de temps à Jérusalem, et ne fit qu'indiquer la place où il voulait faire édifier un temple. Sa construction, d'après les recherches de M. de Vogué, remonte à l'an 72 de l'hégire (691 de J.-C.), date très postérieure à Omar. Les Arabes ne la désignent que sous le nom de *Koubbet es Sakhra*, c'est-à-dire coupole du rocher. Elle peut être considérée en effet comme une immense coupole recouvrant le rocher sacré dont nous avons parlé.

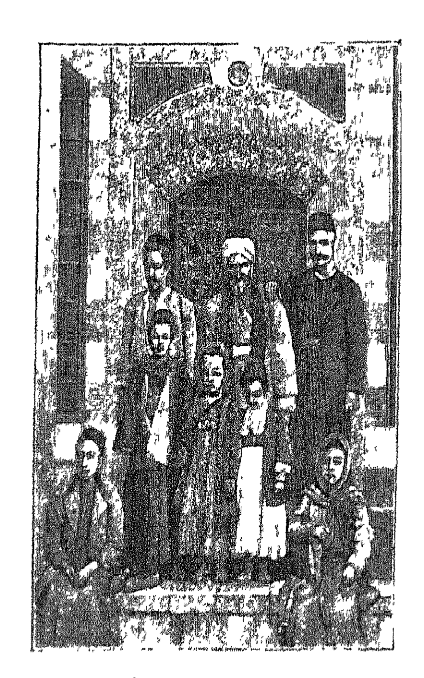
Cet antique monument de l'Islam rappelle par son ensemble le style byzantin, mais il a été restauré et complété par des souverains musulmans d'époques très variées; aussi présente-t-il de remarquables spécimens de l'art arabe à diverses périodes *.

* Dans notre description de la mosquée d'Omar, de même que dans celle des autres monuments arabes, nous sommes obligé de nous borner à des indications fort succinctes, mais suffisantes cependant pour compléter nos dessins très exacts. La plupart des monuments arabes que nous mentionnerons dans cet ouvrage exigeraient chacun au moins un volume pour être décrits complètement. M. de Vogué a consacré tout un livre à la description de la mosquée d'Omar. Il a fallu deux énormes volumes grand in-folio de planches et de texte à Owen Jones pour décrire seulement l'Alhambra, et trois volumes à Prisse d'Avennes pour décrire les monuments du Caire. Un grand nombre de monuments arabes n'ont été encore l'objet d'aucune description détaillée, et sont simplement mentionnés, le plus souvent sans figures explicatives, par les auteurs. C'est surtout à leur égard qu'on peut dire qu'une bonne figure remplace facilement cent pages de texte. Nous pouvons donc espérer que, grâce à nos gravures, le lecteur aura des monuments arabes une idée d'ensemble suffisamment exacte. En ce qui concerne la mosquée d'Omar, notamment, les vues de son intérieur que nous donnons sont beaucoup plus fidèles que les croquis divers publiés jusqu'ici, car ce sont les premières, croyons-nous, qui aient été exécutées d'après des photographies. Des photographies seules en effet pouvaient reproduire les mille détails de l'intérieur de la mosquée, mais leur exécution était fort difficile en raison de l'inégalité excessive d'éclairage de l'intérieur du monument, et de l'impossibilité d'avoir un recul suffisant pour l'appareil. Ce n'est pas sans de grandes difficultés que nous avons réussi à obtenir celles dont la reproduction se trouve dans cet ouvrage.

La forme de la mosquée d'Omar est octogonale; on y pénètre par quatre portes, dont chacune regarde un des points cardinaux.

Ses parois sont revêtues de marbre à leur partie inférieure, et de plaques de faïence émaillée, formant d'admirables dessins, à partir d'une certaine hauteur. Ces plaques, d'origine persane, sont d'une époque très postérieure à la construction de la mosquée : elles datent en effet du temps de Soliman le Magnifique (1561 de J.-C.).

Lorsque le soleil darde ses rayons sur ce monument, les plaques émaillées dont il est recouvert brillent comme des pierres précieuses, et lui donnent un aspect véritablement magique. Rien dans les sombres murailles de nos édifices européens ne peut être comparé aux éclatants et chatoyants reflets des murs de cette mosquée. L'effet est fantastique. Involontairement, on se prend à songer à ces palais enchantés qu'on entrevoit parfois en rêve; mais pour la mosquée d'Omar, le rêve est au-dessous de la réalité.


Fig. 64. — École et maître d'école, à Damas, d'après une photographie [illegible]

Son plan intérieur est très simple. Deux enceintes octogonales concentriques entourent une sorte de balustrade circulaire disposée autour du rocher sacré, placé lui-même au centre de l'édifice.

L'ornementation intérieure du monument est d'une grande richesse. Les fûts des colonnes de la première enceinte sont des monolithes de marbre de formes et de hauteurs différentes provenant d'édifices plus anciens. Les chapiteaux ont également des formes assez différentes et remontent, la plupart, aux débuts de l'époque byzantine. Les murs sont ornés à leur partie supérieure de splendides mosaïques, qu'on suppose du dixième siècle. La base de la coupole est entourée d'une large bande sur laquelle on lit, en lettres d'or, des inscriptions arabes en caractères

koufiques composées de versets du Coran relatifs à Jésus-Christ.

La coupole du monument fut refaite en l'an 1022, et par conséquent en pleine époque de la floraison de l'art arabe. Son ornementation intérieure est splendide ; elle est recouverte de peintures et de mosaïques, et les dessins compliqués de l'art arabe s'y enchevêtrent à l'infini.

Tout l'intérieur de la mosquée est d'un luxe extrême. Ses parois sont recouvertes d'émaux, de mosaïques, de dorures, de plaques de bronze repoussé. Les fenêtres sont ornées de vitraux du seizième siècle composés de morceaux de verres de couleurs assemblés avec du plâtre, et non avec des lames de plomb comme en Europe. Il résulte de cet assemblage des effets d'ombre et de lumière bien supérieurs à ceux produits par les vitraux de nos cathédrales.

Au centre de la mosquée d'Omar se trouve le fameux rocher sacré, *El Sakhra*, comme disent les Arabes, sur lequel Melchisédech, Abraham, David et Salomon auraient fait des sacrifices.

Il paraît démontré aujourd'hui que ce rocher est bien, comme nous le dirons plus loin, le sommet du mont Moriah respecté par Salomon dans le nivellement de la montagne. Déjà [illegible] temps, il servit sans doute d'autel dans son temple.

Le rocher sacré a 17 mètres dans sa plus grande longueur et s'élève à 2 mètres au-dessus du sol ; [illegible] depuis le temps des croisades. Dans une petite grotte [illegible], on montre [illegible] endroits où auraient prié David et Salomon.

Suivant la tradition arabe, c'est du sommet du rocher sacré qu'est parti Mahomet, sur la monture fantastique dont nous avons parlé, pour aller converser avec Dieu. La réalité de la tradition est prouvée clairement par la présence [illegible] encore imprimée dans la voûte. [illegible] le rocher est [illegible] pierre, car il tenait absolument à accompagner Mahomet dans son voyage, et il fallut l'intervention de l'ange Gabriel pour le retenir. Ce dernier n'arriva malheureusement que quand le monolithe avait déjà quitté la terre et s'était élevé de quelques mètres. Ne pouvant aller au ciel et ne voulant pas reprendre sa position primitive, le rocher resta en l'air et s'y maintient depuis cette

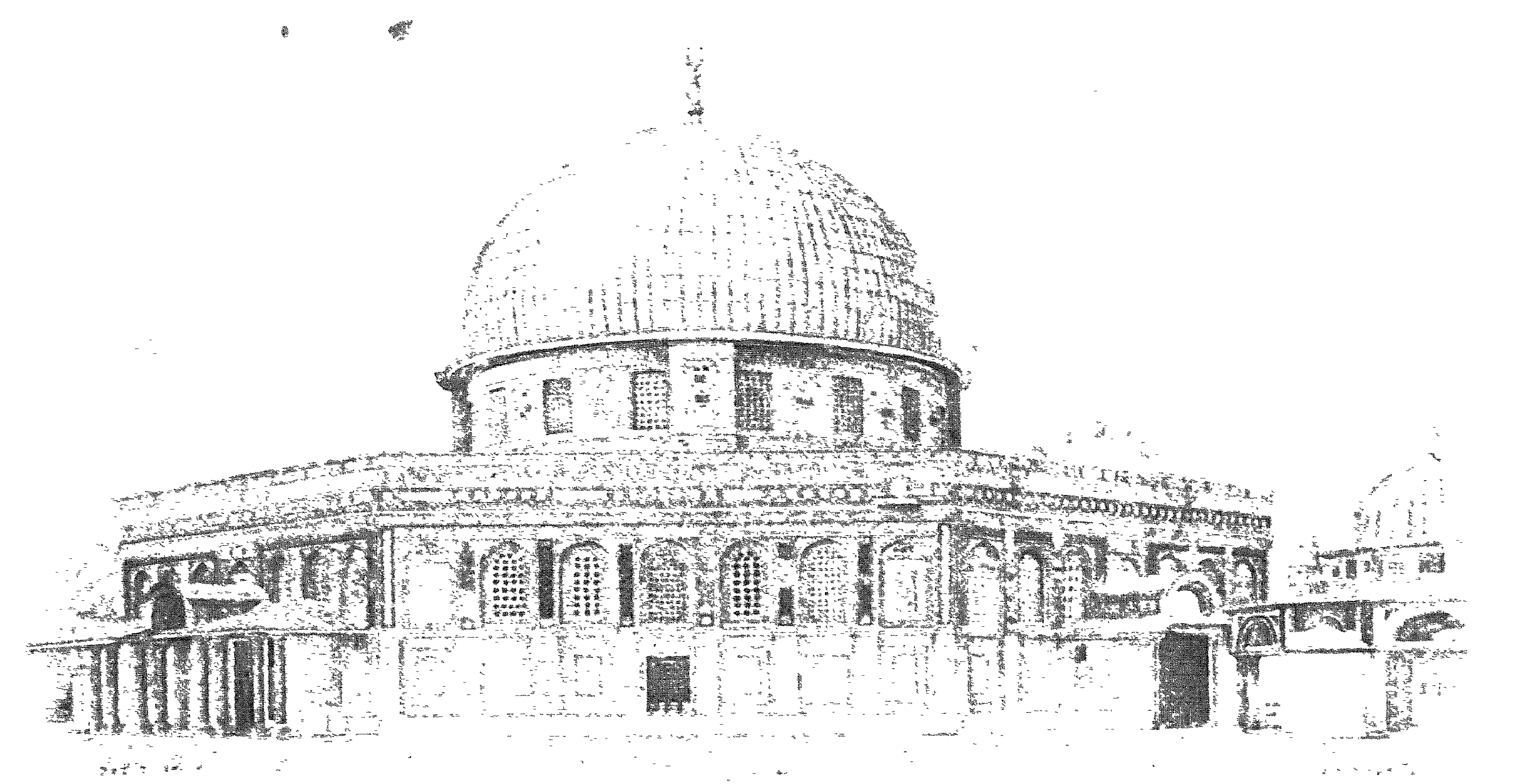


Fig. [illegible]. — Mosquée d'Omar [illegible] de Jérusalem. D'après une photographie [illegible]

[illegible] cette tradition est rejetée totalement aux [illegible]; tout le style de la mosquée, avec lequel [illegible] à étudier [illegible] monument [illegible] la question de savoir si le [illegible] points d'appui, [illegible] la tradition. Il paraît [illegible] actuel le dôme [illegible] de [illegible]

Le dôme de la mosquée d'Omar [illegible] d'un gigantesque [illegible].

[illegible] de la mosquée d'Omar, se [illegible] d'un petit [illegible] le nom [illegible] d'Omar [illegible]

[illegible]

Mosquée el-Aksa. [illegible] mosquée el-Aksa [illegible] les Arabes [illegible] mosquée. Détruite par un tremblement [illegible] en 785 et complétée à diverses époques par les [illegible] qui lui ont donné de plus en plus, — du moins dans les détails — le caractère arabe. Elle fut restaurée par Saladin en 583 de l'hégire (1187 de J.-C.). D'autres parties, comme le porche, ont été refaites au quinzième siècle.

L'intérieur de cette mosquée contient des colonnes empruntées à divers monuments; les nefs centrales sont byzantines, et probablement du septième siècle. Les arcades sont généralement ogivales. El-Aksa

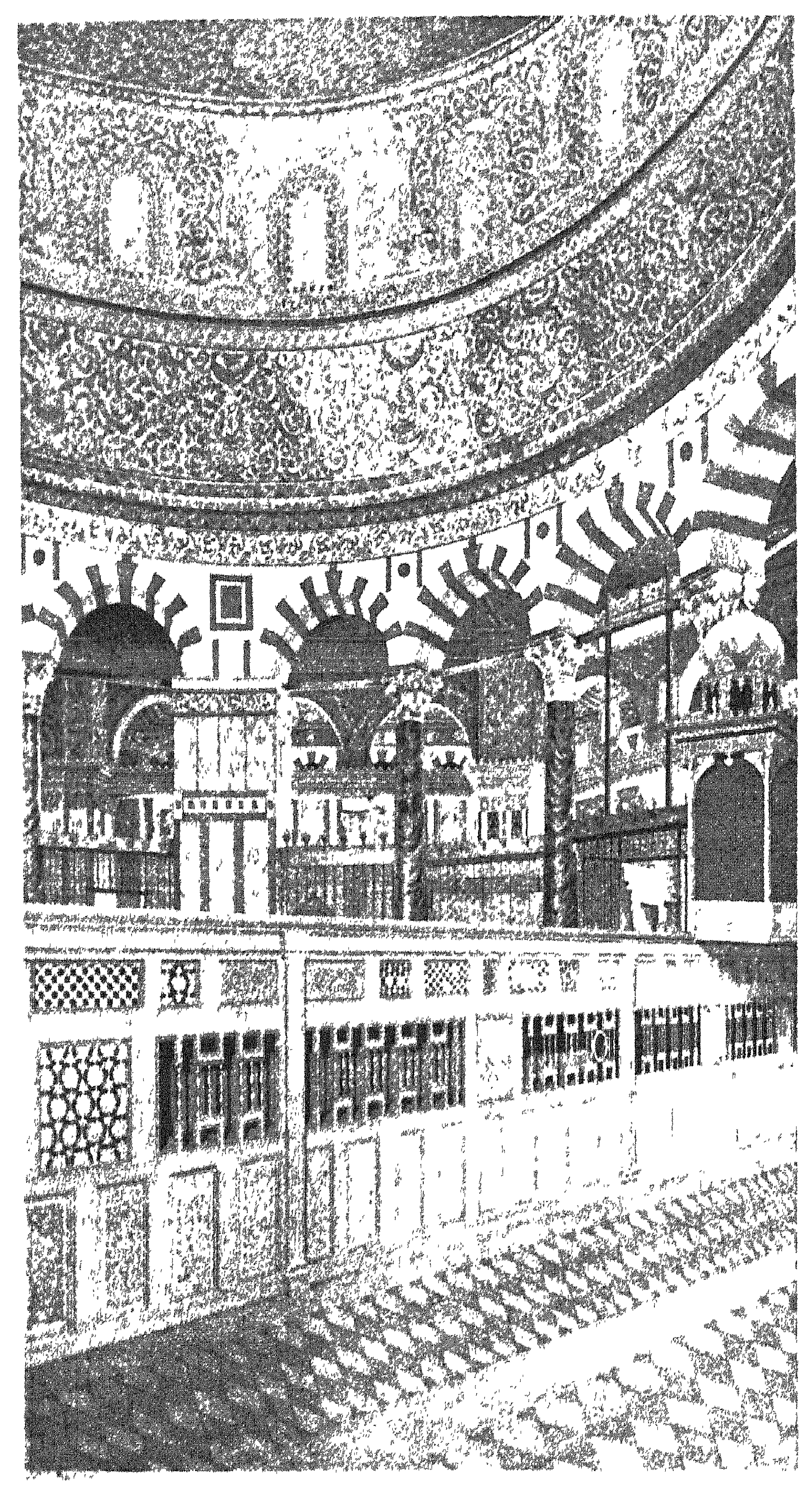


Fig. [illegible] — Intérieur de la mosquée d'Omar, d'après une photographie de l'auteur

[illegible] deux qui seront de salle [illegible] Temple.

[illegible] el Aksa [illegible] tapissé de mosaï[illegible] Saladin [illegible] 583 [illegible] 1187 [illegible] merveilleuse en bois sculpté [illegible] 564 de l'hégire (1168), [illegible] qui sur[illegible] Dans les parties latérales de [illegible] L'une, à [illegible] Omar, et on [illegible], l'autre est des[illegible] Zacharie *.

Autres [illegible] de [illegible] — Les autres monuments [illegible] et nous ne men[illegible] plutôt [illegible] 1537 [illegible]

[illegible]

[illegible] en [illegible]

Quand [illegible] une [illegible] portes, [illegible] coupoles, [illegible] dans la [illegible] d'une [illegible] ville. [illegible] certains points, et notamment du haut de la montagne des Oliviers que Jérusalem présente avec ses dômes, ses minarets, ses [illegible] à terrasse, [illegible] ses murs et ses tours crénelées, un aspect vraiment imposant.

* [illegible] de la mos[illegible] el Aksa [illegible] photographies et n'avaient figuré [illegible] dans aucun ouvrage. M. [illegible] consulat de France à Jérusalem, nous a prêté le [illegible] le concours pour relever sur place une partie des [illegible] et des métaux.

** La remarquable façade [illegible] du Saint-Sépulcre présente des ogives se rapprochant du fer à cheval et des détails géométriques qui ne la feraient [illegible] classer parmi les monuments arabes ou au moins parmi les monuments inspirés par le style arabe.

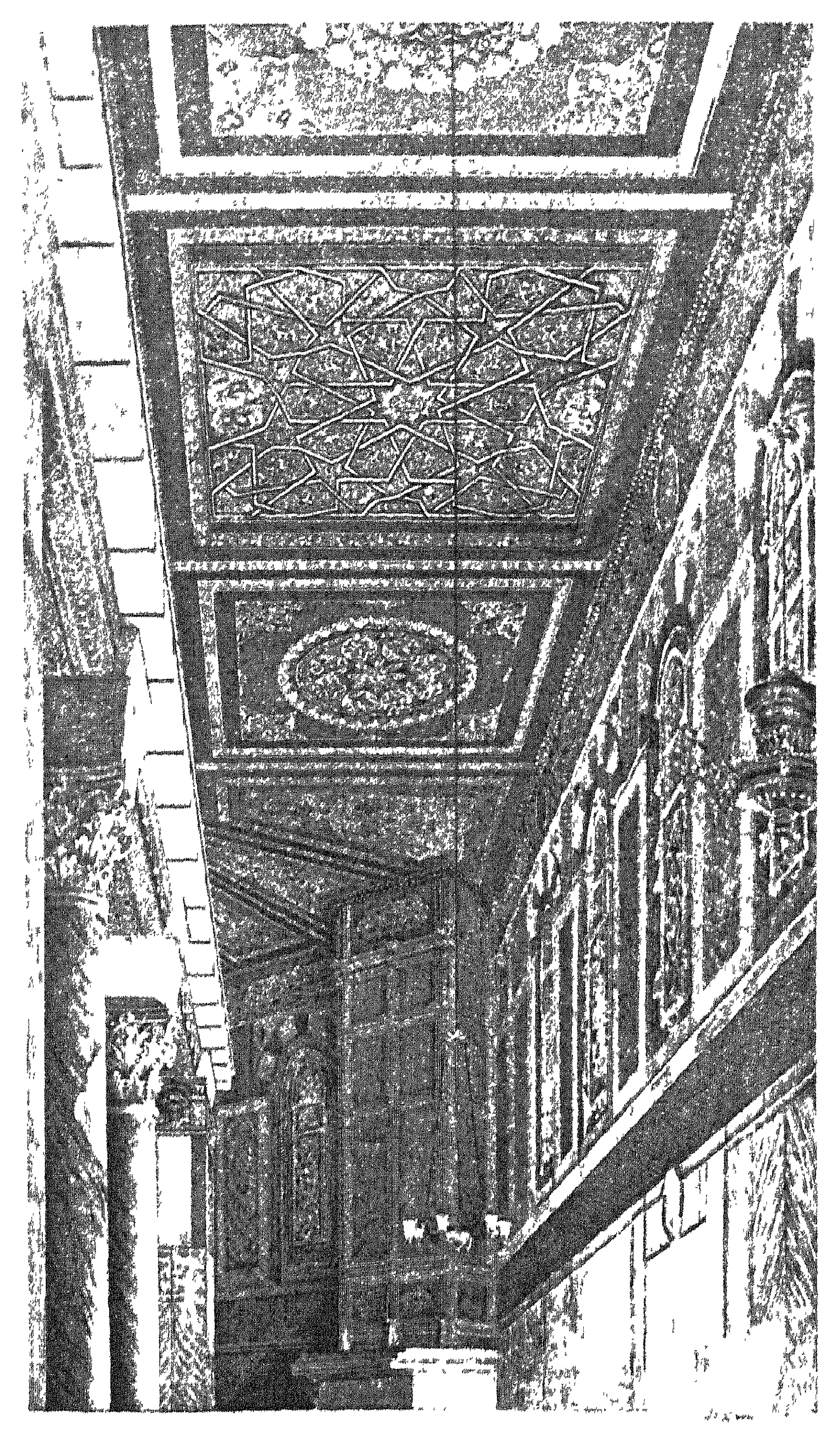


Fig. 67. — Plafonds de la première galerie intérieure de la mosquée d'Omar d'après une photographie de Lortet.

Les souvenirs dont l'antique cité est pleine suffiraient du reste à eux seuls à en faire un objet de vénération pour les pèlerins venus des plus lointaines contrées du globe. Quelle magie dans ces souvenirs et quelle émotion profonde doivent éprouver les âmes imprégnées des vieilles croyances, en visitant des lieux comme le Saint-Sépulcre, le mont des Oliviers, le torrent du Cédron, la vallée de Josaphat, le tombeau de la Vierge, la sépulture des rois de Juda, la voie sacrée, la montagne de Sion et bien d'autres dont les environs sont remplis! Qu'il soit sceptique ou croyant, le visiteur ne saurait contempler d'un œil indifférent cet antique foyer de l'une des plus puissantes religions qu'ait connues le monde. La grande ombre du Christ semble planer encore sur la cité qui le vit mourir, et tout y est plein de son nom.

Il ne faut pas sans doute projeter d'une façon trop vive les froides lueurs de l'analyse sur ces lieux vénérés, car leur prestige diminuerait bien vite. Les emplacements que la tradition a consacrés n'ont été consacrés par elle qu'à une époque où l'imagination seule, guidée par une foi ardente, pouvait retrouver des traces dont le souvenir s'était effacé depuis longtemps. Ce jardin des Oliviers fut-il celui où Jésus déplora l'amertume de sa destinée? Cette voie sacrée fut-elle bien celle qu'il suivit pour aller au calvaire? Ce sépulcre que toute la chrétienté vénère, fut-il bien celui où son corps fut déposé après sa mort?

L'archéologie moderne est sévère dans ses réponses à toutes ces questions. Elle montre que la Jérusalem actuelle se trouve à plusieurs mètres au-dessus de l'ancienne ville ; qu'elle a été construite sur les monceaux de ruines de l'antique cité entièrement détruite par Titus, et qu'il n'y a vraiment aucun moyen de reconstituer exactement son ancienne topographie. Mais la croyance suffit au croyant. L'homme ne vénère guère en définitive que des fictions, et les plus anciennes sont les plus respectables, parce qu'elles sont les plus respectées.

Tour arabe de Ramleh. — Parmi le petit nombre d'anciens monuments arabes que possède la Syrie, je mentionnerai encore la tour située auprès de la petite ville de Ramleh, entre Jaffa et Jérusalem.

La tour de Ramleh est désignée par les Arabes sous le nom de

Tour des quarante martyrs. Ils assurent que quarante mahométans victimes de leur foi y furent enterrés.

Cet édifice est un bel échantillon de l'architecture sarrazine. Sa forme est carrée. Il prend jour par des fenêtres ogivales. On arrive à son

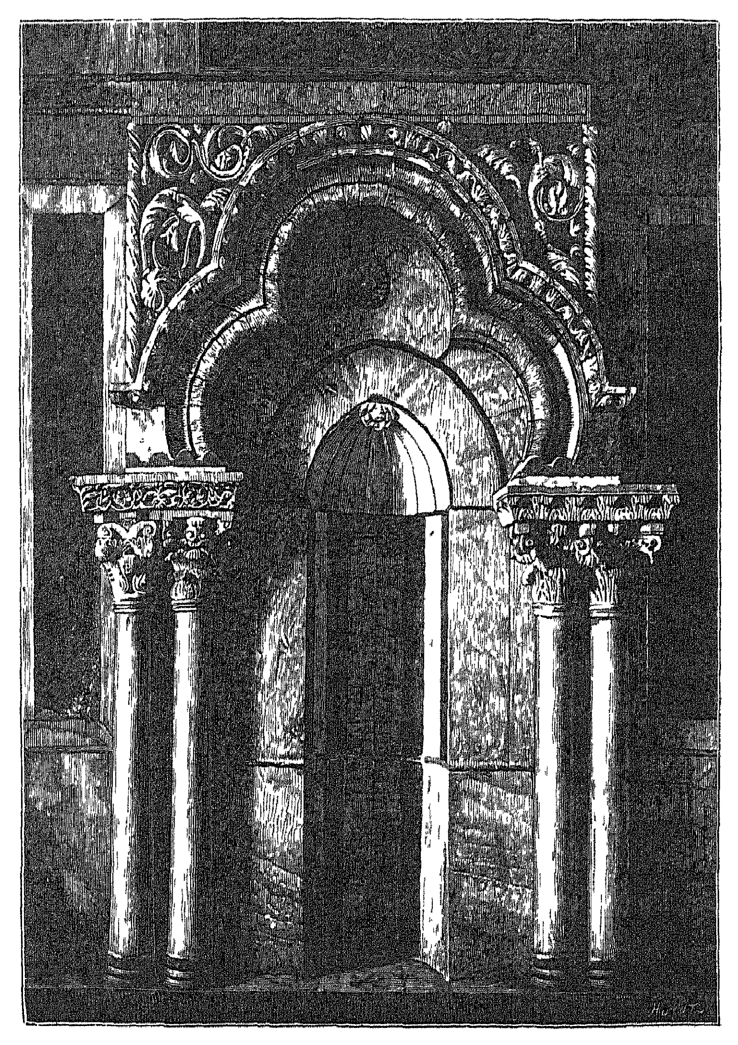


Fig. 68. — Mihrab de Zacharie, dans la mosquée El-Akza; d'après une photographie de l'auteur.

sommet par un escalier de cent vingt marches en très bon état, sauf les dernières.

On a considéré la tour de Ramleh comme une œuvre des croisés, et, en effet, elle rappelle bien le style importé par eux en Europe; mais son origine arabe n'est pas douteuse : elle est prouvée, non seulement par certains détails, d'architecture, mais encore par une ins-

cription parfaitement conservée, et qui indique qu'elle fut construite en 700 de l'hégire (1310 de J.-C.). Cette inscription concorde avec les indications données par un historien arabe, qui nous apprend que la tour fut construite par le fils du sultan Kalaoun. La disposition de la pierre sur laquelle est gravée l'inscription est du reste telle, qu'il me semble impossible qu'elle ait été ajoutée après coup.

Monuments arabes de Damas. — En parlant des Arabes avant Mahomet, nous avons vu qu'en ces temps reculés où blanchit l'aube de l'histoire, Damas était déjà l'entrepôt commercial de l'Orient. Les Arabes la connaissaient, bien des siècles avant Mahomet; car elle était une des villes où ils apportaient les produits de leur pays. C'était pour eux le paradis du monde. Elle était alors, comme elle l'est encore aujourd'hui, une des plus imposantes cités du globe — la lumière de l'Orient —, ainsi que le disait l'empereur Justinien.

L'importance de Damas était si grande que les Arabes en firent la capitale de leur empire, titre qui appartenait d'abord à Médine et qui ne fut donné que bien plus tard à Bagdad.

Tant qu'elle resta la capitale de l'empire arabe, et même longtemps après, Damas fut le grand centre commercial, scientifique et industriel de l'Orient : son école de médecine, son observatoire astronomique, ses palais, ses mosquées étaient célèbres dans le monde entier.

Cette vieille cité, contemporaine des Pyramides, où ont régné les Assyriens, les Mèdes, les Égyptiens, les Perses, les Grecs, les Romains, les Arabes et les Turcs, est encore debout; mais les sacs et les incendies ont détruit la presque totalité de ses monuments.

Bien que les Arabes n'en soient plus les maîtres, leur religion, leurs coutumes et leur langue y règnent encore; et elle est peut-être une des villes du monde qui possède le plus le cachet arabe. Alors que tout le reste de la Syrie a subi l'influence européenne, Damas, où l'Européen pénètre rarement, y a entièrement échappé. Le Caire, fondé par les Arabes, et où ils régnèrent pendant de longs siècles, possède des monuments beaucoup plus importants assurément que ceux de Damas, mais la vieille cité égyptienne s'européanise chaque jour. C'est encore à

Damas qu'il faut aller pour bien comprendre les mœurs de l'Orient, remonter le cours de l'histoire, et vivre dans le passé.

Vue de loin, émergeant avec ses beaux minarets d'une oasis de verdure, Damas a un aspect féerique justement vanté par tous les voyageurs, mais qui ne vaut pas cependant, suivant moi, la vue magique

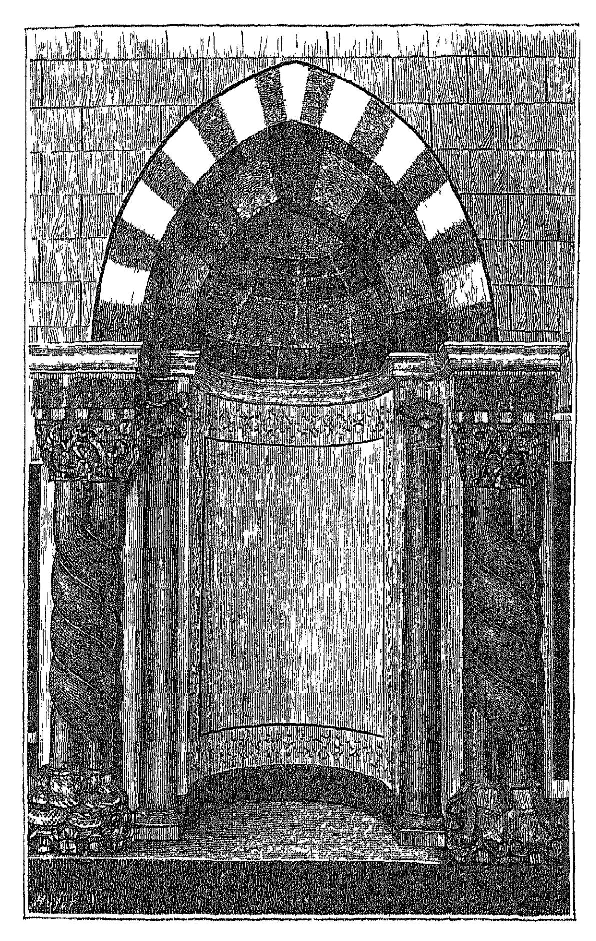


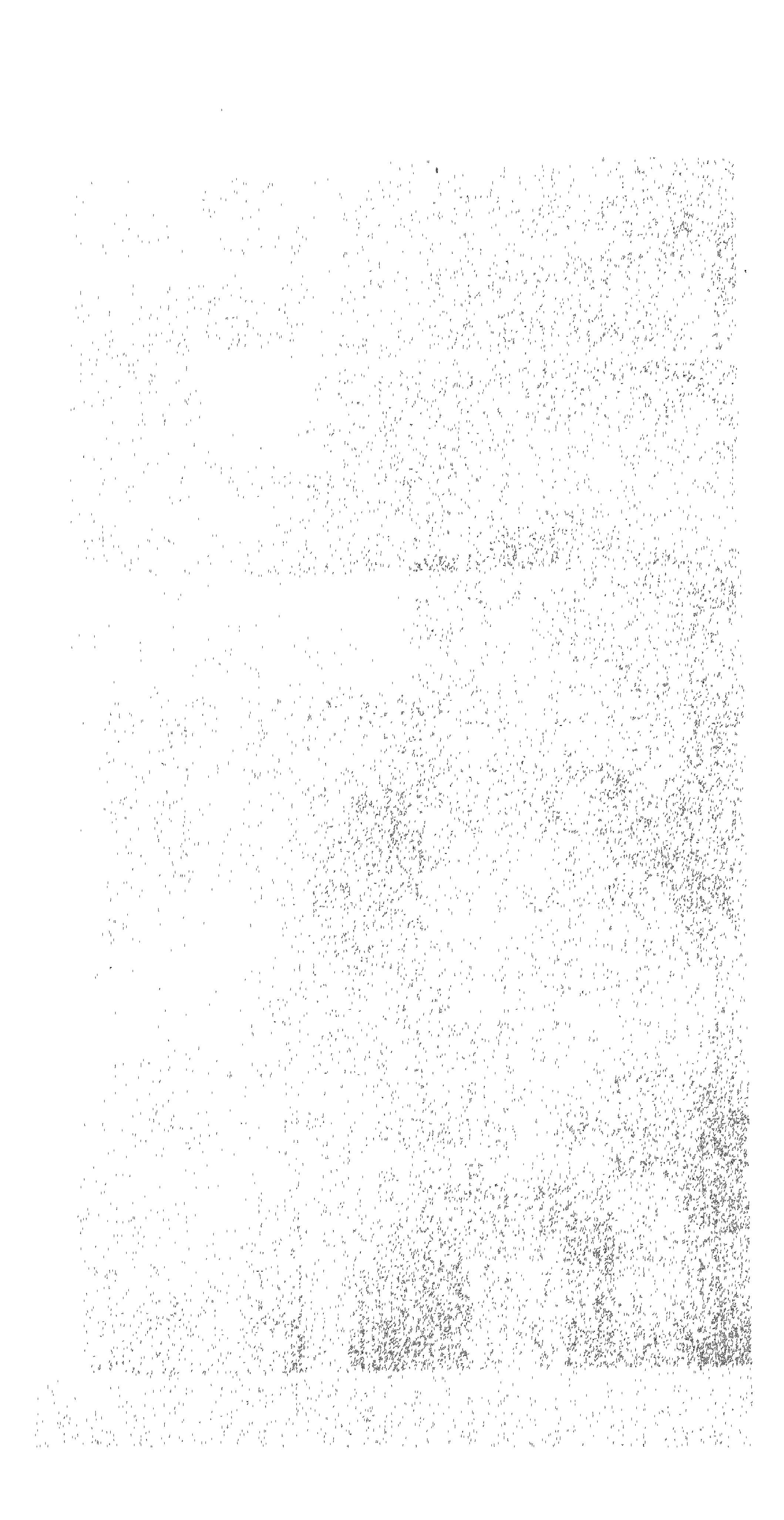
Fig. 69. — Oratoire d'Omar dans la mosquée El-Aksa; d'après une photographie de l'auteur.

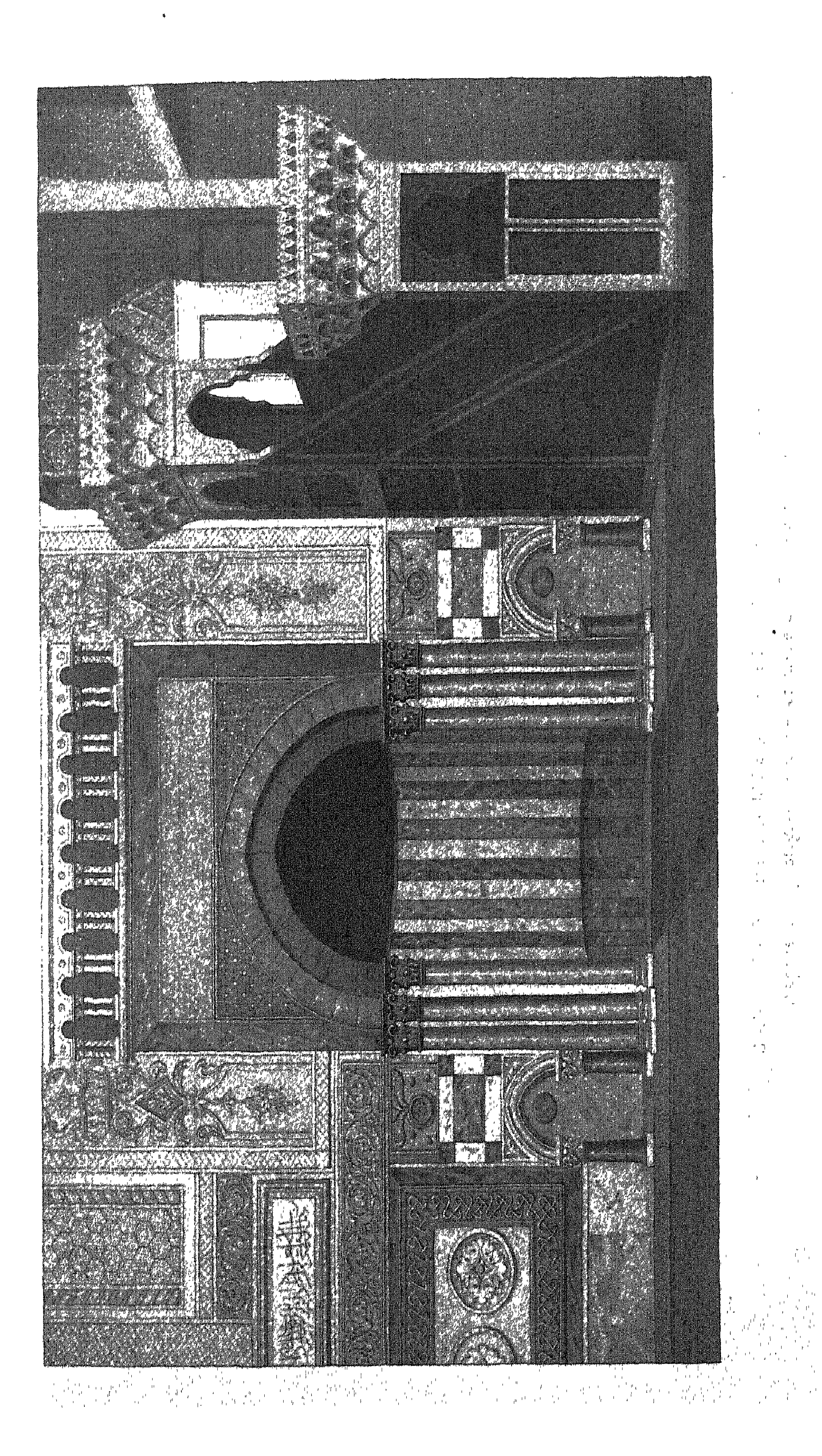
que présente le Caire des hauteurs de sa citadelle. « Damas offre au voyageur qui s'en approche, écrit M. David, le spectacle le plus grandiose, le plus original et le plus féerique à la fois. Au-dessous de vous apparaissent des faubourgs tout verdoyants de jardins; ces faubourgs s'éparpillent en groupes d'arbres et de maisons, tout à travers une large plaine, et tout autour d'une enceinte de murailles la plus singulière du monde. Ces murailles, en effet, au lieu d'avoir la teinte terreuse,

sale, triste des fortifications occidentales, brillent au contraire de la façon la plus merveilleuse. Composés de pierres jaunes et noires, alternées de mille façons, les unes rondes, les autres carrées, d'autres triangulaires, mais toutes disposées avec art, ces remparts crénelés ont réellement l'air d'une ceinture de velours parsemée de topazes, ainsi que le disent les poètes d'Orient. Cette enceinte, d'ailleurs, n'est pas la seule qui se présente aux regards; en voici d'autres à l'intérieur de la ville qui séparent les divers quartiers, celles-ci remarquables par les tours carrées qui les flanquent, celles-là par les ornements, sous formes de turbans, qui les surmontent. Mais ce n'est ici que le premier plan du tableau, le fond est bien plus éclatant et plus curieux encore. Il se compose de presque autant d'arbres que de maisons : ici une ligne de cyprès, c'est une promenade; là une suite prolongée d'arcades mauresques, c'est un bazar; puis un groupe de palmiers qui balancent leurs têtes gracieuses au-dessus du bassin en demi-cercle d'une fontaine monumentale; puis des quinconces d'arbres fruitiers dans l'intérieur d'un palais musulman; enfin plus de mille coupoles avec leurs croissants de cuivre à leur sommet, et leurs minarets aigus sur leurs flancs. Ce labyrinthe de terrasses fleuries, de grands arbres et de beaux jardins, produit un effet d'autant plus prestigieux que la lumière d'un soleil ardent et les reflets argentés des sept branches sinueuses de la rivière Barradah lui prêtent encore toute la magie des couleurs. C'est Damas, Al-Cham, comme l'appellent les Arabes, en lui donnant le nom de la Syrie elle-même. »

Quand on entre dans la ville, le coup d'œil est d'abord peu enchanteur, du moins pour un Européen, car Damas est toujours restée pour l'Arabe la perle de l'Orient. Des rues tortueuses et malpropres, bordées de maisons délabrées aux murailles de boue et de paille; une poussière aveuglante dont on ne peut se faire une idée sans l'avoir vue, produisent d'abord une assez mauvaise impression, et cette impression ne s'efface que quand on commence à s'acclimater.

Le commerce considérable que fait Damas avec le reste de l'Orient lui donne une animation très grande et un cachet oriental tout spécial. Elle reçoit, par les caravanes venues de Bagdad, les produits de la Perse





et de l'Inde, et leur envoie ses célèbres soieries, ses étoffes, ses maroquins, ses cuivres incrustés d'argent.

C'est à Damas qu'il faut aller, je le répète, pour contempler le véritable Orient avec ses éblouissantes couleurs. Les rues de l'antique cité, son curieux bazar, y offrent le plus intéressant et le plus changeant des spectacles. On peut y voir défiler en quelques heures tous les peuples de l'Orient : Persans aux bonnets de fourrures, le poignard à la ceinture; Syriens vêtus de manteaux rayés en forme de dalmatique, le front ceint d'un kouffieh retenu par une corde en poils de chameau; femmes arabes enveloppées des pieds à la tête d'un voile blanc sous les replis duquel scintillent des yeux ardents; Damasquins couverts d'une robe de soie noire et jaune serrée à la ceinture, le fez rouge ou le turban blanc sur la tête; soldats turcs, le cimeterre au côté; pèlerins de la Mecque fièrement drapés dans leurs haillons; cawas consulaires dont l'uniforme bleu disparaît sous les broderies, et qui s'avancent gravement, la courbache à la main; fonctionnaires ottomans sanglés dans la redingote du Nizam; guerriers druses à la mine altière, la ceinture hérissée d'armes et montés sur de magnifiques chevaux, dont les selles de maroquin écarlate brodées d'or et d'argent scintillent au soleil; longues files de chameaux pesamment chargés qu'escortent des marchands venus de la Caramanie, de l'Anatolie ou des bords de l'Euphrate : Kurdes, Bédouins, Arméniens, Maronites, Juifs, et jusqu'à des Grecs de l'Archipel. Toute cette foule bigarrée forme un inextricable fouillis de couleurs éclatantes où se retrouvent toutes les nuances de l'arc-en-ciel, alors que sur les visages se rencontrent toutes les teintes comprises entre le blanc rosé le plus clair et le noir d'ébène le plus intense.

Lorsque, du divan d'un café arabe, je contemplais à travers la fumée de mon narghilé ce kaléidoscope étrange, il me semblait par moment qu'une puissance magique avait évoqué pour un instant du sein des ombres toutes les populations asiatiques des temps passés. A Constantinople, sur le pont qui va de Galata à la rive opposée de la Corne d'Or, j'ai vu un spectacle aussi varié peut-être, mais l'élément européen y domine de plus en plus : on y rencontre un mélange de tous les peuples du monde, on n'y trouve plus l'Orient.

L'amateur du pittoresque, l'artiste et l'archéologue séjourneront longtemps avec délices à Damas. Il y aurait tout un volume à faire avec les débris d'architecture qu'on peut y observer; mais ils tombent chaque jour en ruines et bientôt on ne les y verra plus. Dans le faubourg du Meidân, à l'entrée de la route qui va à la Mecque, on rencontre à chaque pas des ruines de mosquées, fontaines, monuments divers qui, bien que ne comptant pas certainement plus de deux ou trois siècles d'existence, présentent, en raison du respect des Arabes pour les traditions, des motifs d'ornementation très anciens, et où l'influence persane apparaît fréquemment.

Ce n'est plus guère qu'à Damas également qu'on peut observer encore des palais construits d'après d'anciens modèles arabes, et qui, par le goût et le sentiment du confort, me semblent devoir être placés au-dessus de nos appartements européens les plus luxueux. Ils subissent malheureusement la loi commune des choses et disparaissent aussi.

J'aurai occasion d'étudier dans un autre chapitre un des palais dont je viens de parler et je ne mentionnerai maintenant parmi les monuments de Damas que le seul édifice véritablement ancien, sa grande mosquée.

Élevée sur l'emplacement d'un temple païen, devenu église chrétienne, elle remonte, au moins en partie, aux premiers temps de l'hégire. Reconstruite après un incendie qui la détruisit en 1069 de notre ère (461 de l'hégire), elle est très inférieure aujourd'hui à ce qu'elle fut autrefois, très inférieure surtout aux mosquées du Caire.

La grande mosquée de Damas est construite sur le même plan que les premières constructions analogues de l'islamisme et se compose comme elles d'une grande cour rectangulaire à portiques, dont un côté est occupé par le sanctuaire et les angles par des minarets. Dans le chapitre consacré aux Arabes en Égypte nous aurons à décrire plusieurs monuments du même type.

Suivant les historiens arabes, le bas des murs de la primitive mosquée était couvert des marbres les plus rares; le haut des murs, de même que la coupole, de mosaïques; le plafond était en bois doré, et six cents lampes d'or y étaient suspendues; les niches à prières étaient garnies de pierres fines.

La plus grande partie de cette ornementation a disparu. Les murs sont recouverts maintenant de belles inscriptions, et les fenêtres garnies de vitraux de couleurs. On voit encore sur quelques points des traces d'anciennes mosaïques.

La mosquée possède trois minarets; deux sont carrés, le troisième, fort gracieux, est octogonal à galeries superposées et se termine en haut par une boule et un croissant. L'un des minarets, celui dit de la Fiancée, passe pour un des plus anciens qui existent, car l'on croit qu'il a été construit au premier siècle de l'hégire. L'autre, de forme carrée, porte le nom de minaret de Jésus, parce que Jésus doit, suivant la tradition arabe, descendre sur son sommet le jour du jugement dernier.

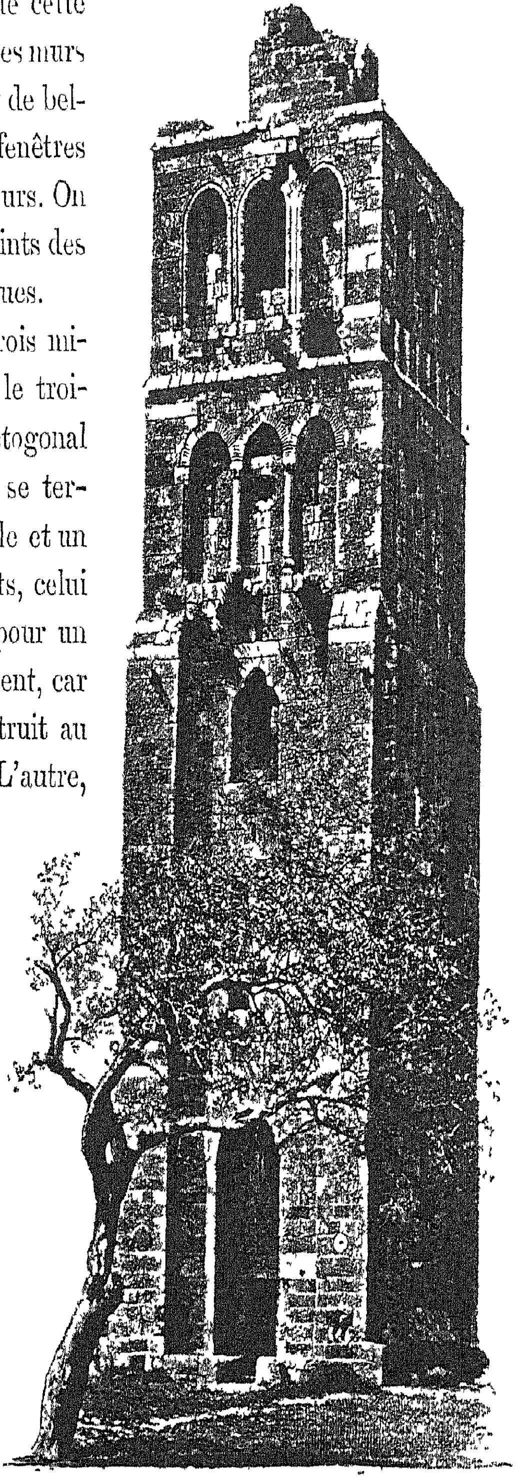
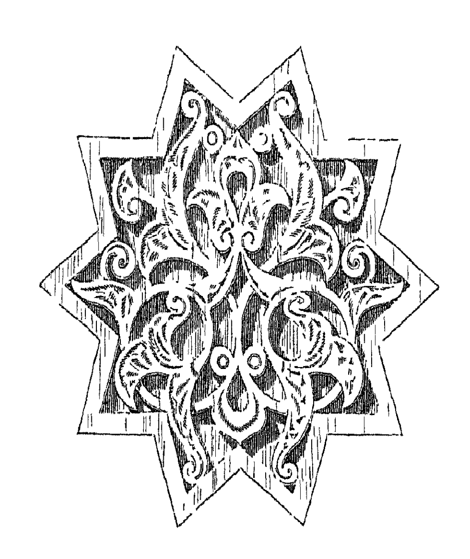


Fig. 70. — Tour de Ramleh; d'après une photographie

L'esquisse qui précède nous montre que dès le début de leurs conquêtes, les Arabes, bien différents en cela des peuples conquérants qui devaient leur succéder, respectèrent toutes les œuvres créées avant eux et ne songèrent qu'à utiliser la civilisation

déjà existante et à la faire progresser. Très ignorants tout d'abord, ils surpassent bientôt leurs maîtres. La tactique militaire, l'emploi des machines de siège des Grecs leur étaient inconnus ; mais ils apprennent vite ce qu'ils ignoraient et se montrent bientôt plus habiles que leurs adversaires. Les arts et les sciences étaient chez eux dans l'enfance ; mais les nombreuses écoles qu'ils fondent leur permettent d'égaler, puis de dépasser les peuples qui les avaient précédés. Leurs connaissances en architecture étaient nulles : ils emploient les Byzantins et les Persans comme architectes, mais en modifiant graduellement les monuments au gré de leurs sentiments artistiques, au point de se dégager de plus en plus de toute influence étrangère et d'arriver à s'y soustraire entièrement, comme nous le verrons bientôt.



CHAPITRE DEUXIÈME.

LES ARABES A BAGDAD.

§ 1. — CIVILISATION DES ARABES EN ORIENT PENDANT LE KHALIFAT DE BAGDAD.

Les deux époques les plus brillantes de la domination des Arabes sont celles du khalifat de Bagdad en Asie et du khalifat de Cordoue en Espagne. Devenus bientôt indépendants l'un de l'autre et séparés par des distances considérables, mais ayant même origine, même religion et même langue, les deux empires progressèrent d'une façon parallèle pendant plusieurs siècles. A une époque où le reste de l'Europe était plongé dans une noire barbarie, les deux grandes cités où régnait l'islamisme étaient des foyers de civilisation éclairant le monde de leur lumineux éclat.

La période brillante de la civilisation des Arabes commença aussitôt que leur conquête fut achevée. L'activité qu'ils avaient d'abord dépensée dans les combats, ils la tournèrent vers les lettres, les sciences, l'industrie; et leurs progrès dans les arts pacifiques furent aussi rapides qu'ils l'avaient été dans les arts guerriers.

Nous avons vu que Damas avait remplacé Médine comme capitale de l'empire arabe sous les khalifes ommiades. Lorsqu'en 132 de l'hégire (740 de J.-C.) les Abassides arrivèrent au pouvoir, ils résolurent de changer de capitale, et fondèrent près de Babylone, sur le Tigre, la ville de Bagdad, qui devint bientôt la plus célèbre des cités de l'Orient.

On ne trouve plus, à Bagdad comme en Syrie, des monuments de l'époque des khalifes. Mais les œuvres scientifiques et littéraires que les Arabes de cette époque ont produites ainsi que les chroniques de leurs historiens, donnent une idée suffisante de leur civilisation au neuvième siècle de notre ère. Les indications que nous allons donner, complétées par les détails que le lecteur trouvera dans les chapitres consacrés à l'histoire des sciences et des arts, éclaireront un côté important de la civilisation arabe, dont l'étude n'avait pas été abordée dans le précédent chapitre.

Ce fut sous le règne d'Haroun-al-Raschid, le célèbre héros des Mille et une nuits (786-809 de J.-C.), et sous celui de son fils el Mamoun (813-833), que Bagdad atteignit le plus haut point de prospérité et devint la plus importante des villes de l'Orient. Le nom d'Haroun était alors célèbre dans les parties les plus reculées du monde connu. La Tartarie, l'Inde, la Chine envoyaient des ambassadeurs à sa cour. Le puissant empereur Charlemagne, véritable souverain d'Occident, qui régnait de l'Atlantique jusqu'à l'Elbe, mais ne régnait que sur des barbares, chargea des ambassadeurs de lui porter ses vœux et de solliciter sa protection pour les pèlerins qui se rendaient à Jérusalem. Haroun accorda la protection demandée et renvoya les ambassadeurs avec de magnifiques présents. On voyait parmi eux un éléphant richement orné, animal entièrement inconnu en Europe, des perles, des bijoux, de l'ivoire, de l'encens, des étoffes de soie, et enfin une horloge qui marquait et sonnait les heures. Cet instrument excita au plus haut degré l'admiration de Charlemagne et de l'entourage demi-barbare chez lequel le grand homme essayait en vain de faire revivre la civilisation romaine. Personne, à sa cour, ne fut capable, du reste, d'en comprendre le mécanisme.

Monté sur le trône à l'âge de vingt-trois ans, Haroun-al-Raschid s'occupa bientôt d'organiser toutes les parties de son vaste empire. Un système régulier de communications relia toutes les parties de ses États : des relais toujours préparés permettaient aux courriers de franchir rapidement de grandes distances. Un service de pigeons voyageurs avait été également organisé, et fonctionnait exactement comme il fonctionne encore de nos jours entre certaines villes. La direction des

postes était alors à Bagdad, comme aujourd'hui en Europe, une des premières charges de l'État.

Chaque province avait un gouverneur relevant de l'autorité centrale. Pour les provinces éloignées, telles que le nord de l'Afrique, ces gouverneurs étaient des vice-rois héréditaires, à peu près indépendants des khalifes, et qui, par la suite, le devinrent complètement.

L'administration des revenus de l'État était très régulière. Les ressources de l'empire se composaient principalement d'un impôt per-

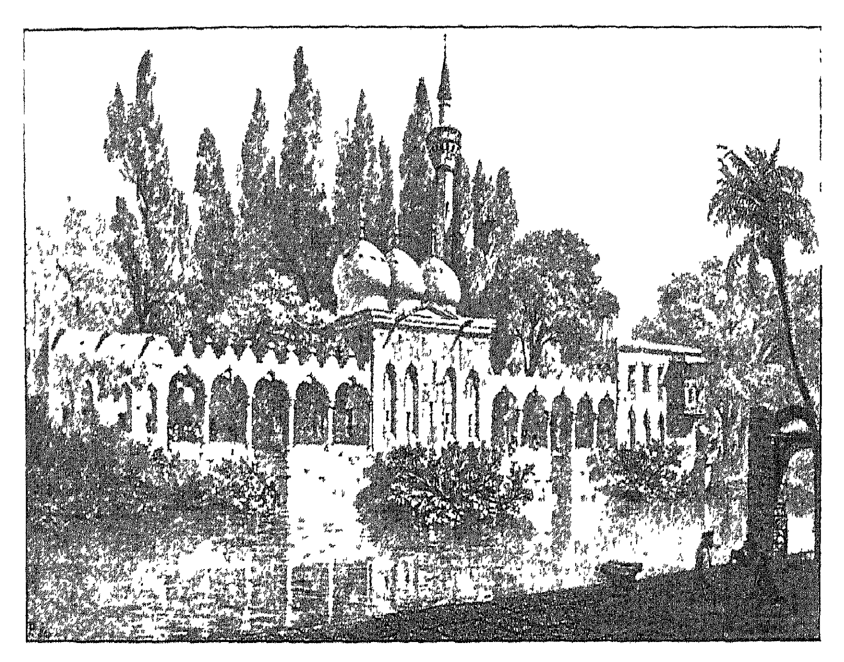


Fig 71. — Mosquée d'Orfa (Mésopotamie), d'après un dessin de Flandin.

sonnel ou capitation, d'une contribution foncière établie sur les biens-fonds, de droits de douanes, du revenu des terres vagues ou incultes, et de l'exploitation des mines. Suivant les chroniqueurs arabes, le total des revenus du khalifat atteignait annuellement 200 millions de francs, somme énorme pour l'époque.

La perception de ces revenus était dirigée par une commission, nommée divan. « Le divan de la perception des impôts, dit Ebn-Khaldoun, est institué pour surveiller la rentrée des revenus de l'État, conserver les droits du souverain, équilibrer les recettes et les dépenses, faire le recensement des troupes, en régler l'entretien et la solde. On n'em-

ploie à cet effet que les calculateurs les plus habiles, qui prennent le non d'écrivains du divan : on donne aussi ce nom de divan à l'édifice qu leur sert de lieu de réunion. »

L'administration de l'empire était répartie entre quatre sections comparables à nos ministères actuels : administration de la guerre administration des impôts, chargée de la formation des rôles des con tributions ; administration du personnel, chargée de nommer aux emploi de receveurs des contributions ; et enfin, administration du contrôle des revenus et de l'ordonnancement des dépenses.

Toutes les décisions du khalife étaient enregistrées et consignée dans des archives, afin de pouvoir être consultées par leurs successeurs

Les fils de ces rouages immenses aboutissaient entre les mains d vizir, sorte de premier ministre sur lequel la plupart des khalifes s reposaient entièrement des soins du pouvoir.

La police municipale était organisée avec autant de soin que l'avaien été les services des postes et des finances. Les marchands étaient réu nis en syndicats responsables, chargés de surveiller les transaction commerciales et de réprimer les fraudes.

Le bon état des finances sous les khalifes abassides leur permi d'entreprendre de grands travaux d'utilité publique. Des routes furen construites. Des caravansérails, des mosquées, des hôpitaux, des école s'élevèrent de tous côtés et notamment à Bagdad, Bassorah, Mossoul, etc.

L'agriculture et l'industrie prirent également une grande extensio Les vins de Schérad et d'Ispahan acquirent de la célébrité et furen exportés au loin. Des fabriques de fines étoffes s'établirent à Mossoul, à Alep et à Damas. Les mines de sel, de soufre, de marbre, d fer, de plomb, etc., furent exploitées d'une façon méthodique.

L'enseignement public était organisé sur de larges bases. Les pro fesseurs les plus célèbres furent appelés de tous les points de l'univer L'astronomie, surtout, fut cultivée au point de permettre de tenter de opérations que les Européens n'ont pu aborder qu'à une époque mo derne, telles que la mesure d'un arc du méridien. Les anciens au teurs grecs et latins, surtout ceux traitant de philosophie et de ma

thématiques, furent traduits et étudiés dans toutes les écoles. L'étude de l'antiquité devint alors aussi générale qu'elle devait l'être en Europe quelques siècles plus tard.

Les Arabes apportèrent dans ces études, si nouvelles pour eux, toute leur ardeur. Bibliothèques publiques, écoles, laboratoires se multipliaient partout, et quand nous étudierons, dans d'autres chapitres,

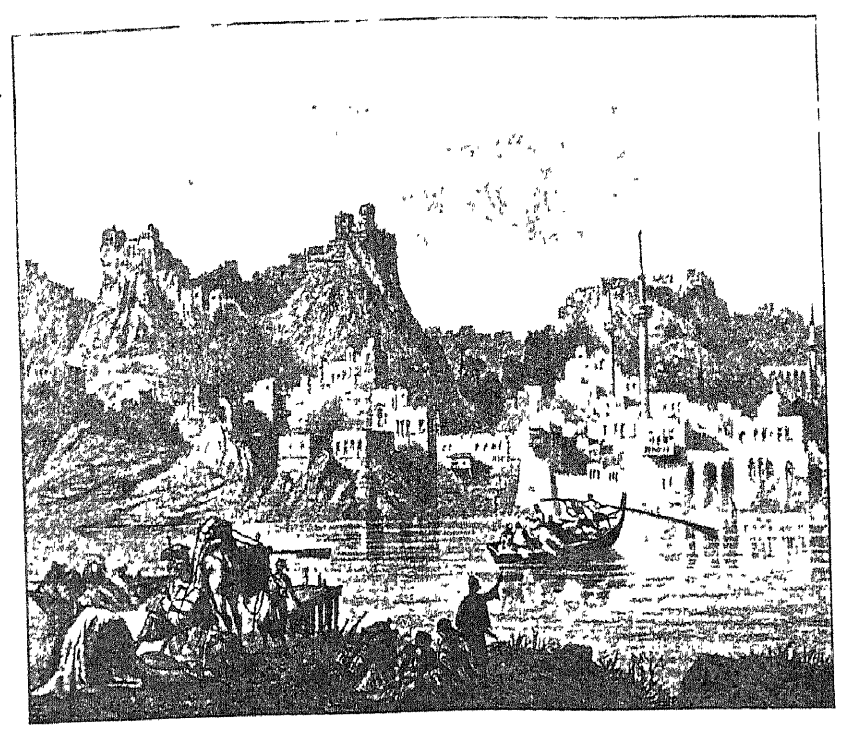


Fig. 72. — Passage de l'Euphrate à Bir-Hadjik, d'après un dessin de Flandin

les détails de leur civilisation, nous verrons qu'ils réalisèrent, dans la plupart des sciences, des découvertes importantes.

L'aperçu qui précède montre que bien peu de temps après leurs conquêtes, les Arabes étaient arrivés à un haut point de culture ; mais une administration savante, des arts aussi compliqués que l'exploitation des mines, l'architecture, etc., ne s'improvisent pas, et des sciences comme l'astronomie s'improvisent moins encore. Notre résumé suffirait à lui seul pour montrer que les Arabes ne firent que continuer une civilisation existant avant eux. Dans les sciences, les arts, les connaissances administratives, etc., ils continuèrent simplement

en effet la civilisation gréco-latine, mais la firent considérablement progresser, tandis que les Byzantins, qui transmirent aux Arabes ce précieux dépôt, n'avaient su en tirer aucun parti, et étaient tombés dans la plus triste décadence.

Le désir de s'instruire était si grand chez les Arabes, que les khalifes de Bagdad employaient tous les moyens pour attirer à leur cour les savants et les artistes les plus célèbres de l'univers. L'un de ces khalifes alla même jusqu'à déclarer la guerre à l'empereur de Constantinople, pour l'obliger à permettre à un mathématicien renommé de venir enseigner à Bagdad. Artistes, savants, lettrés, de toutes religions et de toute origine : Grecs, Persans, Coptes, Chaldéens affluaient dans la grande cité et en faisaient le véritable centre intellectuel du monde. El Mamoun, le fils d'Haroun « regardait les savants, dit Abulfaradj, comme des êtres choisis par Dieu pour perfectionner la raison : c'étaient les flambeaux du monde, les guides du genre humain. Sans eux, la terre devait retourner à la barbarie primitive. »

Ainsi entourés, les khalifes de Bagdad pouvaient considérer leur cour comme la première du monde. Elle était en même temps la plus brillante. Nous pouvons avoir une idée de ce qu'était le luxe tout oriental de Bagdad, par la description que nous a laissée l'historien arabe Aboulféda de la réception d'un ambassadeur de l'empereur d'Orient par un khalife abasside, en l'an 305 de l'hégire.

« Toute l'armée du khalife était sous les armes ; la cavalerie et l'infanterie formaient un corps de seize mille hommes, les grands officiers, vêtus de la manière la plus brillante, ayant des baudriers qui étincelaient d'or et de pierreries, se trouvaient rangés autour de leur chef suprême. On voyait ensuite sept mille eunuques, parmi lesquels on en comptait quatre mille blancs, puis sept cents gardes d'appartements. Des chaloupes et des gondoles, décorées de la manière la plus riche, étalaient leurs banderolles sur le Tigre. La somptuosité régnait partout dans l'intérieur du palais ; on y remarquait trente-huit mille pièces de tapisserie, parmi lesquelles douze mille cinq cents étaient de soie brodée en or ; on y trouvait vingt-deux mille tapis de pied. Le khalife entretenait cent lions avec une garde pour chacun d'eux. En-

tre autres raffinements d'un luxe merveilleux, il ne faut pas oublier un arbre d'or et d'argent qui portait dix-huit branches, sur lesquelles, ainsi que sur les rameaux naturels, on apercevait des oiseaux de toute espèce : ces oiseaux et les feuilles de l'arbre étaient faits des métaux les plus précieux. Cet arbre se balançait comme les arbres de nos forêts, et alors on entendait le ramage des différents oiseaux. C'est au milieu de tout cet appareil que l'ambassadeur grec fut conduit par le vizir au pied du trône du khalife. »

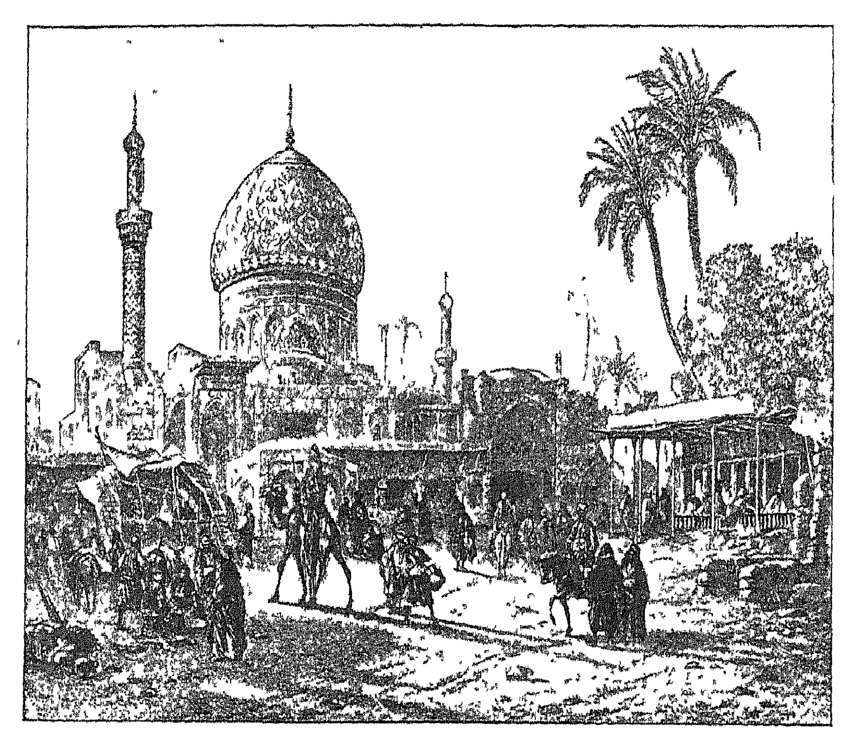


Fig 73. — Vue prise dans Bagdad, près la mosquée Ahmet Kiaia; d'après un dessin de Flandin.

La puissance militaire des khalifes de Bagdad était en rapport avec l'importance de leur empire. Nous voyons à quel point elle était respectée au dehors par ce fait, que les empereurs de Constantinople, héritiers de la puissance grecque et romaine, en étaient réduits à leur payer tribut. C'est en vain qu'ils cherchaient à s'y soustraire. Nicéphore, successeur de l'impératrice Irène, ayant écrit au khalife Haroun al Raschid qu'il ne paierait plus le tribut, en reçut une réponse concise et énergique, qui prouve quel mépris inspiraient alors les faibles descendants des Grecs et des Romains. Elle était ainsi conçue :

« Au nom du Dieu clément et miséricordieux, Haroun al Raschid, commandeur des croyants, à Nicéphore, chien de Romain : J'ai lu ta lettre, fils d'un infidèle, tu n'entendras pas ma réponse, tu la verras. »

Le « chien de Romain » la vit en effet : Haroun ravagea entièrement les provinces soumises à Nicéphore; et l'empereur chrétien de Constantinople dut continuer à payer tribut au successeur du prophète.

Les règnes d'Haroun et de son fils sont justement considérés comme l'époque culminante de la puissance politique des Arabes en Orient. Leur empire, en Asie, touchait aux frontières de la Chine; ils avaient refoulé les tribus barbares de l'Afrique jusqu'à l'Éthiopie, les Grecs jusqu'au Bosphore, et, à l'Occident, ils n'avaient que l'océan Atlantique pour borne. En moins de deux siècles, ces vaillantes tribus de l'Arabie, dont la voix de Mahomet avait fait un seul peuple, avaient fondé un empire aussi grand que celui des Romains et cet empire était le plus civilisé et le plus redouté du monde.

Mais les grandes monarchies militaires absolues dépendent entièrement des hommes placés à leur tête. Tant que ces hommes sont d'un génie supérieur, comme Haroun et son fils, elles prospèrent; quand ce sont des hommes médiocres qui les dirigent, elles tombent plus vite encore qu'elles ne s'étaient élevées.

Ce n'eût pas été trop, du reste, d'une dynastie de grands hommes, pour maintenir au khalifat sa puissance devant les dissensions qui allaient naître entre les Arabes des diverses parties de l'empire et l'attitude menaçante des peuples qu'ils avaient pu refouler un instant, mais non détruire. L'Espagne arabe s'était déclarée indépendante; les Berbères allaient bientôt réclamer leur autonomie; les Turcs, qui formaient, à titre d'esclaves, la garde des khalifes, allaient bientôt commencer à s'emparer, par leurs intrigues, de la puissance que leurs armes devaient conquérir un jour.

Ce ne fut qu'au dixième siècle que s'éteignit la dynastie des khalifes abassides de Bagdad; mais quand elle disparut de l'histoire, sa puissance n'était depuis longtemps qu'une ombre.

Les Turcs, qui n'avaient d'abord été introduits à Bagdad qu'à titre de prisonniers ou d'esclaves, et que leur belle taille avait fait choisir

pour former la garde des khalifes, avaient fini, comme le firent également les Mamelouks en Égypte, par s'imposer au point de s'emparer du pouvoir réel, et à ne laisser à leurs maîtres qu'un pouvoir nominal.

Impuissants à résister à toutes les compétitions qui les entouraient, les khalifes avaient laissé leur empire se démembrer en principautés indépendantes, et quand le dernier des Abassides disparut, Bagdad

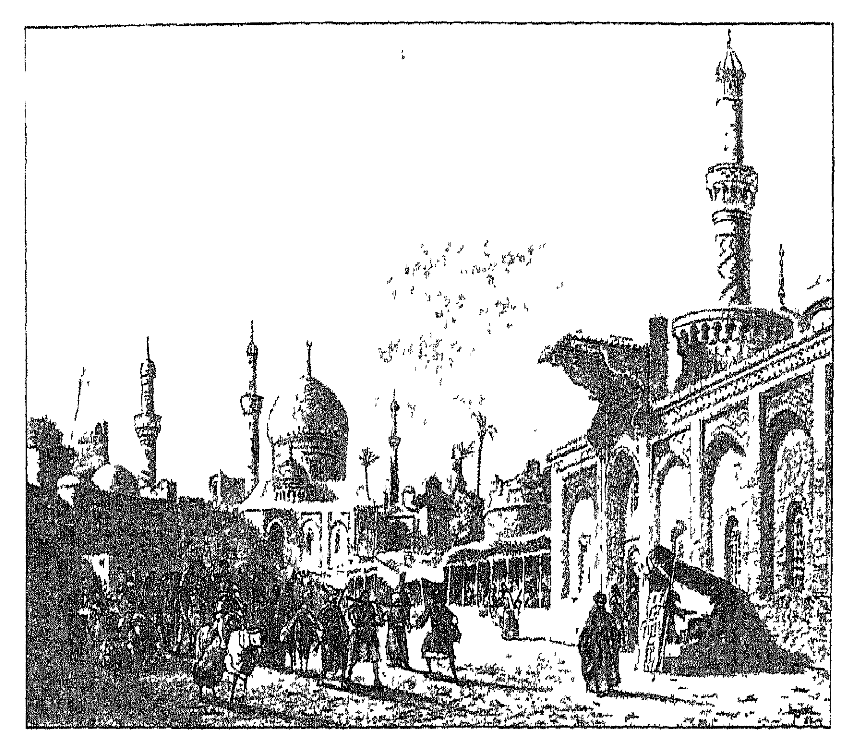


Fig. 74 — Vue prise dans Bagdad, d'après un dessin de Hundin.

ne pouvait plus revendiquer d'autre titre que celui d'être encore le premier foyer scientifique et littéraire de l'Orient.

Ce furent les Mongols qui mirent fin à la dynastie des Abassides. Ces Mongols étaient une de ces populations nomades qui forment, avec les Turcs diverses races, notamment les habitants demi-barbares de ce vaste plateau de l'Asie centrale borné au nord par les montagnes qui le séparent de la Sibérie, au sud par la Chine, le Thibet et la mer Caspienne. Suivant les travaux ethnographiques les plus récents, et notamment d'après notre savant ami le professeur Dally, les Turcs feraient partie, avec

les Mongols, les Kalmouks et peut-être les Tibétains, d'un groupe ab
trait dit mongolique caractérisé surtout par la conformation spécia
de la face, la coloration jaune et blafarde de la peau, la forme cylindriq
des cheveux, etc. La ressemblance entre les Turcomans et les Mongo
est très réelle encore aujourd'hui. Elle le fut sans doute autrefois po
les Turcs proprement dits, puisque Raschid-Eldin, dans son Histoire d
Mongols écrite au treizième siècle, dit que « Turcs et Mongols se re
semblent d'une manière frappante et furent dans l'origine désignés p
le même nom. » Aujourd'hui il serait impossible de reconnaître aucu
parenté directe entre les Turcs d'Europe et les Mongols. Cela tie
sans doute à ce que les Turcs et les Mongols eux-mêmes ont été tran
formés par leurs croisements répétés pendant des siècles avec d
femmes de race caucasique : des Géorgiennes des Circassiennes et d
Persanes notamment.

Les Mongols s'emparèrent de Bagdad en 656 de l'hégire (1258
J.-C.). La ville fut saccagée entièrement et Mostasem, le dernier d
Abassides, étranglé, par l'ordre d'Houlagou, chef des vainqueurs. L
richesses furent enlevées, les manuscrits brûlés et jetés dans les ea
du Tigre. « Telles étaient les ressources que les hommes avides d'in
truction avaient pu rassembler dans cette ville avant une si terrible c
tastrophe, dit Kotbeddin-el-Hanifi, que les Mongols ayant jeté dans
Tigre tous les livres des collèges, leur amoncellement forma un pc
sur lequel pouvaient passer les gens de pied et les cavaliers ; et l'e
du fleuve en devint toute noire. »

Mais ces barbares féroces, qui incendiaient les monuments, brûlaie
les livres et ravageaient tout autour d'eux, devaient subir à leur to
la civilisation de leurs vaincus. Ce Mongol Houlagou, qui avait sa
cagé Bagdad et fait traîner sous les murs de la ville le cadavre
dernier des Abassides, fut tellement étonné des merveilles de cette
vilisation si nouvelle pour lui, qu'il en devint bientôt un protecte
A l'école des Arabes, les Mongols se civilisent à leur tour ; ils adopte
leur religion, leur civilisation, protègent leurs artistes, leurs savan
et nous les retrouverons bientôt, fondant dans l'Inde un puissant e
pire, dont on peut dire qu'il fut arabe, car c'est la civilisation c

Arabes qui a supplanté celle existant auparavant et qui a régné jusqu'à nos jours.

Bagdad se releva de ses ruines; mais trois siècles plus tard elle subit la domination des Turcs et tomba alors dans une décadence complète. Bibliothèques, écoles, artistes et savants disparurent pour toujours.

Par suite de sa position commerciale, Bagdad est encore aujourd'hui

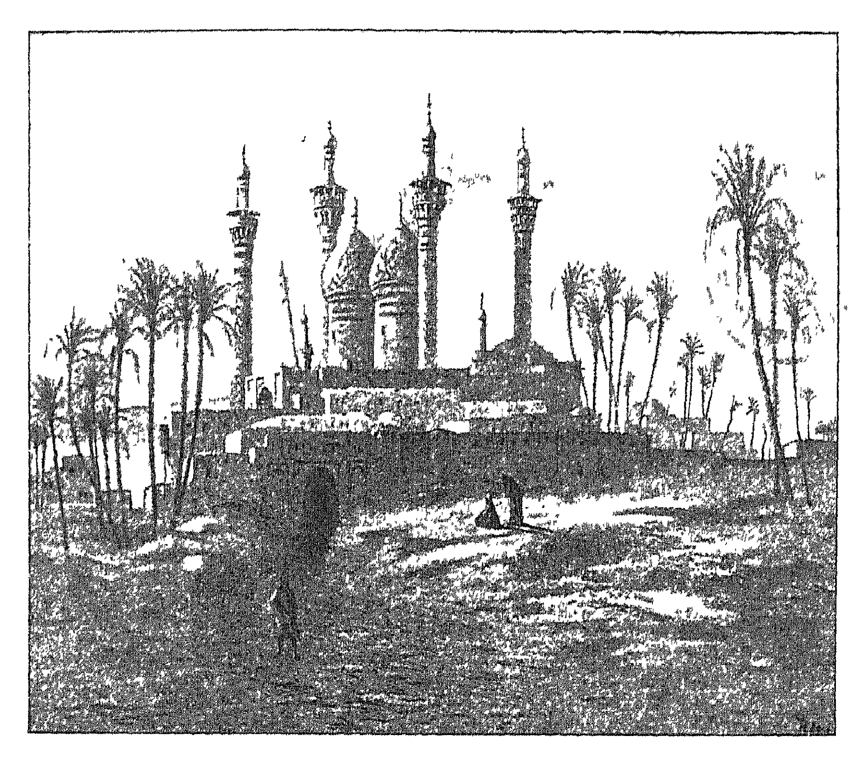


Fig. 75. — Vue prise à Bagdad, d'après un dessin de Flandin

un centre important, mais c'est une cité moderne où, en fait de monuments du temps des khalifes, on ne trouve que quelques ruines. Les édifices, généralement fort délabrés, qu'on y rencontre aujourd'hui sont relativement modernes, et plus persans qu'arabes. « Sous une épaisse poussière, dit M. Flandin, est enseveli le pied des édifices où se retrouve à peine visible la trace d'Haroun-al-Raschid et de Zobéide. Çà et là, on découvre dans quelques coins des bazars, sur le rivage, au milieu des décombres qui ont perdu leur nom, des pans de murs sur lesquels se lisent avec peine des fragments d'inscriptions coufiques, un minaret

dont l'origine ancienne est attestée par sa ruine même, et quelques débris de portail émaillé, dont les mosaïques de couleur se détachent sur un fond de maçonnerie brisée, sans que les Turcs se soucient de la disparition de ces témoins d'une civilisation rivale de celle de Byzance. A l'exception de ces débris aussi rares que dénués d'intérêt, on remuerait vainement la poussière accumulée dans Bagdad. On peut dire que cette grande ville n'a rien conservé qui rappelle ses glorieux khalifes. »

Telle est aujourd'hui Bagdad. La vieille cité des khalifes a été rejoindre dans la poussière du passé, Thèbes, Babylone, Memphis et toutes les grandes capitales qui, elles aussi, furent reines du monde, mais ne réussirent à le dominer que par la puissance matérielle de leurs armes alors que, les khalifes qui régnèrent à Bagdad le dominèrent surtout par leur civilisation.

Pour bien apprécier cette civilisation, il faut sortir des généralités auxquelles nous nous sommes limité dans cette partie de notre ouvrage et examiner en détail les œuvres scientifiques, littéraires, artistiques et industrielles qu'elle a enfantées. C'est là ce que nous ferons dans d'autres chapitres lorsque nous aurons terminé l'exposé sommaire de l'histoire des Arabes dans les diverses contrées occupées par eux. A mesure que nous avancerons dans notre ouvrage nous verrons se dégager nettement deux faits essentiels que nous n'avons fait qu'indiquer jusqu'ici. Le premier est que les Arabes surent créer une civilisation nouvelle avec des éléments empruntés aux Perses, aux Grecs et aux Romains. Le second est que cette civilisation fut si solide qu'elle subjugua jusqu'aux barbares qui tentèrent de la détruire. Les peuples les plus divers de l'Orient contribuèrent à renverser les Arabes, mais tous sans exception, jusqu'aux Turcs eux-mêmes, contribuèrent aussi à propager leur influence. Des races vieilles comme le monde, telles que celles de l'Égypte et de l'Inde, acceptèrent la civilisation, la religion et la langue que leur apportèrent les Arabes ou leurs continuateurs.

CHAPITRE TROISIÈME.

LES ARABES EN PERSE ET DANS L'INDE.

§ 1. — LES ARABES EN PERSE.

Les débris de la civilisation des Arabes, dans les diverses contrées occupées par eux, varient beaucoup d'un pays à l'autre. Son étude reposant sur l'examen des œuvres scientifiques, littéraires, artistiques ou industrielles qu'ils ont laissées, nous ne pouvons dans chaque chapitre suivre un plan identique. C'est ainsi que pour la Syrie nous nous sommes attaché à l'étude des œuvres plastiques ; que pour Bagdad, où les documents de cette sorte faisaient défaut, nous les avons remplacés par des détails sur l'organisation politique, les finances, l'administration, etc. Ces matériaux d'informations se complétant l'un par l'autre permettent de juger sous des jours divers la civilisation dont nous voulons retracer le tableau.

Pour un petit nombre de contrées, la Perse notamment, les renseignements que nous possédons sont rares, et nous serons obligé de nous contenter d'indications sommaires. Elles suffisent cependant à prouver que l'influence que les Arabes y ont exercée, de même du reste que celle qu'ils y ont subie, a été très grande.

Lorsque les Arabes arrivèrent en Perse et renversèrent la dynastie des Sassanides, ils se trouvèrent en présence d'une civilisation très vieille, très puissante, et à laquelle ils firent, notamment dans les arts, de nombreux emprunts.

La conquête de la Perse date, comme celle de la Syrie, des premiers temps de l'islamisme. Ispahan était conquise en 645, sous le khalife Omar. Pendant trois siècles, elle resta sous la domination des khalifes d'Orient, et son histoire se confondit un peu avec celle de Bagdad. Elle tomba ensuite sous des dynasties indépendantes éphémères qui se succédèrent jusqu'aux Turcs Seldjoucides. Les Mongols, qui les remplacèrent au treizième siècle, furent dépossédés à leur tour par les Turcomans en 1403.

Ces invasions successives eurent pour résultat la destruction de tous

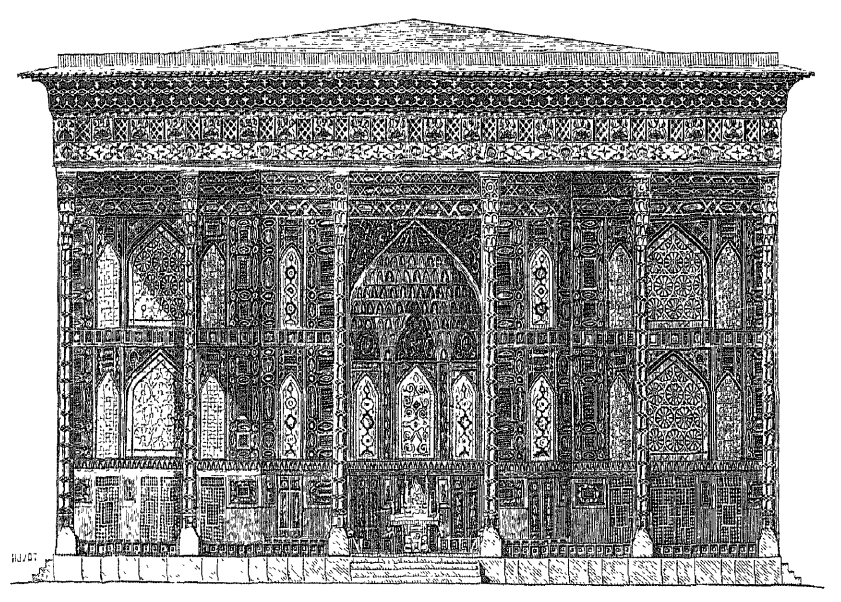


Fig. 76. — Pavillon Tchéel-Soutoun à Ispahan; d'après un dessin de Coste.

les monuments anciens construits sous les Sassanides et les Arabes. Tous ceux que possédait la ville d'Ispahan notamment, furent entièrement anéantis ; ceux qu'on y voit aujourd'hui remontent au célèbre shah Abbas, prince persan, qui en fit sa capitale l'an 998 de l'hégire (1589 de J.-C.), et reprit aux Turcs la plus grande partie de la Perse. Pendant un siècle, cette contrée sembla devoir recouvrer son ancienne prospérité. En 1739, elle luttait victorieusement contre le grand mogol de l'Inde et l'obligeait à lui céder plusieurs provinces à l'ouest de l'Indus. Elle tomba enfin dans l'anarchie et la décadence. Placée aujourd'hui entre les Russes, qui veulent avancer vers l'Inde, et les Anglais, qui cherchent à s'y opposer, elle est fatalement destinée à servir de champ de bataille à ces deux rivaux, et

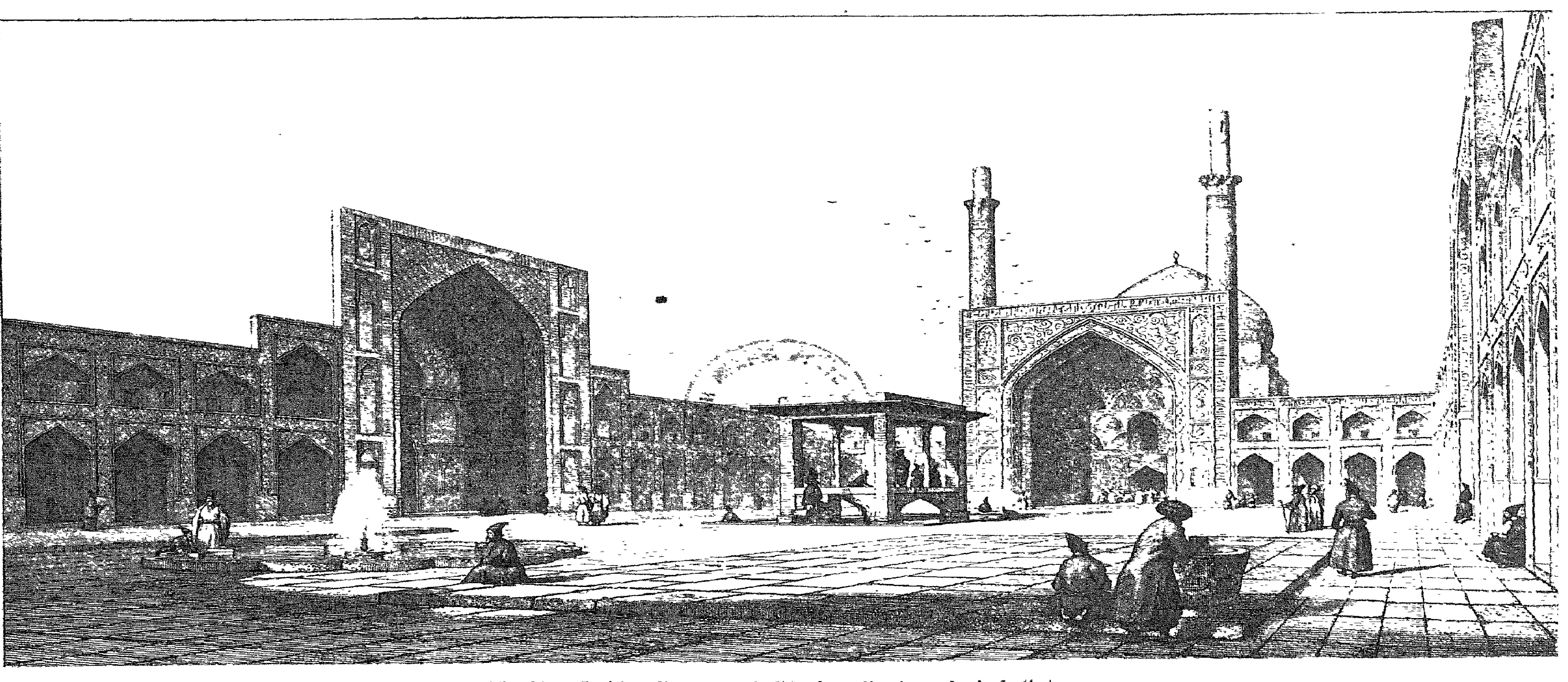
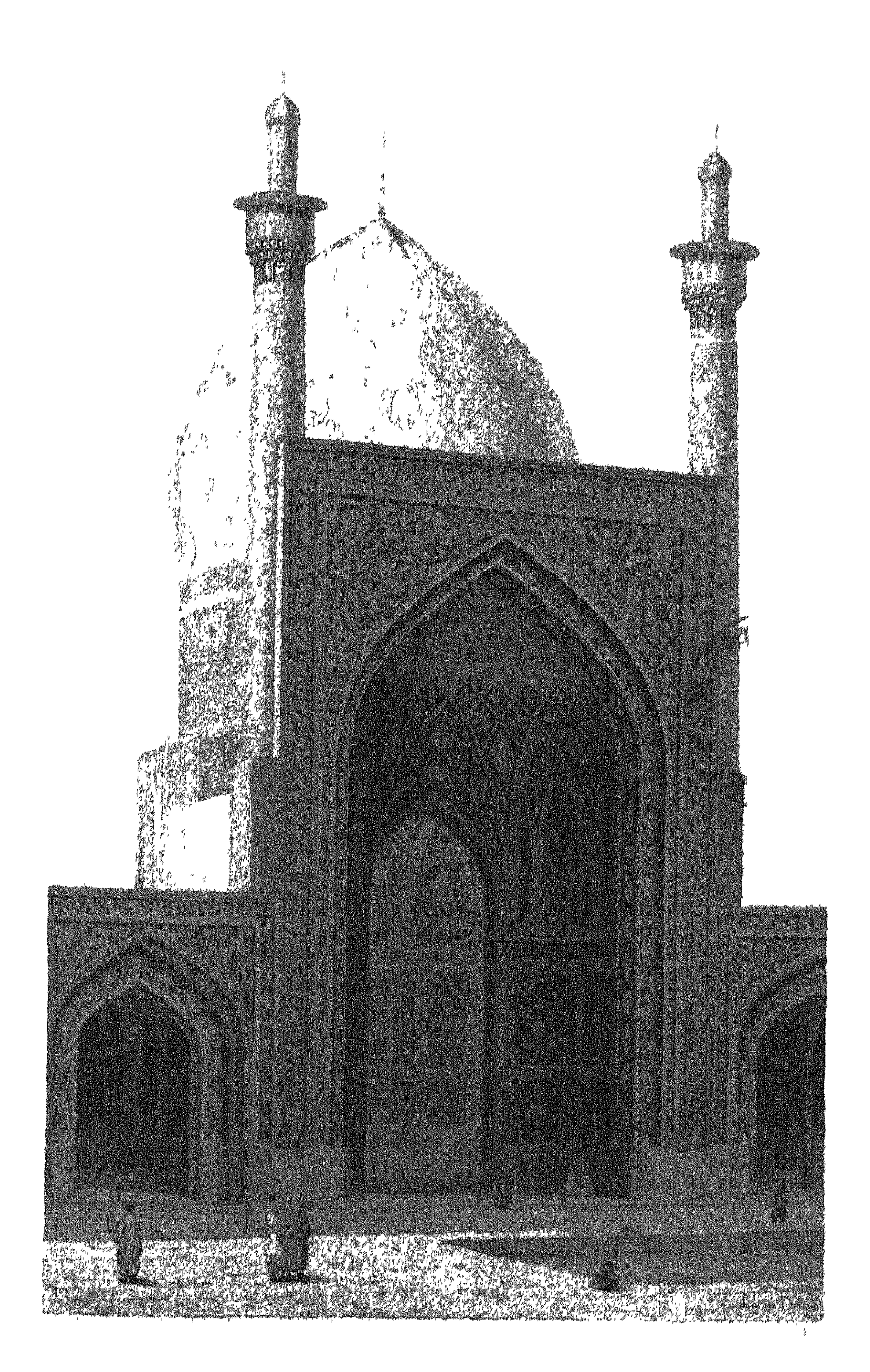


Fig. 77. — Intérieur d'une mosquée d'Ispahan ; d'après un dessin de Coste.

à tomber entre les mains de celui qui sera le plus fort. Après avoir été dans le passé, le siège de luttes qui devaient donner l'empire du monde au vainqueur, elle semble appelée à jouer dans l'avenir le même rôle encore.

L'influence des Arabes sur les Perses nous est prouvée par le fait que ces derniers ont adopté leur religion et leurs lois, et que leur langue sans être devenue d'un usage général, est cependant très répandue en Perse et y joue un rôle analogue à celui du latin en Europe au moyen âge. Aujourd'hui encore c'est dans des ouvrages arabes que les Persans étudient les sciences, la théologie et l'histoire.

Les débris des œuvres plastiques laissées par les Arabes en Perse, sont trop rares pour permettre de juger avec précision l'influence réciproque exercée par les deux peuples l'un sur l'autre. Nous ignorons ce qu'était exactement l'architecture persane avant l'islamisme, et ce qu'elle fut pendant la période arabe. Les monuments anciens que nous ont fait connaître divers explorateurs sont tellement ruinés, qu'il est vraiment impossible de se représenter exactement ce qu'ils pouvaient être. Nous savons cependant, par les récits des historiens et les débris existant encore, qu'au temps de ces souverains Sassanides, qui précédèrent les Arabes, les palais étaient très richement ornés; qu'on connaissait les coupoles, et qu'on savait recouvrir les édifices de briques émaillées. Nous pouvons compléter ces indications en nous rappelant qu'aux débuts de leurs conquêtes, les Arabes adoptaient, en la modifiant très peu, l'architecture de leurs vaincus. En étudiant les monuments des premiers temps de l'islamisme, on peut donc arriver à en dégager ce qui appartient à l'influence persane. Ce fut surtout pour les décorations de détails, l'application des faïences émaillées, par exemple, que les Arabes firent des emprunts aux artistes persans. Pour les formes d'ensemble, ils furent d'abord guidés, au moins en Syrie et en Égypte, par les architectes byzantins. Plus tard, ce furent les Arabes qui firent sentir leur influence sur les Perses, et ces derniers leur empruntèrent la forme de leurs dômes, les ornements en stalactites et divers motifs d'ornementation, tels que les inscriptions. Nous reviendrons du reste sur ces questions dans les chapitres consacrés aux arts arabes.



GRANDE MOSQUÉE D'ISPAHAN

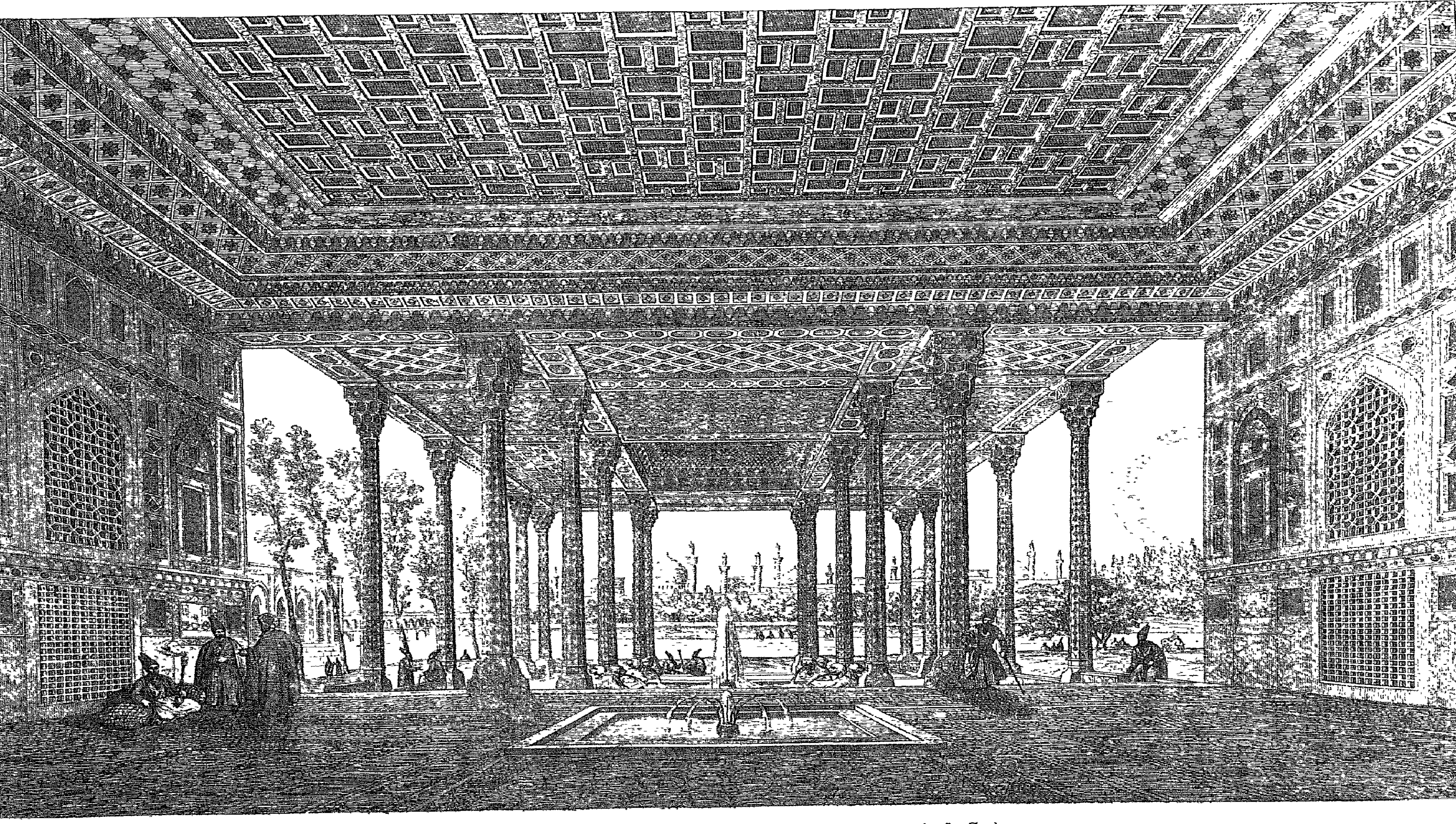


Fig. 78. — Pavillon des miroirs, à Ispahan ; d'après un dessin de Coste.

Il n'existe actuellement en Perse qu'un bien petit nombre de monuments de l'époque des premiers khalifes arabes, tels que les ruines de la mosquée d'Hamadan, reproduites dans un autre chapitre. Quelques-uns de ceux de Méched, qu'a fait connaître M. de Khanikoff, paraissent être également de la même époque; on y trouve une combinaison étroite des éléments persans et arabes. Les arcades, les minarets coniques n'ayant de galeries qu'au sommet, les décorations en faïences émaillées sont persanes; les caractères employés comme procédé d'ornementation, les stalactites, les colonnades légères, etc., sont arabes.

La parenté évidente des débris des monuments de la Perse contemporaine des khalifes avec ceux beaucoup plus modernes que fit construire Abbas, à Ispahan, et dont nous représentons les plus importants, montre que les architectes suivaient une tradition ancienne. Nous verrons dans le chapitre consacré à l'histoire de l'architecture chez les Arabes que cette tradition fut cependant graduellement modifiée dans des détails importants, notamment dans la forme des dômes. D'abord surbaissés, puis hémisphérique, ils se rétrécissent ensuite à la base et prennent finalement par l'exagération de ce rétrécissement une forme bulbeuse caractéristique.

Quoi qu'il en soit, le style persan a certainement son originalité. Les minarets coniques, les portes monumentales à ogives évidées latéralement, l'ornementation des murs en faïences couvertes de dessins de couleur sont certainement propres aux persans; et lorsque nous les retrouverons sur les monuments de l'Inde, nous n'hésiterons pas à les attribuer à l'influence de ces derniers.

Quand les Mongols succédèrent aux Arabes, ils adoptèrent la religion et la civilisation de leurs vaincus; mais en Perse et dans l'Inde, ils employèrent des architectes hindous et persans, qui mélangèrent les différents styles, comme nous allons le voir bientôt. A Samarcande, grande ville aujourd'hui à moitié détruite, dont Tamerlan fit sa capitale en 1404, les ruines montrent que l'influence persane a dominé dans l'architecture. Dans l'Inde, l'influence arabe, du moins au début, fut plus grande. Il paraît démontré que les Mongols n'apportèrent aucun élément nouveau dans l'architecture. Il est évident cependant qu'ils eurent

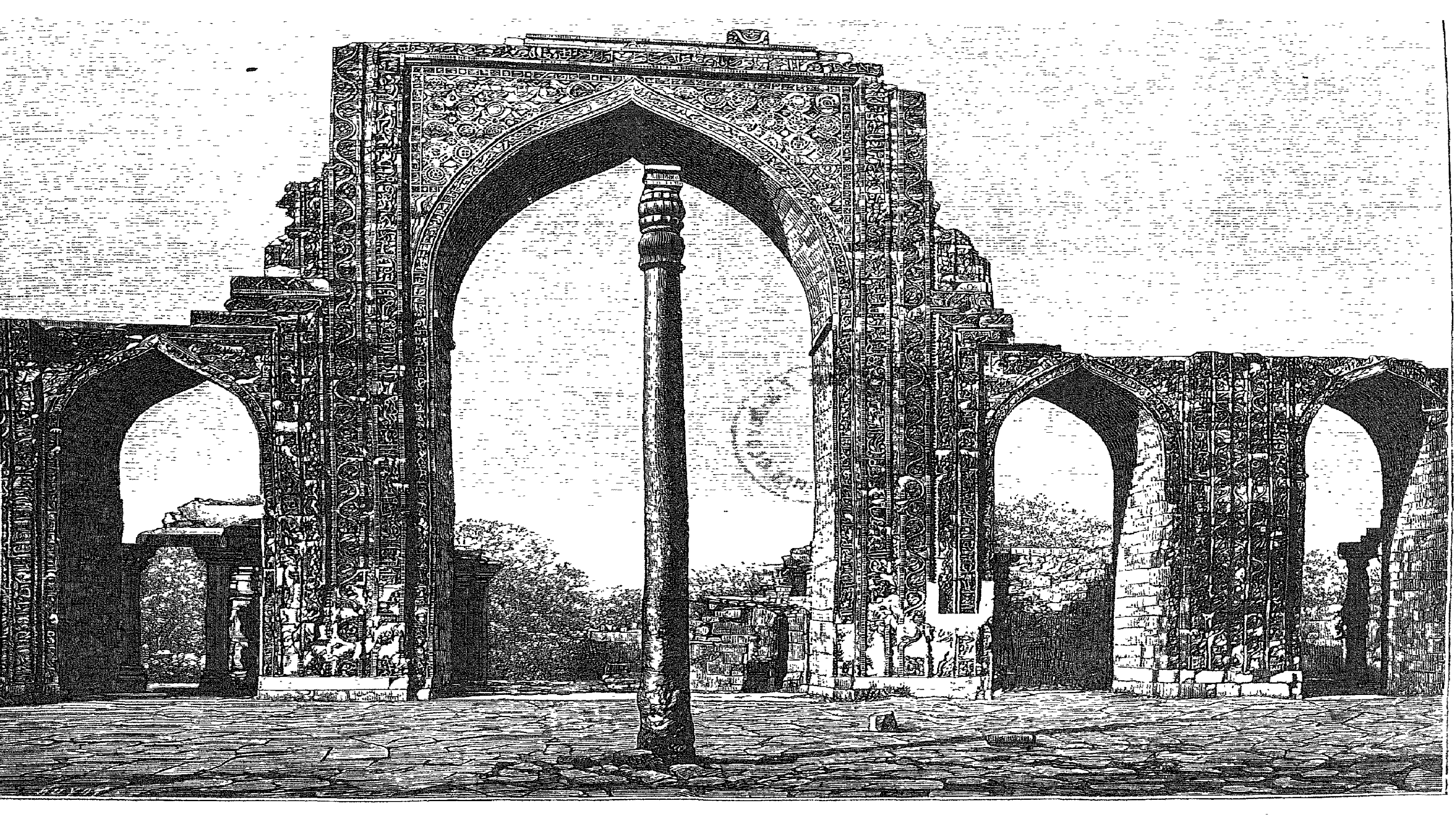


Fig. 79. — Portail de la mosquée du Koutab, près de Delhi, et colonne de fer du roi Dhava ; d'après une photographie de Frith.

un style particulier et cela par le fait seul qu'ils mélangèrent les différents styles des peuples soumis à leurs lois. Nos gravures en donnent la preuve.

Si l'on nous demandait de résumer d'un mot l'influence des Arabes en Perse, nous dirions qu'elle fut très grande sur la religion, les connaissances scientifiques et la langue, mais assez faible sur les mœurs et l'architecture. Loin de transformer radicalement leur antique civilisation au contact de celle de leurs vainqueurs, comme le firent les Egyptiens, les Perses en conservèrent les parties essentielles.

§ 2. LES ARABES DANS L'INDE.

Les Arabes n'ont pas joué dans l'Inde un rôle politique beaucoup plus important qu'en Perse; mais leur influence religieuse et civilisatrice a été considérable, et aujourd'hui encore, l'Inde contient près de cinquante millions d'hommes soumis à la loi du prophète.

Dès les premières années de l'hégire (637 de J.-C.), les Arabes commencèrent à se montrer dans l'Inde : des flottes sorties de l'Oman et du Bahrein s'avancèrent jusqu'aux bouches de l'Indus. En 664, le roi de Caboul est rendu tributaire. En 711, une armée arabe conquit le royaume du Sind, qui s'étendait à l'est jusqu'au Cachemire, à l'ouest jusqu'à l'Indus et la mer.

Les établissements des Arabes ne furent pas, du reste, bien importants et ne durèrent que jusqu'en 750. Ils furent alors remplacés par des dynasties hindoues, auxquelles succédèrent des Turcs et des Mongols convertis à l'islamisme. La plus ancienne et la plus importante de ces diverses dynasties fut celle des Ghaznévides, ainsi nommée du nom de son fondateur. Les Ghaznévides commencèrent la conquête de l'Inde vers l'an 1000 de J.-C., et la terminèrent en onze campagnes qui durèrent vingt-cinq ans. La rive orientale de l'Indus, le Cachemire, le Penjab, le royaume de Lahore, Aymir furent définitivement conquis. Les Ghaznévides s'annonçaient partout comme les propagateurs de la religion et de la civilisation arabes, et reçurent du khalife de Bagdad le titre de protecteurs des vrais croyants. Pour la première fois, depuis

Alexandre, l'Inde se trouva soumise à des conquérants étrangers. La puissance politique et religieuse de l'islamisme y était solidement fondée, et, sous des dynasties diverses, devait subsister pendant huit siècles. La puissance politique a disparu, mais la puissance religieuse subsiste encore et ne fait que grandir.

Lorsque les mahométans pénétrèrent dans l'Inde, ils y trouvèrent une antique civilisation, très supérieure à la leur. Ils surent la fondre avec celle qu'ils possédaient; mais il est remarquable qu'en si peu de temps, ils aient pu répandre leurs croyances dans une grande partie de cette immense contrée.

Les vainqueurs furent frappés d'admiration par les monuments de leurs vaincus. Voici comment Mahmoud le Ghaznévide, dans une lettre adressée à un de ses généraux, parle de la ville de Muttra, déjà célèbre plus de quinze siècles avant l'ère chrétienne :

« Cette ville merveilleuse, dit-il, renferme plus de mille édifices, la plupart en marbre, et aussi fermement établis que la foi des vrais croyants, et encore je ne comprends pas dans ce nombre les temples des infidèles. Si l'on calcule l'argent qu'ont dû coûter tous ces monuments,

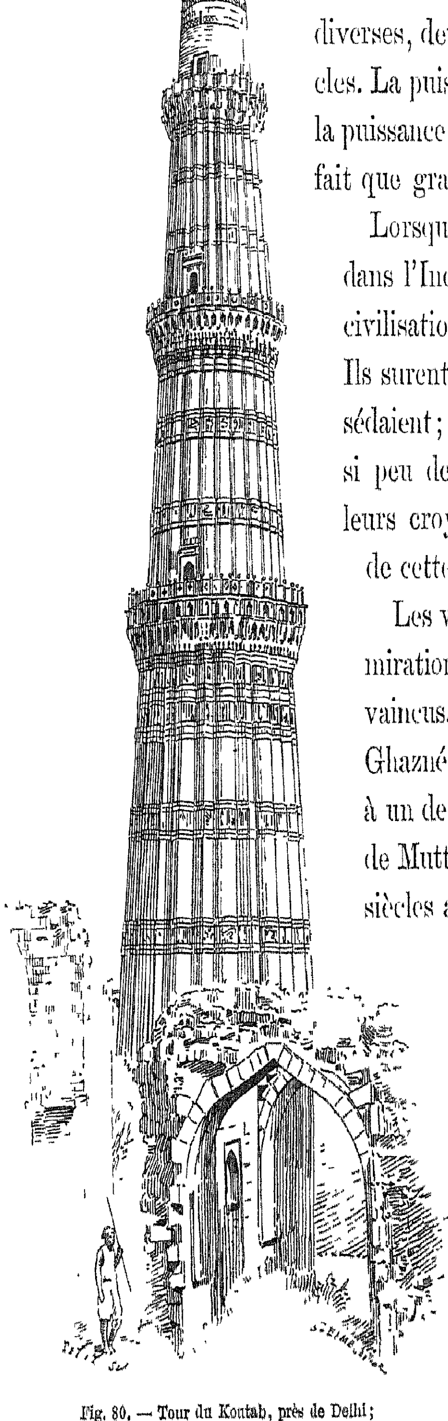


Fig. 80. — Tour du Koutab, près de Delhi; d'après une photographie.

ce ne serait pas trop de l'estimer à plusieurs millions de dinars; et encore faut-il dire que pareille cité ne pourrait être construite même en deux siècles. Dans les temples païens, mes soldats trouvèrent cinq idoles d'or, dont les yeux étaient formés de rubis d'une valeur de cinquante mille dinars; une autre idole portait comme ornement un saphir pesant quatre cents miskals, et l'image elle-même produisit à la fonte quatre-vingt-dix-huit miskals d'or pur. Nous trouvâmes, en outre, une centaine d'idoles d'argent, représentant la charge d'autant de chameaux. »

Des dynasties nouvelles remplacèrent les Ghaznévides, et furent remplacées elles-mêmes par les Mongols. Mais ce qu'il ne faut pas perdre de vue, c'est que si ces dynasties n'avaient rien d'arabe par le sang, elles avaient toutes ce lien commun d'être les propagatrices de la civilisation et des croyances des Arabes.

Lorsque l'on étudie l'influence des Arabes sur les peuples avec lesquels ils ont été en contact, on constate généralement un des deux résultats suivants : ou bien la civilisation arabe se substitue presque entièrement à celle du vaincu, comme en Égypte; ou bien elle se fusionne avec elle, comme en Perse et dans l'Inde. Dans cette dernière contrée, les deux civilisations se sont si intimement fondues que le dogme religieux lui-même s'en est ressenti; un troisième élément, l'influence persane, est venu s'y associer plus tard.

L'étude des monuments de l'Inde, à laquelle nous allons nous livrer bientôt, mettra nettement en évidence le degré d'influence des Arabes aux diverses époques et la combinaison de ces trois facteurs. Dans les monuments des premiers temps tels que la porte d'Aladin, l'influence arabe est dominante; l'influence persane se montre déjà, mais à un degré faible; l'influence hindoue n'apparait que dans les détails. Les anciennes pagodes n'étant pas adaptées aux sentiments de la civilisation nouvelle, les disciples du prophète en utilisent seulement quelques parties.

Quelques siècles plus tard, la même influence arabe est vivante encore, mais les Arabes disparaissent de plus en plus de la scène du monde. Les Persans sont bien plus près, et ce sont eux, en définitive,

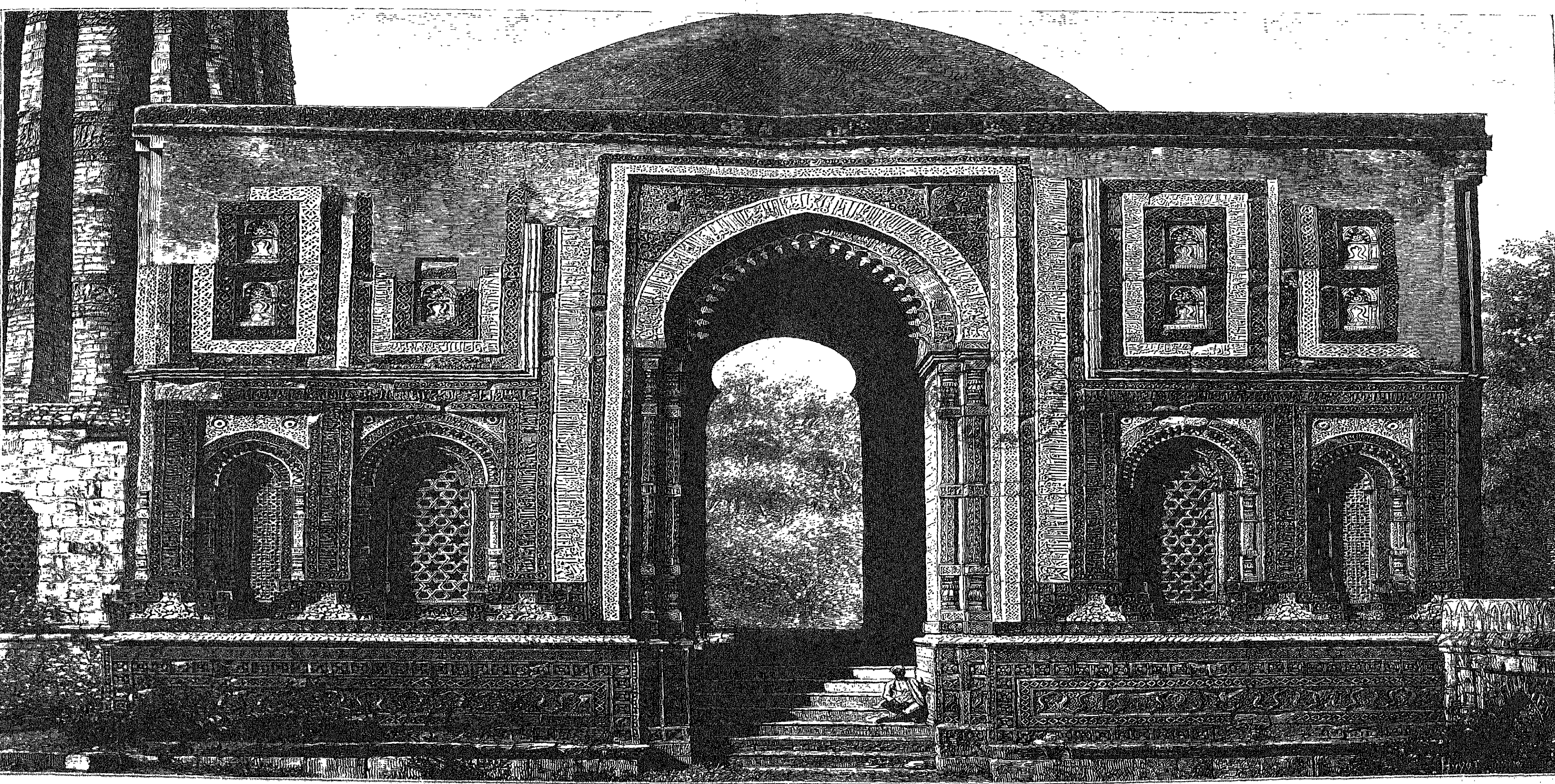


Fig. 81. — Porte d'Aladin, au Koutabs près de Delhi; d'après une photographie de Frith.

qui l'emportent. Les influences arabe et hindoue se montrent encore, mais à un degré de plus en plus restreint.

La période de transformation que revêt l'étude des monuments de l'Inde postérieurs à l'islamisme, fut assez longue et l'apparition des premiers monuments inspirés par le génie arabe assez tardive. Les nouveaux propagateurs de la loi du prophète n'étaient pas en effet de race arabe mais bien des Turcs, puis des Mongols, c'est-à-dire des demi-barbares. De même que les barbares qui envahirent le monde romain, ils finirent sans doute par s'assimiler la civilisation de leurs vaincus, mais ils durent nécessairement y mettre longtemps.

Ils y mirent longtemps en effet, et la lenteur de cette adaptation fait bien ressortir la différence fondamentale qui sépare les peuples intelligents à évolution rapide, tels que les Arabes, des peuples inférieurs à évolution lente, tels que les barbares du moyen âge et les hordes asiatiques, également barbares, qui submergèrent l'empire de Mahomet. Avec la civilisation des Grecs, des Romains et des Perses, les Arabes se créèrent presque immédiatement une civilisation nouvelle, bientôt en avance sur celles qui lui avaient servi de fondement. Pour que des barbares pussent utiliser cette civilisation trop élevée pour eux, il fallait qu'ils lui fissent subir des transformations d'abord régressives, et longtemps après seulement progressives, nécessaires pour l'adapter à leurs cerveaux de barbares. Cette opération est naturellement fort lente, car elle implique toute une série d'acquisitions que l'hérédité seule peut accumuler. C'est justement parce que la transformation du barbare en homme civilisé est très lente qu'il a fallu plusieurs siècles aux hordes qui envahirent l'empire romain pour se créer une civilisation avec les débris de celle qu'avait possédée l'ancien monde.

La dynastie des Ghaznévides dura jusqu'en 1186 ; elle fut remplacée par la dynastie des Gourides, d'origine turcomane, dont un des plus remarquables souverains fut Cutb-ud-dîn, qui mourut en 1210, et dota l'Inde, comme nous allons le voir, de monuments remarquables. En 1250, Delhi devint une grande métropole où tous les étrangers, les savants, les artistes étaient sûrs de recevoir l'accueil qu'ils recevaient autrefois à Bagdad. Mais les Mongols commençaient déjà à envahir le

nouvel empire. En 1297, Alla-ud-dîn leur livra, sous Delhi, une bataille où cinq cent mille hommes, dit-on, se trouvèrent en présence, et les repoussa.

En 1378, Tamerlan s'empara de Delhi, mais ne fit que la traverser. A la suite de l'anarchie résultant de sa conquête, diverses dynasties indépendantes mais éphémères se formèrent. Enfin, un roi de Caboul, descendant de Tamerlan, s'empara de Delhi en 1517 et y fonda la dynastie des Grands Mogols qui devait régner trois siècles et n'être renversée que par les Anglais.

Nous allons examiner maintenant, suivant notre méthode, les principaux monuments arabes ou mélangés d'art arabe existant dans l'Inde. Cette histoire tracée sur pierre en dira plus au lecteur que de longues dissertations.

Tour du Koutab. — Les plus anciens monuments arabes de l'Inde que nous connaissions bien sont de la fin du douzième siècle. Deux des plus remarquables sont la mosquée du Koutab, près de Delhi, construite en 1190 de J.-C., et la tour qui porte le même nom.

La tour du Koutab est une tour cannelée ayant la forme d'un tronc de cône très allongé, ornée sur sa surface d'une ceinture d'inscriptions, d'arabesques, et supportant plusieurs balcons sculptés. Ce monument, qui n'a d'arabe que les ornements et les galeries, fut élevé, ou au moins terminé par Cutb-ud-dîn, d'où le nom de Cutb minar, et par abréviation Koutab, sous lequel il est connu en Europe.

La forme particulière de cette tour indique qu'elle eut pour architectes des Hindous. Elle est considérée dans l'Inde comme une merveille. Sayid Ahmad Khan, dont M. Garcin de Tassy a fait connaître un important manuscrit hindou consacré à Delhi, dit : « qu'on ne saurait décrire convenablement, la grandeur et la beauté de cet édifice et qu'il n'y en a pas de pareil sur la surface de la terre. » Suivant le même auteur, cette tour aurait été commencée par le roi hindou Pithaura, en 1143 de J.-C., et Cutb-ud-dîn n'aurait fait que la continuer.

Auprès du Koutab se trouvent les ruines d'une mosquée, qui est un

ancien temple hindou transformé. Sa construction remonte à 587 de l'hégire (1191 de J.-C.).

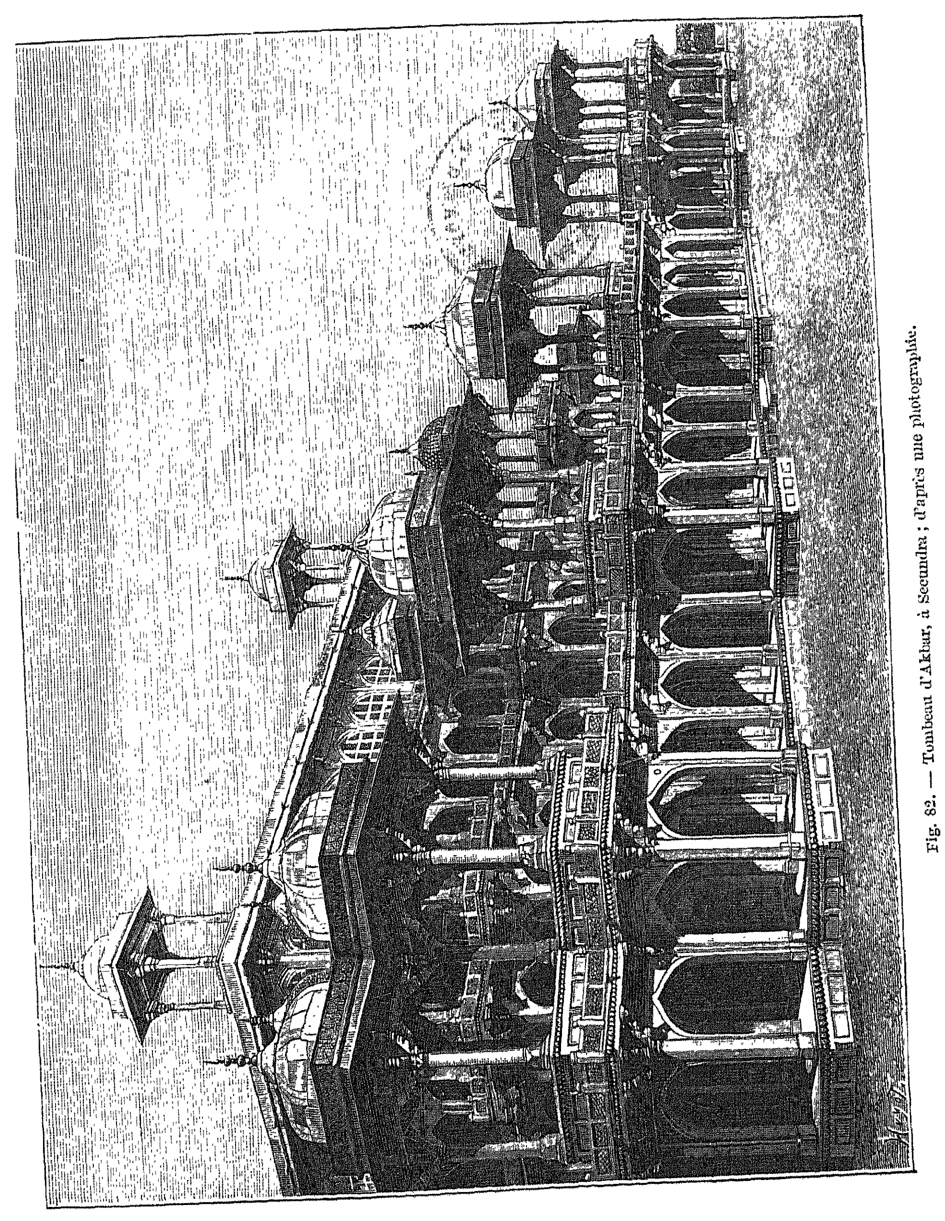


Fig. 82. — Tombeau d'Akbar, à Secundra ; d'après une photographie.

Porte d'Aladin. — La même enceinte qui renferme la tour du Koutab et la mosquée du même nom contient encore plusieurs monuments im-

portants tels que la pagode du roi Pithaura; mais le plus remarquable de tous est la célèbre porte monumentale, élevée en 1310 de J.-C., par Aladin (Alâ-ud-din). Elle est aussi intéressante par son extrême beauté qu'au point de vue de l'histoire de l'art chez les musulmans. C'est un des plus remarquable monument de l'art arabe existant aujourd'hui; et je ne vois guère que certaines portes intérieures de l'Alhambra qu'on pourrait lui comparer, si, par leurs menues proportions, ces portes n'étaient pas à l'entrée monumentale d'Aladin, ce qu'est un kiosque à l'égard d'une cathédrale.

Le lecteur qui examinera, avec soin, la gravure très fidèle que nous donnons de ce monument, admirera certainement le merveilleux talent avec lequel les architectes surent, en combinant des éléments de styles très différents, créer une œuvre des plus harmonieuses et en même temps des plus originales. Les colonnades de l'encadrement de la porte sont hindoues; la forme des arcades et la plupart des détails d'ornementation sont arabes. L'ensemble rappelle un peu les portes monumentales persanes.

La porte d'Aladin a une solidité en rapport avec ses formes gigantesques. La pierre a été substituée à la brique des palais arabes de l'Espagne et des sculptures taillées dans la pierre ont remplacé les simples moulures de l'Alhambra.

Mausolée d'Altamsch. — Auprès de la mosquée du Koutab se trouve le mausolée de l'empereur Altamsch, érigé en 633 de l'hégire (1235 de J.-C.). C'est un édifice du même style que le précédent, et en même temps un des plus anciens monuments arabes de l'Inde.

Temple de Binderaboun. — L'influence des Arabes dans l'Inde s'est d'abord manifestée par l'adaptation de motifs arabes à d'anciens monuments. Je me bornerai à en donner un exemple typique en reproduisant une partie du temple de Binderaboun. Le monument appartient au style de l'Inde septentrionale. L'arcade qui surmonte la porte est de style persan arabe.

Mausolée d'Akbar, à Secundra. — Les autres monuments de l'Inde,

que nous allons mentionner maintenant, appartiennent à la domination mongole.

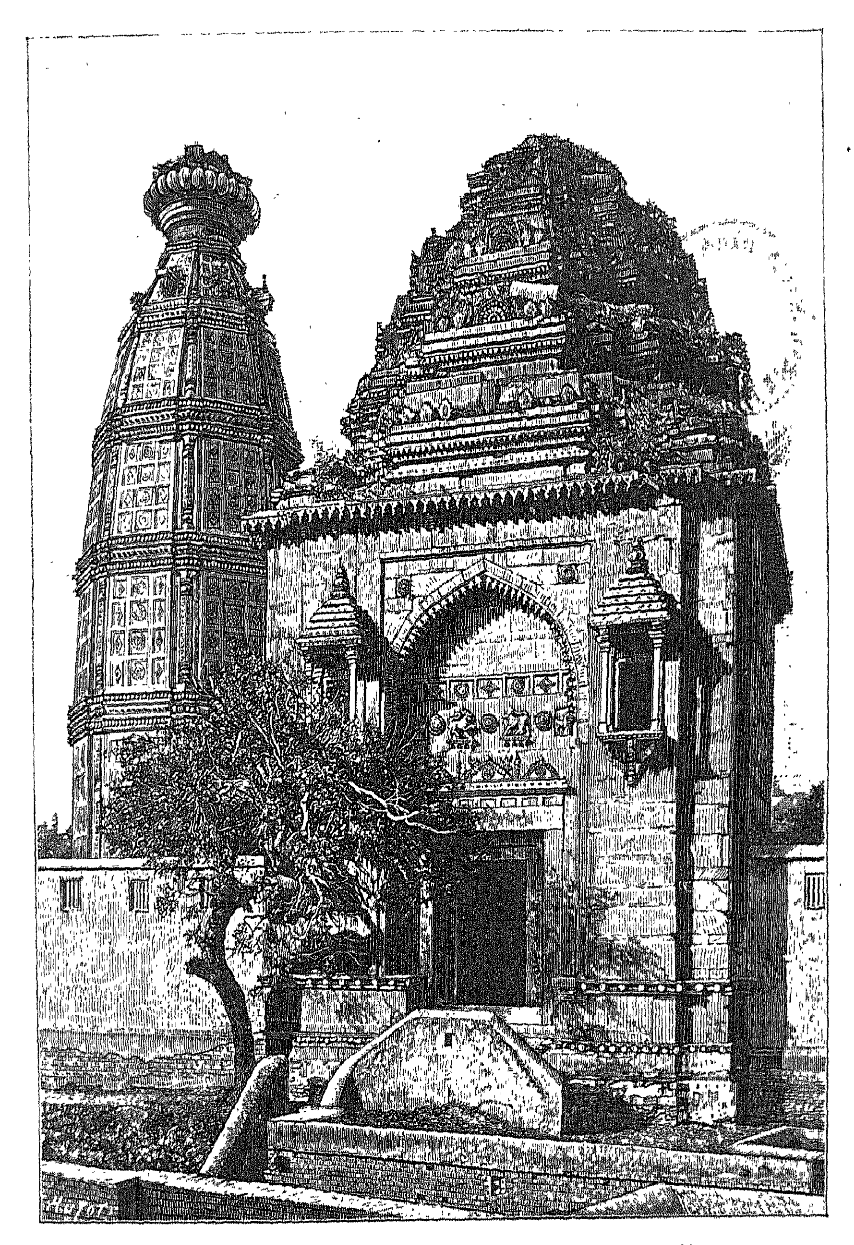


Fig. 83. — Temple de Binderaboun près de Muttra ; d'après une photographie.

L'existence politique des arabes était terminée. Ils vivaient encore par leur influence scientifique, artistique et religieuse, mais cette in-

fluence était contrebalancée par celle des Perses et des Hindous eux-mêmes. Il en résulta une fusion des styles dans laquelle il est facile de reconnaître que l'élément arabe, tout en restant vivant, ne domine plus.

Parmi les monuments les plus remarquables de cette nouvelle époque, il faut citer le mausolée de l'empereur Akbar, à Secundra, près de Delhi, construit vers l'an 1600 environ de l'ère chrétienne. Commencé du vivant d'Akbar, il ne fut terminé que sous l'empereur Shah Jehan.

Akbar, arrière-petit-fils de Tamerlan, fut l'un des plus grands souverains que l'Inde ait possédés; et, sous son règne, qui dura de 1550 à 1605, elle atteignit un degré de prospérité qu'elle n'a plus connu. Ce fut l'âge d'or de l'architecture dans l'Inde. Ce prince avait, en effet, une véritable passion pour les monuments. A partir de 1560, il consacra dix ans à faire construire dans un désert, près d'Agra, la ville et les palais de Futtehpore, dont les ruines admirables font songer à ces villes mortes dont nous parlent les *Mille et une nuits*. Fatigué bientôt du climat, il déménagea avec toute la population et abandonna au désert sa capitale nouvelle, ses palais et ses mosquées. Depuis cette époque, cette magnifique cité, que de grands États européens s'honoreraient d'avoir pour capitale, n'a eu pour habitants que des tigres et quelques anachorètes.

Ce même Akbar ne se bornait pas uniquement à cultiver l'architecture; il s'occupait beaucoup aussi de questions philosophiques. Assez indifférent en matière de religion, et partant fort tolérant, il eut un jour l'idée de fondre tous les cultes en un seul, et réunit en congrès les prêtres de toutes les religions connues, y compris des missionnaires chrétiens, pour leur exposer son projet. Akbar oubliait malheureusement que chacun de ses auditeurs étant convaincu être en possession de la vérité absolue alors que son voisin était plongé dans l'erreur, aucune conciliation n'était possible. Les seuls arguments qu'échangèrent les sectateurs de ces différents cultes se bornèrent naturellement à d'abondantes invectives. Il n'y a pas d'exemple dans l'histoire qu'une religion ait été fondée par une réunion d'individus discutant froidement suivant

les lois habituelles de la raison. Akbar vit ainsi qu'un souverain assez puissant pour faire naître à sa volonté une ville et des palais dans un désert, ne pouvait rien contre ces puissants fantômes qui règnent en maîtres sur le cœur de l'homme.

Le Tâdj Mahal, à Agra. — La ville d'Agra possède plusieurs monuments remarquables de l'art hindo-persan-arabe, et notamment le

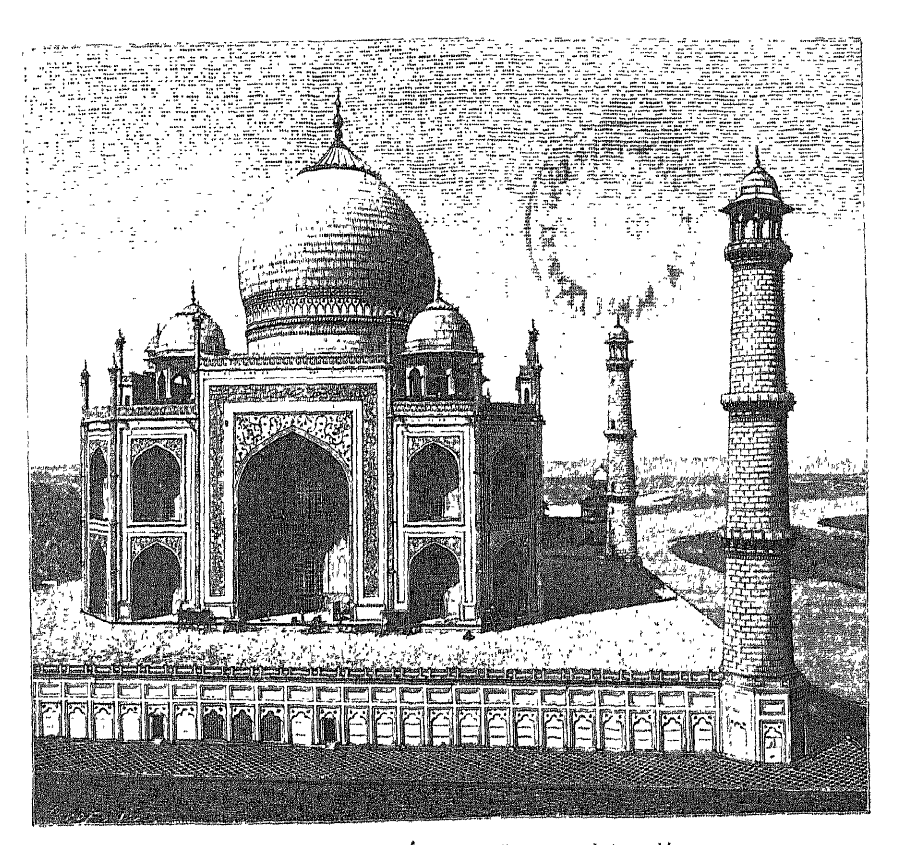


Fig. 84. — Le Tâdj Mahal à Agra; d'après une photographie.

célèbre mausolée Tâdj Mahal, dont la description complète exigerait plus d'un volume. Ce monument fut commencé en 1631 par l'empereur Shah Jehan pour servir de tombeau à une femme de la perte de laquelle il ne pouvait se consoler, et à laquelle il résolut d'édifier le plus beau monument que les hommes eussent jamais connu. Il établit un concours entre tous les architectes de l'Orient, et mit à contribution les contrées les plus éloignées pour obtenir les pierres rares

ou précieuses dont cet édifice est construit. On dépensa, dit-on, dans cette œuvre gigantesque 60 millions, sans compter le travail des ouvriers, qui fut gratuit. 20,000 ouvriers par jour y furent occupés pendant 22 ans, suivant Tavernier. En triplant la somme précédente on n'arriverait certainement pas à construire un monument semblable en Europe.

L'édifice, dont nous donnons des dessins exacts, mais tout à fait insuffisants cependant pour en montrer la beauté, est construit en marbre blanc, et s'élève au centre d'une grande plate-forme formant un piédestal de marbre de 5 mètres de hauteur et de 100 mètres de côté. Il porte quatre minarets à ses angles et plonge par une de ses faces dans le fleuve qui baigne ses pieds; les autres faces dominent des jardins dont la végétation luxuriante leur forme un cadre magnifique. Ces jardins sont entourés d'un mur crénelé. On y pénètre par une porte monumentale de style persan.

Le Tâdj Mahal a des dimensions gigantesques. Le sommet de sa coupole s'élève à plus de 80 mètres au-dessus du sol. Quatre portails de 20 mètres de hauteur lui donnent accès. Au centre de l'édifice se trouve le tombeau de l'épouse chérie de Shah Jehan et de celui de cet empereur.

Tous les voyageurs ont considéré cet admirable monument comme une des merveilles du monde. Voici comment s'exprime notamment un auteur anonyme dont j'ai trouvé, dans le *Magasin pittoresque*, la relation accompagnée d'un dessin fait d'après une miniature indienne presque aussi exact que les photographies.

« Tout est en marbre et du plus beau poli et l'œil ébloui a peine à supporter l'éclat de ces immobiles merveilles quand elles sont inondées de la lumière du jour. Le pâle flambeau de la lune convient mieux à ce magnifique ensemble. — Les pans de marbre fouillés avec une délicatesse incroyable, en fleurs, en feuillages, en rosaces, en arabesques capricieuses : les colonnettes élancées, les riches encadrements, les galeries découpées à jour, véritables dentelles d'albâtre, les mosaïques au fini précieux, aux vives couleurs, les inscriptions en marbre noir, tout ce que l'art pouvait se permettre, il l'a produit avec profusion et avec la perfection la plus complète dans ce lieu enchanté. »

« Les deux cénotaphes en marbre blanc sont surchargés d'inscriptions et d'ornements combinés avec un art et une élégance extrêmes. Les

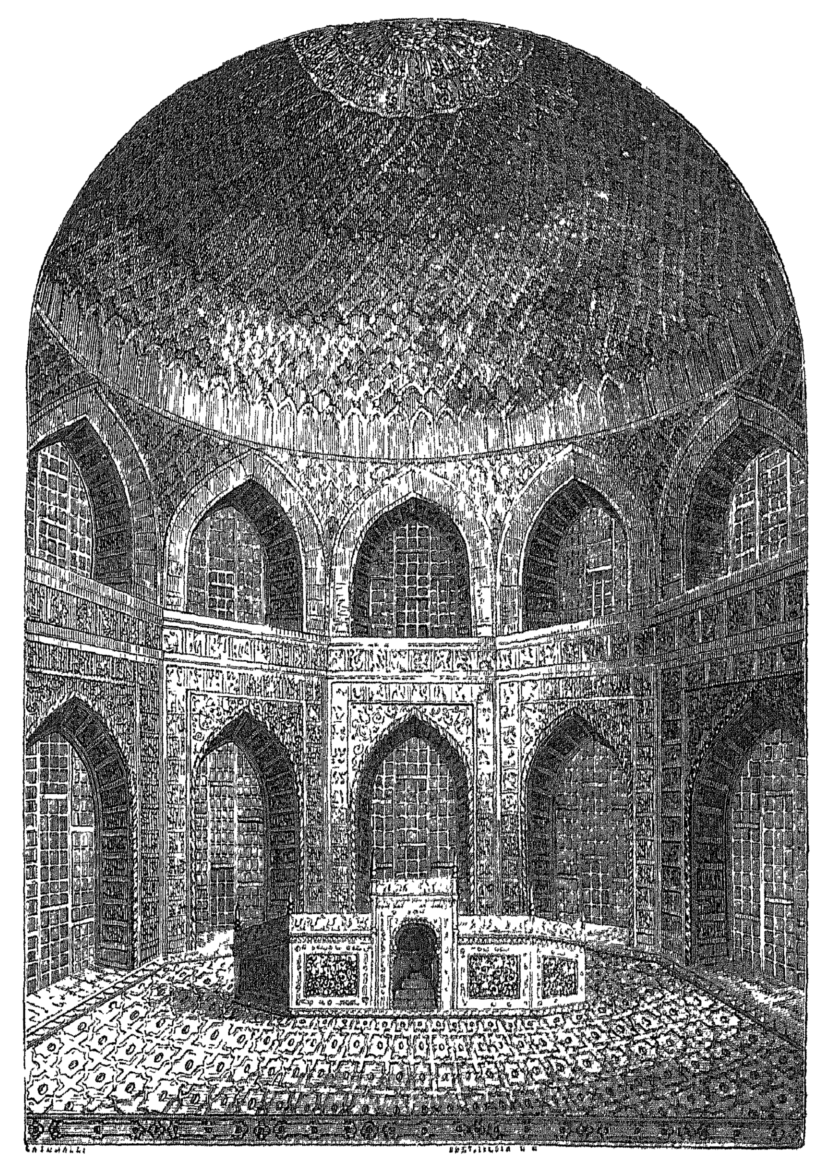


Fig. 85. — Grande salle octogone et dôme dans l'intérieur du Tâdj.

fleurs en mosaïque qui en bordent toutes les moulures de la base au sommet sont du plus beau travail. Chaque fleur se compose de plus de cent pierres fines et polies dont les couleurs assorties reproduisent celles de la fleur que l'artiste a voulu représenter. Ces pierres fines sont : la lazulite

l'agate, la cornaline, le jaspe sanguin, diverses espèces de quartz, de porphyre, de marbre jaune doré, etc.. Le pourtour de l'octogone et celui des chambres environnantes sont décorés en bas de panneaux sculptés en marbre blanc de 1 mètre 30 de hauteur avec encadrements en mosaïque, les uns représentant des fleurs, les autres des vases avec des fleurs en relief; on trouve de ces panneaux sculptés au bas des voûtes qui forment les portails d'entrée. Ces portails sont décorés en outre d'inscriptions arabes en marbre noir. »

Ce palais est un des rares monuments musulmans qui aient échappé

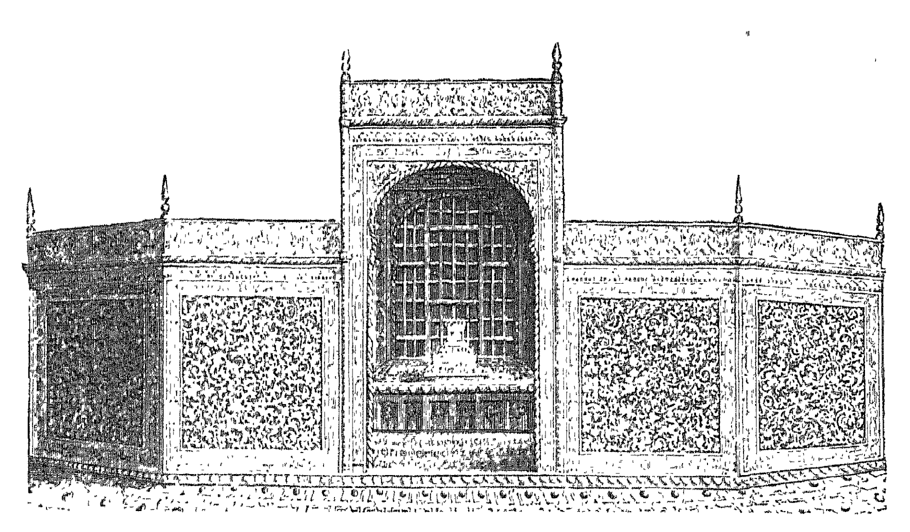


Fig. 86. — Balustrade en marbre blanc ciselé entourant les cénotaphes de Shah Jehan et de sa femme, au Tâdj.

aux habitudes de destruction méthodique des Anglais; mais ce fut un pur hasard. Comme il ne rapportait rien, un gouverneur anglais, lord Bentinck, proposa d'en tirer de l'argent en le démolissant et en mettant ses matériaux en vente. Il s'agissait pourtant d'un édifice dont on a dit qu'il valait à lui seul le voyage de l'Inde et qui est certainement un des plus remarquables monuments qui aient jamais été construits par la main des hommes. Mais ce sont là des impressions d'artistes n'entendant rien aux mœurs commerciales. Ces dernières envahissent assez vite le monde pour qu'on puisse déjà pressentir une époque où la Vénus de Milo sera vendue pour fabriquer du mortier.

Moti Musjid, ou mosquée des Perles, à Agra. — Parmi les monu-

ments remarquables d'Agra, je citerai encore la Moti Musjid, qui appartient au style de l'époque de Shah Jehan. Elle fut élevée par ce souve-

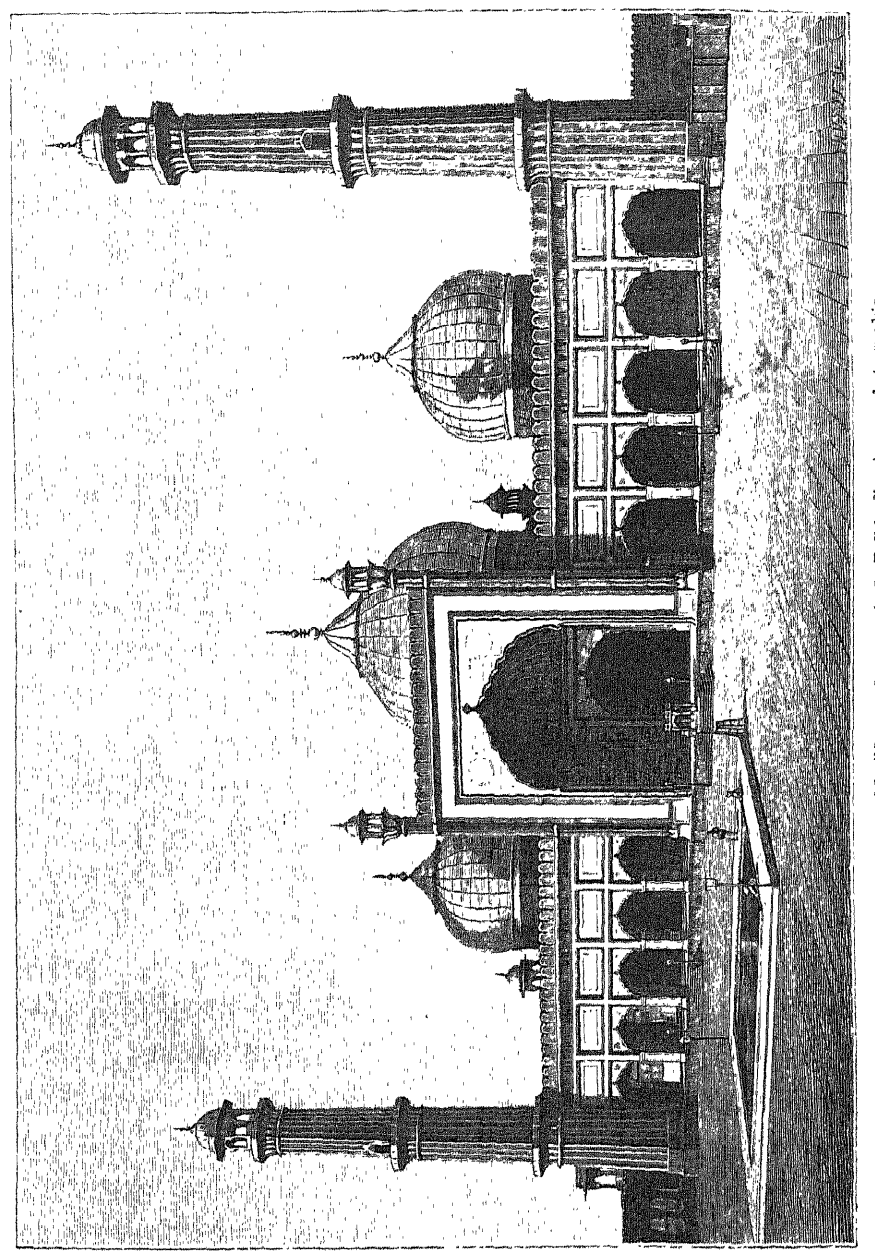


Fig. 87. — Jumma-Musjid, grande mosquée de Delhi; d'après une photographie.

rain en 1656. L'évêque Hébert disait, après l'avoir visitée, être humilié de voir que jamais les architectes de sa religion ne sauraient rien faire d'égal à ce temple d'Allah.

Jumma Musjid, à Delhi. — La ville de Delhi renferme plusieurs monuments de l'art mahométan de l'époque des Mongols, dont nous allons énumérer sommairement quelques-uns. Nous citerons d'abord la Jumma Musjid, ou grande mosquée, construite en 1060 de l'hégire (1650 de J.-C.). Ce magnifique monument est placé sur le sommet d'une immense esplanade, à laquelle conduisent de gigantesques escaliers aboutissant à une porte monumentale de style persan. La mosquée est bâtie en grès rouge; la façade est couverte de marbres blancs et noirs très intelligemment combinés. Comme dans les monuments précédents, les arts hindou, arabe et persan y sont amalgamés. Notre gravure donne une idée suffisante de sa forme extérieure.

Palais du grand Mogol, à Delhi, ou Fort de Shah Jehan. — Ce palais, construit par Shah Jehan, fut terminé en 1058 de l'hégire (1648 de J.-C.). Il passait pour le plus beau palais musulman existant dans l'Inde et dans la Perse. Les mosaïques des salles faisaient de chacune d'elles une véritable pièce d'orfèvrerie.

Épargné par les barbares qui ont, à plusieurs reprises, pillé Delhi, ce palais célèbre, une des plus riches merveilles du monde, n'a pas trouvé grâce devant les Anglais. Ils ont détruit toutes les parties qui ne pouvaient pas être utilisées, et ont bâti avec ses matériaux et à sa place de belles casernes. Ils n'ont respecté que les salles qui pouvaient leur être de quelque utilité. Ces dernières étant ornées de mosaïques et d'ornements trop délicats pour qu'on pût les nettoyer facilement après qu'elles eurent été transformées en écuries, ou en dortoirs pour les soldats, on recouvrit soigneusement leurs parois d'un badigeonnage à la chaux. Cet acte de véritable sauvagerie, dont eût rougi le plus brutal des barbares, causa une telle explosion d'indignation, que les nouveaux maîtres de l'Inde durent se résigner à gratter le produit de leur petit travail. Ce qu'ils ont ainsi épargné suffit à donner une idée de ce que le palais pouvait être avant sa destruction, et le lecteur pourra en juger facilement par la reproduction de l'une des salles que nous donnons dans cet ouvrage : « L'intérieur, dit M. Rousselet, est d'une richesse inouïe, les piliers, les arches, les cordons de la voûte sont

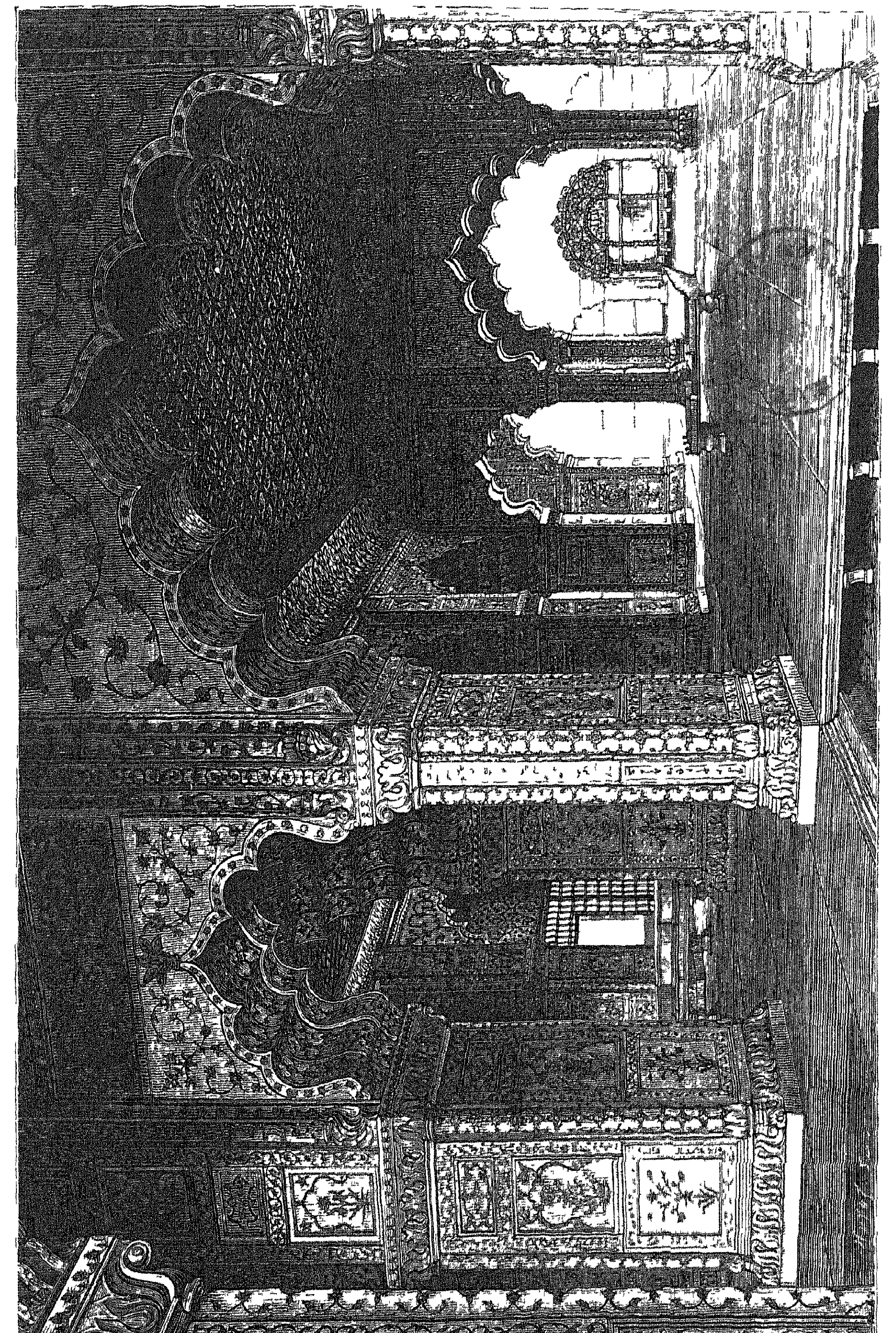


Fig. 88. — Intérieur de l'une des salles du palais des rois Mogols à Delhi, d'après une photographie.

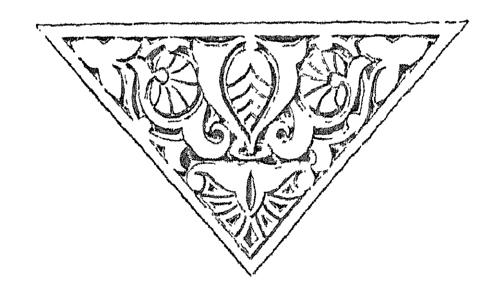
brodés de merveilleuses arabesques dessinées avec des pierres précieuses incrustées dans le marbre. Le soleil se jouant à travers les arcades sur ces ravissantes mosaïques semble donner la vie à ces guirlandes de fleurs de lapis-lazuli, d'onyx, de sardoines et mille autres pierres fines. »

Ce palais célèbre a été visité au temps de sa splendeur par deux Français, l'un médecin, Bernier, l'autre orfèvre, Tavernier. Leurs descriptions, publiées en 1670 et 1677, donnent les détails des richesses qu'il contenait. L'orfèvre Tavernier eut l'autorisation d'examiner et de dessiner toutes les pierres précieuses du grand Mogol. Il a donné l'estimation et les dessins des plus importantes dans son livre. Le palais contenait sept trônes recouverts de diamants. Le plus important de ces sept trônes est estimé par lui à *cent soixante millions cinq cent mille francs.*

Il est facile, avec les documents que nous venons d'énumérer et les descriptions laissées par les anciens auteurs, de se faire une idée de ce que devait être la cour des souverains de l'Inde à une époque correspondant à peu près à celle où régnait en France le roi Louis XIII. Le voyageur qui approchait de Delhi apercevait de loin, se profilant sur l'azur du ciel, une forêt de coupoles et de minarets. Après avoir pénétré dans la ville il contemplait des centaines de palais et de monuments aux formes féeriques recouverts d'émaux de toutes couleurs dont la peinture seule pourrait redire la majestueuse beauté. Pour voir le maître de tant de merveilles, il n'avait qu'à s'informer de l'heure à laquelle le souverain se rendait à la mosquée et pouvait, en attendant, jeter un coup d'œil sur des jardins, où des kiosques, couverts de mosaïques et ouvragés comme de la dentelle, se détachaient sur le fond sombre de bosquets de jasmins, d'orangers, de citronniers, d'arbres odorants inconnus à nos climats, et reflétaient leurs masses de marbre dans des bassins aux eaux profondes.

Pendant qu'il admirait ces choses merveilleuses en se disant que les génies des *Mille et une nuits* n'avaient jamais rien pu créer de plus beau, le bruit de milliers de cymbales éclatant dans le silence annonçait que l'empereur allait venir. De la porte monumentale du palais sortaient bientôt une foule de serviteurs vêtus de pagnes aux brillantes couleurs,

de guerriers aux armures étincelantes, d'esclaves à la peau bronzée, aux chevilles entourées d'anneaux d'argent, soutenant des palanquins finement ouvragés abrités par des parasols de velours. Puis, au milieu d'un cortège de cavaliers hindous, persans et turcomans dont les cimeterres d'acier flamboyaient comme des flammes, de grands seigneurs et de dignitaires vêtus de costumes resplendissants d'or, d'argent et de pierreries, s'avançait d'un pas majestueux un éléphant gigantesque portant, sous un dais de soie semée de diamants et d'émeraudes, le tout-puissant empereur. La foule se prosternait devant ce grand Mogol, ombre vivante et redoutable de Dieu sur la terre, seigneur absolu de quinze royaumes : roi d'Agra, de Delhi, de Caboul, de Lahore, de Guzerat, de Malvate, du Bengale et d'Aymir, maître souverain de l'empire des Indes. A ses côtés, des courtisans agitaient des éventails de plumes de paon émergeant de longues gaines ciselées incrustées de pierreries; et, sur cette pompe asiatique, éblouissante de couleur et d'éclat, un soleil radieux lançait des pluies d'or.



CHAPITRE QUATRIEME.

LES ARABES EN EGYPTE.

§ 1 — L'ÉGYPTE AU MOMENT DE L'INVASION DES ARABES

L'étude des Arabes en Égypte présente un intérêt considérable. Ce pays est un de ceux où ils ont séjourné le plus longtemps fondé un de leurs plus importants empires et où leur influence a été le plus considérable. Rien n'est plus frappant que de voir ces descendants des antiques Égyptiens, qui avaient résisté à l'influence, si puissante pourtant des Grecs et des Romains, adopter la civilisation, la religion, la langue de leurs envahisseurs, au point de devenir complètement Arabes. En Perse et dans l'Inde, la civilisation arabe s'était mélangée à la civilisation ancienne, mais sans la détruire ; en Égypte, l'antique civilisation des Pharaons, de même que celle des Grecs et des Romains superposée à elle dans un petit nombre de villes disparut entièrement devant la nouvelle civilisation créée par les disciples du prophète.

L'étude des œuvres plastiques des Arabes en Égypte prouvera combien cette substitution a été complète. Bien que le pays fût couvert de nombreux monuments anciens, les Arabes ne leur ont rien emprunté.

Au point de vue ethnographique, l'étude des Arabes en Égypte présente également un intérêt très grand. Nous l'avons montré dans un précédent chapitre, en faisant voir que, malgré leur croisement, les

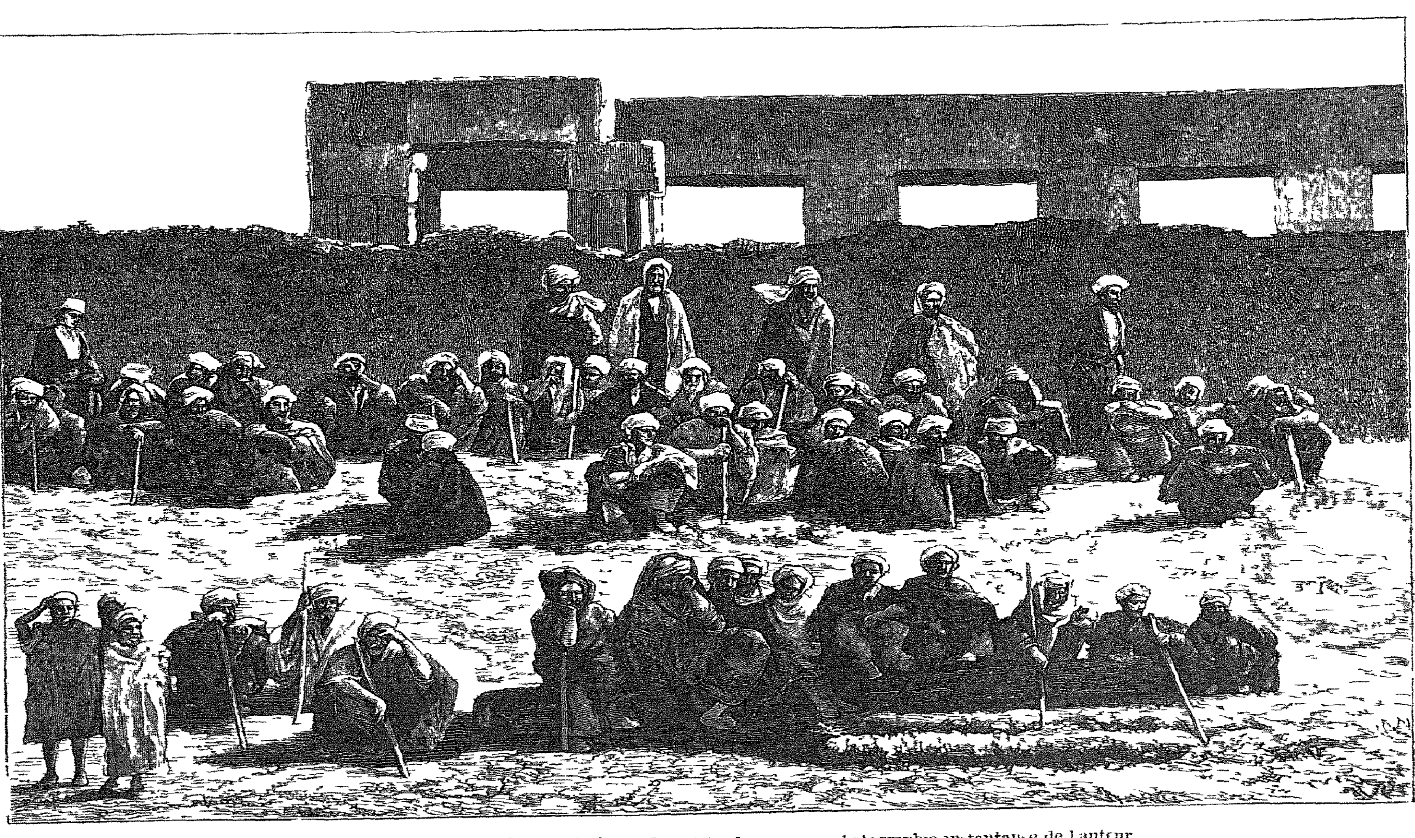


Fig 89 — Arabes des bords du Nil (haute Égypte), d'après une photographie instantanée de l'auteur

deux peuples ne donnèrent pas naissance à une race intermédiaire. Devenus Arabes par la langue, la religion et tous les éléments de la civilisation, les Égyptiens ne le devinrent pas par le sang. La ressemblance étroite qui existe aujourd'hui entre le fellah des bords du Nil et les figures de ses ancêtres gravées sur les monuments du temps des Pharaons, prouve que le sang de l'ancienne race a gardé toute sa puissance.

Lorsque les Arabes arrivèrent en Égypte, ils y trouvèrent des conditions de milieu et d'existence fort différentes de celles qu'ils avaient connues en Arabie et en Syrie : civilisation, population, sol et climat, tout était nouveau pour eux.

Pour comprendre les causes de la rapidité de la conquête de l'Égypte par les Arabes et de l'action qu'ils y exercèrent, il est indispensable de jeter un coup d'œil sur l'histoire de cette contrée et sur les conditions d'existence particulières qu'elle présente.

Les recherches modernes font remonter à 7 ou 8,000 ans certains monuments des anciens Égyptiens. Si loin pourtant qu'on ait pu remonter dans l'histoire, on voit ce peuple en possession d'une civilisation avancée.

Son origine nous est absolument inconnue, mais nous savons qu'elle fut antérieure à toutes celles qui fleurirent sur les rives de la Méditerranée et qu'elle existait sur les bords du Nil bien des siècles avant que les peuples de la Grèce vinssent lui emprunter ses croyances et ses arts.

Lorsque les recherches modernes firent revivre l'ancienne Égypte, on crut d'abord qu'elle n'avait jamais changé ; mais un examen plus attentif des monuments des diverses époques a montré qu'elle avait subi la loi commune de l'évolution des choses. Sa civilisation est cependant une de celles qui se sont modifiées le plus lentement. Tout semble fixe et éternel dans ses temples aux pylones gigantesques, dans ses pyramides qui ont défié les âges, dans ses momies qui bravent les lois du temps et jusque dans ses institutions sociales qui interdisaient tout changement.

On comprend qu'un peuple possédant une civilisation semblable ne devait pas subir facilement l'influence de maîtres étrangers. Les conquérants se succédaient : il restait invariable, et les regardait passer. Les Grecs et les Romains conquirent l'Égypte, mais ils renoncèrent eux-

mêmes à lui imposer leur influence. Les monuments, commencés par les Égyptiens, continués sans changement de style sous les Ptolémées et les Césars, prouvent combien l'ancienne civilisation resta vivante à travers les âges.

Lorsque les Arabes apparurent sur la scène du monde, l'Égypte était devenue depuis plusieurs siècles la proie de conquérants divers. Elle avait été envahie 332 ans avant J.-C. par Alexandre, qui en avait chassé les



Fig. 90. — Palmiers de Gizeh, d'après une photographie.

Perses et avait fondé Alexandrie. En 306, un des généraux du conquérant, Ptolémée Soter, s'était proclamé roi d'Égypte et avait fondé une dynastie qui dura 274 ans, et dont le dernier souverain fut la célèbre Cléopâtre. L'an 30 avant J.-C., après la bataille d'Actium, où Cléopâtre et Antoine avaient été vaincus par Octave, l'Égypte était devenue province romaine. Enfin, lors du partage de l'empire romain, à la mort de Théodose, en 395, elle fit partie de l'empire d'Orient, et y resta jusqu'à l'an 640 de J.-C., époque de l'invasion des Arabes.

Sous les Ptolémées, l'Égypte avait continué ses anciennes traditions

et vécu très prospère. Alexandrie était devenue un puissant foyer d'activité commerciale et intellectuelle. L'architecture produisait des monuments importants dans le style de ceux des Pharaons. Quelques-uns, tels que ceux de l'île de Philæ, subsistent encore et nous prouvent, comme nous le faisions remarquer plus haut, que tous les conquérants nouveaux avaient accepté les traditions égyptiennes. En dehors des villes gréco-romaines, comme Alexandrie, l'influence de tous ces maîtres divers ne se fit que bien faiblement sentir.

Lorsque le christianisme devint la religion officielle de Constantinople, l'empereur Théodose fit abattre, en 389, tous les temples et statues des anciens dieux de l'Égypte, et tout ce qui pouvait rappeler ces derniers. Les monuments trop solidement construits pour pouvoir être détruits facilement eurent leurs inscriptions et leurs personnages martelés.

L'Égypte est encore couverte des débris de cette fanatique dévastation. Ce fut un des plus tristes actes d'intolérance et de vandalisme qu'ait connus l'histoire. Il est regrettable d'avoir à constater qu'un des premiers actes des propagateurs de la religion nouvelle, qui venait remplacer les anciens dieux de la Grèce et de Rome, fut la destruction de monuments que la plupart des conquérants avaient respectés depuis cinq mille ans.

Cet acte de vandalisme entraîna comme conséquence rapide l'anéantissement de la civilisation égyptienne. La science des hiéroglyphes se perdit entièrement et ne fut retrouvée que de nos jours. L'Égypte devint forcément chrétienne, mais elle tomba dans un état de décadence, qui ne fit que s'accentuer chaque jour jusqu'à l'arrivée des Arabes.

Quand la conquête de l'Égypte fut tentée par le lieutenant du deuxième successeur de Mahomet, elle avait pour maître l'empereur de Constantinople, Héraclius. Son état était des plus misérables ; elle était devenue le champ de bataille des nombreuses sectes chrétiennes qui pullulaient à cette époque, s'excommuniaient réciproquement et se livraient d'éternels combats.

Ensanglantée chaque jour par les dissensions religieuses, ruinée par les exactions des gouverneurs, l'Égypte professait une haine profonde pour ses tristes maîtres, et devait recevoir comme des libérateurs ceux

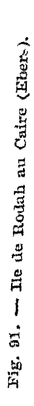


Fig. 91. — Ile de Rodah au Caire (Ebers).

qui l'arracheraient aux mains des empereurs de Constantinople. C'est aux Arabes que fut réservé ce rôle.

Telle était la situation de l'Égypte au moment où parurent les disciples du prophète. Il nous reste à examiner maintenant les conditions d'existence particulières que cette contrée présente.

Pour connaître ces conditions d'existence ainsi que les caractères de la race qui habitait la terre des Pharaons, nous n'avons qu'à nous transporter sur les rives du Nil. Le sol de l'Égypte est tellement spécial, le milieu tellement identique à lui-même depuis les temps les plus reculés de l'histoire, que la vie semble y revêtir des formes immuables. Décrire l'Égypte et les populations du Nil d'aujourd'hui, c'est les montrer telles qu'elles étaient lorsque les Arabes apparurent dans cette contrée.

L'Égypte, nul ne l'ignore, est uniquement constituée par l'étroite vallée formée en plein désert par le Nil. Depuis la première cataracte, c'est-à-dire depuis la frontière de la Nubie, jusqu'à la mer, cette bande de terre présente une longueur d'environ 200 lieues en ligne droite, et de plus de 300 en suivant tous les contours du fleuve.

Resserrée à sa partie supérieure au point de n'avoir que 5 kilomètres de largeur, la vallée du Nil atteint 20 à 25 kilomètres dans sa partie moyenne, et ne se développe en une vaste plaine que dans la région où le fleuve approche de son embouchure. Il se divise alors en deux branches écartées en forme de V. Entre ces deux branches se trouve une plaine nommée delta, par suite de sa ressemblance avec la lettre grecque de ce nom. Le triangle ainsi formé a 40 lieues environ dans sa plus grande longueur et 60 dans sa plus grande largeur, c'est-à-dire du côté de la mer.

La terre d'alluvion qui constitue l'Égypte est d'une fertilité extrême; elle n'a besoin que d'être arrosée pour être fécondée; et le Nil, en débordant, se charge lui-même de cet arrosement. Un système d'irrigation, contemporain sans doute des premiers Pharaons, permet de répandre les eaux sur toutes les parties du sol que le Nil n'atteint pas lui-même.

La fertilité de ce sol merveilleux est telle, qu'il donne sur beaucoup de points trois récoltes par an. Ces récoltes sont obtenues presque sans

travail, car le sol n'a pas besoin, le plus souvent d'être labouré, pour recevoir la semence qu'on lui confie. Il produit cependant beaucoup plus que partout ailleurs : la terre rapporte, en effet, pour le froment quinze

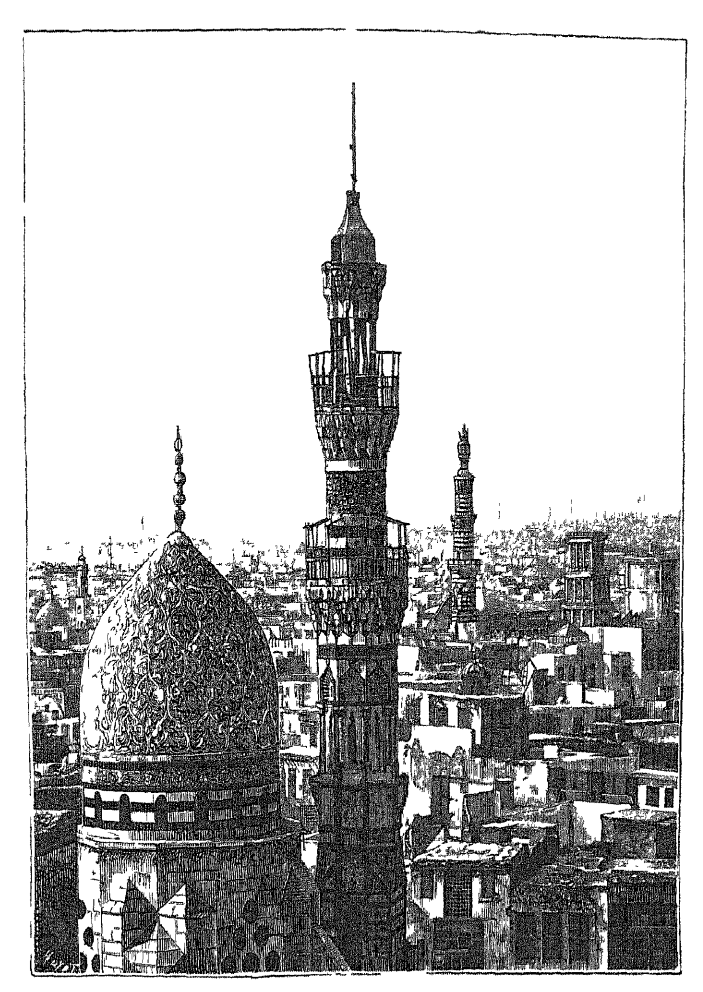


Fig. 92. — Vue du Caire; d'après une photographie. On voit la mosquée de Kaït bey au premier plan.

fois le produit de sa semence, alors que dans nos provinces françaises le produit varie entre quatre et dix fois seulement *.

Sous le chaud climat de l'Égypte **, l'alimentation n'a pas besoin

* D'après des renseignements que j'ai recueillis dans la haute Égypte auprès de plusieurs négociants, les terres rapporteraient en moyenne 12 0/0 tous frais payés. Le prix des céréales est cependant assez bas pour qu'il y ait intérêt à les expédier en Angleterre, bien que le prix de transport dépasse souvent 30 0/0 de leur valeur.

** Dans la haute Égypte il ne pleut presque jamais et la température, même en hiver, est toujours très

d'être abondante, les vêtements bien chauds, ni les demeures bien closes; aussi la vie y est-elle facile*. La nourriture du fellah se borne à quelques morceaux de galette plate desséchée, faite de farine et d'eau, et à quelques fruits et légumes. Sa maison est une modeste cabane faite simplement de limon du Nil mélangé de paille. Son vêtement se réduit à une grande chemise de toile bleue. Pour les enfants, ce costume déjà très simple est supprimé entièrement, et jusqu'à 14 ou 15 ans, ils vont entièrement nus. Cette simplification s'étend du reste souvent aux hommes : j'ai fréquemment rencontré dans la haute Égypte, et notamment sur les frontières de la Nubie, des laboureurs dont l'unique costume consistait en une ceinture d'étoffe de quelques centimètres de largeur passée autour de la taille. De nos jours, où la vie a pourtant très renchéri, la dépense annuelle totale d'un paysan égyptien, en y comprenant tout son vêtement, varie, suivant sa position, de 70 à 120 francs. La journée d'un travailleur des champs dépasse rarement 50 centimes. A Louxor, mon guide Achmet, qui appartenait déjà à la partie un peu élevée de la population, m'a assuré qu'il vivait très convenablement, lui, sa femme et quatre enfants, avec 400 francs par an.

Les procédés de culture et d'exploitation, en Égypte, sont restés aujourd'hui ce qu'ils étaient au temps des Pharaons, et on n'entrevoit pas qu'il puisse y avoir avantage à les modifier. Les méthodes les plus savantes de culture seraient inutiles dans une contrée où le Nil et le soleil dispensent d'engrais et de labourage.

élevée. J'ai relevé en novembre et décembre 1882 la température jour par jour à midi entre Siout et Thèbes. Le minimum du thermomètre à l'ombre a été de 19° 4, le maximum 27° 3.

* Elle l'a été du moins jusqu'au jour où les Turcs et plus tard les Européens se sont abattus sur le fellah. Après ne lui avoir laissé de ses récoltes que le strict nécessaire pour l'empêcher de mourir de faim, on a commencé à entamer ce strict nécessaire, bien peu de chose pourtant, et aujourd'hui la plupart des paysans en sont réduits à se nourrir exclusivement d'herbages. Ils jouissent en échange des bienfaits de la civilisation, bienfaits consistant pour eux à savoir qu'il y a bien loin, bien loin, une grande ville, appelée le Caire, où il y a de belles rues et des gens très riches. Bien que la population des rives du Nil soit d'une douceur et d'une résignation qui dépassent ce qu'on pourrait croire, elle a accueilli avec une explosion d'enthousiasme facile à comprendre le mouvement insurrectionnel récent qui prenait comme drapeau l'expulsion de tous les étrangers. Le fellah qu'on oblige, à coups de trique, à travailler sans relâche pour enrichir des spéculateurs financiers turcs et européens généralement fort véreux, l'Hindou réduit à la plus noire misère par les nouveaux maîtres de l'Inde, doivent se dire parfois que les nations civilisées modernes poussent l'art d'exploiter les peuples qu'elles envahissent à un degré qui eût rendu jaloux ces tyrans des vieux âges dont parle avec indignation l'histoire.

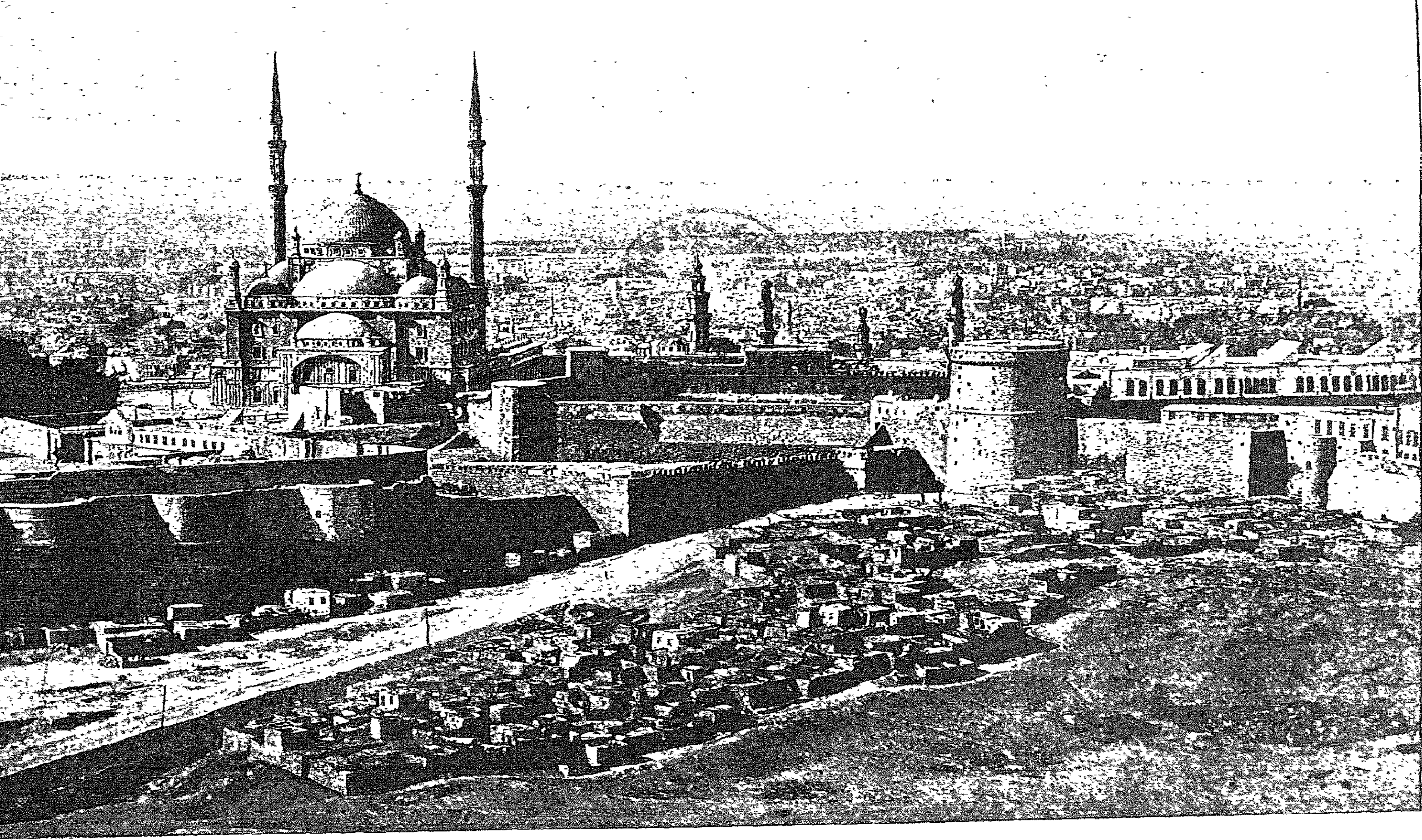


Fig. 93. — Le Caire. Vue de la citadelle et de la mosquée Mehemet Ali ; d'après une photographie.

L'aménagement de plus en plus perfectionné des eaux du fleuve par la multiplication des canaux est le seul point qu'on puisse améliorer, et qu'il y ait du reste utilité d'améliorer. Toutes les parties de l'Égypte où on peut amener de l'eau du Nil sont par ce seul fait soustraites au désert et rendues fertiles.

Une aussi riche contrée devait produire une impression profonde sur des peuples venus des arides déserts de l'Arabie. Les deux lettres suivantes échangées entre Omar et son lieutenant Amrou montrent à quel point ils appréciaient leur conquête.

Le khalife Omar, successeur d'Abou-Bekr, à Amrou, son lieutenant.

« Amrou, ce que je désire de toi à la réception de la présente, c'est que tu me fasses un tableau de l'Égypte assez exact, pour que je puisse m'imaginer voir de mes propres yeux cette belle contrée. Salut. »

Réponse d'Amrou :

« O prince des fidèles, peins-toi un désert aride et une campagne magnifique au milieu de deux montagnes, dont l'une a la forme d'un monticule de sable, et l'autre celle du ventre d'un cheval maigre, ou bien du dos d'un chameau.

« Telle est l'Égypte : toutes ses productions et toutes ses richesses depuis Isoar jusqu'à Mancha (depuis Assouan jusqu'aux frontières de Ghaza) viennent d'un fleuve béni, qui coule avec majesté au milieu d'elle ; le moment de la crue et de la diminution de ses eaux est aussi réglé que le cours du soleil et de la lune.

« Il y a un temps fixe où toutes les sources de l'univers viennent payer à ce roi des fleuves le tribut auquel la Providence les a assujetties envers lui. Alors les eaux augmentent, elles sortent de leur lit, et elles arrosent la surface de l'Égypte pour y déposer un limon productif.

« Il n'y a plus de communication d'un village à l'autre que par le moyen de barques légères, aussi innombrables que les feuilles du palmier.

« Ensuite, lorsqu'arrive le moment où les eaux cessent d'être nécessaires à la fertilisation du sol, ce fleuve docile rentre dans les bornes que le destin lui a prescrites, pour laisser recueillir les trésors qu'il a cachés dans le sein de la terre.

« Un peuple protégé du ciel, et qui, semblable à l'abeille, ne paraît destiné qu'à travailler pour les autres, sans profiter lui-même du fruit de ses peines et de ses sueurs, ouvre légèrement les entrailles de la terre, et y dépose des semences, dont il attend la prospérité de la bienfaisance de cet Être suprême qui fait croître et mûrir les moissons ; le germe se développe, la tige s'élève, son épi se forme par le secours d'une rosée bénigne qui supplée aux pluies, et qu'entretient le suc nourricier dont le sol s'est abreuvé.

« A la plus abondante récolte succède tout à coup la stérilité. C'est ainsi que l'Égypte

offre successivement, ô prince des fidèles, l'image d'un désert aride et sablonneux, d'une plaine liquide et argentée, d'un marécage couvert d'un limon noir et épais, d'une prairie verte et ondoyante, d'un parterre orné des fleurs les plus variées, et d'un vaste champ couvert de moissons jaunissantes. Béni soit à jamais le nom du Créateur de tant de merveilles !

« Trois déterminations contribuent essentiellement à la prospérité de l'Égypte et au bonheur de ses enfants ! La première est de n'adopter aucun projet tendant à augmenter l'impôt ; la seconde, d'employer le tiers des revenus à l'augmentation et à l'entretien des canaux, des digues et des ponts, et la troisième de ne lever l'impôt qu'en nature sur les fruits que la terre produit. Salut. »

Le fleuve qui fait la fortune de l'Égypte en fait aussi parfois la misère. Lorsque l'inondation ne s'élève pas à un niveau suffisant, une cruelle famine sévit sur le pays. Si la sécheresse dure plusieurs années, beaucoup de cultivateurs n'ont d'autre ressource que de mourir de faim. Les historiens arabes nous ont conservé le récit d'une épouvantable famine, survenue en 462 de l'hégire (1069 de notre ère), pendant la domination arabe. Depuis cinq ans, la crue du Nil avait été insuffisante, et plusieurs guerres avaient empêché de faire venir du blé du dehors. La famine devint telle qu'un œuf se vendait 15 francs, un chat 45 francs. On mangea d'abord les dix mille chevaux ou chameaux du khalife. Le vizir s'étant rendu un jour à la mosquée, monté sur une mule, fut jeté à bas de sa monture, et cette dernière mangée, sous ses yeux ; on exécuta les auteurs de cette agression, mais leurs cadavres furent également mangés. La famine continuant toujours, les habitants se dévorèrent entre eux ; les femmes et les enfants qui se risquaient à sortir, étaient aussitôt saisis au passage et dévorés vivants malgré leurs hurlements. On montra pendant longtemps une femme qui avait été délivrée, après avoir été partiellement mangée, et avait eu la chance de survivre à cette opération.

§ 2. — CONQUÊTE DE L'ÉGYPTE PAR LES ARABES.

Ce fut l'an 18 de l'hégire (639 de J.-C.) qu'Amrou, lieutenant du khalife Omar, pénétra en Égypte. Nous avons dit déjà combien sa conduite envers la population envahie fut habile. Laissant aux Égyptiens

leur religion, leurs lois, leurs usages, il ne leur demanda en échange de la paix et de la protection qu'il leur assurait, que le paiement régulier d'un tribut annuel de 15 francs par tête. Ces conditions furent acceptées avec empressement. Il n'y eut que la partie de la population composée de Grecs, c'est-à-dire les soldats, les fonctionnaires et le clergé, qui refusa de se soumettre aux envahisseurs. Réfugiés à Alexandrie, ils y soutinrent un siège de quatorze mois qui coûta la vie à vingt-trois mille Arabes.

Malgré ces pertes importantes, Amrou se montra très indulgent pour les habitants de la grande cité; il leur épargna tout acte de violence et ne chercha qu'à se concilier leur affection, en recevant toutes leurs réclamations et tâchant d'y faire droit. Il fit réparer les digues et les canaux et consacra des sommes importantes aux grands travaux publics. Quant au prétendu incendie de la bibliothèque d'Alexandrie, un tel vandalisme était tellement contraire aux habitudes des Arabes, qu'on peut se demander comment une pareille légende a pu être acceptée pendant si longtemps par des écrivains sérieux. Elle a été trop bien réfutée à notre époque, pour qu'il soit nécessaire d'y revenir. Rien n'a été plus facile que de prouver, par des citations fort claires, que, bien avant les Arabes, les chrétiens avaient détruit les livres païens d'Alexandrie avec autant de soin qu'ils avaient renversé les statues, et que par conséquent il ne restait plus rien à brûler.

Cette prise d'Alexandrie était aussi importante pour les Arabes que celle de Jérusalem. Elle leur assurait la conquête définitive de l'Égypte et devenait pour eux une puissante source de richesse en même temps qu'un solide point d'appui pour de nouvelles conquêtes.

Pour comprendre l'importance de la prise d'Alexandrie et le retentissement qui en résulta dans le monde, il est utile d'indiquer brièvement ce qu'était cette cité à l'époque de l'apparition des Arabes en Égypte.

Depuis sa fondation par Alexandre (332 ans avant J.-C.), jusqu'à sa conquête par Amrou, c'est-à-dire pendant mille ans, Alexandrie avait été une des premières villes du monde. Centre du commerce de toute la Méditerranée, elle pouvait être considérée comme la seconde

ville de l'empire d'Orient. Constantinople seule, l'emportait sur elle. Sous les Ptolémées, Alexandrie avait attiré les savants et les philosophes les plus renommés du monde; elle possédait les bibliothèques et les écoles les plus célèbres; mais cette prospérité scientifique ne dura pas longtemps; et quand les Romains, conduits par César, y débarquèrent, 48 ans avant J.-C., elle languissait depuis longtemps.

Sous la domination romaine, Alexandrie reprit un nouvel essor, et

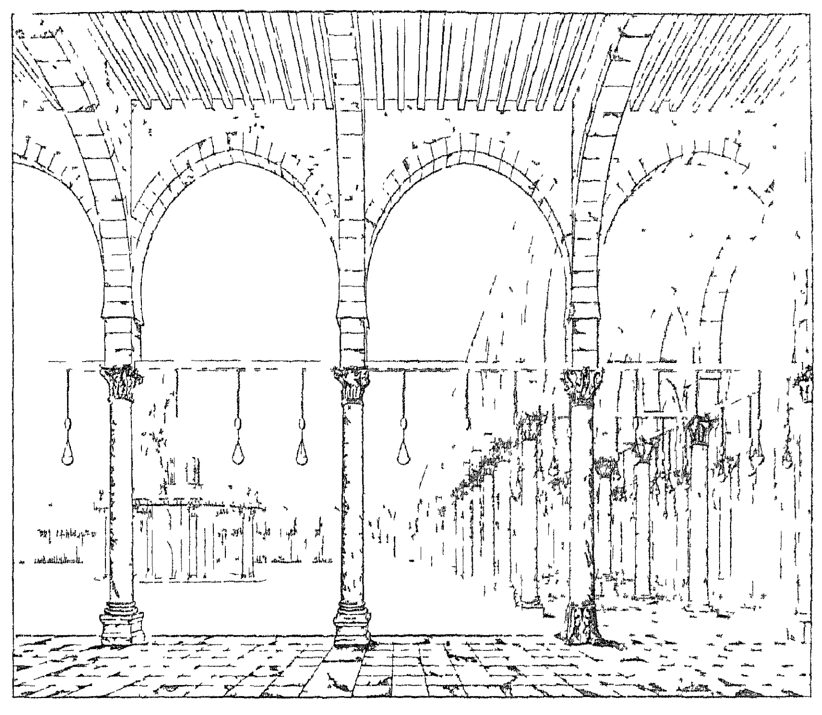


Fig. 94. — Intérieur de la mosquée d'Amrou, d'après un dessin de Coste.

devint bientôt la seconde ville de l'empire romain; mais cette prospérité devait être éphémère encore. Elle se laissa envahir par la manie des querelles religieuses, et, à partir du troisième siècle, les émeutes, les révoltes s'y succédèrent constamment, malgré les sanglantes répressions des empereurs. Quand le christianisme devint la religion officielle, l'empereur chrétien, Théodose — et non le khalife Omar, — fit détruire, comme nous l'avons dit, tous les temples, statues et livres païens.

Sous les empereurs de Constantinople, Alexandrie ne fit que décroître, mais son importance commerciale était encore très grande, et elle pos-

sédait assez de débris remarquables pour avoir émerveillé le lieutenant d'Omar.

Jamais les Arabes n'avaient vu de ville si régulière. Nous n'avons pas de détails exacts sur l'état de la cité à cette époque; mais nous savons parfaitement ce qu'elle était au deuxième siècle de l'ère chrétienne; et si les monuments avaient été en partie détruits, le plan ne pouvait pas avoir notablement changé. La ville couvrait alors un rectangle de 5,000 mètres de long sur 1,800 de large, dans lequel étaient tracées des rues se coupant à angles droits. Une de ces rues séparait la ville en deux parties.

Parmi les monuments dignes d'attention, on remarquait un vaste arsenal, des palais splendides, le temple de Neptune, dont les colonnes attiraient de loin les regards des navigateurs; le Timonium, où, après sa défaite d'Actium, Antoine rêva de finir ses jours en misanthrope; le Cesareum, où logea César lors du siège qu'il soutint; deux obélisques et bien d'autres monuments remarquables. Le long des quais se trouvait l'Emporium, où se vendaient les marchandises venues de tous les points du monde connu; le Museum, où se trouvait la fameuse bibliothèque, alors la plus grande du monde. A cette époque de décadence, l'on n'y rencontrait que des savants occupés uniquement de thaumaturgie, de grammaire, d'étymologie et de subtilités religieuses. Sur une colline, où s'élève aujourd'hui la colonne de Pompée, se dressait le Serapeum, temple aux pylones massifs et aux statues colossales de granit.

En face d'Alexandrie se trouvait l'île de Pharos, où s'élevait le fameux phare en marbre blanc dont les feux se voyaient à 10 lieues en mer et qui comptait parmi les sept merveilles du monde. L'île était jointe à la terre ferme par une chaussée de 1,200 mètres.

Aussitôt qu'Alexandrie fut prise, Amrou y établit une garnison, puis retira ses troupes et les envoya camper dans l'intérieur de l'Égypte. Elles choisirent, sur le bord du Nil, une position où avait déjà été posée la tente d'Amrou, et construisirent des cabanes temporaires qui, en peu de temps, se changèrent bientôt en maisons pour les soldats, en palais pour les généraux. Cette agglomération de construc-

tions devait être l'origine de la ville du Caire, la future rivale de la

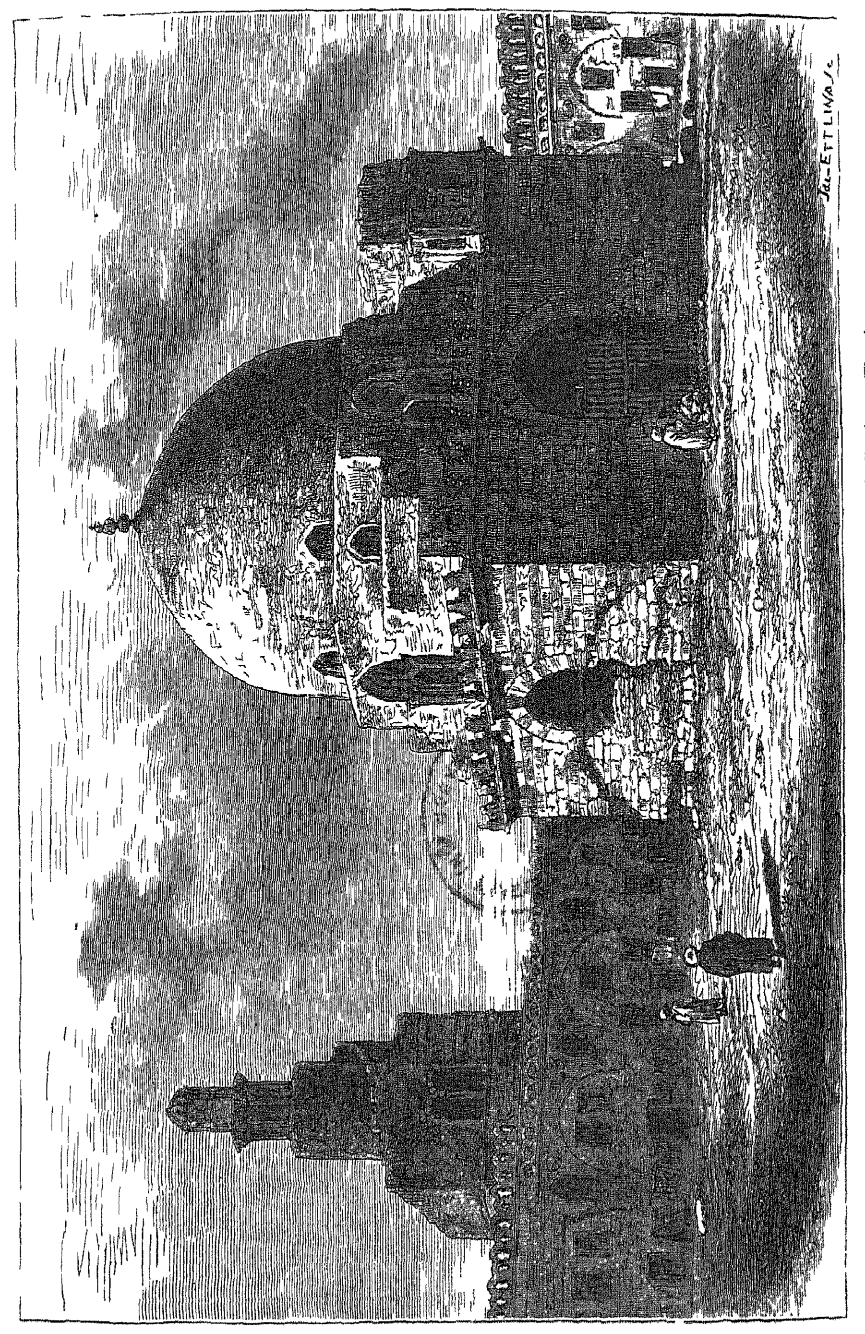


Fig 95 — Cour intérieure fontaine et minaret de la mosquée de Touloun (Ebers)

future Bagdad. Elle reçut d'abord le nom de Fostatt (tente), en raison de son origine.

Trouvant la position de Fostatt excellente, Amrou résolut d'en faire sa capitale; il la fortifia de murailles, et y établit sa résidence. Depuis cette époque, c'est-à-dire depuis plus de douze siècles, la ville d'Amrou est restée la capitale de l'Égypte.

L'organisation qu'Amrou donna au pays qu'il venait de conquérir indiquait chez lui un esprit très sage. La population agricole fut traitée avec une équité qu'elle ne connaissait plus depuis longtemps. Il établit des tribunaux réguliers et permanents et des cours d'appel; mais ces tribunaux ne pouvaient juger que les musulmans. Si une des parties était un Égyptien, les autorités cophtes avaient le droit d'intervenir. Il respecta les lois, les usages, les croyances des indigènes et n'interdit que la coutume qui voulait que, chaque année, une jeune et belle vierge fut enlevée de force à ses parents, et précipitée dans le Nil pour obtenir du dieu du fleuve une élévation suffisante des eaux au moment de l'inondation. La jeune fille fut remplacée par un mannequin de terre, appelé la fiancée, qu'on précipite encore aujourd'hui dans le fleuve au jour fixé pour la cérémonie. Cet usage, vieux peut-être de plus de soixante siècles, est un indice certain de l'existence de sacrifices humains dans la primitive religion égyptienne.

De même qu'Omar à Jérusalem, Amrou accorda à la religion chrétienne la plus bienveillante protection. La population cophte réclamant un patriarche qu'elle avait déjà eu autrefois, il s'empressa de le lui accorder. Il poussa la tolérance jusqu'à permettre aux chrétiens de bâtir des églises dans la ville musulmane qu'il venait de fonder.

Les disciples de Mahomet n'ayant pas encore de temples, et le nombre des chrétiens qui embrassaient l'islamisme s'accroissant chaque jour, Amrou résolut de construire une magnifique mosquée à l'image de celle de la Mecque. Le célèbre monument qu'il éleva est encore debout, malgré l'incurie de l'administration égyptienne qui le laisse tomber en ruines.

Amrou ne se borna pas à envahir la basse Égypte; il porta ses armes jusqu'en Nubie, c'est-à-dire dans l'ancienne Éthiopie des Romains. Il y pénétra à la tête de vingt mille hommes; mais ce ne fut qu'une simple expédition militaire qui n'entraîna pas une organisation sérieuse.

Les Arabes ne furent jamais bien solidement établis en Nubie et se

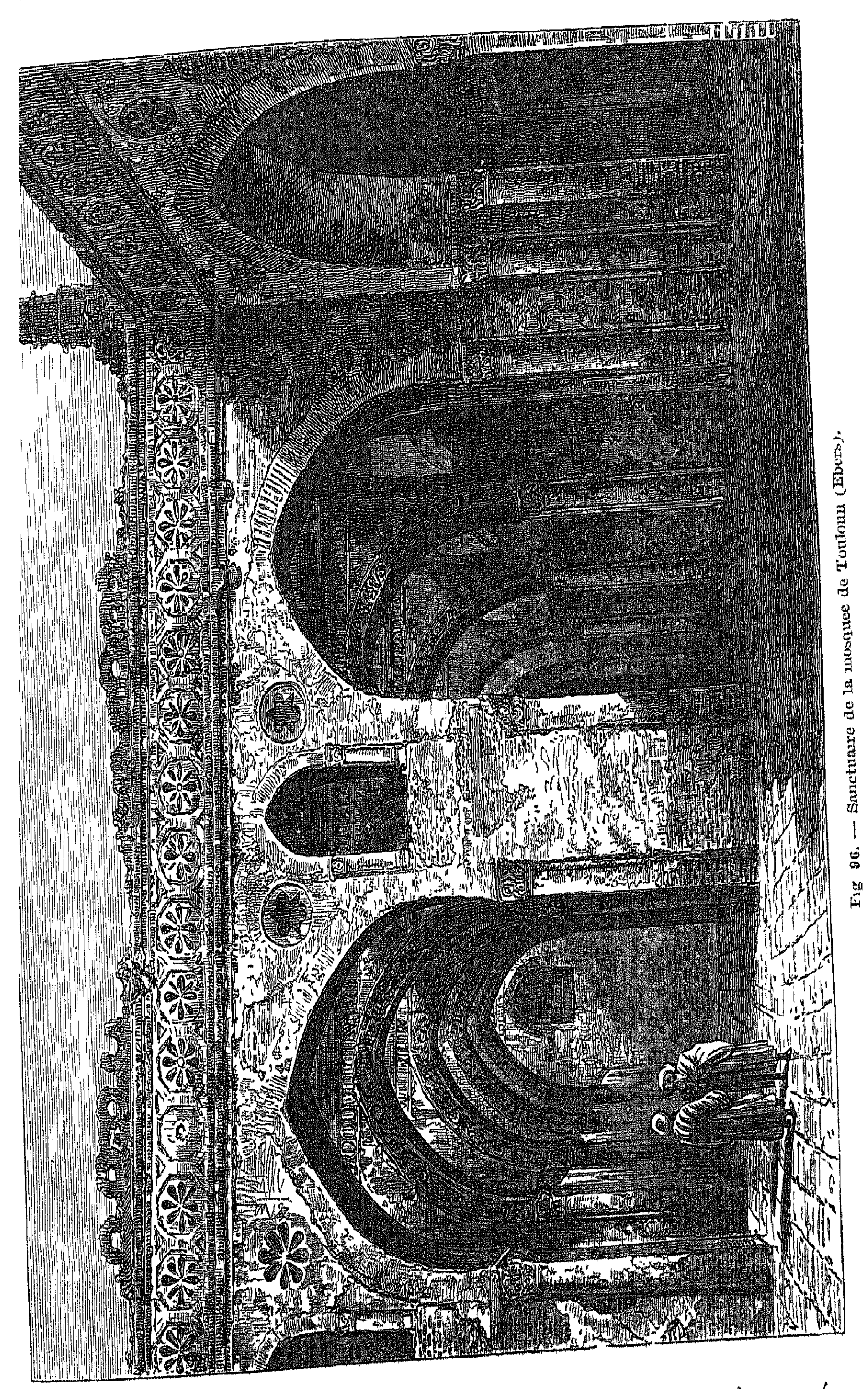


Fig 96. — Sanctuaire de la mosquée de Touloun (Ebers).

bornèrent dans la suite à y envoyer de temps en temps de petites expéditions. Les Nubiens, comme les Égyptiens, finirent cependant par

adopter la langue et la religion des Arabes. Le pays est habité aujourd'hui par une population très mélangée où l'on trouve toutes les couleurs de la peau, depuis le blanc pur, qui paraît appartenir à des descendants des Arabes du Hedjaz, jusqu'au noir parfait. Il y a chez eux des individus fort beaux : j'ai eu occasion d'en photographier de splendides. Parmi eux figuraient des femmes nubiennes dont le type se rapprochait beaucoup de celui des Égyptiennes du temps des Pharaons.

Les Arabes ont envahi également à plusieurs reprises l'Abyssinie, ou du moins la partie de cette contrée voisine de la mer Rouge; mais leur influence y a été moins grande encore qu'en Nubie : la population, qui était chrétienne depuis le quatrième siècle, a conservé sa religion; la langue arabe est cependant très répandue dans le pays. Quant à la population, elle est extrêmement mélangée.

Depuis la conquête de l'Égypte par les Arabes, en 639, jusqu'à son invasion par les Turcs, en 1517, on compte près de 900 ans.

Neuf dynasties se succédèrent pendant cette longue période. D'abord soumis aux khalifes d'Orient (639-870 de J.-C.), les gouverneurs de l'Égypte se rendent indépendants et fondent la dynastie des Toulonides (870-905); mais les khalifes de Bagdad reprennent bientôt leur influence pour quelque temps (905-934). Après avoir été gouvernée par la dynastie peu importante des Ekhchydites (934-972), l'Égypte tombe sous la puissance des khalifes Fatimites (972-1171), dont l'empire embrassait tout le nord de l'Afrique, la Sardaigne, la Sicile, les îles de la Méditerranée et la Syrie. C'est sous cette dynastie que l'Égypte connut le degré de prospérité le plus élevé.

Les khalifes d'Égypte finirent, comme ceux de Bagdad, par tomber sous la puissance de la milice qui, sous le nom de mameluks, formait leur garde, et dont l'origine et l'histoire sont celles de la milice des khalifes de Bagdad. Ces mameluks ne leur laissèrent bientôt qu'un pouvoir nominal. En 1250, ils s'emparèrent même définitivement de l'autorité et fondèrent des dynasties qui durèrent 267 ans.

Deux dynasties mamelukes d'origines différentes, ont régné sur l'Égypte. La première (1250-1381), dite dynastie des mameluks turcomans, se composait, comme à Bagdad, d'individus d'origine turque

faits prisonniers de guerre dans les régions Caspienne et Caucasienne, et vendus comme esclaves. C'étaient des hommes beaux, vigoureux et qui semblaient tout indiqués pour former une garde de choix aux khalifes. Couverts de vêtements éclatants, de magnifiques armures sur lesquelles étaient incrustés des insignes à l'imitation desquels les chevaliers croisés inventèrent les armoiries, ils formaient en effet une garde d'aspect imposant. Comblés de faveur, leurs chefs s'élevèrent graduellement aux plus hautes dignités de l'État, jusqu'au jour où ils s'emparèrent de l'État lui-même.

La seconde dynastie des mameluks (1382-1516) est désignée par les historiens sous le nom de mameluks circassiens, parce qu'ils étaient originaires de la Circassie et ne faisaient pas partie des nations turques de la haute Asie.

Les derniers sultans mameluks d'origine turque avaient espéré trouver en eux un contrepoids à l'influence de l'élément turcoman aussi dangereux pour eux que pour leurs prédécesseurs de sang arabe. Mais l'équilibre ne subsista pas longtemps; le nouvel élément l'emporta bientôt et réussit à faire passer le pouvoir dans ses mains.

Les mameluks circassiens gouvernèrent jusqu'à ce qu'ils fussent renversés, en 1516, par le sultan Sélim Ier, qui fit de l'Égypte une province turque. L'heure de la décadence commença alors pour elle. Dans les temps modernes elle est tombée sous la puissance à peine dissimulée des Européens et sa décadence n'a fait que s'accentuer.

Lorsque l'Égypte devint province turque, les mameluks, d'abord soumis, finirent bientôt par reprendre une autorité très réelle, et furent les plus dangereux adversaires qu'eut à combattre Napoléon. Le pays n'en fut délivré que lorsque le terrible, mais très intelligent Méhémet-Ali les eut fait massacrer jusqu'au dernier.

Les mameluks ne se recrutaient guère que par voie d'immigration. Le climat de l'Égypte, mortel pour les étrangers, ne leur permettait pas d'avoir des descendants, et ils ne pouvaient se perpétuer qu'en achetant des esclaves en Circassie pour compléter leurs cadres. Ils étaient soumis à un certain nombre de beys qui tenaient à honneur de recruter leur troupe parmi les plus beaux hommes qu'ils pouvaient se procurer.

§ 3 — CIVILISATION DES ARABES EN ÉGYPTE.

La civilisation des Arabes en Égypte a la même origine que celles de la Syrie et de Bagdad. Elle fut fondée avec des éléments empruntés surtout aux Byzantins. Les premiers monuments des Arabes en Égypte révèlent clairement cette origine, mais ceux des époques postérieures révèlent également que les Arabes se dégagèrent bientôt entièrement de toute influence étrangère.

La période culminante de la civilisation arabe en Égypte, c'est-à-dire celle des Fatimites, est caractérisée surtout par le développement des arts et de toutes les industries que la pratique des arts entraîne. Le Caire devint bientôt la rivale de Bagdad, mais cette rivalité se manifesta beaucoup plus dans les œuvres artistiques que dans les œuvres scientifiques, car la réputation des écoles du Caire n'atteignit pas celle des universités de Bagdad. Nous aurons du reste occasion de revenir sur ce point lorsque nous décrirons les côtés intellectuels de la civilisation dont nous n'examinons maintenant que la partie matérielle.

Grâce à la fertilité de l'Égypte, grâce surtout aux relations commerciales dont nous parlerons plus loin, les revenus des khalifes finirent par dépasser ceux des souverains de Bagdad. Ils en consacraient la plus grande partie à des dépenses de luxe et à la construction de palais. A cette époque lointaine, on devait élever les monuments à peu de frais dans la vallée du Nil, puisqu'au commencement du siècle actuel, un ouvrier maçon du Caire gagnait 80 centimes par jour, un terrassier 15 centimes, et que la pierre à moellon pour maçonnerie ne valait, extraction et transport compris, que 1 fr. 20 le mètre cube.

L'historien arabe Makrizi nous apprend — et ses assertions sont confirmées par l'étude des objets de l'époque — que sous les Fatimites (972 à 1171 de notre ère), l'industrie, et notamment l'orfèvrerie, l'art de fabriquer les tissus et tout ce qui concerne l'ameublement et la décoration, avaient atteint un grand degré de perfection. Les murs des maisons étaient revêtus de carreaux de faïence émaillée ou de stuc peint de couleurs éclatantes et décoré d'arabesques, dont les ornements de quelques palais arabes actuels nous permettent facilement de nous faire une

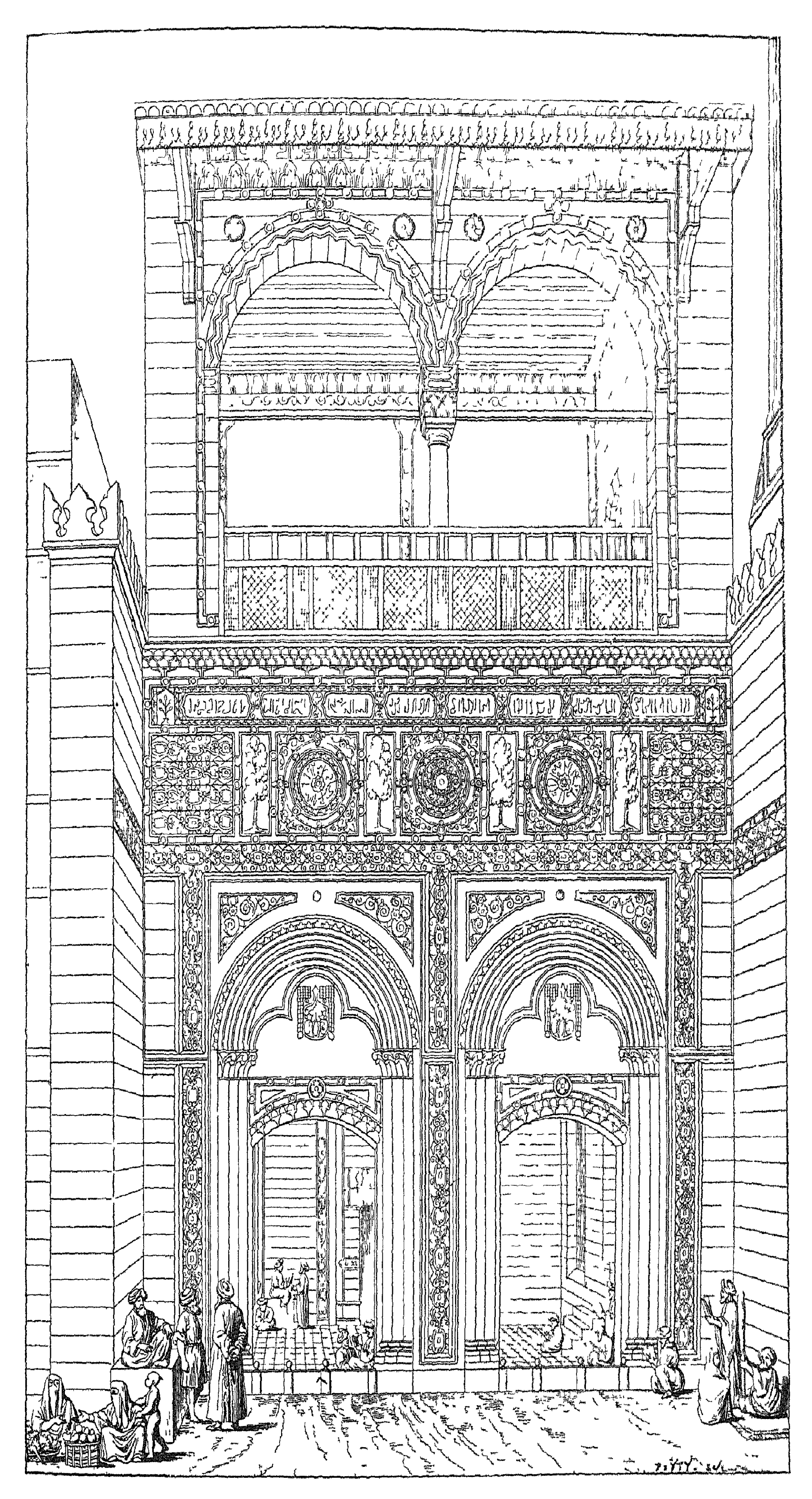


Fig. 97. — Porte El-Saydet à la mosquée El-Azhar; d'après un dessin de Coste.

idée. Les parquets étaient en mosaïque ou recouverts d'immenses tapis brodés, les meubles en bois précieux finement incrustés de nacre ou d'ivoire, ceux destinés au repos recouverts d'étoffes sur lesquelles figuraient des animaux tissés dans la trame. Les coussins étaient revêtus d'étoffes d'un rouge pourpre magnifique.

L'art de travailler les métaux finit également par être poussé très loin : les vases, les aiguières, les plateaux, les lampes et les mille objets divers qui existent encore et dont nous reproduisons plusieurs types dans cet ouvrage en sont la meilleure preuve.

Les palais des khalifes étaient magnifiques. La décoration des anciennes mosquées du Caire, existant aujourd'hui, prouve que les descriptions des auteurs n'ont rien d'exagéré.

Un des plus anciens palais arabes d'Égypte dont les chroniqueurs fassent mention, est celui que fit construire en 271 de l'hégire (884 de J. C.), et par conséquent à une époque antérieure aux Fatimites, Khoumarouyah, fils de Touloum. Il était, d'après les récits arabes, entouré de vastes jardins dont les fleurs dessinaient des passages du Coran. Dans les salons, resplendissant d'or et d'azur, on voyait des statues habillées de riches étoffes, représentant le prince et ses femmes. Une belle ménagerie renfermait des animaux nombreux. Sous une colonnade de marbre se voyait un bassin de 30 mètres de large plein de mercure réfléchissant la lumière du jour, et le soir celle de la lune et des étoiles. Du haut d'un belvédère élégant, on avait une vue magnifique sur les jardins du palais, le Nil et la campagne.

Les descriptions des auteurs arabes sont trop brèves pour nous donner une idée suffisante de ce qu'était un palais arabe en Égypte il y a un millier d'années ; mais on peut compléter leurs indications par une autre description, faite par un Européen, Guillaume de Tyr, dans son histoire des guerres des princes chrétiens en Palestine, d'après le récit des ambassadeurs envoyés à la cour d'un souverain égyptien.

« Comme la maison de ce prince, écrit Guillaume de Tyr, a des splendeurs toutes particulières, telles qu'on n'en a jamais vu de notre temps, nous dirons ici avec soin ce que nous avons appris par les rapports fidèles de ceux qui ont été chez ce grand prince, sur sa splen-

deur, ses richesses incommensurables, sa magnificence extraordinaire. Après avoir traversé un assez grand nombre de cours et de passages, les ambassadeurs rencontrèrent des portiques pour les promenades d'agrément, qui étaient soutenus de colonnes en marbre, avaient des plafonds dorés, étaient ornés d'œuvres exquises et possédaient un carrelage bariolé; si bien que tout marquait la splendeur royale.

Tout cela était si beau de matière et de travail, que les deux envoyés ne pouvaient s'empêcher d'y porter le regard, et que leurs yeux ne pouvaient se rassasier de contempler ces ouvrages, dont la perfection surpassait tout ce qu'ils avaient vu jusqu'alors. Il y avait des viviers en marbre remplis de l'eau la plus pure et des oiseaux de toute espèce, qu'on ne connaît pas chez nous, de voix diverses, de formes et de couleurs étranges, et surtout d'apparence merveilleuse pour nos compatriotes. De là, les eunuques les conduisirent dans d'autres chambres, qui dépassaient les premières en beauté autant que celles-ci faisaient celles qu'ils avaient vues tout d'abord. Il y avait là une multitude admirable de différents quadrupèdes, tels que le pinceau capricieux du peintre, la licence du poète, et l'âme perdue dans les rêves de la nuit, peuvent seuls en créer, tels que les pays du Midi et de l'Orient en produisent, que l'Occident ne voit jamais et dont il n'entend parler que rarement. »

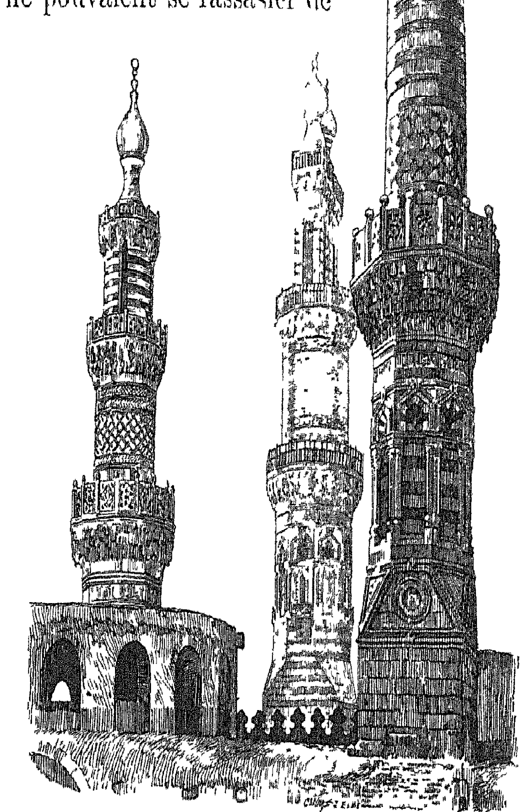


Fig. 98. — Partie supérieure des minarets de la mosquée El-Azhar; d'après une photographie de l'auteur.

On peut très facilement juger de ce qu'était la richesse des khalifes fatimites, en consultant l'inventaire que l'historien Makrisy nous a conservé des objets que le khalife Mostanser (427 de l'hégire, 1037

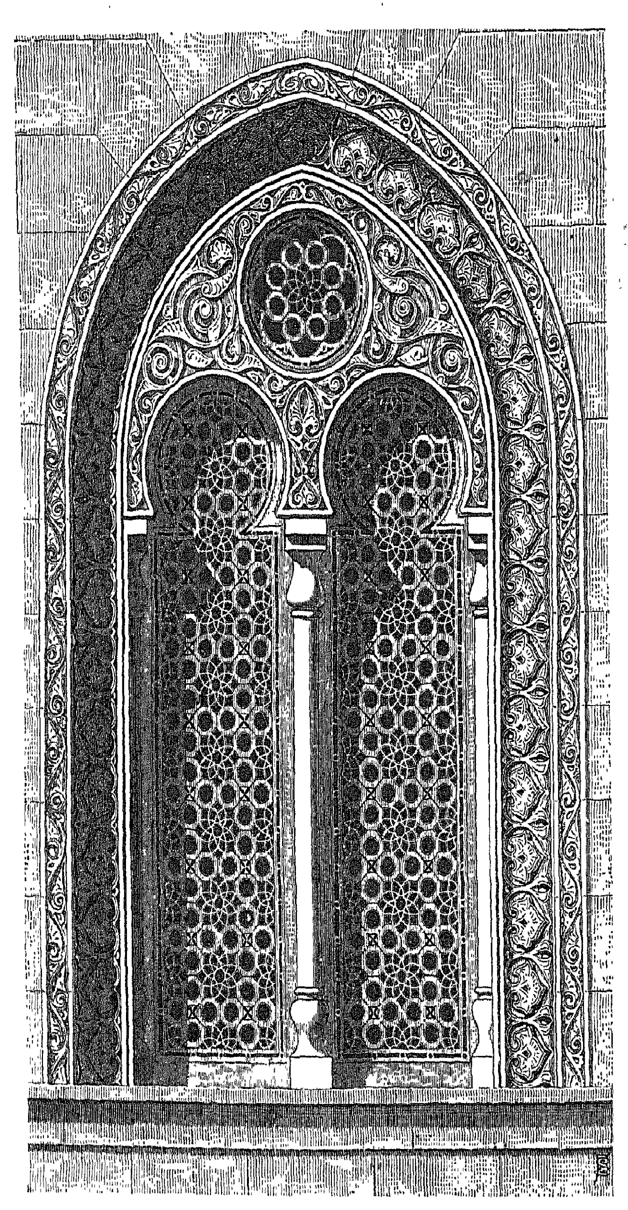


Fig. 99. — Fenêtre de la mosquée de Kalaoum.

de J.-C.) fut obligé de vendre, pour satisfaire les exigences de la milice dont nous avons parlé et qui s'était à peu près rendue maîtresse de l'empire. Le témoignage est irrécusable, car c'est la copie du procès-verbal dressé par l'intendant du vizir, Nasser ed Doutah. A voir



Fig. 100. — Rue du Caire; d'après une photographie.

cette énumération, dit avec raison M. Marcel, à qui nous empruntons cet extrait, on dirait que toutes les richesses du monde se sont donné rendez-vous dans ce point du globe, et s'y étaient accumulées depuis de longs siècles, pour être ensuite disséminées aux mains de la plus vile soldatesque.

« On trouve dans cette nomenclature curieuse je ne sais combien de *boisseaux* d'émeraudes, de rubis, de perles, de cornalines et autres pierreries :

Dix-huit mille vases de cristal de roche dont quelques-uns valaient jusqu'à 1,000 dynars (15,000 fr.) ; trente-six mille autres pièces du même cristal ; une natte d'or pesant 54 marcs ; quatre cents grandes cages d'or ; vingt-deux mille bijoux d'ambre ; un turban orné de pierreries, valant 130,000 dynars (1,950,000 francs) ; des coqs, des paons, des gazelles de grandeur naturelle, en or, incrustés de perles, de rubis ; des tables de sardoine assez grandes pour que plusieurs personnes pussent y manger à la fois ; un palmier d'or dans une caisse d'or ; les fleurs et les fruits de grandeur naturelle en perles et en rubis ; un jardin dont le sol était d'argent doré, la terre d'ambre, les arbres d'argent et les fruits d'or et de pierreries ; une tente de 500 coudées (625 pieds) de circonférence, et de 64 coudées (90 pieds) de hauteur, toute en velours et satin brodé d'or, et dont les tentures firent la charge de 100 chameaux ; une autre tente, tissée d'or pur, soutenue par six colonnes d'argent massif ; des cuves d'argent du poids de 3 quintaux ; deux mille tapis enrichis d'or, dont l'un avait coûté 22,000 dynars (330,000 fr.) et les moindres 1,000 dynars (15,000 francs) ; cinquante mille pièces de damas enrichies d'or, etc.

Enfin *Ebn-Abd-el-Azyz*, inspecteur du trésor, déclare dans son rapport que plus de cent mille articles précieux et deux cent mille pièces d'armures ont été adjugés en sa présence. »

A voir l'énumération de telles richesses, une question s'impose. D'où pouvaient-elles venir? De quelle source les khalifes tiraient-ils des revenus leur permettant d'amasser des trésors tels qu'aucun souverain n'en possède aujourd'hui de semblables?

La richesse des khalifes avait deux sources très différentes : la pro-

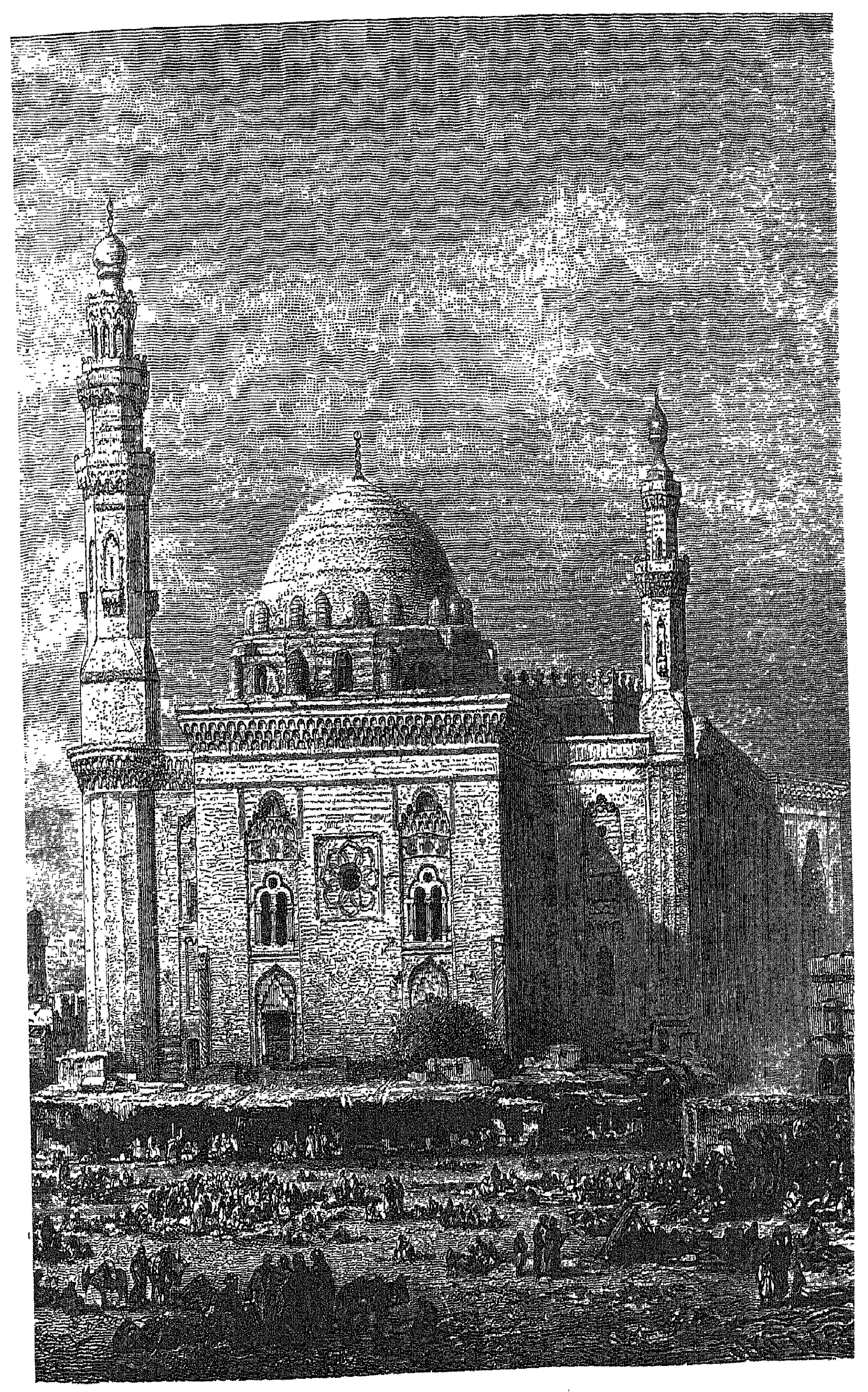


Fig. 101. — Vue de la mosquée Hassan (Ebers).

duction agricole du pays, d'une part, et les opérations commerciales, de l'autre.

L'Égypte était alors en effet l'entrepôt du commerce de l'Europe avec l'Inde et l'Arabie, et c'est par Alexandrie que devaient passer toutes les marchandises allant de l'Orient en Occident.

Le Florentin Frescobaldi assure que de son temps (1384), on voyait plus de bateaux dans le port du Caire qu'à Gênes ou à Venise. Sur le Nil, il y avait 36,000 barques servant à charger ou décharger les marchandises. On peut voir, par les prix courants insérés par un des compagnons de Vasco de Gama dans son voyage, combien étaient énormes les bénéfices prélevés sur elles par les khalifes. En raison de ces bénéfices, les épices coûtaient cinq fois plus cher au Caire qu'à Calcutta.

Cette source immense de richesse dura jusqu'à ce que Vasco de Gama ayant, en 1497, doublé le cap de Bonne-Espérance, arriva sur la côte de Malabar qu'aucun Européen n'avait vue avant lui, et qui n'était fréquentée jusqu'alors que par les Arabes.

Le coup porté à la fortune des khalifes d'Égypte par cette découverte était terrible; mais, malgré les flottes importantes qu'ils envoyèrent, ils ne purent empêcher les Portugais de s'établir dans l'Inde, et d'anéantir, par conséquent, du même coup, le commerce des Arabes avec l'extrême Orient, c'est-à-dire la principale source des revenus des souverains de l'Égypte.

§ 1. — MONUMENTS LAISSES PAR LES ARABES EN EGYPTE.

L'Égypte est la seule contrée où l'on puisse voir des monuments arabes de toutes les époques depuis les premiers temps de l'islamisme et étudier par conséquent les transformations de l'art aux diverses périodes.

Presque tous les anciens monuments des Arabes encore debout sont des mosquées. Leur étude est d'autant plus facile que les plus importantes se trouvent réunies au Caire.

La ville du Caire elle-même — au moins dans les parties qui n'ont pas été envahies par les Européens — est restée entièrement arabe,

t donne une idée assez juste de ce qu'était cette grande cité aux
-mps des khalifes.

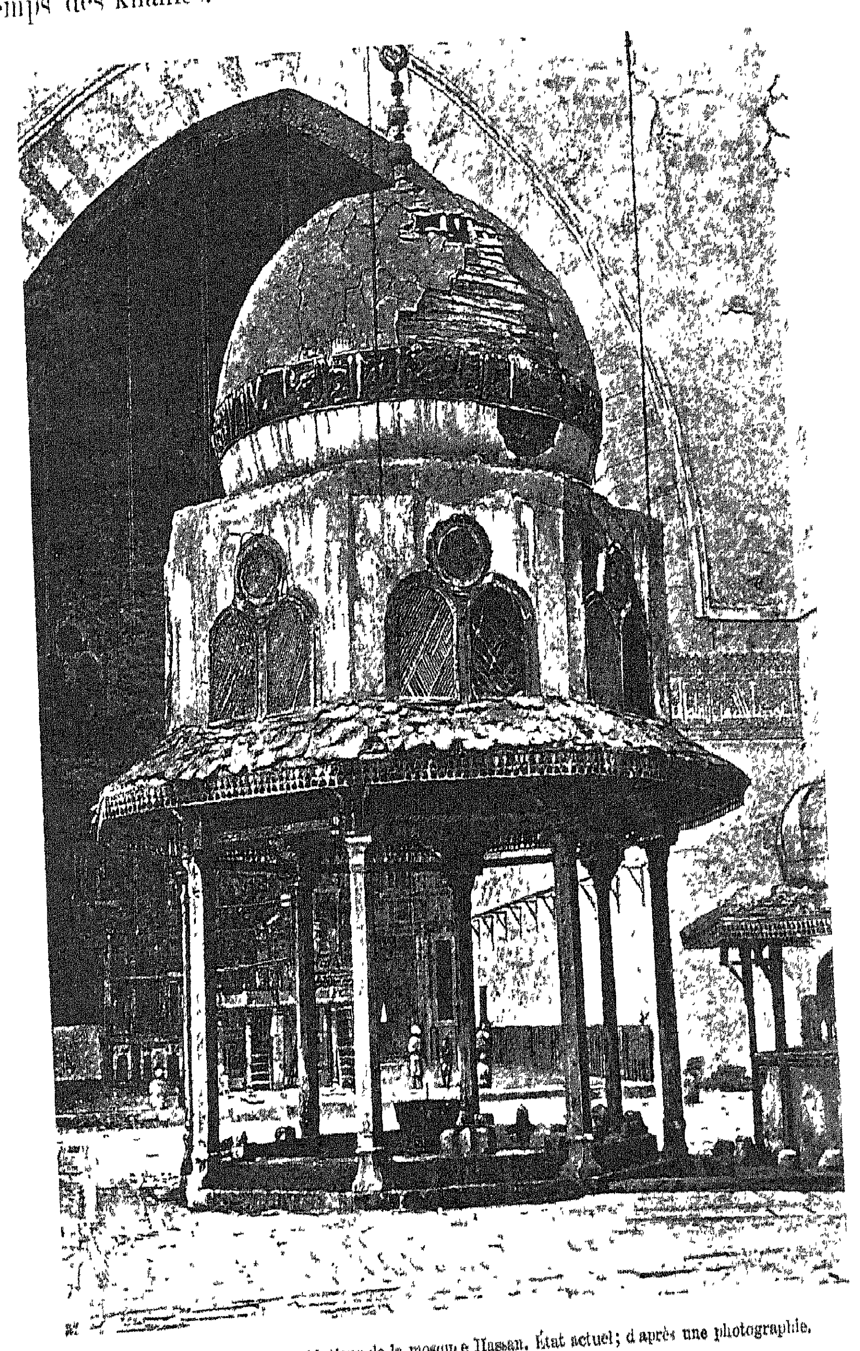


Fig. 102. — Fontaine aux ablutions de la mosquée Hassan. État actuel; d'après une photographie.

Vue de loin, elle a un cachet oriental très frappant et qu'aucune autre ville ne possède peut-être au même degré. Elle forme une masse de maisons blanches à toits plats dominés par des centaines

de minarets élancés se détachant sur un fond sombre de palmiers. Du haut de la citadelle, cette grande capitale présente un aspect féerique. Je ne connais aucune autre ville dont la physionomie soit aussi saisissante.

Les rues du Caire sont, comme toutes celles de l'Orient, étroites, irrégulières et sinueuses. Dans certains quartiers, notamment au vieux Caire, les fenêtres en saillie des maisons se touchent presque. Cette étroitesse des rues a pour résultat de protéger contre les rayons du soleil et de maintenir toujours une certaine fraîcheur. Il faut avoir eu l'occasion d'être obligé de traverser sous les terribles rayons du soleil égyptien les grandes places et les boulevards à l'européenne qu'on trouve au Caire aujourd'hui, pour comprendre combien sous un climat pareil des rues étroites pleines d'ombre sont préférables à de larges voies toujours échauffées par un soleil de feu.

L'animation des rues du Caire a vivement frappé tous les voyageurs. Alors même qu'on a visité Damas, le spectacle est encore des plus intéressants et nous avons consacré de longues heures à le contempler.

« Dans la foule bigarrée qui s'y presse, dit le Dr Isambert, on reconnaît à côté de l'humble fellâh, du Bédouin à la démarche fière, du Cophte ou du Juif à la mine sombre et concentrée, du Grec actif et éveillé, du kawas arnaoute grave et digne, tous les types des nègres, depuis la couleur d'ébène des habitants du Soudan, jusqu'au teint clair des Berbérins. Les caravanes arrivant de tous les points de l'Afrique et de l'Arabie, les chameaux pesants et solennels, les ânes lestes et sémillants emportant au galop les Levantins petits-maîtres, ou des femmes enveloppées dans d'immenses voiles de couleur sombre, le pacha qui passe à cheval étouffant sous la redingote boutonnée du Nizam, les porteurs d'eau avec leurs outres de cuir visqueuses, les portefaix de toute nature, les saïs criards toujours prêts à frapper de la courbach l'Arabe indolent et jusqu'aux pauvres femmes fellâhines trop lentes à se ranger, tout cela forme un spectacle d'une variété toujours nouvelle dont l'étranger ne peut se lasser. »

La ville actuelle du Caire fut fondée en 359 de l'hégire (970 de

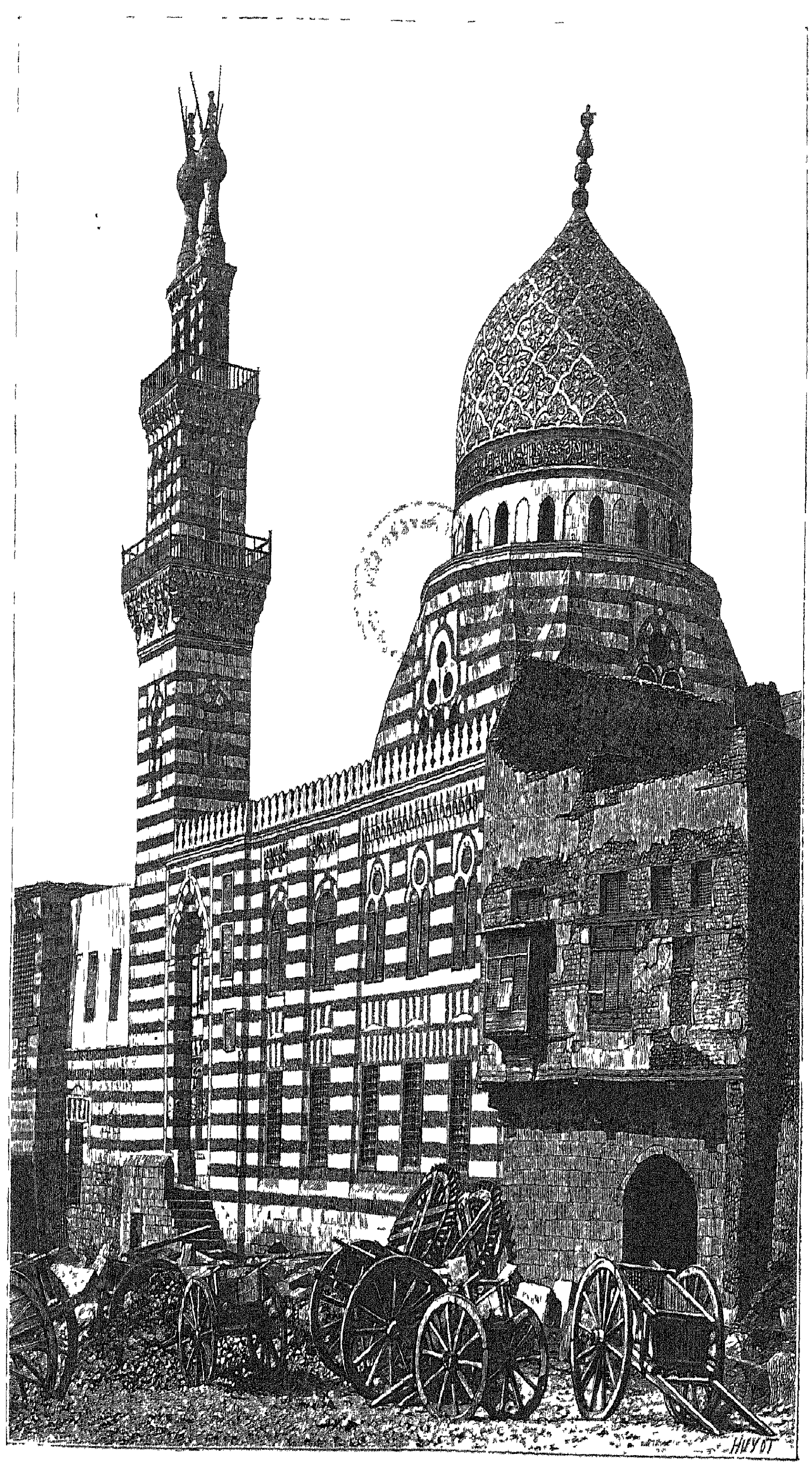


Fig. 103. — Mosquée Akhor au Caire; d'après une photographie.

J.-C.). Elle comprenait dans son enceinte l'ancienne ville de Fostatt fondée par Amrou, qu'elle devait remplacer.

La nouvelle cité reçut le nom de *el Kahirah* (la Victorieuse), dont les Européens ont fait le Caire. Fostatt aujourd'hui n'est plus qu'un faubourg de cette ville; le nom de Vieux Caire, sous lequel on le désigne maintenant, est très impropre, puisque la ville d'Amrou n'a jamais porté ce nom.

La nouvelle ville du Caire fut terminée trois ans après que sa première pierre fut posée. Les Fatimites consacrèrent une grande partie de leurs immenses revenus à l'embellir. Chaque souverain s'efforçait de dépasser ses devanciers, et les Mameluks eux-mêmes, quand ils succédèrent aux khalifes arabes, tinrent à honneur de continuer à orner la ville. Ce ne fut que quand elle devint la capitale d'une province turque qu'elle cessa non seulement d'être embellie, mais même d'être entretenue. Aujourd'hui, les monuments les plus remarquables se dégradent de plus en plus, et comme on n'y fait jamais la plus légère réparation, ils sont destinés à disparaître dans un avenir très prochain. Vous faites bien d'être venu les visiter, me disait, pendant mon séjour au Caire, un des premiers personnages de l'Égypte, car dans peu d'années il ne restera plus rien à voir.

Nous allons examiner rapidement maintenant, par ordre chronologique, les plus importants monuments du Caire. Dans le choix que nous avons dû faire parmi les quatre à cinq cents mosquées que la ville contient, nous nous sommes attaché à celles qui représentent le mieux le style de chaque époque, depuis les origines du Caire jusqu'aux temps modernes.

Mosquée d'Amrou (21 de l'hégire, 642 de J.-C.). — La mosquée d'Amrou est un des plus anciens et des plus vénérés sanctuaires de l'islamisme : quatre-vingts des compagnons de Mahomet assistèrent à sa construction.

Élevée par le conquérant de l'Égypte, Amrou, elle a gardé son nom. Sous les quatre premiers khalifes, et jusqu'à la fin du règne des Ommiades, ce fut la seule mosquée que possédait la ville. Vérita-

ble type des mosquées primitives, son plan servit pendant longtemps de modèle.

Ce plan est très simple et lorsqu'on a vu en détail une de ces anciennes mosquées on les connaît toutes. Elles se composent d'une cour rectangulaire entourée de larges galeries couvertes à plusieurs rangées

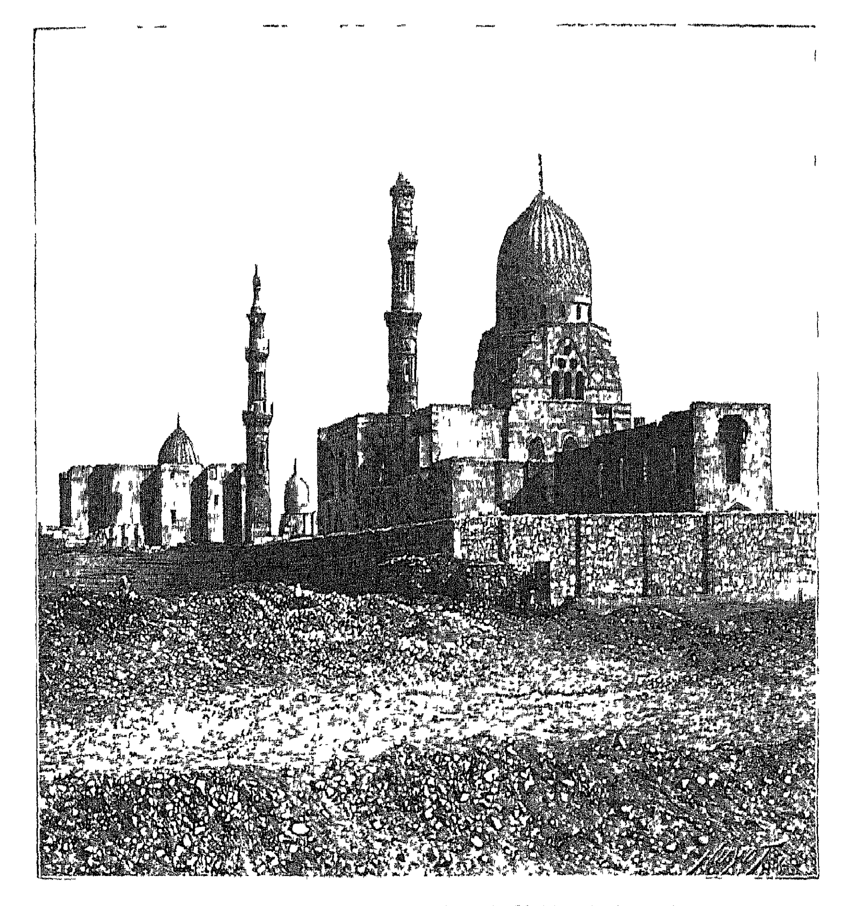


Fig. 104. — Mosquée funeraire el Barqouq aux tombeaux des khalifes; d'après une photographie

de colonnes. Un côté de la galerie, généralement plus profond que les trois autres, est consacré au sanctuaire. Au centre de la cour, existe toujours une fontaine pour les ablutions, et aux angles du monument un certain nombre de tours, plus ou moins élevées, appelées minarets.

Devant la plupart des anciennes mosquées se trouve une première cour entourée de bâtiments destinés à loger les étrangers, des écuries pour les chevaux et les chameaux, des bains publics et des

abreuvoirs. Les mosquées primitives étaient non seulement des lieux de prière, mais des hôtelleries pour les voyageurs.

Les colonnes de la mosquée d'Amrou ont été empruntées à divers monuments grecs et romains; elles supportent des arcades ne différant des anciennes arcades à plein cintre que parce qu'elles sont très faiblement ogivales à leur sommet et forment très légèrement le fer à cheval à leur base. En s'accentuant plus tard, l'ogive et l'arc outrepassé deviendront caractéristiques de l'art arabe. Appliqué au profil des coupoles, l'arc en fer à cheval leur donnera une forme svelte et gracieuse bien supérieure aux lourdes calottes sphériques surbaissées des Byzantins.

La cour rectangulaire entourée de galeries de la mosquée d'Amrou n'a plus aujourd'hui de colonnes que sur deux côtés se faisant face : un de ces côtés n'a qu'une rangée de colonnes, l'autre côté, qui est celui du sanctuaire, en a six, et les arcades de chacune d'elles sont au nombre de 21, ce qui fait 126 colonnes; mais, comme la première rangée est formée de colonnes doubles, cela fait en réalité 147 colonnes pour cette partie du monument.

Au centre du sanctuaire se trouve, comme dans toutes les mosquées sans exception, une niche surmontée d'une voûte (mihrab), tournée vers la Mecque devant laquelle les musulmans viennent faire leurs prières, et une chaire à prêcher (mimbar). Dans la mosquée d'Amrou, elles sont très simples.

Les deux minarets de la mosquée d'Amrou sont également fort simples : ils sont peu élevés, n'ont qu'une galerie et se terminent en pointe.

On ne trouve dans la mosquée d'Amrou ni arabesques, ni ornements en stalactites, ni tous ces détails qui devaient caractériser plus tard l'art arabe. Malgré sa simplicité, sa forêt de colonnes et d'arcades, elle m'a semblé d'un effet réellement imposant. Elle tombe malheureusement en ruines, comme la plupart des vieilles mosquées du Caire *.

* Les auteurs ayant écrit sur le Caire répètent généralement, d'après les écrivains arabes, que « chaque nuit brûlaient dans la mosquée 18,000 lampes, pour l'entretien desquelles on dépensait journellement

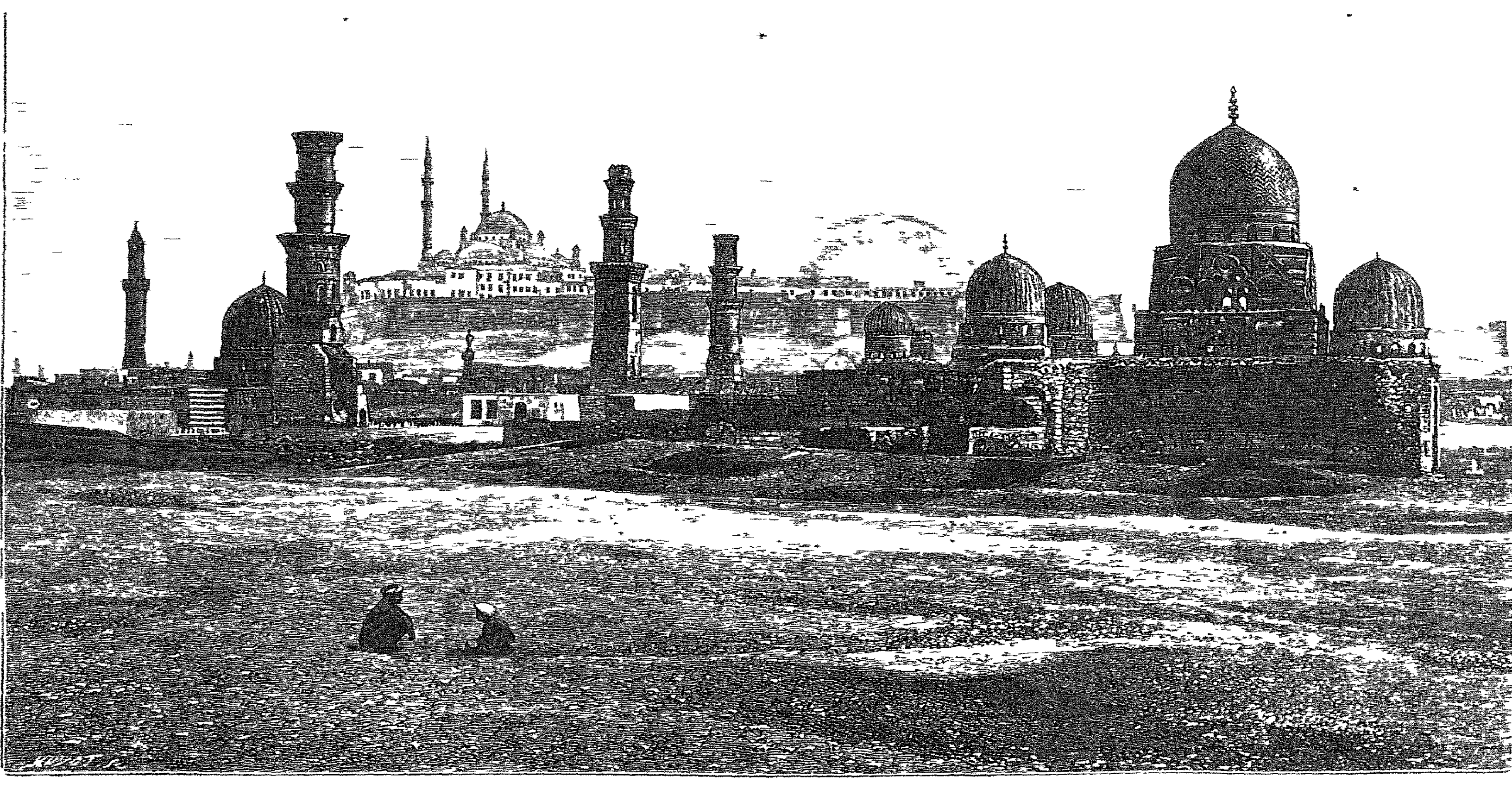


Fig. 105 — Le Caire. Plaine des tombeaux, au pied de la citadelle et de la mosquée Méhémet Ali, d'après une photographie.

Mosquée de Touloun (243 de l'hégire, 876 de J.-C.). — La mosquée de Touloun est encore d'un style très simple, mais elle est cependant plus ornée que la précédente. Son plan général est le même : une cour carrée dont les côtés sont entourés d'arcades. Ces arcades, nettement ogivales, ont leur terminaison inférieure en fer à cheval plus accusée que dans la mosquée d'Amrou. Au lieu d'être supportées par des colonnes, comme dans cette dernière, elles le sont par de solides piliers dans les angles desquels sont engagées des colonnes surmontées de chapiteaux byzantins. Cette forme particulière de piliers paraît avoir été l'origine de ces colonnes agglomérées qu'on rencontre si souvent dans nos églises gothiques.

Le plafond supporté par les arcades est en bois comme dans la mosquée d'Amrou.

Les arabesques et les stalactites ne se montrent pas encore dans la mosquée de Touloun. Les fleurs et feuillages qui courent le long des frises, des fenêtres, et au-dessous des arcades rappellent le style byzantin, mais font présager déjà les arabesques.

Sur les frises au-dessous des plafonds on lit des inscriptions sculptées sur bois en caractères coufiques.

Le mur extérieur de la mosquée est surmonté de créneaux découpés à jour.

Le monument est construit en briques cuites recouvertes de stuc. Les ornements et moulures sont également en stuc.

Un seul des minarets existe encore : c'est une tour, à étages rentrants, carrée à la base, cylindrique ensuite, puis octogonal.

Au centre de la cour de la mosquée se trouve une belle fontaine couverte. Elle présente au-dessus de sa porte des fenêtres triangulaires à leur sommet.

La mosquée de Touloun est entièrement en ruines. L'administration égyptienne ne s'est pas plus souciée de ce monument de l'art

11,000 quintaux d'huile épurée. » Les observateurs les plus exacts, y compris Batissier, ont répété la même chose. Il suffit cependant d'un calcul très simple pour voir qu'une pareille quantité représenterait 61 kilogrammes d'huile par mèche, consommation absolument invraisemblable. 11,000 quintaux d'huile, soit environ 11,000 tonneaux de la valeur d'un hectolitre chacun à transporter tous les jours à la mosquée eussent nécessité une véritable armée de chameaux.

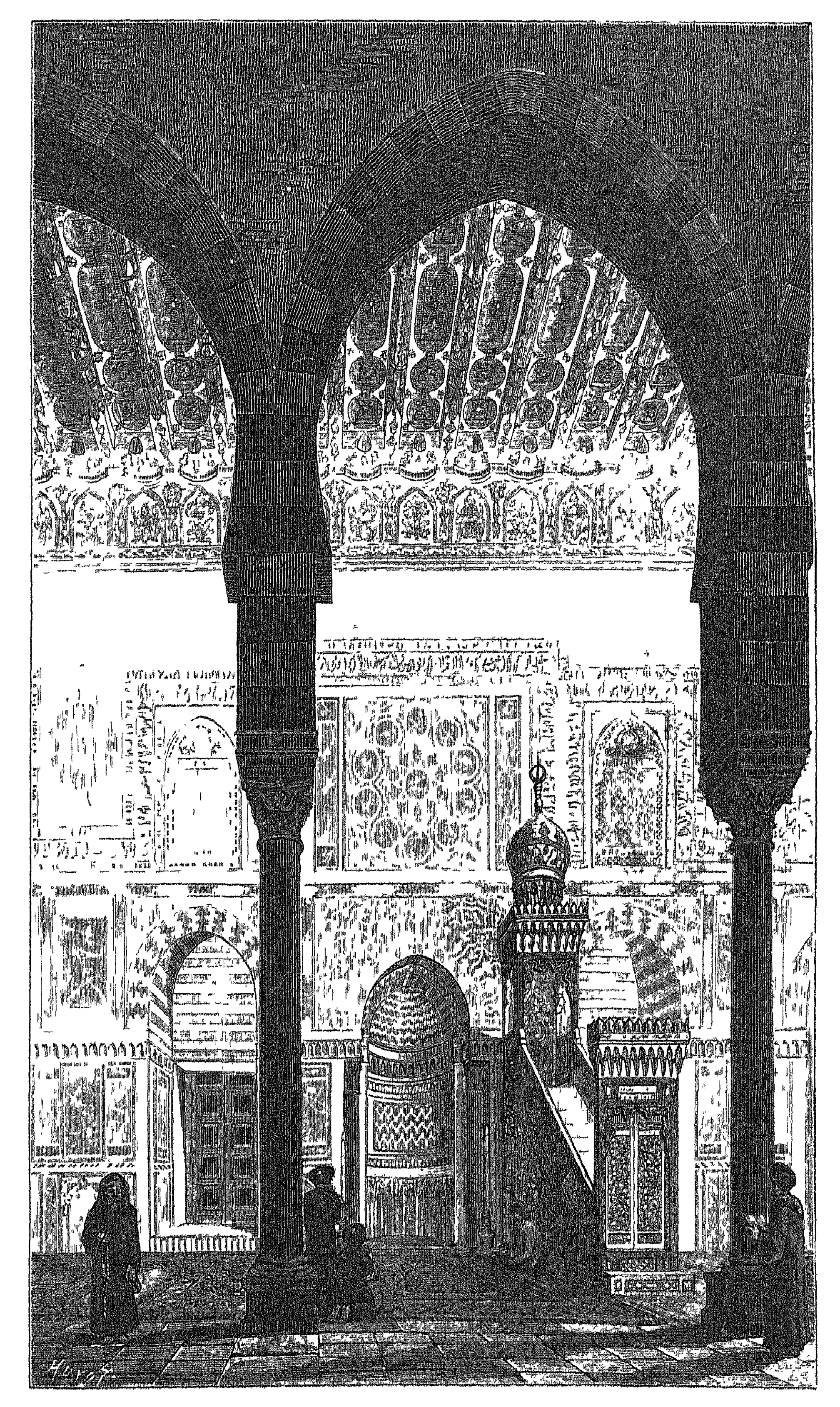


Fig. 106. — Intérieur de la mosquée Mouaiyad, d'après un dessin de Coste.

arabe primitif qu'elle ne s'est souciée des autres. Plafonds, murs, tout croûle, et, dans quelques années, la mosquée ne sera plus qu'un monceau de décombres. Pour la visiter il nous a fallu faire forcer une porte qu'on avait clouée pour empêcher d'y pénétrer.

Mosquée el Azhar (359 de l'hégire, 970 de J.-C.). — La mosquée el Azhar, marque un nouveau progrès sur la précédente, au point de vue de l'ornementation; mais, en l'étudiant, il faut se souvenir que plusieurs détails du monument sont très postérieurs à l'époque de sa construction primitive.

En raison de l'université dont elle est dotée depuis l'année 378 de l'hégire, cette mosquée est une des plus célèbres de tout l'islamisme; et, aujourd'hui encore, elle exerce au loin une influence considérable : les étudiants y affluent de toutes les parties du monde mahométan. Elle est, en effet, le dernier foyer encore debout de la science des Arabes en Orient. Des professeurs, entretenus sur les revenus de la mosquée, y enseignent les sciences, la littérature, la théologie, la jurisprudence, la médecine, l'astronomie, les mathématiques et l'histoire. Le nombre de ses élèves était autrefois de 12,000, et n'est pas beaucoup moins élevé maintenant. Les étudiants les plus pauvres y sont entièrement entretenus.

Le plan de la mosquée d'el Azhar est analogue à celui des mosquées précédentes, mais elle est entourée d'habitations diverses qui en altèrent un peu l'ancien plan.

C'est principalement la grande cour de la mosquée qu'il faut examiner, pour avoir une idée exacte de l'architecture primitive du monument. Les arcades sont soutenues par trois cent quatre-vingts colonnes en porphyre, marbre et granit, mais dont les bases et les chapiteaux proviennent d'anciens édifices. L'arc des arcades est plus aigu que dans les premières mosquées. Les minarets sont remarquables, mais ils sont postérieurs à la construction du monument. J'en donne dans cet ouvrage des photographies que j'ai prises de l'une des terrasses de la mosquée. Je donne également la reproduction d'un mihrab à ornementation polychrôme que j'ai pris dans une salle ser-

vant de tombeau à un grand personnage.

Mosquée de Kalaoum (683 de l'hégire, 1283 de J.-C.). — Cette mosquée présente un échantillon de l'art arabe au moment où il touche presque à sa plus haute période et il est fâcheux qu'on ait laissé des peintres en bâtiments quelcon-

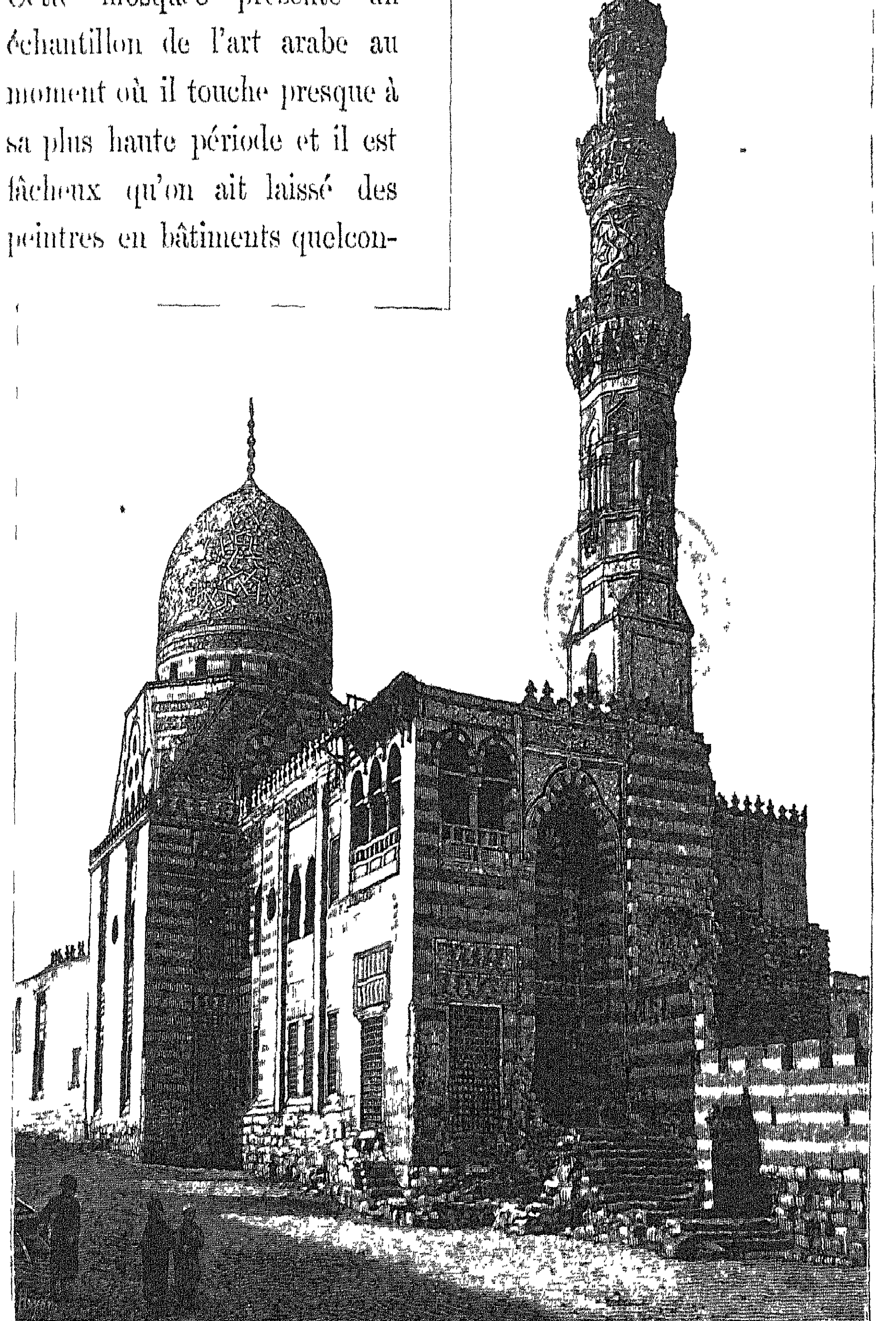


Fig. 107. — Mosquée sépulcrale de Kaït bey; d'après une photographie.

ques salir abominablement, sous prétexte sans doute de restauration, certaines parties des murs et des plafonds.

L'ensemble de la mosquée de Kalaoum rappelle tout à fait les premiers édifices gothiques. Cette ressemblance a frappé tous les savants qui l'ont visitée, depuis Coste jusqu'à Ebers. Voici comment ce dernier s'exprime à son sujet :

« Ce qu'il y a de remarquable dans la façade de la mosquée et de la salle du tombeau de Kalaoum, c'est son aspect général et sa ressemblance avec la construction extérieure de nos églises gothiques. De longues arcades servant de contre-forts entre lesquels sont des arcades plus petites supportées par des colonnes ; point de corniches ; des colonnes sans entablements ; un portail servant de décoration à la porte d'entrée, où l'on voit plusieurs arcades les unes dans les autres, supportées par des groupes de colonnettes de différentes grandeurs ; tout cet ensemble, sans ordre ni symétrie, est positivement ce qui caractérise les édifices que l'on construisait à la même époque en France, en Allemagne, et dans le nord de l'Italie.

« En effet, si l'on ajoute à cette architecture arabe ce que le climat froid et pluvieux exige, ce que les usages religieux demandent, et ce que la sculpture statuaire permet alors, les combles élevés, les pignons pointus, les gouttières avancées, les clochetons, les statues, les bas-reliefs deviendront la décoration obligée de cette architecture arabe transplantée dans le nord, chez un peuple chrétien.

« Ce genre de construction sera positivement celui qu'on a appelé gothique et dont on voit un bel exemple dans la Sainte-Chapelle à Paris. La construction de l'édifice dont nous venons de parler et celle de la Sainte-Chapelle sont toutes deux du treizième siècle. »

On voit dans la mosquée de Kalaoum une chapelle à dôme contenant le tombeau du fondateur de la mosquée ; cette salle est d'une grande magnificence, et ses longues arcades, reposant sur des piliers avec colonnes incrustées dans leurs angles, ses croisées ogivales, rappellent également nos monuments gothiques. Il y avait autrefois un hôpital attaché à la mosquée de Kalaoum. Bien que longuement décrit dans un guide en Orient publié récemment, il n'existe plus.

Mosquée Hassan (757 de l'hégire, 1356 de J.-C.). — Nous voici graduellement arrivés à l'époque la plus brillante de l'art arabe, et nous allons le voir s'épanouir dans la mosquée d'Hassan, le plus beau monument du Caire.

Par ses dimensions gigantesques, la mosquée d'Hassan rappelle nos grandes cathédrales. Elle dépasse par son volume Notre-Dame de Paris. Sa grande coupole a 55 mètres de hauteur; le plus haut de ses

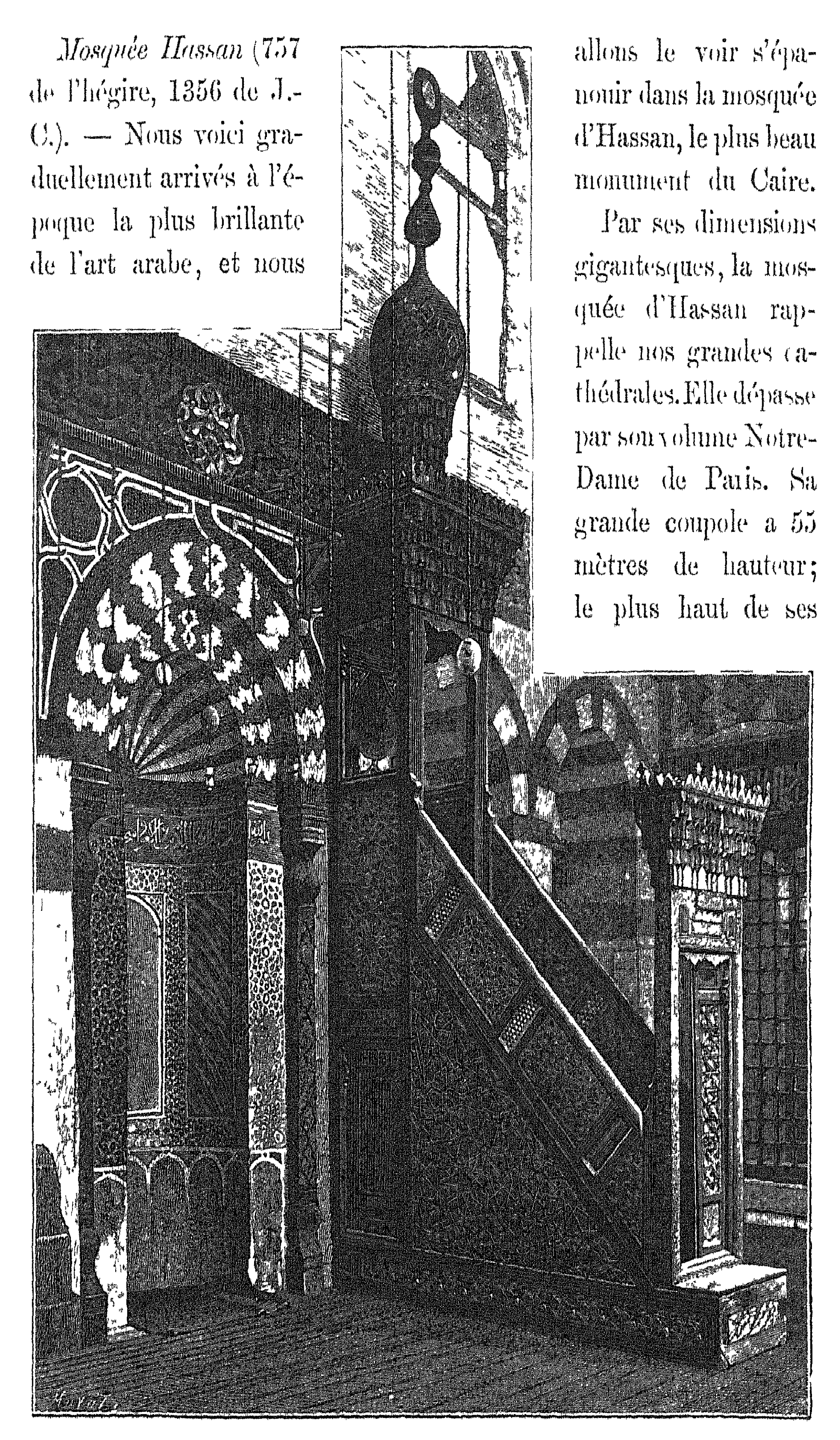


Fig. 108. — Chaire et sanctuaire de la mosquée de Kaït bey, d'après une photographie.

minarets atteint 86 mètres, soit le double de hauteur de la colonne Vendôme à Paris. La longueur du bâtiment est de 140 mètres, sa largeur de 75. Les murailles ont 8 mètres d'épaisseur. Au lieu d'être en briques et marbre, comme ceux des anciennes mosquées, elles sont construites en pierres de taille.

L'ensemble du monument a un aspect majestueux qu'on ne rencontre que dans les grandes mosquées de l'Inde, dont nous avons parlé

Le plan général de la mosquée du sultan Hassan est assez différent de celui habituellement suivi Au lieu d'être carrée elle affecte la forme d'une croix grecque. Au lieu d'être entourée d'arcades, comme dans les mosquées précédentes, la cour intérieure présente sur chacun de ses côtés l'entrée d'une vaste salle s'ouvrant sur elle par une gigantesque arcade ogivale. La plus grande de ces salles sert de sanctuaire : elle a une voûte de 21 mètres d'élévation. Au fond de ce sanctuaire sont le mihrab et la chaire à prêcher, qu'on trouve dans toutes les mosquées. Les parois des murs sont couvertes d'arabesques et d'inscriptions. Au centre de la cour se trouve une magnifique fontaine malheureusement en ruines.

La mosquée d'Hassan renferme le tombeau de son fondateur; il est contenu dans une salle surmontée d'un dôme de 21 mètres de largeur avec un encorbellement en stalactites à sa base.

Tout autour de la salle court une magnifique inscription en bois sculpté ayant environ un mètre de hauteur

Comme dans la plupart des mosquées précédentes, les arcades sont toujours un peu étranglées à leur base mais faiblement. L'arc tout à fait outrepassé, c'est-à-dire le véritable arc en fer à cheval, n'est employé d'une façon générale que par les Arabes d'Espagne.

Le grand portail du nord de la mosquée d'Hassan a 20 mètres de hauteur. Il est creusé en hémicycle. La demi-coupole qui le surmonte s'appuie sur des stalactites de pierre Les parois sont couvertes de riches arabesques.

La mosquée du sultan Hassan n'est pas, bien entendu, mieux entretenue que les autres mosquées du Caire : mosaïques, sculptures, lam-

lis de bois, tout tombe en ruines, et, avant peu d'années, il ne restera de ce splendide monument que des murs

Toutes les mosquées de cette époque sont du reste fort remarquables.

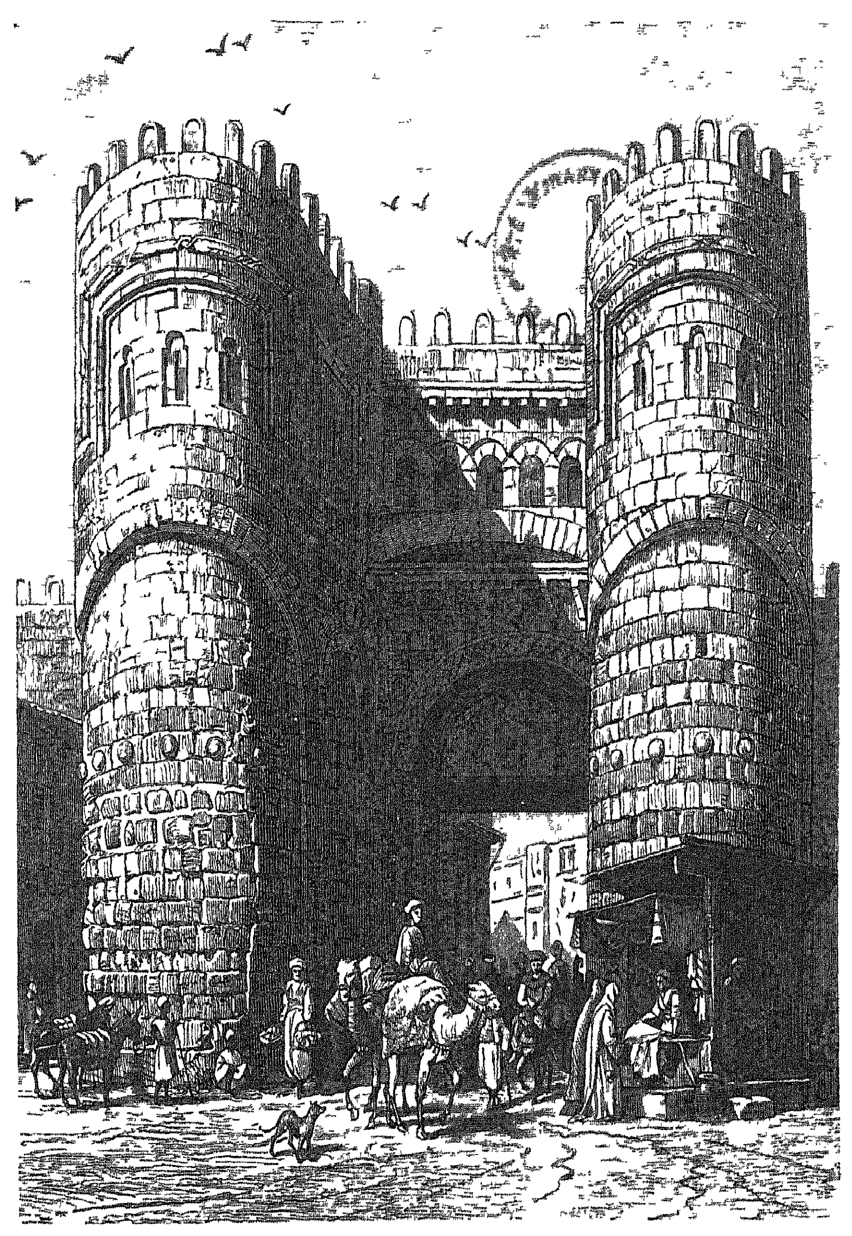


Fig. 109. — Porte Bab el Foutouh (Ebers)

Elles représentent avec le siècle qui va suivre, le bel âge de l'art architectural arabe en Égypte. Je mentionnerai surtout, parmi les monuments de cette période, la mosquée de l'émir Akhor, dont la coupole est fort gracieuse, et les monuments suivants :

Mosquée sépulcrale Barqouq (784 de l'hégire, 1384 de J.-C.). — Cette mosquée est construite en pierres alternativement blanches et rouges par assises réglées; elle fait partie de la série de monuments dont nous parlerons plus loin sous le nom de tombeaux des khalifes. Son minaret représente, avec celui de la mosquée de Kait bey, la plus haute expression de l'art arabe dans ce genre de constructions. Les coupoles, légèrement étranglées à leur base, sont d'une élégance frappante.

Vue de l'intérieur, la coupole qui recouvre le tombeau de Barqouq a un aspect très imposant. Elle est reliée aux angles de la salle carrée qui la supporte par des pendentifs formés de stalactites du plus grand effet.

La mosquée de Barqouq contient une admirable chaire à prêcher en marbre sculpté. Cette véritable dentelle de pierre est certainement un des plus remarquables chefs-d'œuvre de l'art arabe. Laisser tomber en ruines et saccager par le premier venu de pareilles œuvres est véritablement de la barbarie sans excuse.

Mosquée de Mouaïyad (818 de l'hégire, 1415 de J.-C.). — Cette mosquée est inférieure comme ensemble à plusieurs de celles qui précèdent, parce qu'elle est un peu trop chargée d'ornements de détail; mais par son ornementation, elle pouvait être considérée comme une des plus riches mosquées du Caire. Aujourd'hui elle est abandonnée entièrement et ne sera bientôt plus, comme la plupart des autres monuments que j'ai mentionnés, qu'un monceau de décombres. J'y ai remarqué de magnifiques plafonds à caissons sculptés, peints et dorés, fort rares au Caire aujourd'hui, des portiques à colonnes surmontées d'arcades à ogives légèrement étranglées à la base, de belles fenêtres ogivales entourées d'inscriptions et de gracieux pavés de mosaïque.

Mosquée sépulcrale de Kaït bey (872 de l'hégire, 1468 de J.-C.). — Cette mosquée est surtout remarquable par sa coupole revêtue d'un riche lacis d'arabesque, sculptées en relief et par son magnifique minaret à trois étages. Ce dernier est couvert de sculptures et peut être considéré comme la dernière expression de l'architecture arabe. On peut y observer avec quel sens artistique les Arabes y ont fait usage des encorbellements,

'e de ces saillies de pierre : corniches, galeries, etc., issant la ligne du mur, au minaret un aspect gra- une tour cylindrique ou jamais.

osquée de Kait bey fait omme celle d'El-Barqouq, ie de monuments, en rui- nés vulgairement sous le ombeaux des khalifes. La ppartiennent à la période eluks circassiens. Ils se dans une plaine sablon- rès du Caire, et leur en- orme un des tableaux les osants que j'aie jamais eu de contempler. A l'autre de la ville, au pied même lelle, se trouve une seconde nplie également de monu- éraires où on rencontre des de mosquées et des dômes les formes possibles. Ils ap- nt à des époques différentes tent un intérêt très grand, étude nous entraînerait adre de ce chapitre. Cette est du reste représentée de nos photographies.

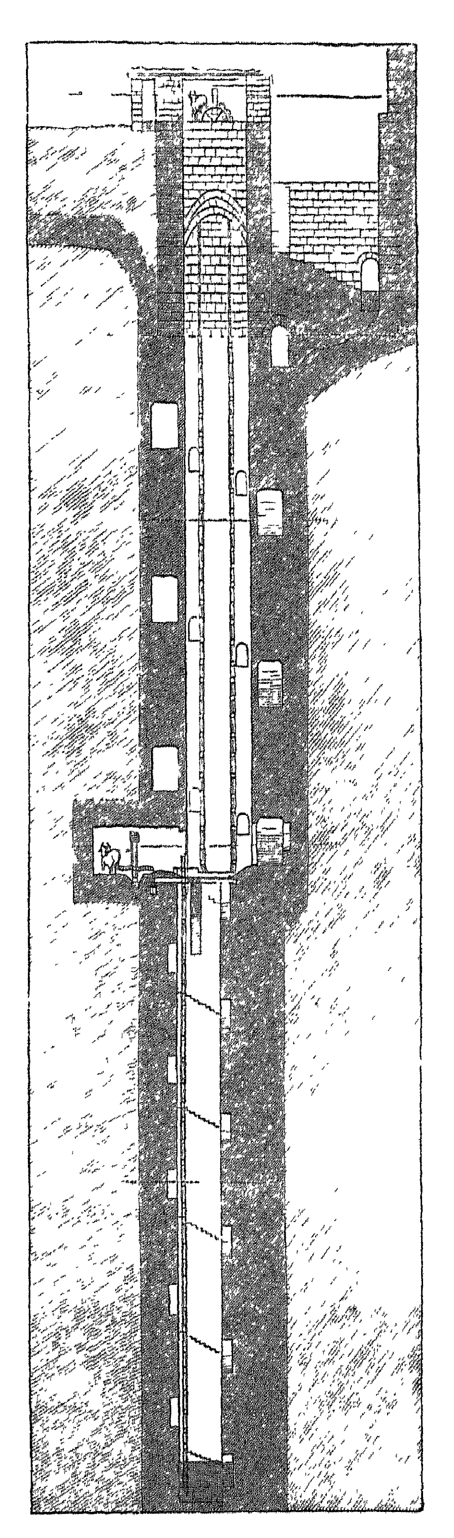


Fig. 110. — Puits de Joseph construit au Caire par les Arabes, d'après un dessin de Coste.

ées turques du Caire. — petit nombre de mosquées is construits depuis le commencement du seizième siècle, c'est-

à-dire depuis que les Turcs se sont emparés de l'Égypte, je n'en connais aucun qui soit digne de la plus insignifiante mention. La plus remarquable par son volume est la gigantesque bâtisse de Mohammed Ali. Avec son dôme surbaissé, ses maigres minarets cylindriques terminés en éteignoir, elle peut servir à mettre en évidence l'abîme profond qui sépare le sens artistique d'un Arabe de celui d'un Turc. En arrivant en

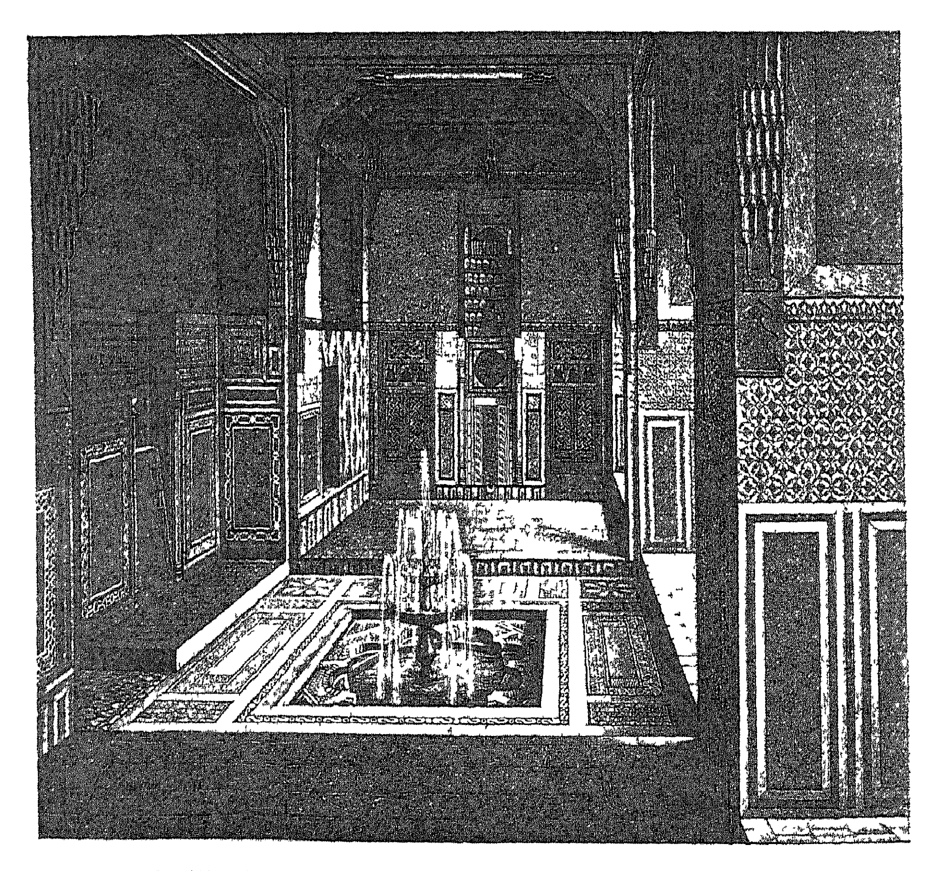


Fig. 111. — Salon de réception arabe au Caire; d'après un dessin de Prisse d'Avesne.

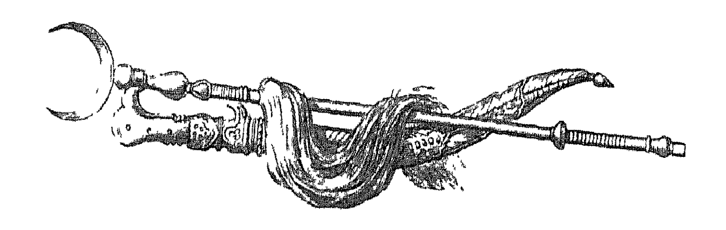
Egypte, les Arabes n'étaient certes pas des artistes accomplis, mais ils possédaient au plus haut degré le goût des arts, et surent tirer des éléments fournis par les Byzantins un style entièrement nouveau. Les maîtres et les modèles n'ont pas fait défaut aux Turcs depuis des siècles, mais l'art de les utiliser leur a toujours manqué. Voulant élever une mosquée au Caire, rien ne leur a paru préférable que de copier le lourd monument de Sainte-Sophie, c'est-à-dire une ancienne église chrétienne byzantine. Cet édifice représente une étape de l'art que les

Arabes avaient franchie depuis longtemps. Les Turcs n'en ont jamais connu d'autres et n'ont jamais su la dépasser.

Autres monuments arabes du Caire : Portes de la ville, Citadelle, Puits de Joseph etc. — Parmi les monuments de l'époque des khalifes susceptibles de donner une idée de l'architecture arabe, je citerai encore deux portes de la ville : celles de Bab-el-Nasr et Bab-el-Foutouh, construites au onzième siècle de notre ère par le khalife fatimite Mostanser.

La citadelle du Caire est également un édifice remarquable. Elle est de la fin du douzième siècle, et fut construite par le sultan Salâh-ed-Dyn (Saladin). Elle est alimentée d'eau par un puits très habilement creusé dans le roc, qui donne une haute idée du talent des ingénieurs de cette époque. Ce puits a 28 mètres de profondeur et 8 mètres d'ouverture. Il est divisé en deux étages. L'eau est montée par des bœufs qui font mouvoir une roue à chapelets et à pots de terre. On descend jusqu'au premier étage par un chemin de ronde en rampe douce et à marches assez peu élevées pour que les bœufs puissent le monter et le descendre facilement.

Bien d'autres produits de la civilisation arabe : habitations, armes, objets d'industrie, etc., peuvent être observés au Caire. Ils seront décrits dans d'autres chapitres. En joignant leur étude à celle des monuments qui viennent d'être énumérés, le lecteur aura certainement une idée suffisamment claire de la civilisation que créèrent en Égypte les disciples du Coran.



CHAPITRE CINQUIÈME.

LES ARABES DANS L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE.

§ 1. — L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE AVANT LES ARABES.

On désigne sous le nom d'Afrique septentrionale la région comprenant le Maroc, l'Algérie, la Tunisie et la Tripolitaine. Elle s'étend de l'océan Atlantique à la limite occidentale de l'Égypte, contrée généralement rattachée à l'Orient. La Méditerranée la limite au nord. Elle est bornée au sud par les parties du Sahara voisines du Soudan.

Les Romains divisaient l'Afrique septentrionale en cinq parties : 1° la Cyrénaïque, à l'ouest de l'Égypte; 2° les provinces consulaires d'Afrique (Tripolitaine et Tunisie actuelles); 3° la Numidie (province de Constantine); 4° la Mauritanie Césarienne (une partie de l'Algérie actuelle); 5° la Mauritanie Tingitane (Maroc). Ces diverses provinces étaient placées sous l'autorité de proconsuls, de légats ou de procurateurs.

Aux premiers temps de leurs conquêtes, les Arabes désignèrent l'Afrique septentrionale et l'Espagne sous le nom de Maghreb, c'est-à-dire Occident. Quand ils furent fixés à Kairouan et à Tunis, ils adoptèrent l'ancien nom d'Ifrikia pour toute la région qui devait devenir plus tard les régences de Tunis et de Tripoli; et, finalement, le mot Maghreb ne servit plus qu'à désigner les régions occidentales de l'Afrique. On donna

alors le nom de Maghreb central au territoire comprenant à peu près l'Algérie actuelle, et celui de Maghreb extrême à celui qui forme maintenant le Maroc.

L'Afrique septentrionale a été conquise par des peuples divers qui ont laissé des traces plus ou moins profondes de leur passage : Carthaginois, Romains, Vandales, Visigoths, Byzantins la possédèrent, plus ou moins, avant les Arabes.

Malgré ces dominations diverses, le fond de la population avait peu changé. Elle se composait d'une race particulière, les Berbères, qui avait conservé, au moins en dehors des villes, sa religion, sa langue et ses mœurs.

L'histoire de l'établissement des Arabes en Afrique est celle des luttes prolongées qu'ils eurent à soutenir contre les Berbères. Le rôle joué par ces derniers dans l'histoire des Arabes en Afrique et en Espagne est tellement considérable, que cette histoire ne saurait être bien comprise sans leur étude préalable. Une telle étude est d'autant plus nécessaire, que de graves erreurs sont journellement professées à l'égard des Berbères par les écrivains qui s'occupent d'eux à propos de l'Algérie.

Tous les peuples de l'Afrique septentrionale, désignés par les Romains sous les noms de Numides, Libyens, Africains, Maures, Gétules, etc., font partie de la race berbère, et on peut dire qu'avant les Arabes tout ce qui n'était pas nègre dans le nord de l'Afrique était Berbère.

L'origine des Berbères nous est aussi parfaitement inconnue que celle de la plupart des races.

Leur présence sur tout le littoral supérieur de l'Afrique, où toute la population était noire, eux exceptés, permet cependant de penser qu'ils sont le résultat de l'immigration, à une époque fort reculée, de populations diverses étrangères à l'Afrique. Nous disons, époque fort reculée, parce que la tradition ni l'histoire n'ont conservé aucun souvenir de cette invasion ; et nous disons, populations diverses, parce que la présence de sujets blonds aux yeux bleus, parmi des individus aux cheveux noirs, indique des éléments d'origines différentes.

On peut, du reste, former des conjectures assez plausibles sur les points

de départ de ces immigrations. Ne pouvant provenir du sud, puisqu'on ne trouve que des nègres dans cette direction, ni du nord, puisque le nord est occupé par une vaste mer que les peuples primitifs ne pouvaient songer à franchir, les invasions n'ont pu se faire que par l'est, c'est-à-dire par la bande étroite de terrain qui relie l'Afrique à l'Asie, ou par l'ouest, c'est-à-dire par le détroit de Gibraltar. C'est sans doute par l'extrémité asiatique de l'Afrique que sont venues, des bords de l'Eu-

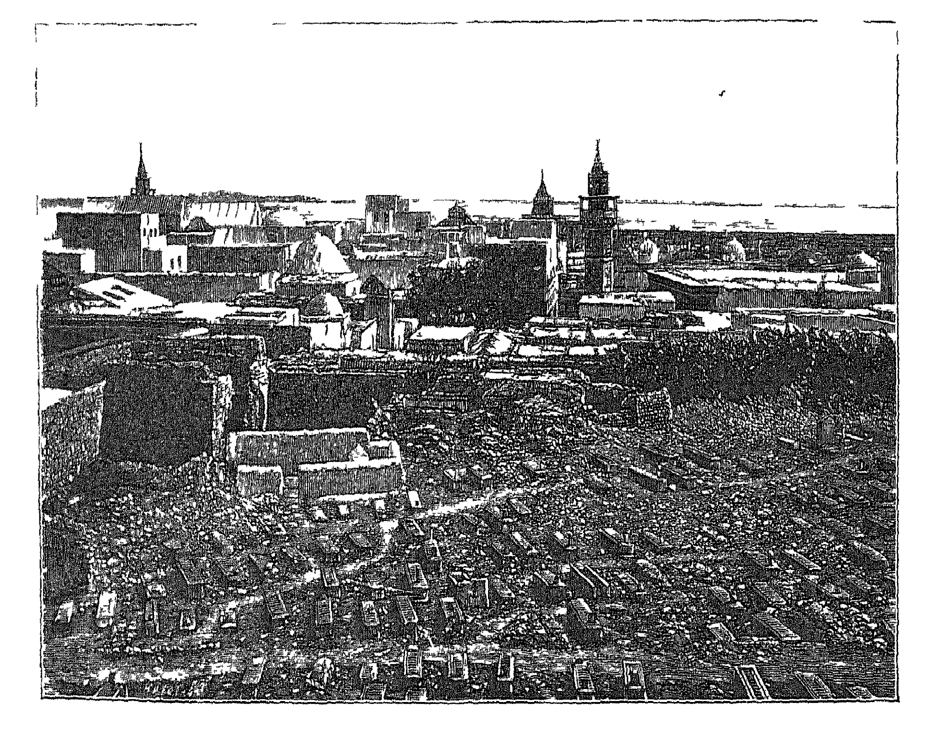


Fig 112 — Vue de Tunis, d'après une photographie

phrate, du nord de l'Arabie, ou peut-être de plus loin encore, les populations à cheveux noirs. Celles aux yeux bleus et aux cheveux blonds ont probablement pour origine des Européens venus par l'extrémité occidentale de l'Afrique. Ces derniers provenaient sans doute du nord de l'Europe, car les monuments mégalithiques qu'ils ont laissés en Afrique sont précisément identiques à ceux que nous trouvons dans les contrées septentrionales de notre continent, et tout à fait différents de ceux que les Vandales, qui pénétrèrent en Afrique à une époque postérieure à notre ère, savaient construire.

Certains documents historiques confirment ce qui vient d'être dit

au sujet de l'antiquité de l'immigration blonde en Afrique. Il existe, en Égypte en effet, des monuments antérieurs de quatorze ou quinze siècles à notre ère, sur lesquels sont figurées des populations africaines aux yeux bleus et aux cheveux blonds. De plus, l'auteur du Périple de la Méditerranée, le géographe Scylax, qui vivait deux siècles environ avant J.-C., parle d'un peuple blond cantonné dans une province oc-



Fig. 113. — Village berbère; d'après une photographie de Geyser, à Alger

cupée actuellement par la régence de Tunis. Ces blonds sont aujourd'hui en très petite minorité. En Afrique, on ne les rencontre guère que par îlots isolés, mais ces îlots isolés existent sur des points très différents : on les a observés jusque chez les Touaregs du désert.

La prédominance de la population aux cheveux noirs sur celle aux cheveux blonds prouve que l'immigration asiatique fut la plus importante, ou au moins la plus puissante.

Les Berbères ont été refoulés du littoral par les Arabes; mais avant

l'invasion de ces derniers, ils occupaient l'immense région de l'Afrique septentrionale qui s'étend depuis la Méditerranée jusqu'au pays des noirs, c'est-à-dire jusqu'au Soudan. Sur cette limite méridionale, il devait exister, à en juger par ce qu'on encore observe aujourd'hui, un mélange intime entre les populations noire et berbère. Les types particuliers résultant de ce mélange de sangs si différents sont bien connus de tous ceux qui ont visité les grandes villes de l'Afrique, celles du Maroc notamment.

Au point de vue politique, les Berbères forment plusieurs groupes importants, tels que les Kabyles de l'Algérie, les Touaregs du Sahara, les Chelouhs du Maroc; mais ces groupes divers appartiennent toujours à des individus de la même race.

Il est beaucoup moins facile qu'on ne le croit généralement de donner une description anthropologique du Berbère qui soit bien exacte : ce n'est guère que dans les montagnes les plus escarpées qu'il est à peu près pur de tout alliage. Dans les villes et dans les régions voisines du littoral, il est fortement altéré par son mélange, non seulement avec les Romains, les Grecs, les Vandales, etc., mais surtout avec les Arabes, qui, à une certaine époque, leur furent au moins égaux en nombre, comme nous le verrons bientôt.

C'est donc une entreprise fort délicate que de vouloir discerner dans de pareils mélanges le véritable type berbère. Ce qu'on peut dire, je crois, de plus exact, c'est que le type qu'on rencontre le plus souvent chez les vrais Berbères, diffère d'une façon générale du type arabe par des traits plus grossiers et des formes plus massives. La face est aplatie, élargie aux pommettes, rétrécie à la base; les lèvres sont grosses, le nez court, un peu épaté, et souvent retroussé à sa pointe, les cheveux noirs, les yeux foncés et petits. Je me hâte d'ajouter que j'ai observé chez les Berbères des types qu'il serait bien difficile de différencier d'avec le type arabe; mais ils sont sans doute le produit des mélanges dont je parlais à l'instant.

Les Berbères possèdent une langue particulière extrêmement ancienne, probablement d'origine phénicienne. C'est dans cette langue que Jugurtha excitait ses soldats contre Marius et que s'entretenaient

les Gétules. En dehors des idiomes européens, elle forme, avec l'arabe, la seule langue parlée dans toute l'Afrique septentrionale; mais l'arabe

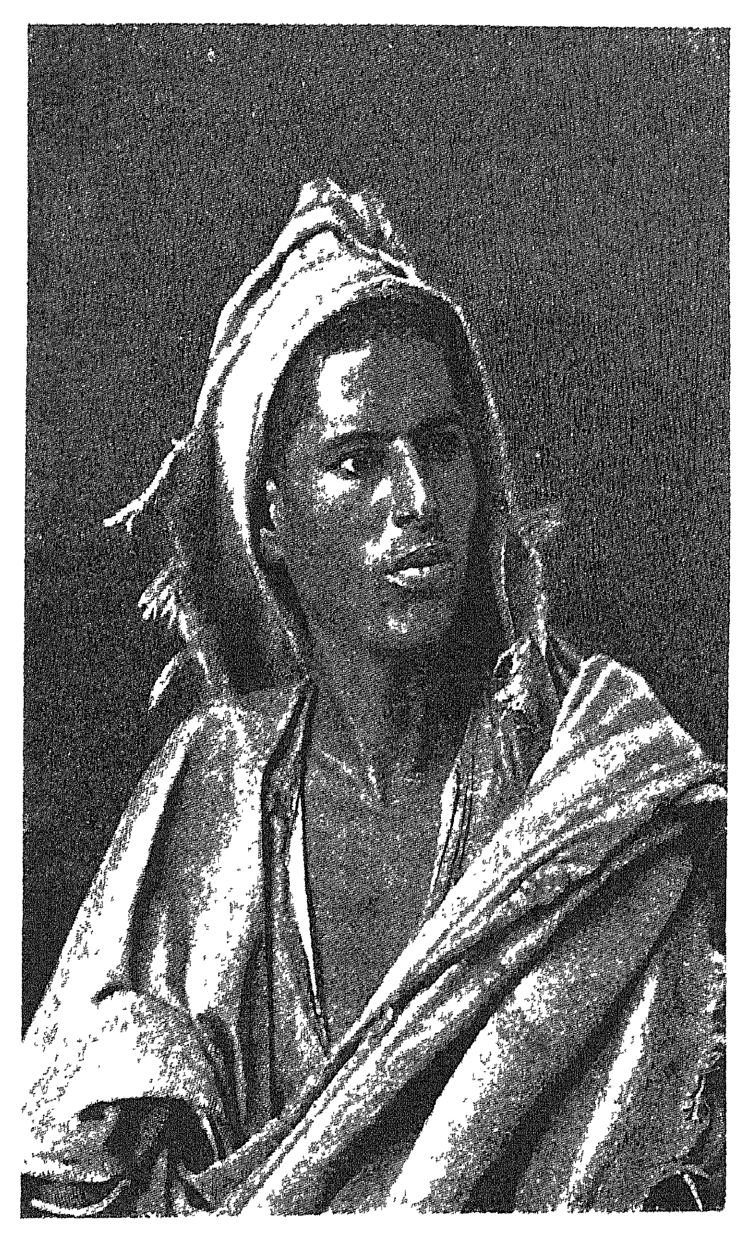


Fig. 111. — Berbère de l'Algérie; d'après une photographie.

est de beaucoup la plus répandue. Le berbère n'est guère parlé que dans les montagnes ou dans les régions très éloignées des villes. Il forme plusieurs dialectes aussi différents entre eux que l'est le français de l'espagnol ou de l'italien. La langue berbère s'est, du reste, ara-

bisée au contact de la langue arabe, comme s'est arabisée la population berbère elle-même. Le berbère actuellement parlé, surtout dans la Grande Kabylie, compte un tiers environ de mots arabes. Ce fait curieux nous montre une fois de plus combien a été profonde l'influence des Arabes, et combien cette influence a été supérieure à celle des autres peuples. Bien qu'ayant dominé le pays pendant autant de temps



Fig 115. — Femme berbère fabriquant le kouskoussou, d'après une photographie.

que les Arabes, les Grecs et les Latins n'ont laissé aucune trace dans la langue berbère.

Les Berbères sédentaires actuels habitent des villages généralement situés au haut des montagnes, et peu différents comme aspect de nos villages européens. Ce sont de durs travailleurs que rien ne rebute et qui labourent avec ardeur le sol médiocre qu'ils possèdent. N'éprouvant que peu de besoins, ils réussissent facilement à les satisfaire. Ils sont assez industrieux pour fabriquer tous les objets : instruments, étoffes, armes, bijoux, etc., qui leur sont nécessaires, et exportent souvent au

dehors l'excédent des produits de leur industrie. J'ai trouvé chez eux certains modèles de bijoux qui ne dépareraient certainement pas, au point de vue de la forme, les vitrines de nos plus élégants bijoutiers parisiens *.

L'étude des mœurs et usages kabyles — mœurs et usages qui ont persisté sous tous les conquérants — est des plus curieuses.

Chaque village se compose de plusieurs familles comprenant tous les individus de même sang et de celles qui demandent et obtiennent d'en faire partie. Chacune de ces agglomérations, nommée *kharouba*, assez analogue à la *gens romana*, constitue une unité politique et juridique apte à posséder, aliéner et recevoir.

La réunion de plusieurs villages forme une tribu. L'unité politique des Berbères n'est pas cependant, comme chez les Arabes, la tribu, mais le village. Chaque village est une petite république indépendante administrée par un chef élu nommé *amin*. Ce chef civil et militaire a pour fonction principale de présider la *djemâa*, c'est-à-dire la réunion de tous les mâles majeurs du village. C'est uniquement dans cette assemblée que réside le pouvoir législatif et judiciaire, ainsi que celui de décider de la guerre et de la paix. Le pouvoir de l'amin est en réalité fort limité; il est du reste contrôlé par un second magistrat nommé *oukil*, dont le devoir est de dénoncer à la djemâa tous les actes répréhensibles de l'amin. L'autonomie communale rêvée par certains socialistes est, comme on le voit, complète chez les Berbères; elle est même si complète qu'elle les a toujours empêchés d'arriver à former une véritable nation.

La propriété est individuelle chez les Berbères, mais la kharouba, comme le village, possède des biens indivis analogues à nos biens communaux. C'est elle qui hérite à défaut d'héritiers naturels, ou quand ces derniers sont parents à des degrés trop éloignés.

Le droit pénal des Berbères est très simple ; les peines sont surtout

* En visitant une collection d'objets rapportés de l'Asie centrale par M. de Ujfalvy, nous y avons trouvé des objets identiques à ceux fabriqués par les Kabyles. On pourrait peut-être attribuer leur origine aux relations qui existèrent entre l'Inde et l'Afrique pendant toute la durée de la domination arabe.

infamantes; les prisons sont inconnues. Les crimes, le vol surtout sont très rares : l'individu est trop peu isolé pour que la crainte de la

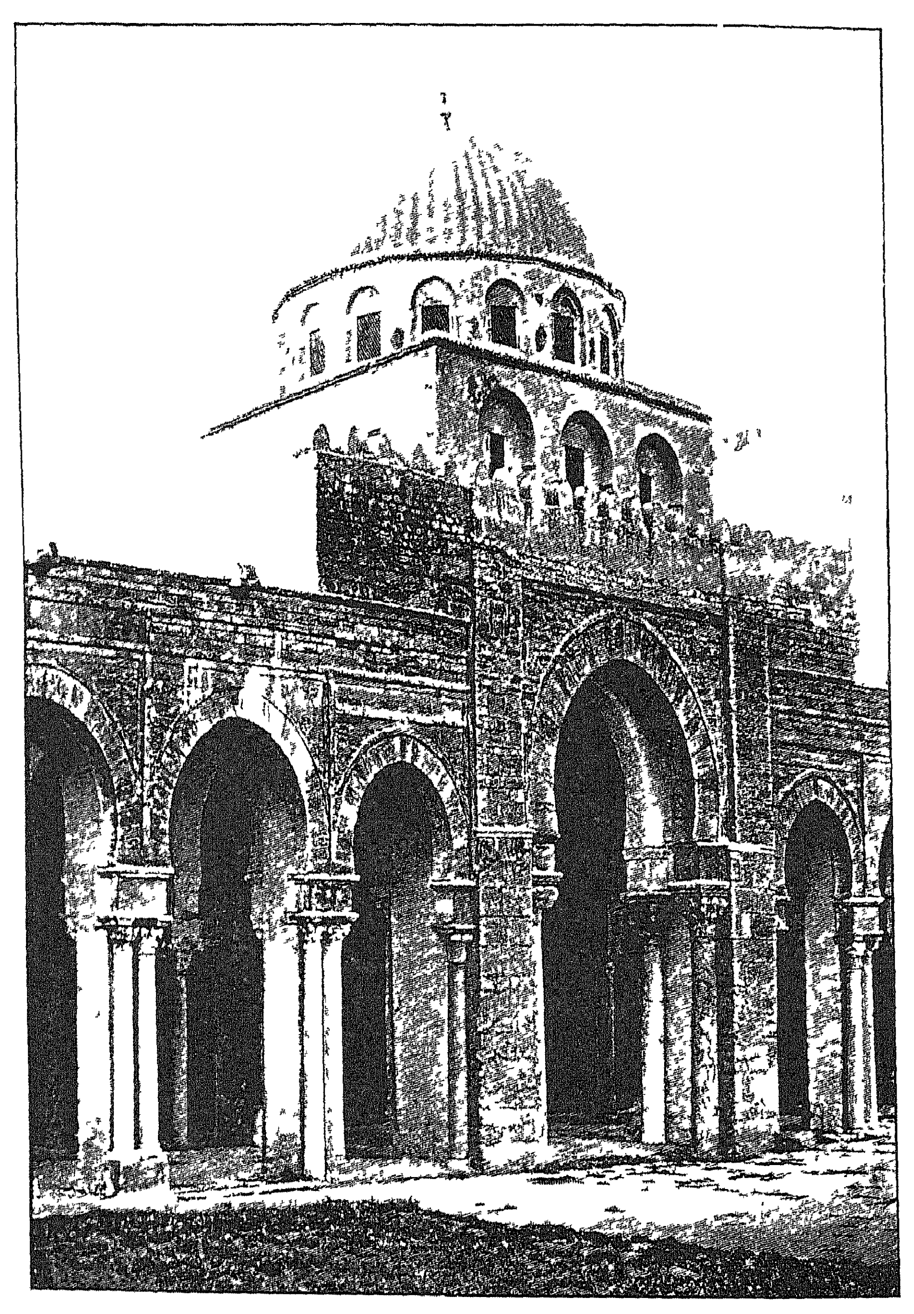


Fig. 116. Une des portes de la grande mosquée de Sidi Okba à Kairouan, d'après une photographie

réprobation n'ait pas une influence considérable sur lui. Dans ces petites républiques microscopiques, où chacun se connaît, l'influence de l'opinion est souveraine.

Les Berbères professent aujourd'hui l'islamisme ; mais ce sont d'assez tièdes sectateurs du prophète. Avant les Arabes, ils adoraient les dieux de Carthage : Gurzil, Mastimane et autres divinités barbares. Suivant Tertullien, ils sacrifiaient des enfants à Saturne. Ils professaient également le culte du feu. Pendant la période chrétienne, plusieurs tribus voisines des colonies grecques se convertirent au christianisme.

Les Berbères sont monogames. Leurs femmes, quoique moins en tutelle que chez les peuples chrétiens, n'ont pas beaucoup plus de droits.

Les femmes berbères possèdent une énergie remarquable : on les voit parfois combattre auprès de leurs maris. L'histoire a consacré le souvenir de leur vaillance dans la fable de ces Amazones dont Homère a chanté la reine et qui auraient conquis la Libye, et une partie de l'Asie Mineure.

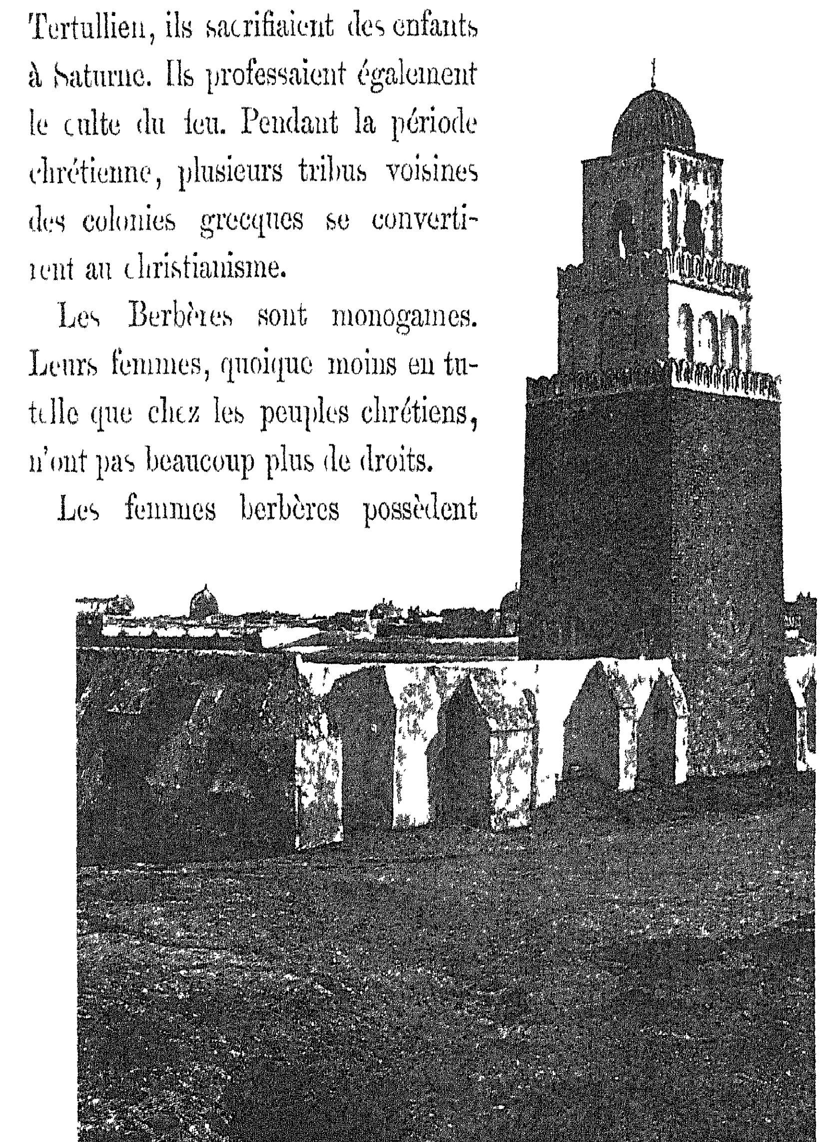


Fig. 117. — Vue du minaret de la grande mosquée de Sidi Okba, d'après une photographie.

Plusieurs femmes ont exercé le pouvoir souverain chez les Ber-

bères; et ce fait seul, très anormal pour un Arabe, indique suffisamment que la façon de penser des deux peuples est complètement différente sur certains points. Les Arabes, au temps de la conquête, rencontrèrent la plus rude résistance de la part de la reine Kahina, qui commandait à plusieurs tribus et forma une ligue contre eux. Dans un premier combat, elle réussit à les mettre en déroute et à s'emparer de toute l'Afrique septentrionale. Les Arabes, étant revenus en plus grand nombre, elle résolut de ravager la contrée pour les empêcher de l'occuper, et fit détruire tous les villages depuis Tripoli jusqu'à Tanger. Cette femme remarquable inspirait une égale terreur aux Grecs et aux Arabes, et elle eût peut-être changé les destinées de son pays si elle n'avait trouvé la mort dans un combat.

Les auteurs qui ont parlé des Berbères ont professé à l'égard de leur caractère des opinions tout à fait contradictoires. Il est facile de concilier ces contradictions en ayant présent à l'esprit ce que nous avons dit à propos du caractère des Arabes, si variable suivant leurs conditions d'existence. Les descriptions que nous possédons sont généralement exactes pour les populations berbères auxquelles elles s'appliquent; mais ces populations étant très différentes, ce qui est exact pour les unes ne l'est plus pour les autres. Ce qui est vrai par exemple pour les Touaregs, nomades, pillards et perfides, ne l'est nullement pour les Berbères des montagnes.

La psychologie du Berbère peut être considérée comme très voisine de celle de l'Arabe, à condition, bien entendu, de comparer les sédentaires avec les sédentaires, les nomades avec les nomades. Les conditions d'existence sont chez tous les peuples un des plus puissants facteurs du caractère; et, avec des conditions d'existence semblables, nous devons nous attendre à rencontrer souvent des modes de penser et d'agir identiques. Le Berbère sédentaire est, comme l'Arabe sédentaire, dur au travail, patient, énergique et industrieux. Le Berbère nomade est, comme l'Arabe nomade, indépendant, belliqueux, sobre et résistant à la fatigue; il a comme lui une grande mobilité d'esprit; comme lui encore, il est extrêmement perfide envers ses ennemis. Il n'en diffère guère que parce qu'il est plus vindicatif et plus cruel et surtout

moins intelligent. Dès les premiers temps de la conquête arabe, les Berbères avaient déjà donné des preuves de leur perfidie. Mouza, conquérant de l'Espagne, interrogé à Damas par le khalife sur les Berbères, en fit le tableau suivant, qui me paraît encore très juste aujourd'hui : « Ils ressemblent fort aux Arabes dans leur manière d'attaquer, de combattre

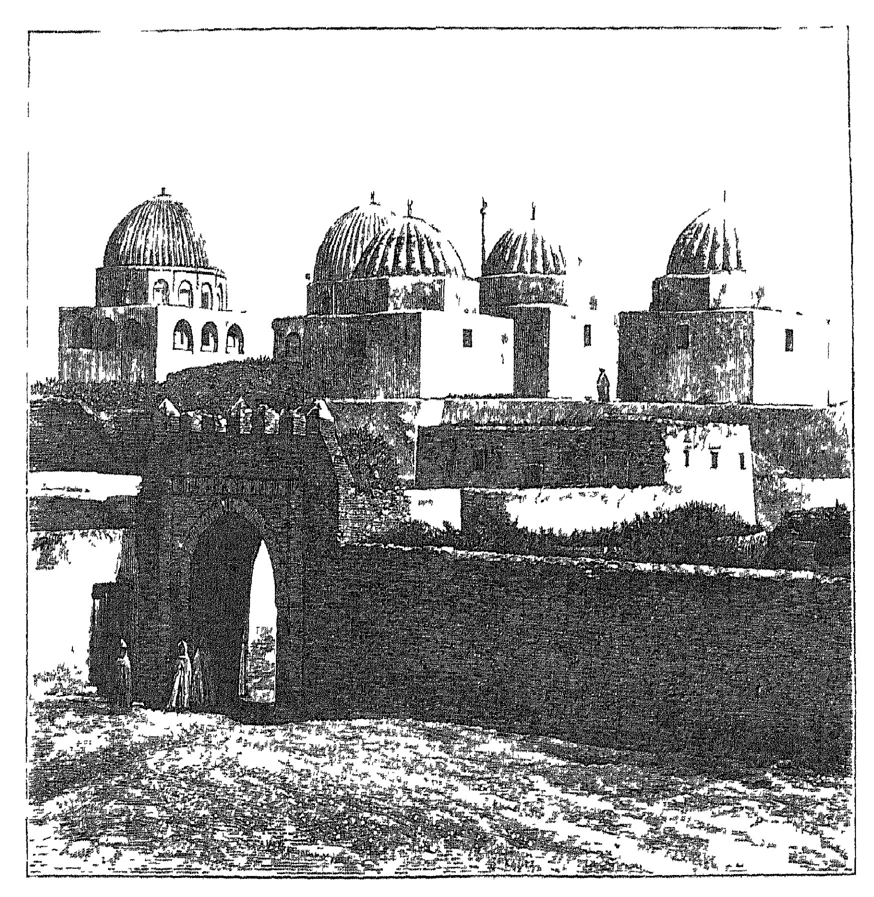


Fig. 118. — Ancienne mosquée de Kairouan; d'après une photographie.

et de se soutenir; ils sont patients, sobres et hospitaliers comme eux; mais ce sont les gens les plus perfides du monde : promesse ni parole ne sont sacrées pour eux. » Bien avant les invasions arabes, on savait qu'il ne fallait jamais compter sur la parole d'un Berbère. Ils étaient nombreux dans les armées Carthaginoises, et ont dû certainement contribuer à la mauvaise renommée de la foi punique.

La division en nomades et sédentaires n'est pas moins importante, comme on le voit, pour les Berbères que pour les Arabes. Elle avait

été fort bien signalée, au quatorzième siècle, par Ibn-Khaldoun, dans le passage suivant de son ouvrage : « Depuis les temps les plus anciens, dit-il, cette race d'hommes habite le Maghreb, dont elle a peuplé les plaines, les montagnes, les plateaux, les régions maritimes, les campagnes et les villes. Ils construisent leurs demeures, soit de pierres, soit d'argile, soit de roseaux et de broussailles, ou bien de toiles faites de poil de chameau. Ceux d'entre les Berbères qui jouissent de la puissance, et qui dominent les autres, s'adonnent à la vie nomade et parcourent avec leurs troupeaux les pâturages auxquels un court voyage peut les amener ; jamais ils ne quittent l'intérieur du Tell pour entrer dans les vastes plaines du désert. Ils gagnent leur vie à élever des moutons et des bœufs, réservant ordinairement les chevaux pour la selle et pour la propagation de l'espèce. Une partie des Berbères nomades fait aussi métier d'élever des chameaux, se donnant ainsi une occupation qui est plutôt celle des Arabes. Les Berbères de la classe pauvre tirent leur subsistance du produit de leurs champs et des bestiaux qu'ils élèvent chez eux ; mais la haute classe, celle qui vit en nomade, parcourt le pays avec ses chameaux, et toujours la lance en main, elle s'occupe également à multiplier ses troupeaux et à dévaliser les voyageurs. »

Ce qui précède met en évidence l'erreur dans laquelle beaucoup d'auteurs modernes tombent aujourd'hui, lorsqu'ils croient pouvoir différencier les Arabes des Berbères, en disant que les seconds forment une population sédentaire, adonnée à l'agriculture, alors que les premiers ne sont que des nomades. Ils en tirent naturellement cette conclusion, qu'ils appliquent ensuite à l'Algérie : que les Berbères sont civilisables, alors que les Arabes ne le sont pas. Mais cette conclusion repose sur une observation tout à fait erronée. L'Arabe et le Berbère sont également sédentaires ou nomades, suivant le milieu où ils se trouvent ; ces deux formes de la vie sociale résultant de la nature du sol et non de la race. Dans les régions fertiles de l'Arabie, de l'Égypte ou de l'Algérie, l'Arabe a toujours été sédentaire. Dans les plaines sablonneuses des mêmes contrées, il a toujours été nomade, et ne pouvait être que nomade. Que ce soient des Berbères, des Arabes ou tout autre peuple qui habitent le Sahara, on n'y verra jamais que des nomades. Les Touaregs

du désert, ces descendants des Numides qu'on range parmi les plus purs des Berbères, sont exclusivement nomades, et, comme les Arabes du désert de l'Arabie, vivent surtout de guerre et de pillage. Dans les régions montagneuses aux hivers prolongés, où la vie nomade serait impossible, les mêmes Berbères se construisent des maisons et mènent la vie agricole.



Fig 119 — Ornements en faïence émaillée pris dans une mosquée de Kairouan, d'après une photographie.

Il en était ainsi avant l'invasion des Arabes en Afrique, et il en est encore de même aujourd'hui. Vouloir obliger des nomades, chez lesquels l'hérédité a fixé des habitudes devenues une seconde nature, à mener une vie sédentaire et à se livrer à l'agriculture, serait aussi difficile que d'empêcher un chien de chasse de suivre le gibier. On peut à la rigueur y arriver peut-être, mais une telle entreprise est l'œuvre des siècles et non celle d'un jour.

Alors même qu'on ne comparerait les Berbères sédentaires qu'avec les Arabes également sédentaires, je ne connais aucun fait qui puisse permettre de soutenir que les premiers soient plus civilisables que les seconds. Les évènements historiques prouveraient plutôt le contraire, car l'Arabe est arrivé à posséder une civilisation très haute alors que celle du Berbère n'a jamais été bien élevée. En réalité, je crois qu'aujourd'hui l'Arabe et le Berbère présentent la même inaptitude à s'adapter à la façon de vivre, sentir et penser des Européens. Pour l'immense majorité de ces

derniers, la civilisation implique la nécessité de passer la plus grande partie de son temps à travailler dans une usine, un bureau, ou à gratter laborieusement la terre dix ou douze heures par jour pour gagner le droit de recommencer le lendemain. Cette vie-là, l'Arabe et le Berbère n'en veulent pas; ils n'ont pas les besoins artificiels créés par notre civilisation et refusent de se les créer. L'Européen pour l'Arabe ou le Berbère est simplement un maître qu'il faut subir tant qu'on ne peut pas faire autrement, mais dont on se débarrasse le jour où l'occasion s'en présente.

§ 2. — ÉTABLISSEMENT DES ARABES EN AFRIQUE.

La conquête de l'Afrique par les Arabes fut beaucoup plus difficile que celle de l'Égypte, et ils ne s'y établirent que très lentement. Les Berbères ne cessèrent de lutter contre eux, et, à plusieurs reprises, arrivèrent à reconquérir leur indépendance.

Après avoir été soumise aux Romains durant plusieurs siècles, l'Afrique septentrionale avait été dominée pendant plus de cent ans (429-545) par les Vandales d'Espagne. Ils en furent chassés par l'expédition envoyée contre eux par Justinien et dirigée par Bélisaire. Les Visigoths d'Espagne l'envahirent à leur tour et l'occupaient en partie quand les Arabes se présentèrent.

L'histoire des provinces africaines à l'époque où parurent les Arabes est assez obscure. Nous savons cependant que lorsque l'empereur Héraclius allait avoir à se défendre contre les invasions de ces nouveaux conquérants, l'Afrique jouissait d'un peu de tranquillité, car ce monarque, voulant échapper aux troubles qui se produisaient à Constantinople, avait résolu de s'embarquer pour Carthage et d'en faire la capitale de son empire.

La tranquillité en Afrique n'était du reste que momentanée. En dehors des invasions venues de l'extérieur, les dissensions incessantes des sectes religieuses la troublaient constamment. De même que l'Égypte, l'Afrique était devenue chrétienne, mais la propagation du christianisme ne s'y était faite qu'en versant des torrents de sang. Lorsque Constan-

tin monta sur le trône, il trouva les diverses sectes en proie à de telles fureurs qu'il fut obligé de les réduire par les armes.

Les Romains et les Byzantins avaient fondé en Afrique des cités importantes ornées de monuments dont on retrouve aujourd'hui les ruines; mais leur influence était toute locale, et ne s'était pas étendue au-delà des villes. L'Afrique était moins colonisée que conquise.

La résistance des Byzantins aux Arabes fut aussi faible en Afrique

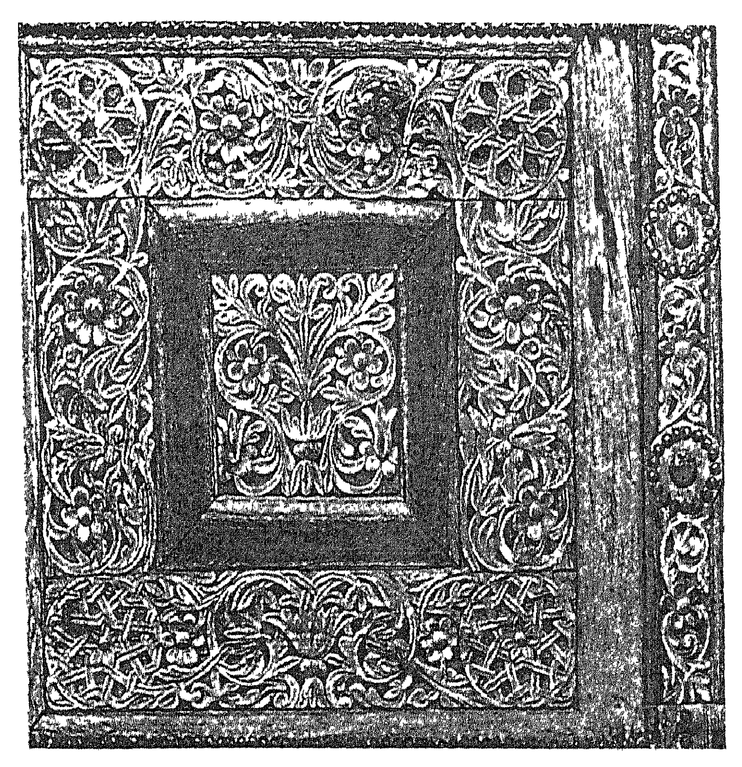


Fig 120. — Sculpture d'un panneau pris dans une mosquée de Kairouan; d'après une photographie

qu'elle l'avait été en Égypte, et, sans les Berbères la conquête eût été rapide; mais la résistance de ces derniers fut si énergique, qu'il ne fallut pas aux Arabes moins de cinq campagnes d'une durée totale de près d'un demi-siècle pour se rendre tout à fait maîtres du nord de ce continent.

Leur première invasion eut lieu l'an 23 de l'hégire (644 de J.-C.). Ils envahissent d'abord la Cyrénaique, province toute voisine de l'Égypte, puis soumettent la Tripolitaine. En 646, ils s'emparent de plusieurs villes, mais ils finissent par évacuer le pays moyennant rançon.

Ils y reparaissent vingt ans plus tard, et portent leurs armes jusqu'à l'autre extrémité de l'Afrique, c'est-à-dire jusqu'à l'océan Atlantique.

En 675, ils fondent Kairouan, future capitale de l'Afrique arabe. En 691 (69 de l'hégire), ils s'emparent de Carthage et subjuguent une grande armée de Berbères que Kahina, reine de ces derniers, avait réunie pour les combattre. En 711, ils sont assez forts pour envahir l'Espagne.

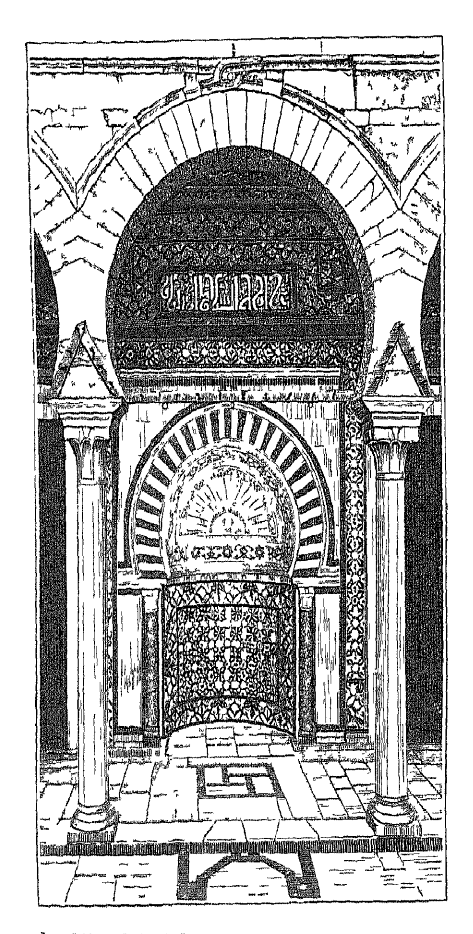


Fig. 121. — Mihrab de la mosquée Si el Habib, à Kairouan, d'après une photographie.

Jusqu'au commencement du neuvième siècle de notre ère, l'Afrique fut gouvernée par des émirs nommés par les khalifes ; mais à partir d'Haroun-al-Raschid, la suprématie de ces derniers ne fut plus que nominale. L'Afrique fut désormais gouvernée par de véritables souverains indépendants résidant à Kairouan. De 800 à 909, onze princes arabes de la famille des Aglabites se succédèrent dans cette capitale. L'Afrique jouit d'une grande tranquillité sous leurs règnes, et ils dirigèrent tous leurs efforts vers la fusion des Arabes et des Berbères. Mais les Berbères finirent par renverser leur dynastie, et, reconnaissant comme khalife un prince fatimite d'origine berbère, ils rendirent l'Afrique complètement indépendante du khalifat d'Orient, auquel elle n'était du reste rattachée depuis longtemps que par des liens nominaux.

Jusqu'à l'invasion des Turcs, au seizième siècle, l'Afrique resta gouvernée par des dynasties berbères. Cette indépendance lui fut bientôt fatale. Obéissant à ces instincts héréditaires que nous avons constatés

et qui les ont toujours empêchés de former une grande nation, les Berbères se divisèrent à l'infini et laissèrent l'Afrique se morceler en petits royaumes indépendants, toujours en lutte entre eux, et où la civilisation ne brilla jamais que d'un éclat bien faible.

On ne peut apprécier la nature de l'influence exercée par les Arabes en Afrique, qu'en se rappelant qu'il y eut dans leur conquête deux pé-

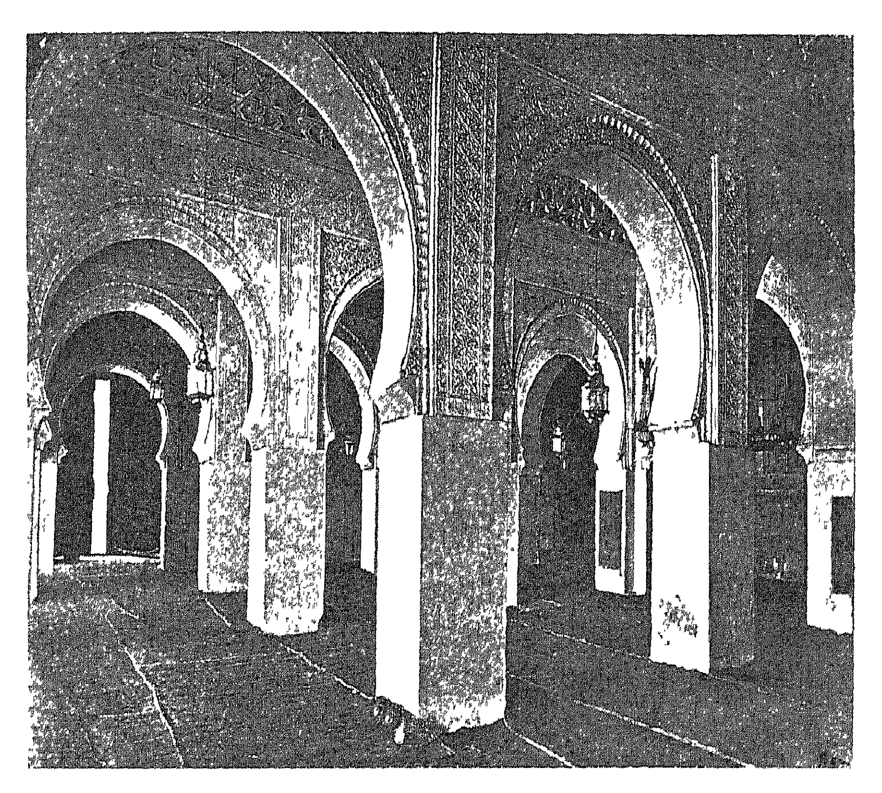


Fig. 122. — Intérieur de la mosquée Sidi Bou Medine, à Tlemcen, d'après une photographie.

riodes fort distinctes et dont les conséquences ethnologiques furent très différentes.

La première de ces périodes fut celle de la primitive invasion du septième siècle. La conquête ne fut simplement alors qu'une occupation militaire forcément très restreinte.

Si l'invasion des Arabes se fût bornée à cette primitive occupation, il fût arrivé, comme en Égypte et ainsi du reste qu'il arrive toujours en pareil cas, qu'après un petit nombre de générations les Arabes auraient disparu entièrement dans la masse des Berbères. Leur influence

civilisatrice eût pu survivre, mais celle du sang se fût rapidement éteinte.

Une invasion nouvelle se produisant sur une immense échelle en décida autrement. En amenant en Afrique un nombre immense d'Arabes, elle eut pour résultat de transformer une partie de la nation berbère en un peuple arabe.

Ce fut vers le milieu du onzième siècle, alors que les Berbères avaient presque partout reconquis leur indépendance, qu'eut lieu la grande invasion qui devait avoir pour résultat le peuplement du nord de l'Afrique par les Arabes, et le refoulement des Berbères dans les montagnes du Tell et les régions du sud. Cette invasion se composa de tribus nomades venues de l'Hedjaz en Arabie, et qui, sous les Fatimites, avaient été cantonnées dans la haute Égypte. Leurs déprédations eurent bientôt rendu le pays qu'ils occupaient tellement inhabitable, que le khalife Mostanser résolut de s'en débarrasser en les lançant sur les Berbères de l'Afrique.

Ce fut bien plus l'invasion entière d'un peuple que l'arrivée d'une armée. Les Arabes partirent, emmenant avec eux femmes, enfants et troupeaux. Leur nombre a été évalué par certains auteurs arabes à un million, et à deux cent cinquante mille seulement par quelques uns; mais il paraît certain que la première invasion fut bientôt suivie de plusieurs autres.

Cette immigration fut assez lente, et ce n'est que progressivement qu'elle arriva à couvrir d'Arabes le nord de l'Afrique. Deux ans après ses débuts, elle n'avait pas dépassé la Tripolitaine. Procédant pas à pas, les Arabes s'insinuaient par groupes dans les vallées et se mélangeaient graduellement avec la population. Leurs masses augmentant toujours, ils réussirent en quelques générations, par le fait seul de leur nombre, à imposer aux Berbères leurs mœurs, leur religion et leur langue et à ne laisser à leurs souverains qu'un pouvoir nominal. Il n'y eut que les tribus refoulées dans les montagnes du Tell et certaines régions du sud qui échappèrent à l'influence étrangère.

Les résultats de ces invasions ne furent nullement civilisateurs, car les nomades de l'Arabie ont toujours mené une vie demi-sauvage incom-

patible avec toute culture sérieuse, et cette vie nomade, ils la continuèrent en Afrique. La civilisation, qui commençait à se développer sur le sol africain, pâlit rapidement. Les luttes intestines des tribus, celles des nombreuses dynasties rivales des diverses provinces devenues indépendantes eurent pour résultat une rapide décadence et lorsque les Turcs se présentèrent au seizième siècle à Alger, ils n'eurent pas de peine à s'emparer très rapidement du nord de l'Afrique. Un seul État arabe, le Maroc, resta indépendant. Il a gardé jusqu'ici cette indépendance, mais sans échapper à la décadence qui avait graduellement envahi toutes les provinces. La ville de Fez, qui était, au dixième siècle, une rivale de Bagdad et possédait, d'après les historiens arabes, cinq cent mille habitants, huit cents mosquées et une bibliothèque riche en manuscrits grecs et latins, est aujourd'hui à demi ruinée. La population du Maroc, évaluée aujourd'hui à six ou sept millions d'individus, n'est plus que le produit abâtardi du croisement des Berbères, des Arabes et des Nègres.

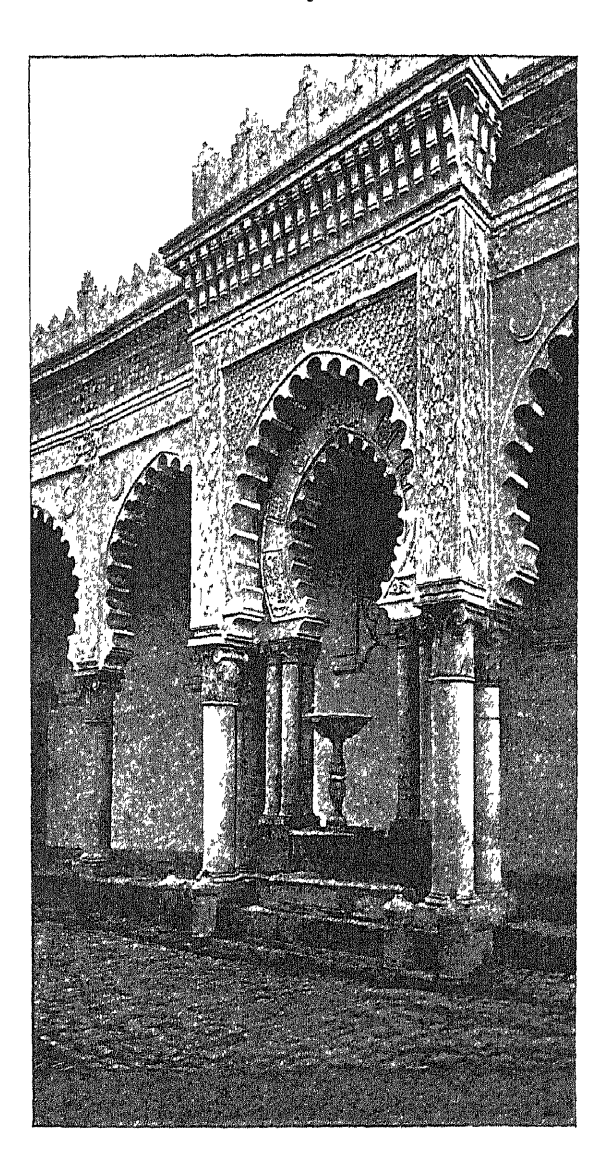


Fig. 123. — Façade de la mosquée Djâma-el-Kebir, à Alger.

§ 3. — MONUMENTS LAISSÉS PAR LES ARABES DANS L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE

La civilisation arabe de l'Afrique n'eut jamais l'éclat de celle de l'Égypte ou de l'Espagne. L'Afrique posséda cependant des villes importantes et quelques monuments remarquables, notamment sous les Aglabites. Ils élevèrent des villes comme Kairouan, Tunis, Fez, ou en transformèrent d'autres qui existaient à peine avant eux, telles que Tlemcen, Alger, Bougie, etc., mais l'éclat de ces cités fut très éphémère. Les rivalités des Berbères, leur peu d'aptitude à la civilisation, l'invasion des Arabes nomades, et enfin l'absence de centres importants, comme Bagdad en Orient, le Caire en Égypte, étaient des conditions peu favorables au progrès de la civilisation. Aussi ne faut-il pas nous attendre à trouver dans l'Afrique septentrionale des monuments arabes présentant l'originalité et la richesse de ceux de l'Espagne et de l'Égypte. Nous verrons dans notre chapitre consacré à l'histoire de l'architecture chez les Arabes que ces derniers ne réussirent jamais en Afrique à se soustraire entièrement à l'influence byzantine. Nous nous bornerons actuellement à une simple énumération des édifices les plus remarquables, en choisissant surtout, comme nous l'avons déjà fait, parmi les monuments religieux, les seuls à peu près, du reste, qui soient conservés.

Mosquées de Kairouan. — Kairouan fut fondée par le célèbre Okba, le conquérant de l'Afrique. Il fit élever dans cette ville, l'an 55 de l'hégire (675 de J.-C.), une grande mosquée qui fut reconstruite à plusieurs reprises, et notamment l'an 205 de l'hégire (820 de J.-C.). Elle est recouverte de coupoles surbaissées et forme un quadrilatère entouré d'un mur d'enceinte, que domine un minaret constitué par une grande tour carrée, très large à la base, et couronnée de trois étages en retrait les uns sur les autres. Cette forme de tour carrée faisant fonction de minaret est très répandue dans toute l'Afrique septentrionale et le fut probablement aussi en Espagne.

Bien que la grande mosquée de Kairouan et les autres monuments religieux de cette ville aient été restaurés plusieurs fois, ils présentent, comme nous le verrons dans un autre chapitre, un intérêt archéologique

considérable; mais jusqu'à une époque toute récente, aucun Européen ne les avait visités et ils n'avaient jamais figuré encore dans aucun ouvrage.

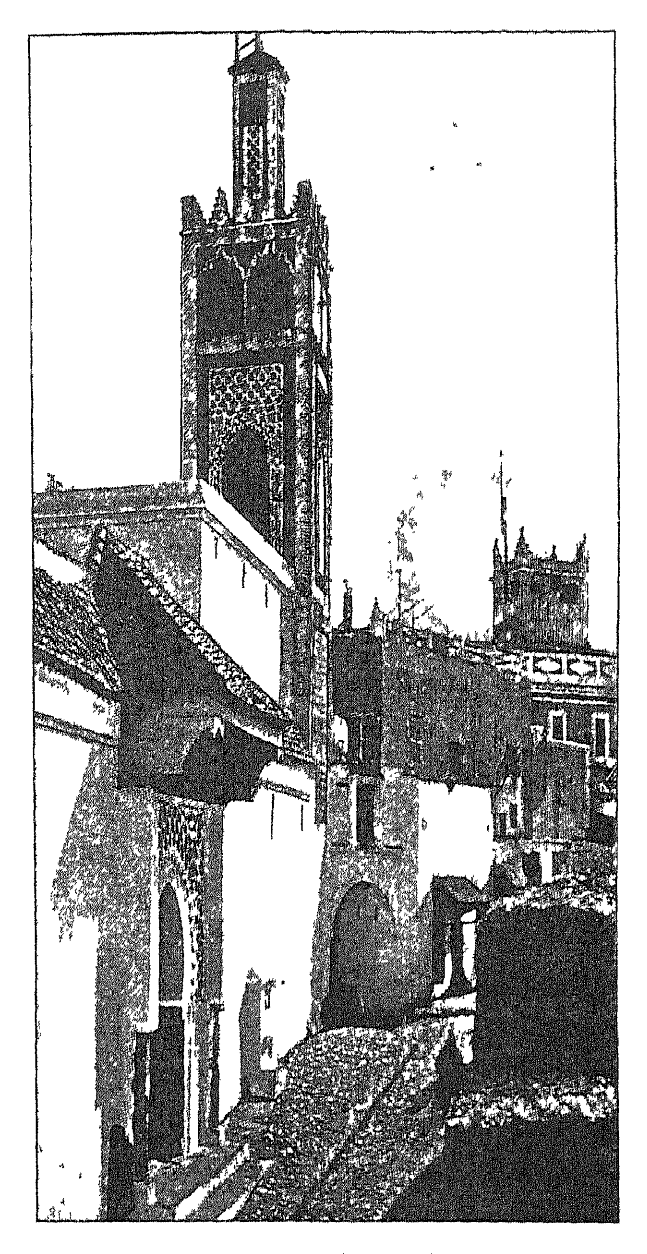


Fig 124 — Minaret de la grande mosquée de Tanger; d'après une photographie.

Ce même Okba qui fonda Kairouan fut enterré près de Biskra. La mosquée qui entoure son tombeau, dite mosquée de Sidi Okba, est actuellement le plus ancien monument religieux de l'islamisme en Afrique. Elle possède également un minaret carré.

Mosquée de Sidi Bou-Médine, près de Tlemcen. — Tlemcen fut autrefois la capitale du Maghreb central. Sa mosquée fut fondée en 739 de l'hégire (1388 de J.-C.). Elle renferme dans ses dépendances une école fondée en 747 de l'hégire, et qui est un des rares monuments de cette sorte existant encore en Afrique. Les sciences et l'histoire y étaient enseignées à l'époque de la splendeur des Arabes. Notre figure donne une bonne idée de son architecture.

Mosquées d'Alger. — Presque toutes les mosquées d'Alger sont modernes et dépourvues d'intérêt; la seule intéressante est la grande mosquée Djama el Kébir. Sa fondation remonte au dixième siècle de notre ère; mais elle a subi à diverses époques des modifications importantes. Son minaret carré, notamment, est du quatorzième siècle.

L'intérieur de l'édifice, actuellement blanchi à la chaux, ne présente aucune décoration. Les arcades supportant la toiture reposent sur des piliers carrés. Elles ont la forme d'un arc en fer à cheval très légèrement ogival; plusieurs sont dentelées.

Une des façades de la mosquée est entourée d'une belle galerie composée d'arcades ogivales et dentelées en fer à cheval à leur base comme les précédentes. Elles s'appuient sur des colonnes de marbre. Cette galerie, dont la construction est très postérieure à celle du monument primitif, rappelle tout à fait les colonnades qu'on voit dans les cours intérieures de l'Alcazar de Séville.

En dehors de la mosquée précédente, le seul monument mahométan qui me semble digne d'être mentionné à Alger est la petite chapelle funéraire d'Abd-er-Rahman, ainsi nommée du nom du personnage qui y est enterré. Sa construction remonte au quinzième siècle. Elle est d'une architecture élégante, mais ne présente aucune particularité originale.

Mosquées du Maroc. — Le Maroc possède plusieurs belles mosquées, notamment celles de Muley Edris et d'El-Karoum, à Fez. Cette dernière, très célèbre encore dans toute cette région de l'Afrique, contient deux cent soixante-dix colonnes, et seize nefs de vingt arcades chacune. Les Européens ne peuvent y pénétrer sous peine de mort.

La plupart des mosquées du Maroc sont construites sur le plan des

mosquées de l'Afrique septentrionale et ont comme elles des minarets carrés, forme assez rare en Égypte. Celui de la grande mosquée de Tanger, que nous reproduisons, est construit sur le même plan et donne une idée suffisante de ce genre de construction.

En dehors d'un petit nombre de mosquées, on ne rencontre guère de monuments arabes bien remarquables au Maroc; mais ce qu'on y trouve,



Fig. 125. — Vue générale de Tanger (Maroc), d'après une photographie.

ce sont des mœurs, des costumes et un ensemble oriental qu'il serait difficile de trouver ailleurs. C'est encore au Maroc qu'il faut aller de préférence pour se faire une idée de la vie des Arabes au temps des khalifes. Les grandes villes demi-européennes de l'Algérie et de la Syrie, Damas exceptée, n'en sauraient donner qu'une très incomplète idée. Le voyage est facile, et je le conseille à tous les artistes. En quelques jours de chemin de fer, on traverse la France et l'Espagne dans toute leur longueur; on s'embarque à Malaga et l'on est bientôt à Gibraltar, ville anglaise à la physionomie roide et morne; mais le voyageur

amoureux du pittoresque ne regrettera pas de retrouver l'Angleterre si loin, car le contraste qu'il éprouvera après quelques heures de mer, lorsqu'il abordera les côtes du Maroc à Tanger, n'en sera que plus frappant. Gibraltar, c'est la vie civilisée moderne; Tanger, avec ses maisons blanches à terrasses, sa population bariolée, ses pachas à la justice sommaire, représente la vie arabe telle qu'elle était il y a un millier d'années. Cette vision fantastique de mosquées, de minarets, de tours crénelées, de bazars d'esclaves, de femmes voilées, d'Arabes vêtus de couleurs éclatantes, qu'évoque dans la pensée la lecture de certains chapitres des *Mille et une nuits*, se trouve réalisée d'une façon magique, quand on pénètre dans cette vieille cité, dont la légende fait remonter la fondation à Hercule, et qui était déjà célèbre au temps du commandeur des croyants, Haroun-al-Raschid, l'illustre contemporain du grand empereur Charlemagne.



CHAPITRE SIXIEME.

LES ARABES EN ESPAGNE.

§ 1 — L'ESPAGNE AVANT LES ARABES

Après avoir réussi à expulser les Grecs, contenir les Berbères, et terminé ainsi la difficile conquête de ces vastes contrées africaines, jadis témoins des luttes de Rome et de Carthage et de ces guerres où Massinissa, Jugurtha et tant d'hommes illustres avaient combattu, les Arabes songèrent à conquérir l'Espagne.

Ce ne fut pas seulement le désir d'agrandir un empire, déjà trop vaste, qui les poussa à entreprendre cette conquête nouvelle. Les Berbères avaient été les plus rudes ennemis qu'ils avaient eus à combattre; ces adversaires étaient soumis, mais leur esprit d'indépendance, leur bravoure, leurs habitudes guerrières les rendaient encore redoutables. Les occuper et satisfaire leurs instincts turbulents, en les prenant pour alliés dans des expéditions guerrières, était d'une politique très sage.

Suivant Ibn Khaldoun, la première expédition qui franchit le détroit de Gibraltar et pénétra en Espagne, ne comptait que douze mille combattants et se composait presque entièrement de Berbères.

Avant de raconter comment se fit cette conquête, nous jetterons un coup d'œil sur l'histoire de l'Espagne avant l'invasion mahométane. C'est toujours dans le passé des peuples qu'il faut chercher les causes

des événements présents. L'histoire passée de l'Espagne peut seule nous expliquer pourquoi elle fut si vite conquise par les disciples du prophète.

D'abord habitée par des Celtes venus de la Gaule et par des populations d'origine mal connue : Ibères et Ligures, l'Espagne avait reçu ensuite des colonies de Phéniciens, de Grecs et de Carthaginois. Ces derniers avaient conquis le pays et fondé Carthagène, succursale de Carthage. Deux siècles avant J.-C., la deuxième guerre punique leur avait enlevé leur conquête au profit des Romains.

Les Romains possédèrent l'Espagne jusqu'au cinquième siècle de notre ère. Sous leur empire, elle s'était couverte de villes florissantes, et avait fourni à la métropole des hommes illustres : Sénèque, Lucain, Martial, les empereurs Trajan, Adrien, Marc-Aurèle, Théodose, etc.

Après avoir suivi Rome dans sa grandeur, l'Espagne dut la suivre également dans sa décadence. Les barbares du nord, Vandales, Alains, Suèves, etc., s'abattirent sur elle, après avoir ravagé les Gaules ; mais ils furent bientôt vaincus par d'autres barbares, les Visigoths, qui s'emparèrent de l'Espagne pendant le sixième siècle et en étaient entièrement maîtres quand les Arabes y parurent.

Les Visigoths se mélangèrent assez vite avec l'élément latin qu'ils avaient rencontré en Espagne. La langue latine devint leur langue et ils avaient renoncé à leurs dieux pour embrasser le christianisme, alors la religion de l'empire. La civilisation latine avait donc subjugué ces barbares. Comme les autres conquérants de l'empire romain, ils avaient essayé de se l'assimiler dans la limite où leur intelligence rendait cette assimilation possible. Plusieurs faits prouvent qu'ils s'étaient assez intimement fusionnés avec l'élément latin qui occupait depuis si longtemps une partie du sol. Leur code (*lex Visigothorum*) resta la loi de l'Espagne chrétienne jusqu'au milieu du treizième siècle. Lorsqu'ils furent refoulés dans les montagnes des Asturies par l'invasion musulmane, ils achevèrent de se fondre plus intimement encore avec les populations chrétiennes, et, longtemps après que l'Espagne fut reconquise, le titre d'hidalgo, c'est-à-dire fils de Goth (*hijo del Gotto*), était considéré comme un titre de noblesse. C'est sans doute

à l'influence du sang visigoth qu'il faut attribuer la présence des individus à chevelure blonde, qu'on rencontre assez fréquemment encore en Espagne.

Mais, à l'époque de l'invasion arabe, la fusion des éléments goth et latin ne s'était faite que dans les couches supérieures de la population. La masse aborigène vivait dans le servage. N'ayant aucun intérêt à défendre, et rien à perdre à changer de maître; elle était prête à subir passivement toutes les dominations. Il n'y avait donc pas à compter beaucoup sur une armée composée d'éléments semblables, et malheureusement pour la monarchie gothe, il n'y avait pas à compter d'avantage

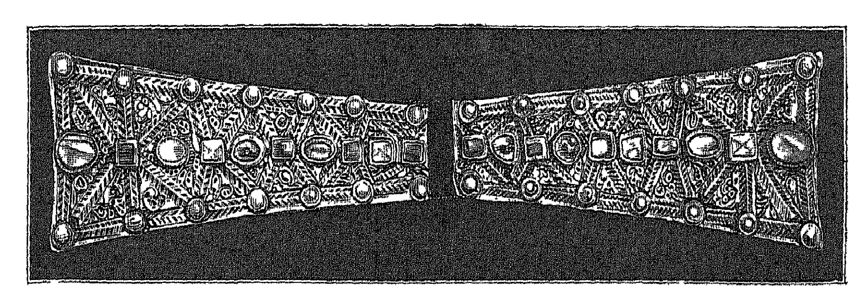


Fig. 126. — Bras d'une croix en or ornée de pierreries provenant des Visigoths de Tolède (septième siècle), d'après une photographie.

sur la noblesse qui la commandait. La royauté étant élective chez les Goths, et les candidats au trône toujours nombreux, leurs partisans étaient constamment en guerre et déchiraient le royaume par leurs dissensions.

Divisions sociales, dissensions intestines, absence d'esprit militaire, indifférence des masses chez lesquelles la servitude de la glèbe avait éteint tout sentiment national, telle était la situation de la monarchie des Goths quand les Arabes se montrèrent. Les rivalités qui déchiraient l'empire étaient telles que deux grands personnages espagnols, le comte Julien et l'archevêque de Séville, favorisèrent leur invasion.

§ 2. — ÉTABLISSEMENT DES ARABES EN ESPAGNE.

Ce fut l'an 711 de l'ère chrétienne, alors que le dixième successeur de Mahomet montait sur le trône de Damas, que les musulmans

pénétrèrent en Espagne avec une armée de douze mille hommes.

On comprend aisément, quand on a parcouru les provinces si fertiles du sud de cette péninsule, les seules restées encore fertiles, l'impression que durent éprouver les Arabes en y pénétrant. Climat, sol, villes, monuments, tout était merveilleux pour eux. Dans une lettre adressée au khalife, le général de l'armée arabe dépeignait le pays de la façon suivante : « C'est la Syrie pour la beauté du ciel et de la terre, l'Yémen pour la douceur du climat, les Indes pour ses fleurs et ses parfums, l'Égypte pour sa fertilité, la Chine pour ses métaux précieux. »

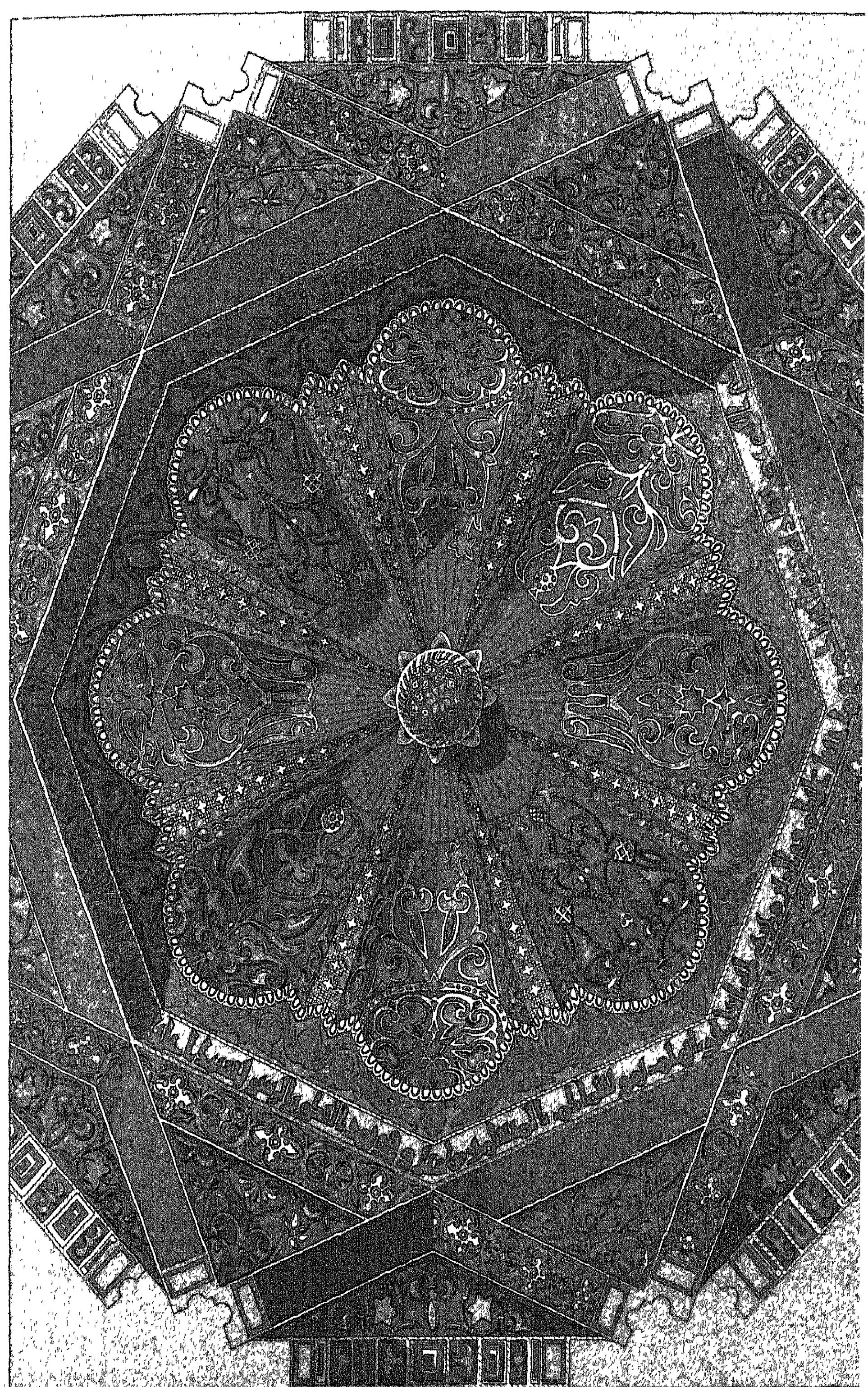
Les musulmans envahirent la côte d'Espagne par un point qui fut appelé depuis Gibraltar (Djebel Tarick), du nom de leur chef Tarik, lieutenant berbère du général arabe Mouza.

Il avait fallu cinquante ans aux Arabes pour s'emparer de l'Afrique berbère, mais il ne leur fallut que quelques mois pour conquérir entièrement l'Espagne chrétienne. La première bataille importante, bataille dans laquelle les mahométans eurent pour allié l'archevêque de Séville, décida du sort de la monarchie des Goths. Ils perdirent dans la même journée l'Espagne et leur roi.

Mouza n'apprit pas un aussi prompt triomphe sans quelque surprise; il avait souvenir des longues luttes qu'il avait dû soutenir pour conquérir l'Afrique et croyait trouver en Europe autant de sentiment d'indépendance et de bravoure que chez les Berbères. Reconnaissant son erreur, et ne voulant pas laisser à son lieutenant la gloire d'avoir conquis à lui seul l'Espagne, il traversa la mer à son tour et arriva avec une armée de vingt mille hommes, dont huit mille Berbères, pour continuer la conquête.

Elle fut achevée avec une rapidité surprenante. Les plus grandes villes s'empressaient d'ouvrir leurs portes aux envahisseurs. Des cités comme Cordoue, Malaga, Grenade, Tolède, furent conquises presque sans coup férir. A Tolède, capitale des chrétiens, les Arabes trouvèrent les couronnes de vingt-cinq rois goths. Ils y firent prisonnière la veuve chrétienne du roi Roderik, que le fils de Mouza épousa plus tard.

Les habitants de l'Espagne furent aussi bien traités que l'avaient

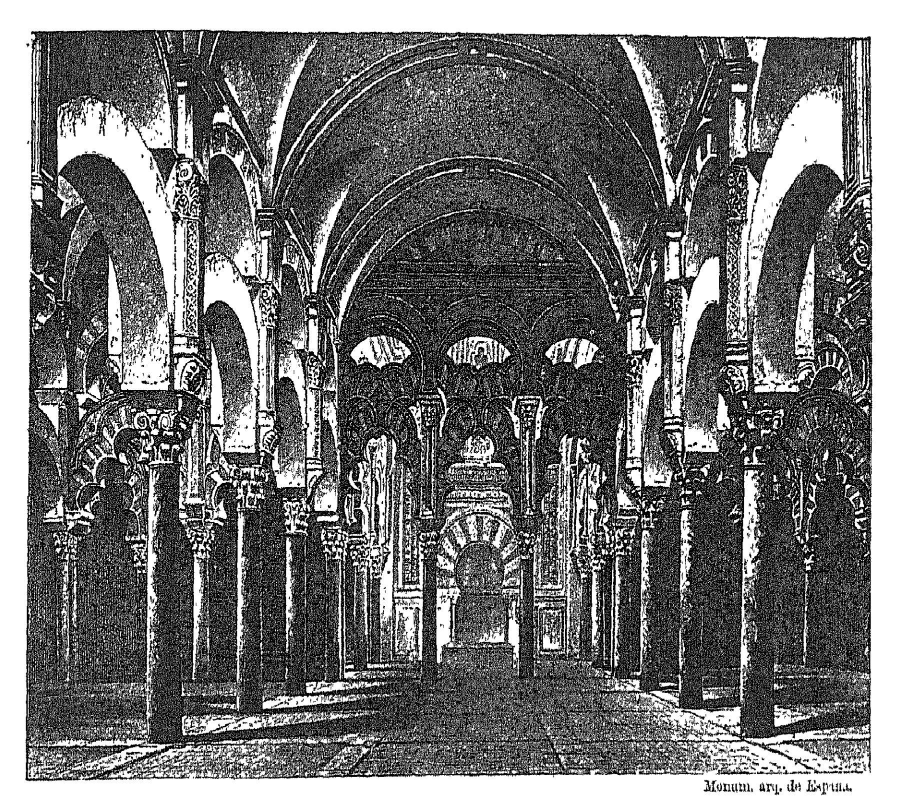


Spiegel lith.   Imp. F. Didot & Cie Paris

ORNEMENTATION POLYCHRÔME

d'un plafond de l'ancienne Mosquée de Cordoue (Style Byzantin-Arabe)

été ceux de la Syrie et de l'Égypte. Les Arabes leur laissèrent leurs biens, leurs églises, leurs lois, le droit d'être jugés par leurs juges, et leur imposèrent seulement un tribut annuel de quelques provisions, plus un dinar d'or (15 fr.) pour chaque noble et un demi-dinar pour chaque serf. Ces conditions paraissant fort douces à la population, elle se soumit sans résistance, et les Arabes n'eurent bientôt plus à lutter que contre l'aristocratie propriétaire du sol.



Monum. arq. de Españ.

Fig. 127. — Intérieur de la mosquée de Cordoue.

La lutte, au surplus, ne fut pas longue : en deux années, toute trace de résistance était effacée, et l'Espagne entièrement soumise. Elle ne l'était pas pour toujours; mais il fallut aux chrétiens huit siècles de luttes pour la reprendre.

On assure qu'après avoir conquis l'Espagne, Mouza avait l'intention de revenir en Syrie par la Gaule et l'Allemagne, prendre Constantinople à revers et soumettre au Coran tout l'ancien monde. Un ordre du khalife, qui le rappela à Damas, l'empêcha de tenter cette grande

entreprise. Elle eût rendu sans doute l'Europe entière mahométane, créé du même coup chez tous les peuples civilisés l'unité religieuse, et peut-être évité cette période du moyen âge que, grâce aux Arabes, l'Espagne n'a pas connue.

Avant de raconter ce que devinrent les Arabes en Espagne, recherchons d'abord, comment les anciens occupants du sol se fondirent avec leurs nouveaux maîtres.

Les primitifs envahisseurs de l'Espagne furent composés d'Arabes et de Berbères. Les armées qui l'occupèrent ensuite comptèrent quelques tribus syriennes, mais leur nombre ne fut jamais bien élevé et elles n'apparurent que dans les premiers temps de la conquête. L'influence des Arabes, des Berbères et de la population aborigène sont donc les seules dont nous ayons à apprécier le rôle.

Un examen attentif de l'histoire des musulmans en Espagne prouve que les Arabes constituèrent l'aristocratie intellectuelle de l'invasion et son élément civilisateur, alors que les Berbères se mélangèrent aux couches moyenne et inférieure de la population. Cette suprématie intellectuelle, les Arabes la conservèrent même à l'époque où les dynasties berbères arrivèrent au pouvoir.

Nous n'avons pas de documents qui permettent de dire quelle fut la proportion réciproque des éléments berbère et arabe pendant les huit siècles que dura la domination musulmane en Espagne ; mais tout indique que l'élément berbère finit par devenir numériquement le plus important à partir du moment où l'Espagne se détacha du khalifat d'Orient, et surtout pendant la période des invasions berbères venues du Maroc. Lorsque l'Espagne fut séparée de l'Orient, les Arabes ne s'y maintinrent plus, en effet, que par voie de reproduction, alors que les Berbères n'avaient qu'à traverser le détroit de Gibraltar pour venir chercher fortune en Espagne.

Il paraît évident également que les Arabes et les Berbères durent se mélanger non seulement entre eux, mais encore avec le fond de la population constitué par les primitifs habitants du sol. Ce fut surtout avec des chrétiennes en effet que les Arabes alimentèrent leurs harems et perpétuèrent leur race. Les chroniqueurs arabes rapportent que, dans les

premières expéditions, trente mille d'entre elles furent employées à cet usage; et il y a encore à l'Alcazar de Séville une cour, dite cour des jeunes filles, dont le nom provient du tribut annuel de cent jeunes vierges que les chrétiens étaient obligés de payer à un souverain arabe.

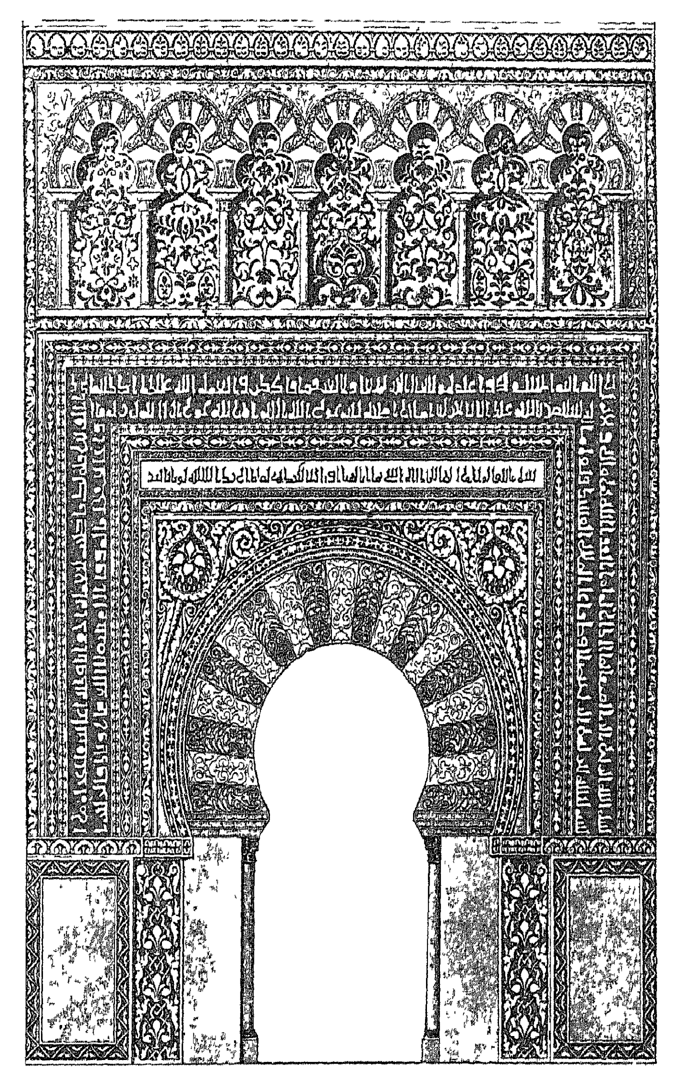


Fig 127. — Façade du mihrab de la mosquée de Cordoue, d'après un dessin de Murphy.

Si on considère que ces chrétiennes étaient d'origines bien différentes, et que du sang ibère, latin, grec, visigoth, etc. coulait dans leurs veines, on reconnaîtra facilement que ce mélange de chrétiens, de Berbères et d'Arabes, répété pendant des siècles, dans un milieu identique, dut finir par produire une race nouvelle sensiblement différente de

celles qui avaient envahi l'Espagne. Les populations diverses qui contribuèrent à la former se trouvèrent en effet dans ces conditions de croisement et de milieu que nous avons décrites dans un précédent chapitre, et qui, suivant nous, déterminent la formation d'une race.

Je n'essaierai pas de tracer ici l'histoire des souverains arabes ou berbères qui se sont succédé en Espagne pendant huit cents ans. Il suffira, pour l'intelligence de ce chapitre, de mentionner brièvement les principaux faits politiques qui se sont produits durant cette longue période.

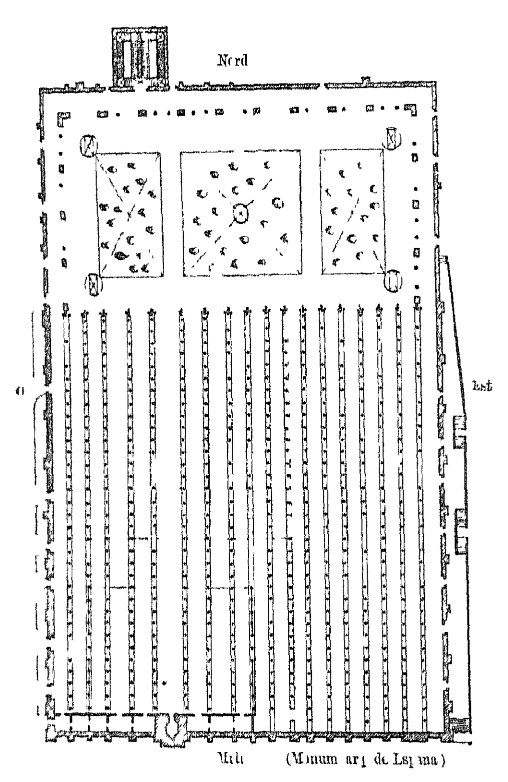


Fig 129 — Plan de la mosquée de Cordoue, d'après les anciens auteurs arabes

Depuis l'année 711 de l'ère chrétienne, date de la conquête des Arabes, jusqu'à l'an 756, l'Espagne fit partie de l'empire des khalifes de Damas et fut gouvernée pour leur compte par des émirs. En 756, elle se sépara du khalifat d'Orient et forma un royaume indépendant, désigné sous le nom de khalifat de Cordoue, du nom de sa capitale.

Après une période brillante de trois siècles, qui représente la phase culminante de la civilisation des Arabes en Espagne, leur décadence politique commença. Les chrétiens refoulés au nord profitent des dissensions des musulmans, et commencent à les attaquer. Pour s'opposer aux succès d'Alphonse VI, roi de Castille et de Léon, les Arabes appellent à leur aide, en 1085, les Berbères du Maroc. Venus d'abord en alliés ces derniers parlent bientôt en maîtres. L'empire, déchiré par les querelles des deux races, se divise en une vingtaine de petits royaumes.

Plusieurs dynasties berbères (Almoravides, Almohades, etc.) se succèdent, les Arabes se berbérisent de plus en plus et leur civilisation diminue. Les chrétiens en profitent pour continuer à s'agrandir à leurs dépens, et forment une série de petits royaumes tels que ceux de Valence,

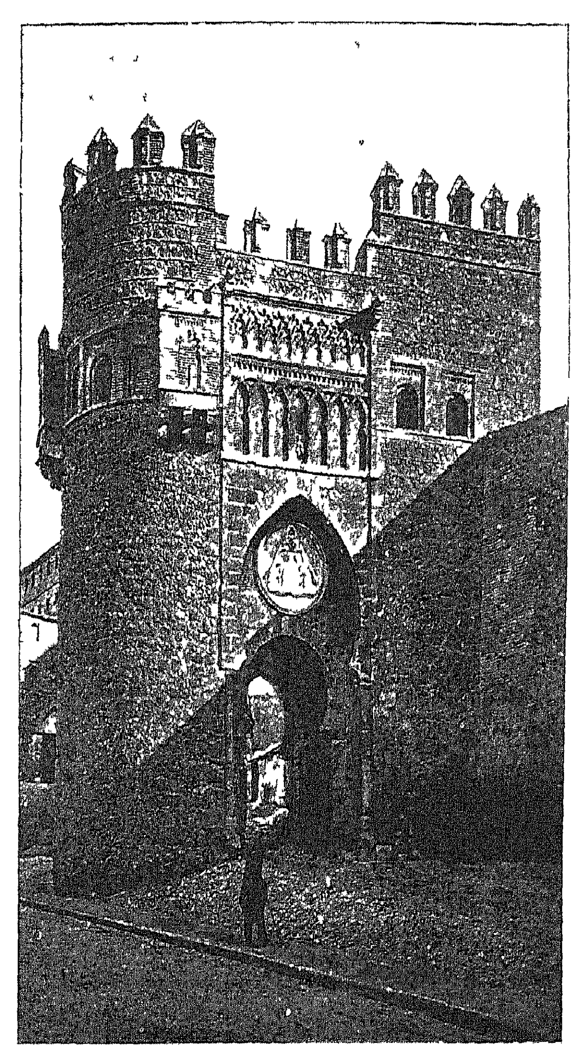


Fig 130 — Porte du Soleil à Tolède, d'après une photographie

de Castille, de Murcie, etc., qui se réunissent graduellement les uns aux autres, jusqu'à n'en plus former que quatre (Portugal, Navarre, Aragon et Castille). A la fin du treizième siècle, il ne restait plus aux Arabes que le royaume de Grenade. Ferdinand le Catholique, roi d'Aragon, ayant, par son mariage avec Isabelle, reine de Castille, réuni les deux couronnes, assiégea Grenade en 1492, et s'empara du

dernier boulevard de l'islamisme en Espagne. Ayant annexé ensuite à son empire la Navarre, toute la péninsule, sauf le Portugal, se trouva réunie en une seule main.

La durée de l'empire des Arabes en Espagne fut d'environ huit siècles, c'est-à-dire à peu près égale à celle de la puissance romaine. Il périt victime de ses dissensions bien plus que des attaques étrangères. Son génie politique fut faible, mais son génie civilisateur le plaça aux premiers rangs.

Ferdinand avait accordé par traité aux Arabes le libre exercice de leur culte et de leur langue; mais dès 1499 s'ouvrit l'ère de ces persécutions qui devaient se terminer au bout d'un siècle par leur expulsion. On commença par les baptiser de force; puis, sous le prétexte qu'ils étaient alors chrétiens, on les livra à la sainte inquisition qui en brûla le plus qu'elle put. L'opération marchant avec lenteur, en raison de la difficulté de brûler plusieurs millions d'individus, on tint conseil sur la façon de purger le sol de l'élément étranger. Le cardinal-archevêque de Tolède, inquisiteur général du royaume, homme d'une grande piété, proposa de passer au fil de l'épée tous les Arabes non convertis, y compris les femmes et les enfants. Le dominicain Bléda fut plus radical encore. Considérant avec raison qu'on ne pouvait savoir si tous les convertis étaient bien chrétiens du fond du cœur, et observant justement qu'il serait d'ailleurs facile à Dieu de distinguer dans l'autre monde ceux qui méritaient l'enfer de ceux qui ne le méritaient pas, le saint homme proposa de couper le cou à tous les Arabes, sans aucune exception. Bien que cette mesure eût été appuyée avec énergie par le clergé espagnol, le gouvernement pensa que les victimes ne se prêteraient peut-être pas facilement à la subir et se borna, en 1610, à décréter l'expulsion des Arabes. On eut soin du reste de s'arranger de façon à ce que la plupart fussent massacrés pendant l'émigration. L'excellent moine Bléda, dont je parlais plus haut, assure avec satisfaction qu'on en tua plus des trois quarts en route. Dans une seule expédition, qui en conduisait 140,000 en Afrique, 100,000 furent massacrés. En quelques mois, l'Espagne perdit plus d'un million de ses sujets. Sédillot et la plupart des auteurs estiment à trois millions le nombre de sujets perdus par l'Es-

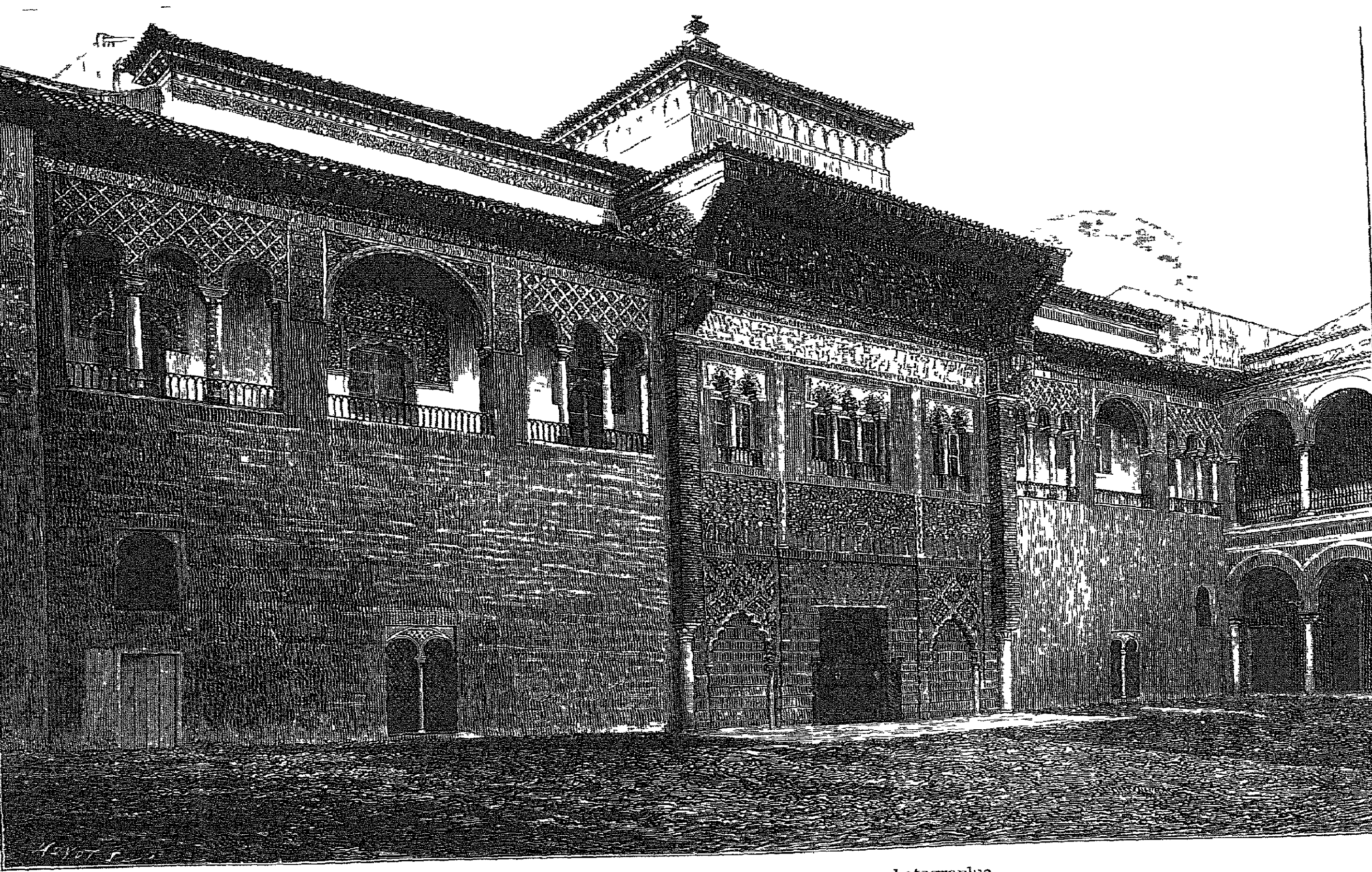


Fig 131. — Façade de l'Alcazar de Seville, d'après une photographie

pagne, depuis la conquête de Ferdinand jusqu'à l'expulsion définitive des Maures. Auprès de pareilles hécatombes, la Saint-Barthélemy n'est qu'une échauffourée sans importance, et il faut bien avouer que, parmi les conquérants barbares les plus féroces, il n'en est pas un ayant eu d'aussi cruels massacres à se reprocher.

Malheureusement pour l'Espagne, ces trois millions de sujets, dont elle se privait volontairement, constituaient l'aristocratie intellectuelle et industrielle de la nation. L'Inquisition avait pris soin, d'un autre côté, d'abattre tout ce qui, parmi les chrétiens, dépassait le niveau de la plus faible médiocrité. Ce fut seulement lorsque cette double opération fut terminée qu'on s'aperçut de ses effets. Ils furent très nets. L'Espagne, qui s'était trouvée pendant quelque temps au faîte de la grandeur, tomba presque immédiatement au dernier degré de la plus honteuse décadence. Agriculture, industrie, commerce, sciences, littérature, population, tout s'écroula à la fois. Plusieurs siècles se sont écoulés depuis cette époque, mais, malgré ses efforts, elle ne s'est pas encore relevée de son abaissement. Tolède, qui comptait 200,000 habitants sous les Arabes, n'en possède plus que 17,000 aujourd'hui; Cordoue, qui avait un million d'habitants, en a 42,000 maintenant. Sur cent vingt-cinq villes que comprenait le diocèse de Salamanque, il en reste treize à peine. En étudiant, dans un autre chapitre, les successeurs des Arabes, nous montrerons à quel point la décadence produite par la destruction de ces derniers fut profonde. Si nous l'avons mentionnée ici, c'est qu'aucun exemple ne saurait mieux faire ressortir l'importance du rôle joué par ce peuple dans les contrées où il apporta la civilisation. On ne pourrait trouver d'exemples plus concluants pour montrer l'influence d'une race. Avant les Arabes, civilisation presque nulle; avec les Arabes, civilisation brillante, après les Arabes, décadence profonde. L'expérience est complète.

§ 3. — CIVILISATION DES ARABES EN ESPAGNE.

Sous les rois visigoths, l'Espagne chrétienne avait été dans une situation peu prospère. Sa culture était celle d'un peuple à demi barbare.

Aussitôt que les Arabes eurent terminé leur conquête, leur œuvre de civilisation commença. En moins d'un siècle, ils avaient défriché les campagnes incultes, peuplé les villes désertes, créé des monuments magnifiques, établi des relations commerciales avec tous les autres peuples. Ils s'étaient ensuite adonnés à la culture des sciences et des lettres, traduisaient les auteurs grecs et latins, et fondaient des uni-

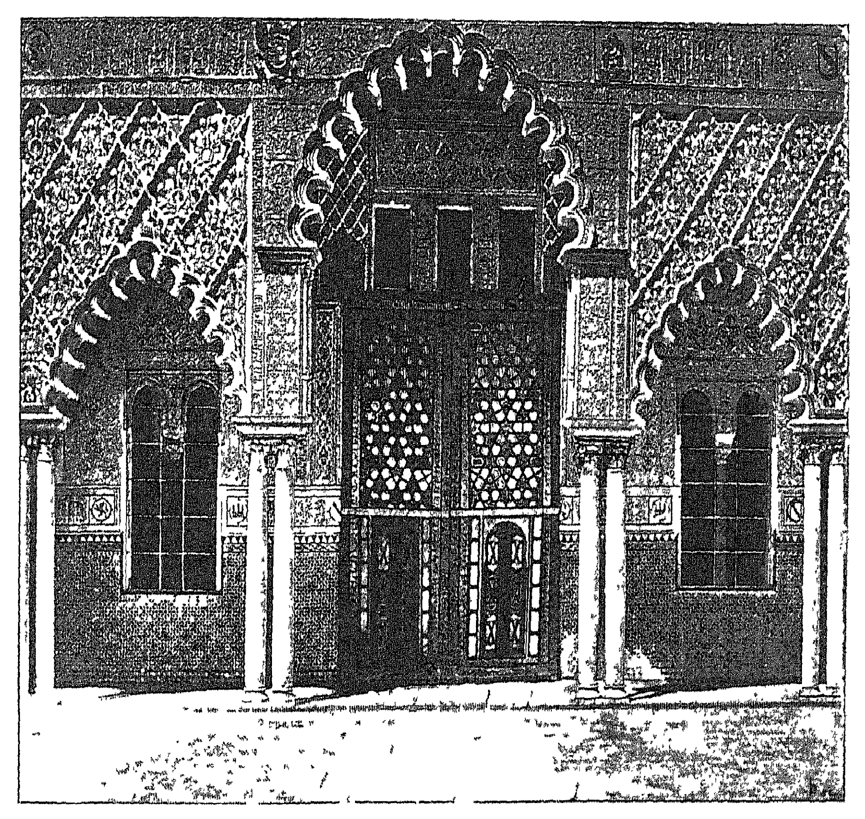


Fig. 132. — Intérieur de l'une des cours de l'Alcazar de Séville; d'après une photographie.

versités qui furent pendant longtemps les seuls foyers intellectuels de l'Europe.

Ce fut surtout à partir de l'avènement d'Abderraman, c'est-à-dire à partir du jour où l'Espagne se sépara de l'Orient par la proclamation en 756 du khalifat de Cordoue, que la civilisation arabe prit tout son essor. Pendant trois siècles, Cordoue fut certainement la plus éclairée de toutes les cités de l'ancien monde.

A peine monté sur le trône, Abderraman tâcha d'habituer les Arabes à considérer l'Espagne comme leur véritable patrie. Pour les éloigner

de la Mecque, il bâtit la célèbre mosquée de Cordoue, l'une des merveilles de l'univers. N'ayant pas à dissiper ses revenus dans des expéditions lointaines, il put les consacrer à améliorer le pays, et ses successeurs tinrent à honneur de suivre cet exemple.

Ce qui caractérisa surtout la civilisation des Arabes en Espagne, pendant cette période, ce fut leur goût éclairé pour les arts, les lettres et les sciences. Écoles, bibliothèques, laboratoires se fondent de tous côtés; les Grecs sont traduits; les mathématiques, l'astronomie, la physique, la chimie, la médecine sont cultivées avec succès et nous verrons dans des chapitres spéciaux que d'importantes découvertes furent réalisées dans ces diverses sciences.

L'industrie et le commerce furent cultivés avec la même ardeur. Les produits des mines, des manufactures d'armes, de soie, de drap, de maroquin, de sucre, étaient expédiés, dans toute l'Afrique et le Levant, par l'intermédiaire des juifs et des Berbères, principalement adonnés au commerce.

Les aptitudes agricoles des Arabes furent à la hauteur de leurs aptitudes scientifiques et industrielles. Les seuls travaux d'irrigation possédés aujourd'hui par l'Espagne ont été exécutés par eux. Ils introduisirent dans les plaines fertiles de l'Andalousie la canne à sucre, le mûrier, le riz, le cotonnier, le bananier, etc., et, sous leur savante culture, l'Espagne qui, sauf dans certaines parties du midi, est aujourd'hui un véritable désert, fut un immense jardin.

L'activité des Arabes s'étendait à toutes les branches des sciences, de l'industrie et des arts. Leurs travaux publics eurent l'importance de ceux des Romains. Routes, ponts, hôtelleries pour les voyageurs, hôpitaux, mosquées se multipliaient partout. Lorsque l'archevêque Ximénès faisait brûler plus tard, à Grenade, tous les manuscrits arabes, au nombre de quatre-vingt mille, qu'il avait pu réunir, il croyait rayer pour toujours du livre de l'histoire le souvenir des ennemis de sa foi; mais, en dehors de leurs œuvres écrites, les travaux dont ils ont couvert le sol suffiraient à perpétuer à jamais leur nom.

La capitale du khalifat de Cordoue fut un centre scientifique, artistique, industriel et commercial qu'on ne peut comparer qu'aux capitales

modernes des plus grands États européens. L'antique cité est encore debout, mais ce n'est plus qu'une triste nécropole. J'ai rarement éprouvé d'émotion plus pénible qu'en parcourant cette ville immense qui compta jadis un million d'hommes, et où, avant de rencontrer un passant rasant silencieusement les murs, il faut parfois se promener des heures entières. Ce fut, certes, un grand triomphe pour les chré-

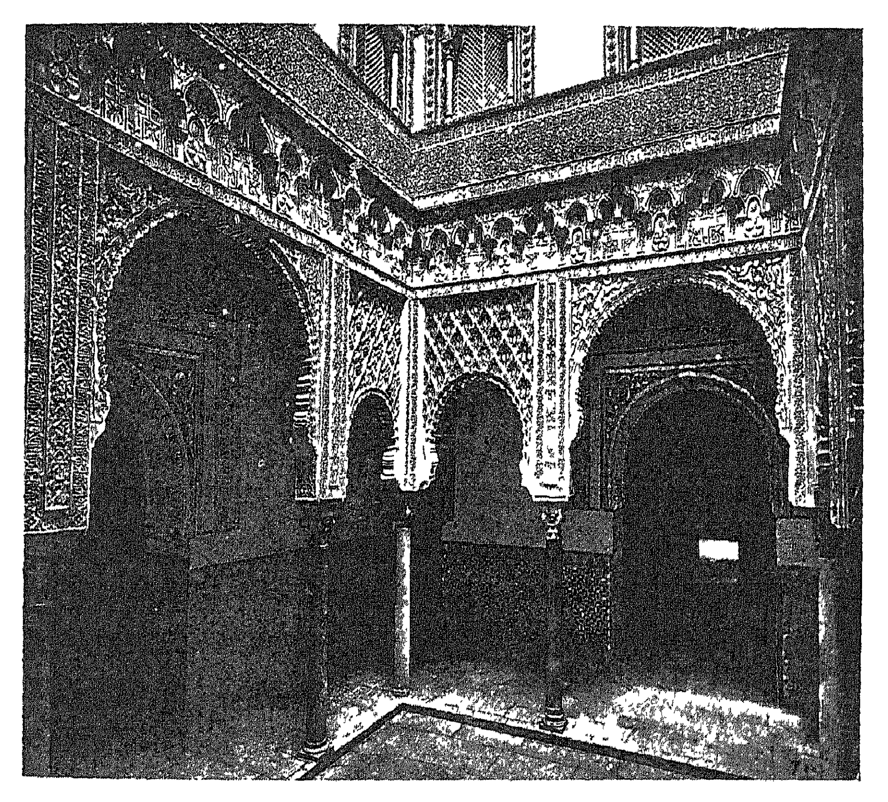


Fig. 133. — Intérieur de l'une des cours de l'Alcazar de Séville, d'après une photographie.

tiens de remplacer le croissant par la croix à Cordoue; mais le croissant régnait sur une des plus riches, des plus belles, des plus populeuses cités de l'univers, et la croix n'y abrite aujourd'hui que les tristes débris de la civilisation puissante que ses adorateurs ont pu détruire, mais non remplacer.

L'organisation du gouvernement arabe en Espagne fut très analogue à celle que nous avons décrite pour Bagdad. Le khalife, souverain absolu, représentant de Dieu sur la terre, réunissait tous les pouvoirs civils, religieux et militaires. Un conseil choisi par lui était chargé de don-

ner son avis sur toutes les questions concernant l'administration de l'empire.

Des gouverneurs nommés par le khalife et réunissant comme lui tous les pouvoirs étaient chargés de l'administration des provinces.

La loi civile avait pour base le Coran et les interprétations du Coran, ainsi que nous aurons occasion de l'expliquer dans un autre chapitre. Ces livres sacrés servaient de guide aux personnages chargés de rendre la justice. Des tribunaux d'appel pouvaient réformer les décisions des premiers juges.

Pas plus que les autres souverains de l'époque les khalifes n'avaient d'armée permanente. Le seul corps toujours sous les armes était constituée par la garde personnelle du souverain montant à dix ou douze hommes, mais pouvait réunir sous les armes à sa volonté tous les hommes valides de l'empire.

La marine était très puissante et c'est par elle que se faisait le commerce avec toutes les villes maritimes de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. Les Arabes restèrent pendant longtemps les seuls maîtres de la Méditerranée.

De même qu'à Bagdad les revenus publics provenaient principalement du produit des impôts et des mines Celles d'argent, d'or et de mercure étaient alors très riches. Les impôts se composaient d'un dixième du produit du sol en nature pour les musulmans et d'une capitation en argent pour les juifs et les chrétiens. A ces impôts se joignait le produit des douanes et des octrois. On évalue à la somme énorme de 300 millions les revenus de l'empire à l'époque de la plus grande puissance du khalifat d'Espagne, c'est-à-dire sous Al-Hakem II.

Les Arabes formaient, nous l'avons dit plus haut, l'aristocratie intellectuelle du pays. Les Berbères, et surtout l'ancienne population, constituaient le fond de la nation. Libres de concourir à tous les emplois, les chrétiens servaient souvent dans les armées, et les mariages entre musulmans et chrétiens étaient fréquents. La mère d'Abdérame III notamment était une chrétienne.

Les Arabes réussirent en quelques siècles à transformer matériellement et intellectuellement l'Espagne, et à la placer à la tête de

toutes les nations de l'Europe. Mais la transformation ne fut pas seule-

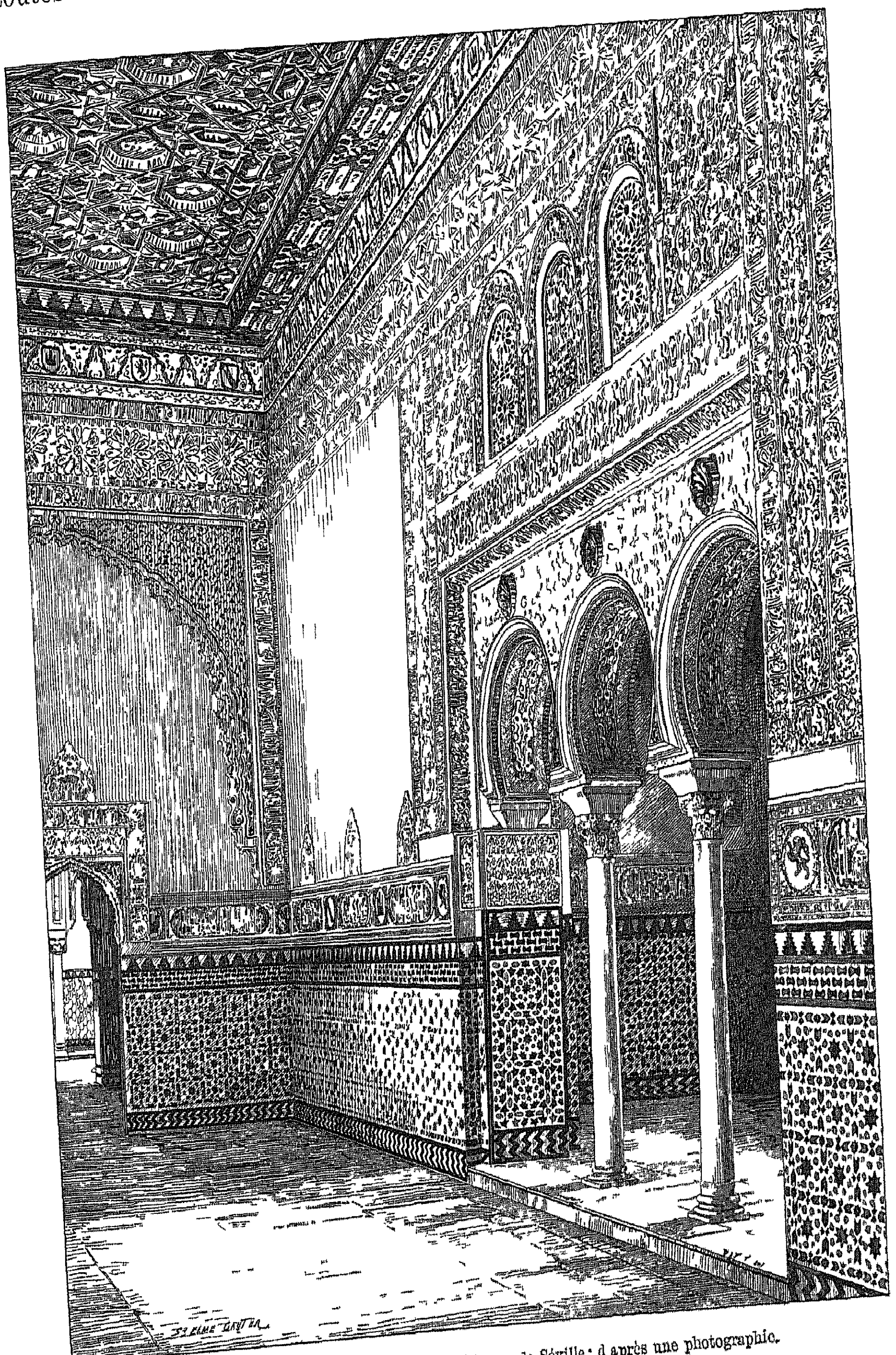


Fig 184 — Salle des rois Maures à l'Alcazar de Séville; d'après une photographie.

ment matérielle et intellectuelle, elle fut également morale. Ils appri-
rent, ou au moins essayèrent d'apprendre aux peuples chrétiens, la plus

précieuse des qualités humaines : la tolérance. Leur douceur à l'égard de la population conquise était telle qu'ils avaient permis à ses évêques de tenir des conciles : ceux de Séville en 782 et de Cordoue en 852 peuvent être cités comme exemples. Les nombreuses églises chrétiennes construites sous la domination arabe sont également des preuves du respect avec lequel ils traitaient les cultes placés sous leur loi.

Beaucoup de chrétiens s'étaient convertis à l'islamisme, mais ils n'avaient que bien peu d'intérêt à le faire, car les chrétiens vivant sous la domination arabe et nommés pour cette raison Mozarabes étaient traités, de même du reste que les juifs, sur le même pied que les musulmans, et pouvaient comme eux aspirer à toutes les charges de l'État. L'Espagne arabe étant le seul pays de l'Europe où les juifs étaient protégés, ces derniers avaient fini par y devenir très nombreux.

A leur grande tolérance, les Arabes d'Espagne joignaient des mœurs très chevaleresques. Ces lois de la chevalerie : respecter les faibles, être généreux envers les vaincus, tenir religieusement sa parole, etc., que les nations chrétiennes adoptèrent plus tard, et qui finirent par exercer sur les âmes une action plus puissante que celles de la religion même, furent introduits par eux en Europe.

De même que la chevalerie chrétienne plus tard, la chevalerie arabe avait son code. N'était digne du titre de chevalier que celui qui possédait les dix qualités suivantes : « La bonté, la valeur, l'amabilité, le talent poétique, l'éloquence, la force, l'adresse à monter à cheval, l'habileté à manier la lance, l'épée et l'arc. »

Les chroniques arabes d'Espagne sont remplies de récits qui prouvent combien de telles qualités étaient répandues. Le Wali de Cordoue ayant, en 1139, assiégé Tolède, appartenant alors aux chrétiens, la reine Bérengère, qui y était enfermée, lui envoya un héraut pour lui représenter qu'il n'était pas digne d'un chevalier brave, galant et généreux d'attaquer une femme. Le général arabe se retira aussitôt, demandant pour toute faveur l'honneur de saluer la reine.

Ces mœurs chevaleresques finirent par se répandre chez les chrétiens ; mais ce fut assez lentement, et nous pouvons nous rendre compte de ce qu'était chez eux un chevalier, au onzième siècle, d'après le

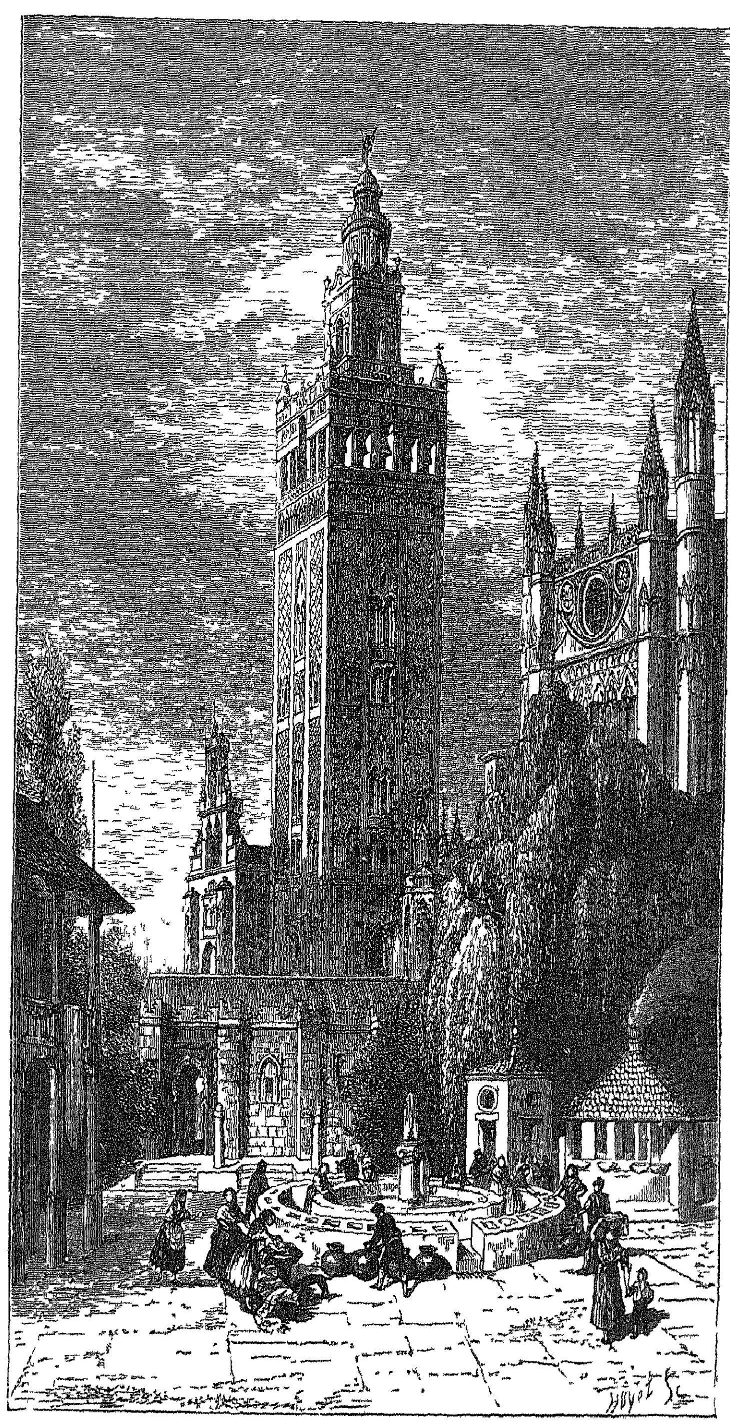


Fig. 185. — La Giralda de Séville; d'après un dessin de G. de Prangey.

plus renommé d'entre eux, le Cid Campeador, Rodrigue de Vivar.

Ce héros célèbre, tant chanté par les poètes, n'était en réalité qu'un

chef de bande, combattant tantôt à la solde des Arabes, tantôt à celle des chrétiens, suivant qu'on le payait davantage. Ayant réussi à s'emparer de Valence par capitulation, il ne se fit aucun scrupule de faire rôtir vivant, à petit feu, le vieillard qui gouvernait la place, pour l'obliger à découvrir les trésors qu'il supposait exister dans l'Alcazar.

« Ce paladin célèbre, écrit M. Viardot, dont le nom réveille tous les souvenirs de la chevalerie, est le héros populaire de plus d'aventures que tous les Hercule, les Thésée, les demi-dieux de l'antiquité. Mais quelque pénible qu'il soit de dépouiller un grand nom d'une partie de l'éclat dont les siècles l'ont environné, l'histoire n'est pas tenue de sanctionner par ses jugements les récits des romanciers et les fictions des poètes. Rodrigue, ou Ruy Diaz de Vivar, n'eut que les vertus d'un soldat. Digne chef d'une bande de condottieri, il fut dur, rapace, vindicatif, hardi dans le discours comme dans l'action, plein d'une fierté sauvage, mais se piquant peu de justice et de loyauté. Ce fut contre les chrétiens d'Aragon qu'il fit ses premières armes, et à la solde des musulmans, qui lui donnèrent alors le surnom arabe (*syd,* seigneur) sous lequel il est connu. Plus tard, il loua son épée à Sancho le Fort pour l'aider à dépouiller ses frères et ses sœurs de leurs États; puis il promena d'alliance en alliance sa valeur vénale; et, violant ses capitulations à Murviedro et à Valence, donnant ses prisonniers en pâture à ses dogues, ou les faisant torturer et brûler, pour qu'ils découvrissent leurs trésors, il ternit enfin son plus beau triomphe militaire par des traits de perfidie, d'avarice et d'atroce cruauté. Pour justifier cette opinion, je puis invoquer aujourd'hui la nouvelle biographie du Cid, donnée par M. Dozy, dans ses *Recherches sur l'histoire politique et littéraire de l'Espagne au moyen âge.* »

Il serait injuste de se montrer sévère pour le Cid, qui ne faisait en définitive que suivre les mœurs de son temps; mais il était nécessaire d'indiquer ces mœurs pour montrer la grandeur des services rendus par la nation qui réussit à les faire disparaître par la seule influence de prescriptions n'ayant que l'opinion pour sanction. On assure que la religion adoucit les mœurs et je penche quelquefois vers cette croyance, bien que l'histoire ne fournisse vraiment que peu d'arguments en sa

faveur ; mais il est bien certain que les lois de la chevalerie, introduites par les Arabes, ont beaucoup plus contribué que toutes les prescriptions religieuses à les améliorer. Le Cid faisant brûler à petit feu un vieillard, pour lui extorquer son argent, nous semble un vulgaire barbare ; mais, à cette époque, de telles actions étaient fort simples et tout autre chef chrétien eût fait comme lui. Pierre le Cruel, ayant invité le roi de Grenade, Abou Saïd, à sa cour, et trouvant admirables les bijoux qu'il portait, trouva tout naturel de le tuer traîtreusement pour s'en emparer *.

De tels actes n'eussent jamais été commis par des Arabes, et, en faisant prévaloir dans le monde les sentiments qui empêchaient de les commettre, ils ont rendu de puissants services à la cause de la civilisation.

Leur supériorité morale a été reconnue par les rares auteurs qui ont étudié leur histoire. Voici comment s'exprime à cet égard un des savants les plus compétents en cette matière : « Sous le point de vue moral, scientifique, industriel, dit M. Sédillot, les Arabes étaient bien supérieurs aux chrétiens ; leur caractère, leurs mœurs avaient quelque chose de généreux, de dévoué, de charitable, qu'on eût vainement cherché ailleurs. On trouvait chez eux ce sentiment de la dignité humaine qui les avait toujours distingués, et dont l'abus devait produire la funeste manie des duels.

« Les rois de Castille et de Navarre avaient tellement confiance dans la loyauté et l'hospitalité arabes, que plusieurs d'entre eux n'hésitèrent pas à se rendre à Cordoue pour consulter les médecins si renommés de cette ville. Le plus pauvre des musulmans tenait autant à conserver intact l'honneur de sa famille que le cheik le plus orgueilleux. »

* Un des rubis volés au roi arabe fut donné à un prince anglais par le souverain espagnol Il orne aujourd'hui la couronne de la reine d'Angleterre qui se trouve déposée, avec les autres bijoux royaux, dans la « Crown Jewel Room » de la tour de Londres, où j'ai eu occasion de la voir.

§ 1 — MONUMENTS LAISSÉS PAR LES ARABES EN ESPAGNE

Pendant les premiers temps de leur séjour en Espagne, les Arabes se servirent d'architectes byzantins; mais l'influence de leur génie artistique sur les ouvriers employés par eux se révéla bientôt par l'emploi de certains motifs d'ornementation qui empêcheront l'observateur le moins exercé de confondre un édifice arabe avec un monument byzantin.

De même que leurs coreligionnaires d'Égypte, les Arabes d'Espagne s'affranchirent bientôt d'ailleurs de l'influence byzantine : les ornements sur fond or ne tardèrent pas à être remplacés par des arabesques entremêlées d'inscriptions. Ils firent fréquemment usage, comme en Orient, de pendentifs formés de petites arcades superposées en encorbellement, qu'on a comparés à des stalactites ou à des alvéoles d'abeilles, et qui font un si merveilleux effet quand on en garnit, comme à l'Alhambra, tout l'intérieur d'une coupole. Les arcades furent d'abord en fer à cheval prononcé, mais se mélangèrent bientôt d'arcs de toutes formes : ogives simples, ogives à lobes, ogives festonnées, etc. L'arc outrepassé finit même par disparaître presque entièrement.

La mosquée de Cordoue, du huitième siècle, et certains monuments de Tolède représentent la première époque de l'architecture arabe en Espagne; la Giralda de Séville, du douzième siècle, et l'Alcazar une période intermédiaire, l'Alhambra de Grenade, du quatorzième siècle, son épanouissement complet.

Tous ces monuments, d'époques et de styles différents, présentent sous leur diversité un air de famille qui révèle immédiatement leur origine. Il en est de même de tous les monuments construits par les Arabes dans les diverses contrées où ils ont régné. L'Alhambra, à Grenade, la mosquée d'Hassan, au Caire, la porte d'Aladin, à Delhi, appartiennent visiblement au même art; bien que dans chacun d'eux on sente l'influence du milieu où vivaient les artistes qui les ont construits. Ils révèlent l'habileté de leurs auteurs à créer des œuvres nouvelles avec des matériaux étrangers. La porte d'Aladin, monument où l'on retrouve des éléments arabes, persans et indous, est un des plus remarquables exemples de

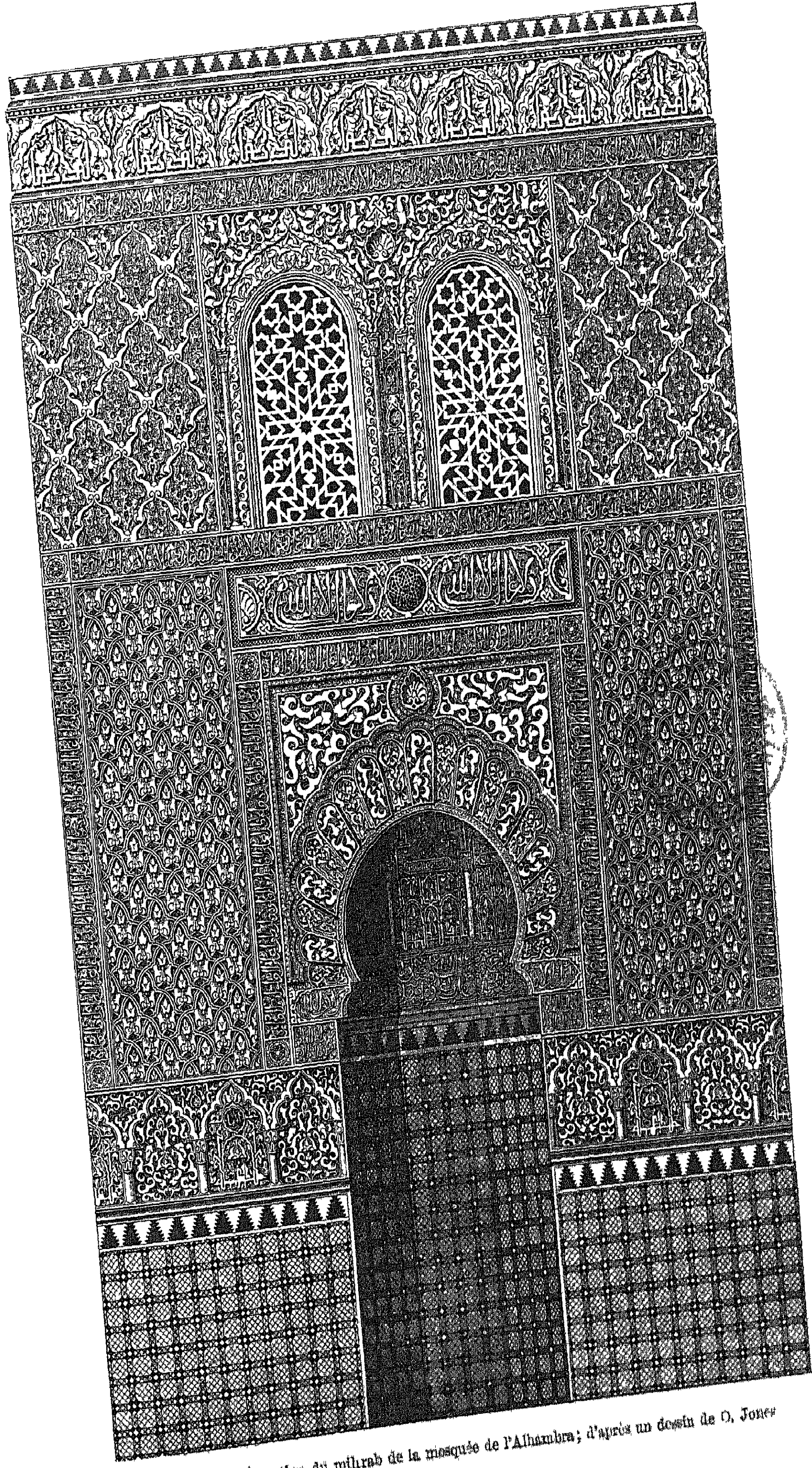


Fig. 136. — Élévation du mihrab de la mosquée de l'Alhambra; d'après un dessin de O. Jones

cette puissance merveilleuse de l'art arabe d'imprimer sa personnalité à tout ce qu'il touche. Il emprunte aux Hindous dans l'Inde, aux Persans en Perse, aux Byzantins en Espagne, et reste toujours arabe.

Énumérons rapidement maintenant les principaux monuments musulmans existant encore en Espagne. Suivant la méthode que nous avons adoptée, nous en donnerons des figures exactes qui nous dispenseront de descriptions détaillées. Nous aurons à revenir d'ailleurs sur plusieurs d'entre eux dans le chapitre de cet ouvrage consacré à l'histoire de l'architecture des Arabes.

Monuments arabes de Cordoue. — Commencée en 780, par Abderraman, la célèbre mosquée de Cordoue, considérée par les auteurs musulmans comme la Mecque de l'Occident, est un des plus beaux monuments arabes que l'Espagne possède. « Elle fut bâtie, écrit Conde, vers la fin du huitième siècle, par Abdérame Ier, qui passe pour en avoir été lui-même l'architecte. Il voulut, dit-on, la faire semblable, sur une plus vaste échelle, à la mosquée de Damas, et rappelant par la profusion de ses richesses les merveilles si vantées du temple de Salomon, à Jérusalem, détruit par les Romains. Cette *aldjama* (*al-djami*, métropole) surpassait en grandeur et en magnificence tous les temples de l'Orient. Son minaret s'élevait à quarante brasses du sol; sa coupole élégante, portée sur des lambris de bois ciselé, était soutenue par 1093 colonnes de différents marbres, disposées en quinconce, et formant dix-neuf larges nefs en longueur, coupées en largeur par trente-huit nefs plus étroites. La façade principale, tournée au midi, en face du Guadalquivir, s'ouvrait par dix-neuf portes revêtues de lames en bronze de merveilleux travail, excepté celle du centre que recouvraient des lames d'or. Chaque face latérale, à l'orient et à l'occident, était percée de neuf portes semblables. »

Bien que fort abîmée par les Espagnols et bien inférieure à ce qu'elle fut jadis, la mosquée de Cordoue est encore très remarquable. Pour la sanctifier, on a commencé par bâtir dans son intérieur une vaste église. Les ornements des murs et les inscriptions ont été recouverts d'un lait de chaux; les mosaïques du sol enlevées; les magnifiques pla-

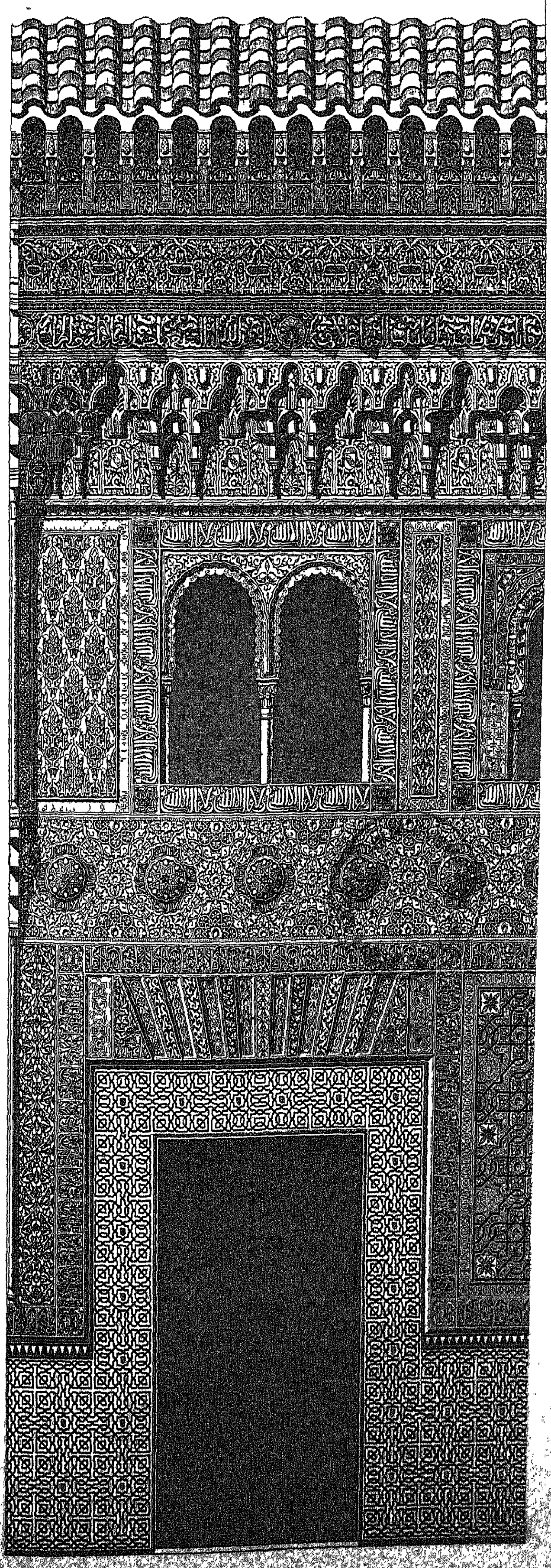


Fig. 137. — Façade de la to

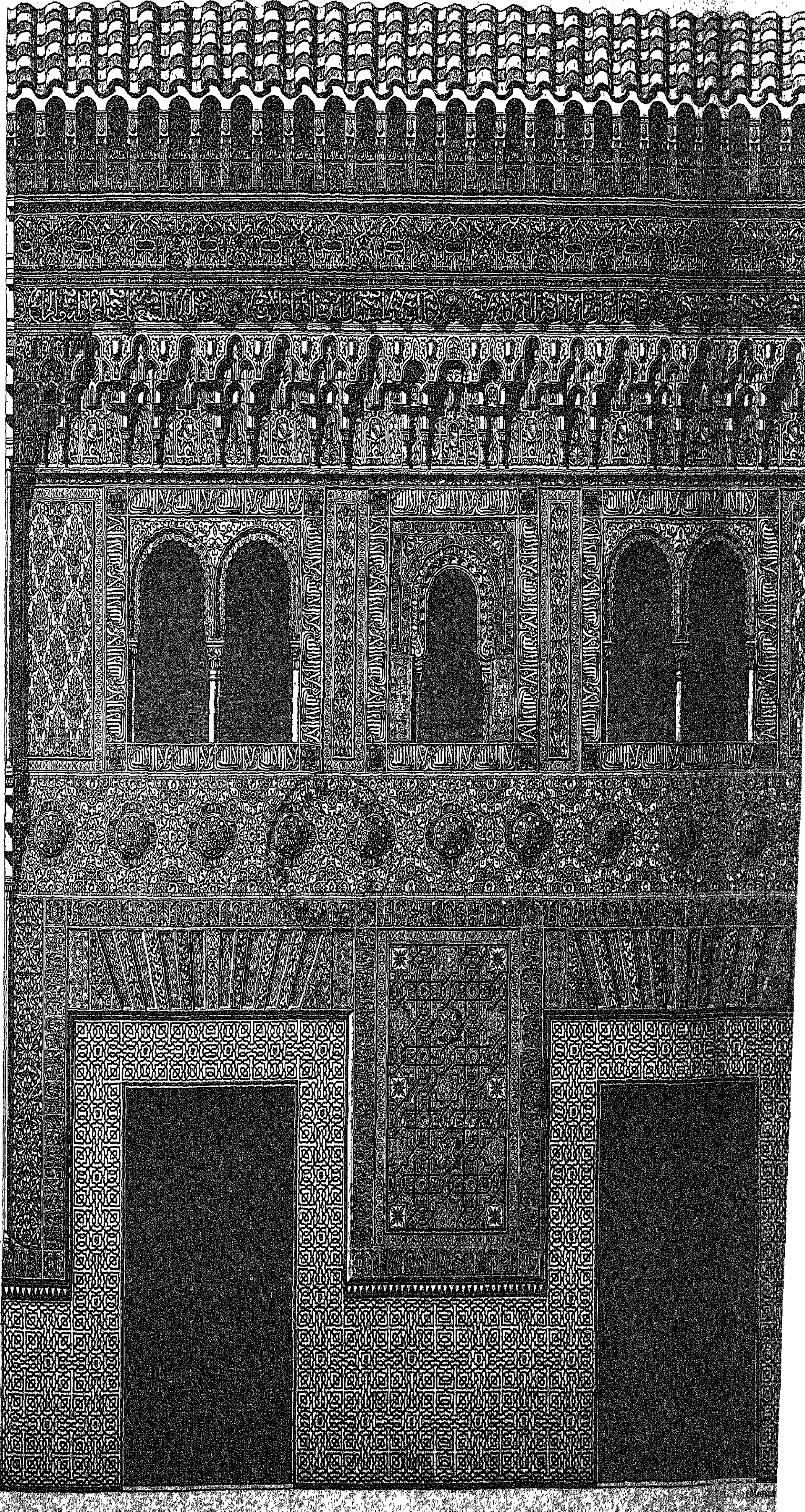


Fig. 137. — Façade de la mosquée de l'Alhambra de Grenade.

fonds en bois peint et sculpté vendus. Pour avoir une faible idée de l'aspect réel de l'ancien monument, il faut examiner le mihrab, seule partie qui ait à peu près échappé à ce triste vandalisme.

Le plafond de la mosquée est supporté par des colonnes dont la réunion forme une série de grandes nefs parallèles aboutissant à la cour de la mosquée, et coupées par d'autres nefs perpendiculaires. Leur ensemble forme une véritable forêt de marbre, de jaspe et degranit. Sur ces colonnes s'élèvent de magnifiques arcades en fer à cheval superposées. Le plafond n'étant qu'à une dizaine de mètres du sol, il en résulte que l'intérieur de l'édifice n'a pas la sombre majesté des anciennes cathédrales gothiques du moyen âge, Cologne ou Strasbourg, par exemple; mais il possède, par suite de la superposition des arcades et de l'emploi de divers motifs d'ornementation, une originalité puissante que bien peu de monuments présentent au même degré.

Quant au mihrab de la mosquée, sans aller jusqu'à dire avec Girault de Prangey, « que sa richesse d'ornement et son éclat n'ont été surpassés par aucun ouvrage ancien ou moderne analogue, » on doit reconnaître que c'est une des plus belles choses qu'on puisse contempler.

L'art arabe n'était cependant qu'à son aurore. Il allait bientôt s'épanouir dans d'autres constructions admirables, comme l'Alhambra, dont l'éclatante magnificence devait révéler aux générations futures, le sens artistique, l'amour de la couleur et du merveilleux de la race qui les avait élevées.

Avant de quitter Cordoue, nous devons mentionner encore, mais seulement à titre de souvenir, car il n'existe plus, le palais d'Abderraman. Il ne nous est connu que par les chroniques de l'époque. Voici, d'après des écrivains arabes résumés par G. de Prangey, la description de ce palais féerique de Zahra, élevé au dixième siècle de notre ère, à quelques lieues de Cordoue. La précision avec laquelle les mêmes écrivains arabes ont décrit la mosquée de cette dernière ville est une preuve de l'exactitude de la description qui va suivre.

« Quatre mille trois cents colonnes de marbre précieux, et d'un travail achevé, décoraient l'édifice : les salles étaient pavées de pièces de

marbre taillées avec art et offrant mille dessins variés; les parois de ces salles étaient également revêtues de marbre et ornées de frises aux couleurs éclatantes; les plafonds peints en or et en azur, offraient d'élégants entrelacs; les poutres et les caissons, en bois de cèdre, étaient d'un travail délicat et d'un fini précieux. On voyait, dans quelques-unes de ces salles, d'admirables fontaines d'eau vive et transparente retombant dans des bassins de marbre de formes élégantes et variées. Dans la salle appelée du Khalife se trouvait une fontaine de jaspe ornée d'un cygne d'or, travail admirable exécuté à Constantinople; au-dessus était suspendu au plafond la fameuse perle qu'Abdérame avait reçue en présent de l'empereur grec. Près de l'Alcazar étaient des grands jardins, offrant à la fois des vergers d'arbres fruitiers et des bosquets de myrtes et de lauriers, entourés de pièces d'eau immenses. Au centre de ces jardins s'élevait, sur une hauteur, le pavillon du Khalife, supporté par des colonnes en marbre blanc dont les chapiteaux étaient dorés. C'était au milieu de ce pavillon que se trouvait cette grande vasque de porphyre remplie de vif-argent qui, par un mécanisme ingénieux, jaillissant continuellement, reflétait d'une manière éblouissante les rayons du soleil. On rencontrait aussi, dans ces jardins délicieux, des bains avec leurs réservoirs en marbre, avec leurs tapis et leurs étoffes tissées de soie et d'or, sur lesquels on voyait représentés des fleurs, des forêts et des animaux, ouvrages tellement merveilleux, que ces objets semblaient naturels...

« Le marbre blanc venait d'Alméria; le rose et le vert de Carthage et de Tunis. La fontaine dorée et ciselée avait été faite en Syrie, d'autres disent à Constantinople : on y voyait sculptées des figures humaines apportées par le Grec Ahmad; le khalife y fit placer douze figures d'animaux en or et en pierres précieuses, exécutées à la manufacture royale de Cordoue, et l'eau s'échappait continuellement par leur bouche.

« La salle du Khalife avait un plafond doré, formé de pièces transparentes de marbre de diverses couleurs; les murailles offraient la même décoration. Au milieu était le grand bassin de marbre rempli de vif-argent, et sur chaque côté se trouvaient huit portes offrant des arcs

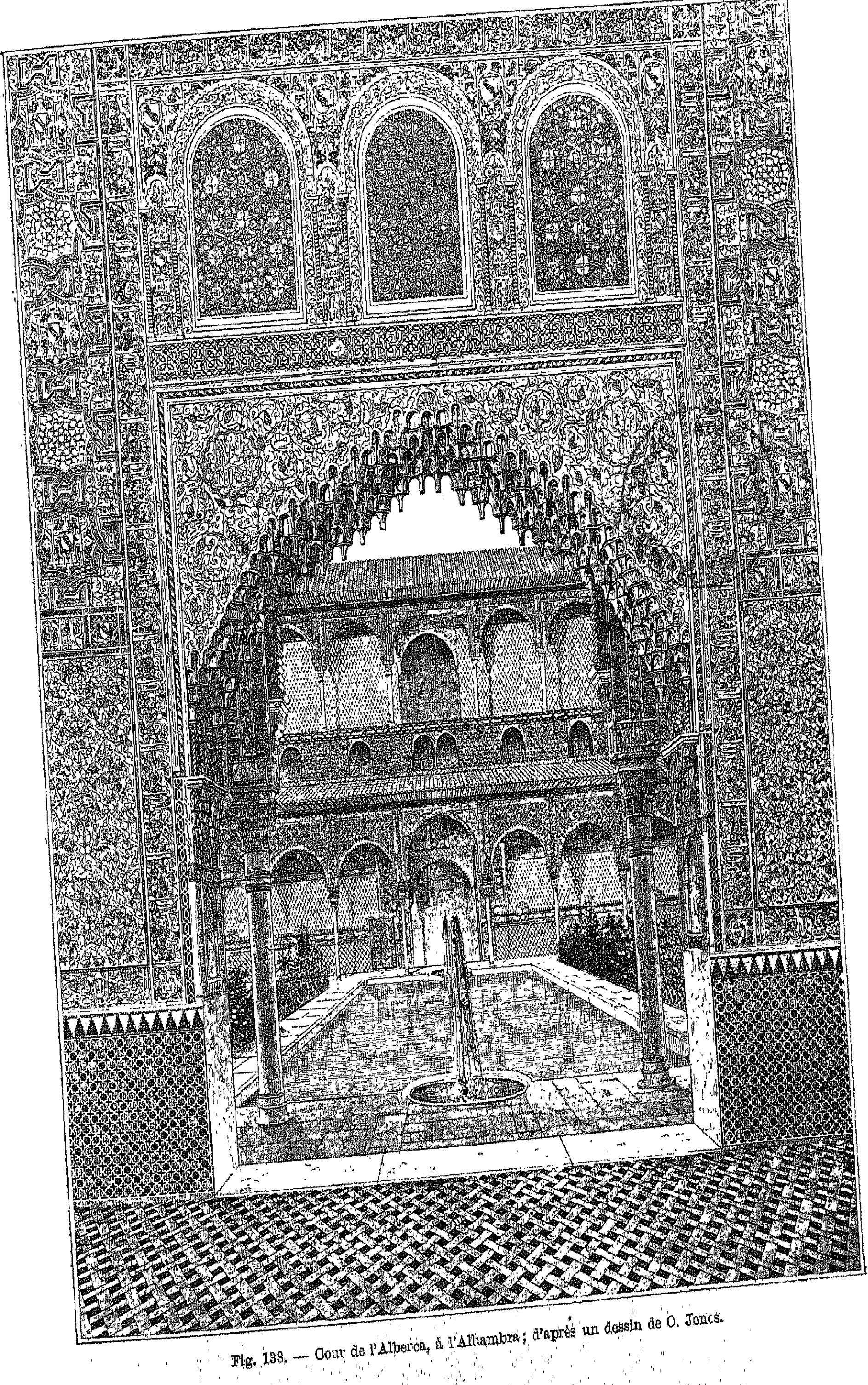


Fig. 138. — Cour de l'Alberca, à l'Alhambra; d'après un dessin de O. Jones.

d'ivoire et d'ébène, ornés d'or et de pierres précieuses, et supportés par des colonnes de marbres variés et de cristal pur. Ebn-Hayan raconte que ce palais renfermait 4,312 colonnes de diverses proportions; 1,013 venaient d'Afrique, 19 venaient de la ville de Rome, et l'empereur de Constantinople en avait donné 140 en présent à Abdérame. On avait tiré le reste des diverses contrées de l'Espagne, de Tarragone et d'autres lieux. Toutes les portes étaient en fer, ou bien en cuivre argenté et doré.

Monuments arabes de Tolède. — Telle qu'elle est aujourd'hui, l'antique ville de Tolède est un tableau fidèle de ce que pouvait bien être une ville d'Europe au moyen âge. Sa magnifique cathédrale et l'admirable cloître de San Juan de los Reyes suffiraient à eux seuls à la rendre célèbre. Indépendamment de ces monuments, on peut y étudier à chaque pas l'influence exercée par les Arabes sur l'art des peuples qui les ont remplacés.

Tolède est encore entourée de ses fortifications et de ses tours arabes. Parmi les anciennes portes de la ville se trouve la célèbre Porte de Bisagra commencée au neuvième siècle et la non moins célèbre Porte du Soleil, édifice du dixième siècle qu'il me semble difficile de ranger parmi les constructions byzantines, comme on le fait généralement, car la forme des arcades, et les détails d'ornements et l'ensemble du monument ont un cachet absolument arabe.

Parmi les monuments arabes, ou au moins judéo-arabes de Tolède, je citerai encore Santa-Maria la Blanca, ancienne synagogue du neuvième siècle.

On compte par milliers, à Tolède, les motifs d'ornement exécutés par les ouvriers arabes qui vécurent sous la domination chrétienne avant l'expulsion générale qui suivit bientôt la conquête complète de l'Espagne. C'est à eux que sont dus ces détails arabes qu'on rencontre dans des monuments de style roman ou ogival. Il résulta de ce mélange de l'architecture arabe et chrétienne un style particulier, dit mudejar, qui persista pendant fort longtemps en Espagne, et dont les traditions ne sont pas encore perdues. Il suffit d'observer certaines constructions modernes de Séville, pour s'en convaincre.

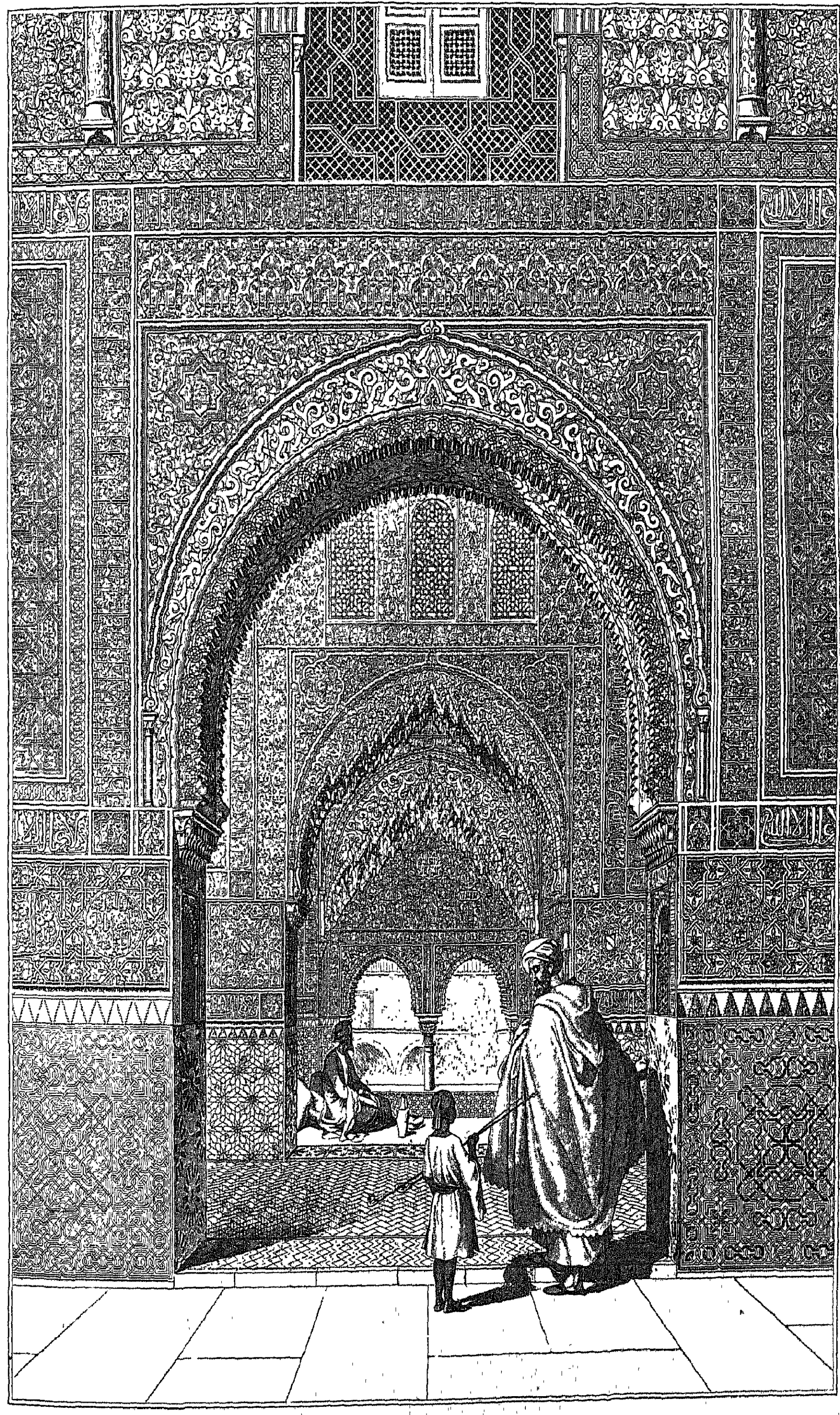


Fig. 139. — Vue prise dans la salle des deux Sœurs; d'après un dessin de O. Jones.

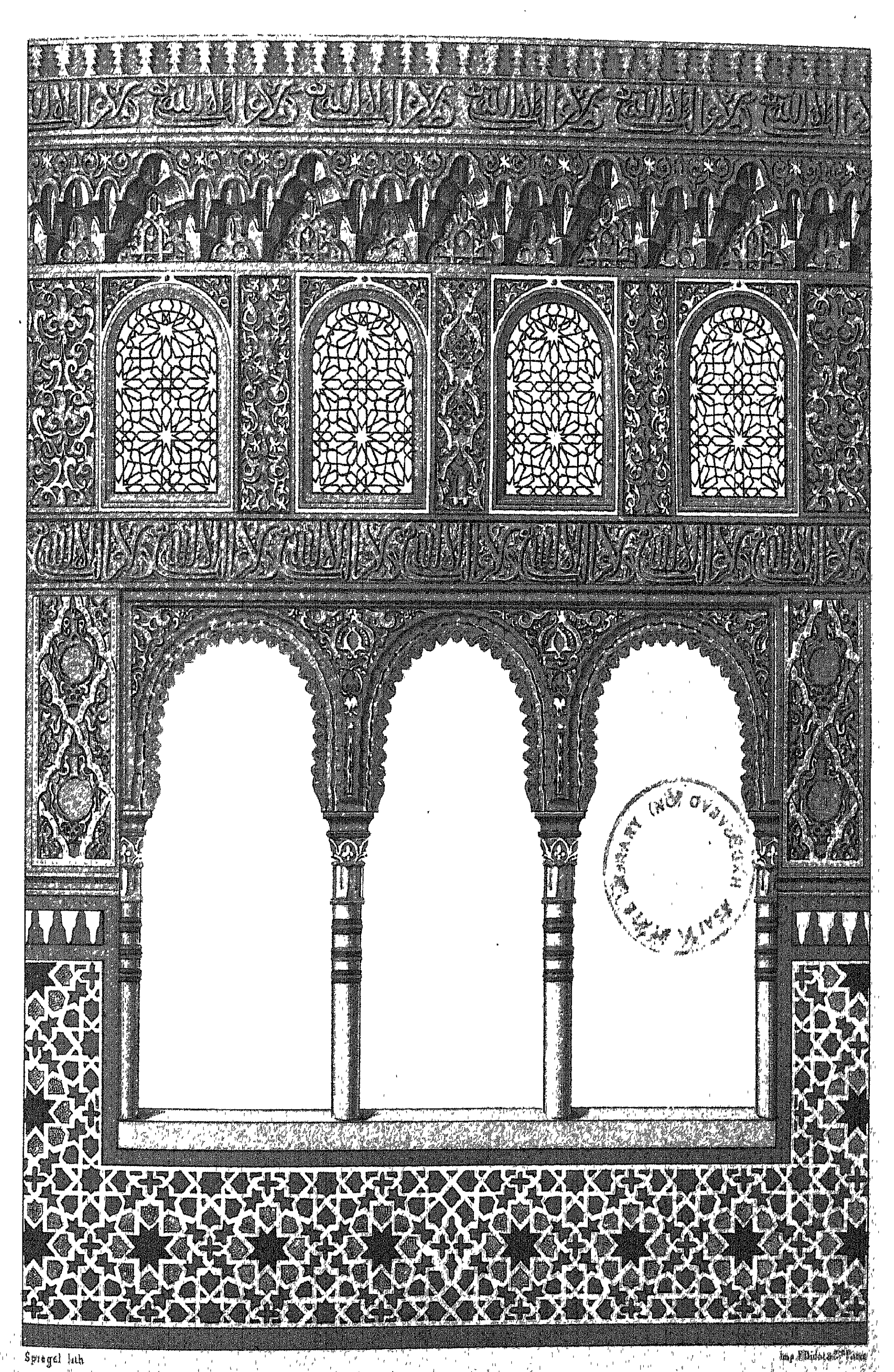
Monuments arabes de Séville. — Séville est, comme Tolède, bien qu'à un point de vue un peu différent, une cité où l'influence arabe se retrouve à chaque pas. L'architecture de la plupart des maisons modernes est arabe; les danses et la musique populaires également arabes. L'influence du sang arabe y est reconnaissable chez les femmes, surtout, à bien des détails.

Le plus ancien monument arabe de Séville est la tour, nommée la *Giralda*. C'est un bel édifice carré, en briques roses, qui ressemble beaucoup au campanile de la place Saint-Marc, à Venise, et à la plupart des minarets de l'Afrique. Il est fort probable qu'elle fut le minaret de la mosquée que fit construire el Mansour en 1195.

La surface extérieure de la Giralda est couverte d'un réseau de sculptures et percée de fenêtres dont les unes sont à cintre outre-passé, les autres en ogives à festons. Elle était surmontée autrefois d'un globe de métal doré qu'on a remplacé par un clocher dominé par une statue représentant la Foi.

L'*Alcazar* de Séville est un ancien palais arabe dont la construction remonte à des époques différentes. Il a été commencé au onzième siècle, mais la plus grande partie du monument est du treizième. La façade fut construite par des ouvriers arabes sous le règne de Pierre le Cruel. Charles-Quint chercha aussi à embellir ce palais, mais il ne fit guère qu'y ajouter des ornements de style gréco-romain de fort mauvais goût.

Adopté comme demeure par les rois chrétiens, l'Alcazar de Séville est le seul monument de ce genre qu'ils aient épargné en Espagne. La riche ornementation polychrome des diverses salles, qu'on avait autrefois badigeonnées de chaux suivant la mode espagnole, mais que le duc de Montpensier a fait restaurer dans leur état primitif, donne une idée de ce qu'étaient les salles de l'Alhambra avant qu'on les eût, elles aussi, blanchies à la chaux. La cour des jeunes filles où, suivant la tradition, les rois maures de Séville recevaient chaque année les cent vierges que leur payaient en tribut les chrétiens, et la salle des Ambassadeurs, sont fort belles. Cette dernière, à l'exception d'un grand lustre de pacotille dont on a cru devoir l'orner, est une merveille. Ce n'est plus qu'à l'Alcazar de Séville qu'on peut étudier, en dehors de



Spiegel lith. Imp. F. Didot & Cie Paris

DÉCORATION POLYCHRÔME D'UN PAVILLON DE L'ALHAMBRA A GRENADE

Restitution par Mr. Garcia et le Dr. Gustave Le Bon

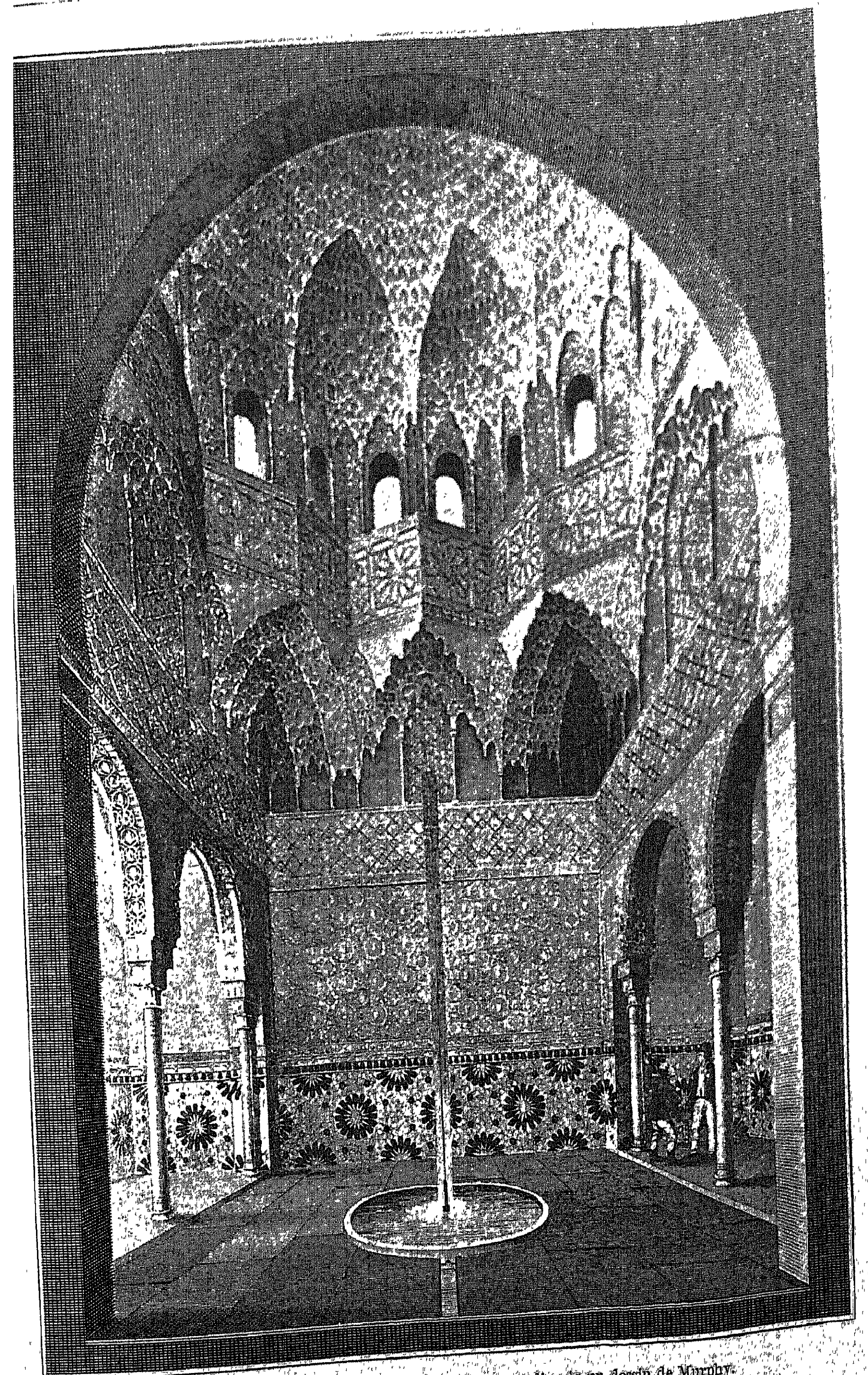


Fig. 140. — Salle des Abencerrages, à l'Alhambra ; d'après un dessin de Murphy.

Damas et de quelques rares mosquées du Caire, ces plafonds de bois sculpté, peints et dorés qui feraient la gloire de nos plus somptueux palais.

Séville est certainement la plus vivante et la plus civilisée des villes de l'Espagne; elle contraste étrangement, à ce point de vue, avec Grenade, qui a conservé toute la sauvagerie du moyen âge et une haine singulièrement féroce de l'étranger.

Monuments arabes de Grenade. — C'est dans l'Alhambra (*Kal' at el hamra*, le château Rouge), palais du quatorzième siècle, que l'architecture arabe de l'Espagne se manifeste dans toute sa splendeur.

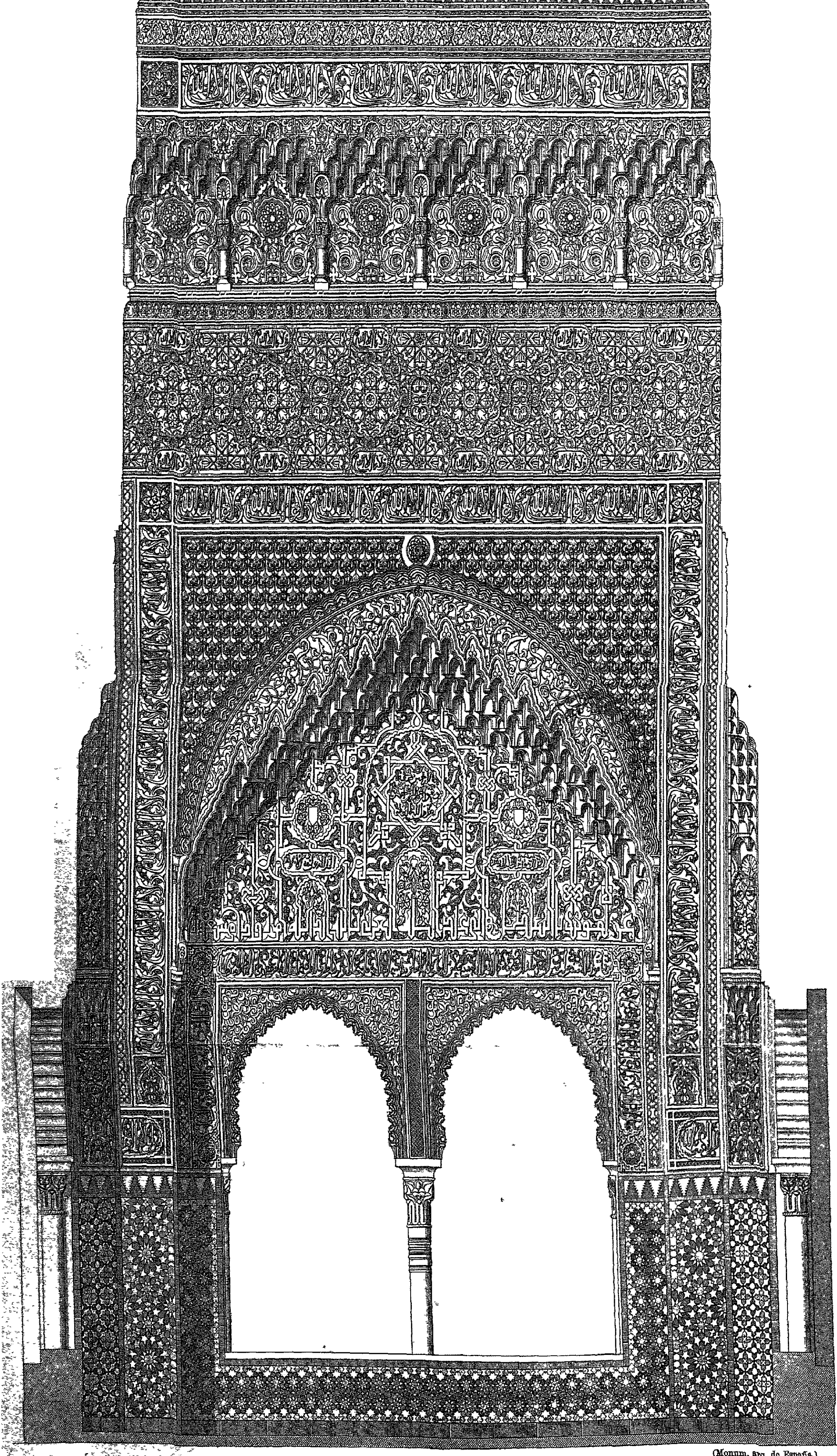
Édifié dans un des plus beaux sites du monde, au pied des cimes neigeuses de la Sierra-Nevada, sur une colline située à l'extrémité de la ville, il domine Grenade et les immenses et fertiles plaines de la Véga.

Vu du bas des rochers qu'il couronne l'Alhambra ne montre au dehors que des tours carrées de couleurs vermeilles, dont le sommet se profile sur le ciel bleu et dont la base émerge d'une épaisse verdure. Si l'on s'engage sous les voûtes sombres des arbres séculaires qui l'entourent, et qu'animent seuls le chant des oiseaux et le murmure cristallin de l'eau circulant dans des rigoles le long des sentiers, on arrive bientôt à l'entrée de ce palais célèbre, tant de fois chanté par les poètes et notamment par l'auteur des *Orientales*.

> L'Alhambra ! l'Alhambra ! palais que les génies
> Ont doré comme un rêve et rempli d'harmonies,
> Forteresse aux créneaux festonnés et croulants
> Où l'on entend la nuit de magiques syllabes,
> Quand la lune, à travers les mille arceaux arabes,
> Sème les murs de trèfles blancs.

Il serait inutile de tenter une description de l'Alhambra qui puisse en donner une idée précise. Le crayon seul peut le faire, et c'est à lui que nous avons recours. Les gravures que je mets sous les yeux du lecteur remplaceront avantageusement ce que nous pourrions dire.

Tout est vraiment remarquable dans ce palais, et l'on ne peut que s'extasier devant ses murs recouverts de superbes arabesques sculptées, ressemblant à de la dentelle, ses ogives festonnées, ses voûtes d'où pendent d'admirables stalactites autrefois recouvertes d'azur, de rouge et d'or.



(Monum. arq. de España.)

Fig. 141. — Intérieur du cabinet de Lindaraja, à l'Alhambra.

Comme beaucoup de palais arabes, l'Alhambra ne ressemble à aucun point de vue, aux édifices analogues de l'Europe. Il n'a point de façade, et son ornementation ne se montre qu'à l'intérieur. Tout y est merveilleux, mais tout y est petit. On n'y rencontre nulle part ces grandes salles solennelles, ennuyeuses et froides de nos palais européens faits pour exciter l'admiration des visiteurs aux dépens de la commodité de leurs habitants.

On reconstitue facilement la vie des souverains arabes, en étudiant l'Alhambra. De ses fenêtres, l'œil n'aperçoit que des horizons infinis, et ce n'est pas sans évoquer tout un monde de souvenirs qu'on erre dans ces jardins délicieux de Lindaraja, où les favorites des rois de Grenade, choisies parmi les plus séduisantes beautés de l'Occident et de l'Orient, venaient chercher la fraîcheur de bosquets toujours ombreux et respirer les parfums des fleurs les plus rares.

Entouré d'une cour d'artistes, de savants et de lettrés qui étaient alors les plus illustres du monde, le possesseur de ces merveilles pouvait se dire que tous les souverains devaient envier son sort; et, comme ce roi des Indes dont parle une légende, il eût pu écrire sur la porte de son palais . « S'il est un paradis sur la terre, c'est ici, c'est ici! »

La photographie et le dessin ont popularisé les parties les plus belles de l'Alhambra : la cour des Lions, la salle des Deux-Sœurs, celles des Abencerrages, de la Justice, sont maintenant célèbres. Les gravures que nous en donnons montreront aux lecteurs qui ne les connaîtraient pas qu'elles ne sont pas au-dessous de leur réputation. La cour des Lions est surtout renommée. « Il est difficile, dit G. de Prangey, d'exprimer la sensation vraiment unique que l'on éprouve lorsqu'on pénètre du patio de l'Alberca dans la cour des Lions; des galeries décorées d'arcades de toutes formes, découpées en festons et en stalactites, chargées de dentelles en stuc autrefois peintes et dorées, s'étendent de toutes parts, et l'œil n'aperçoit qu'une forêt de colonnettes isolées, accouplées, groupées, toujours élégantes, et au travers desquelles étincellent les eaux jaillissantes de la fontaine des Lions. »

C'est dans cette fontaine que, suivant la légende, tombèrent les trente-six têtes des Abencerrages. Une croyance populaire assure qu'on voit

renaître chaque nuit leurs ombres sanglantes et menaçantes. Quant aux lions de la fontaine, ce sont des êtres fantastiques n'ayant qu'une ressemblance assez vague avec un animal quelconque. Leurs formes sont anatomiquement trop imparfaites pour que cette imperfection n'ait pas été intentionnelle chez l'artiste : ce sont, comme on l'a fort bien dit, de simples caprices d'ornement.

Les visiteurs de l'Alhambra auxquels on apprend que tous les ornements qui décorent les murs de ce palais ne sont pas, comme au Caire ou dans l'Inde, sculptés dans la pierre, mais de simples moulures en plâtre, éprouvent d'abord un vif sentiment d'incrédulité. Il semble vraiment impossible, quand on examine les arêtes si vives de ces moulures, et leur surface polie, qu'elles ne soient pas taillées dans du marbre. Je n'ai pu croire que c'était simplement du plâtre, qu'après en avoir fait analyser un petit fragment. M. Friedel, de l'Institut, qui a bien voulu faire cette analyse pour moi, n'a pu y trouver que du sulfate de chaux. Le plâtre, mélangé sans doute à une petite proportion de matière organique, est donc bien l'élément fondamental avec lequel ont été fabriquées toutes les moulures de l'Alhambra ; mais il faut bien avouer que du plâtre qui a résisté pendant cinq siècles à toutes les intempéries, sans s'être jamais altéré, devait être travaillé avec une habileté bien grande. Je ne crois pas qu'aucun architecte européen se chargeât aujourd'hui de fabriquer des moulures en plâtre capable de subir, sans se détériorer, toutes les injures du temps pendant une aussi longue période.

On ne saurait invoquer, en faveur de la conservation des murs de l'Alhambra, le climat de l'Espagne, car les parties restaurées à des époques très postérieures aux Arabes sont déjà fort altérées. On les reconnaît facilement du reste à l'absence d'arêtes vives, à leur surface bosselée et à leur aspect empâté.

Tous les artistes qui ont visité l'Alhambra ont parlé avec douleur de l'incroyable vandalisme avec lequel les Espagnols ont mutilé cette merveille. Sans parler de Charles-Quint qui en fit jeter à terre une partie pour édifier à sa place une lourde construction, tous les gouvernements l'ont traitée comme une vieille ruine, bonne à être uti-

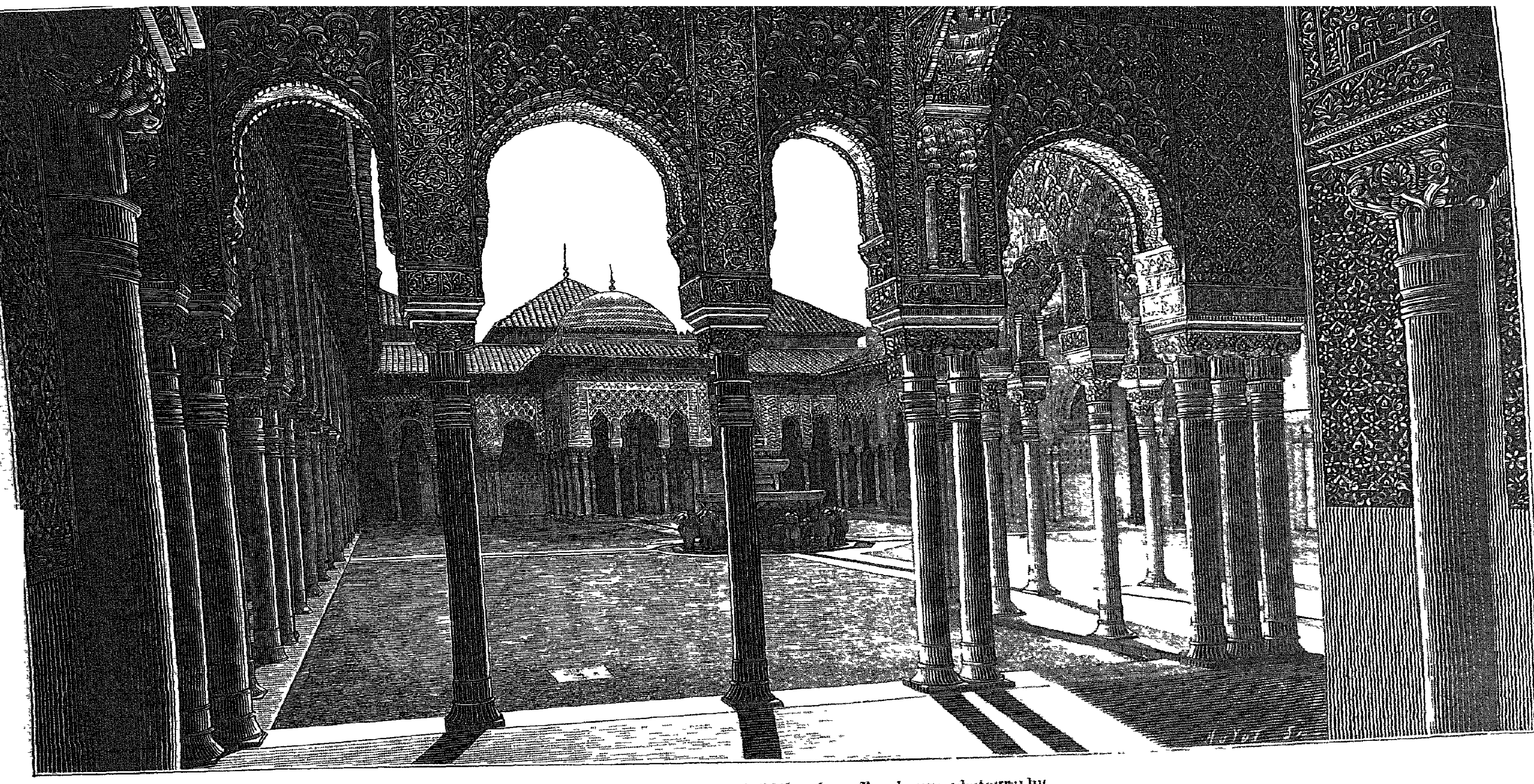


Fig. 142. — Cours des Lions, à l'Alhambra; d'après une photographie

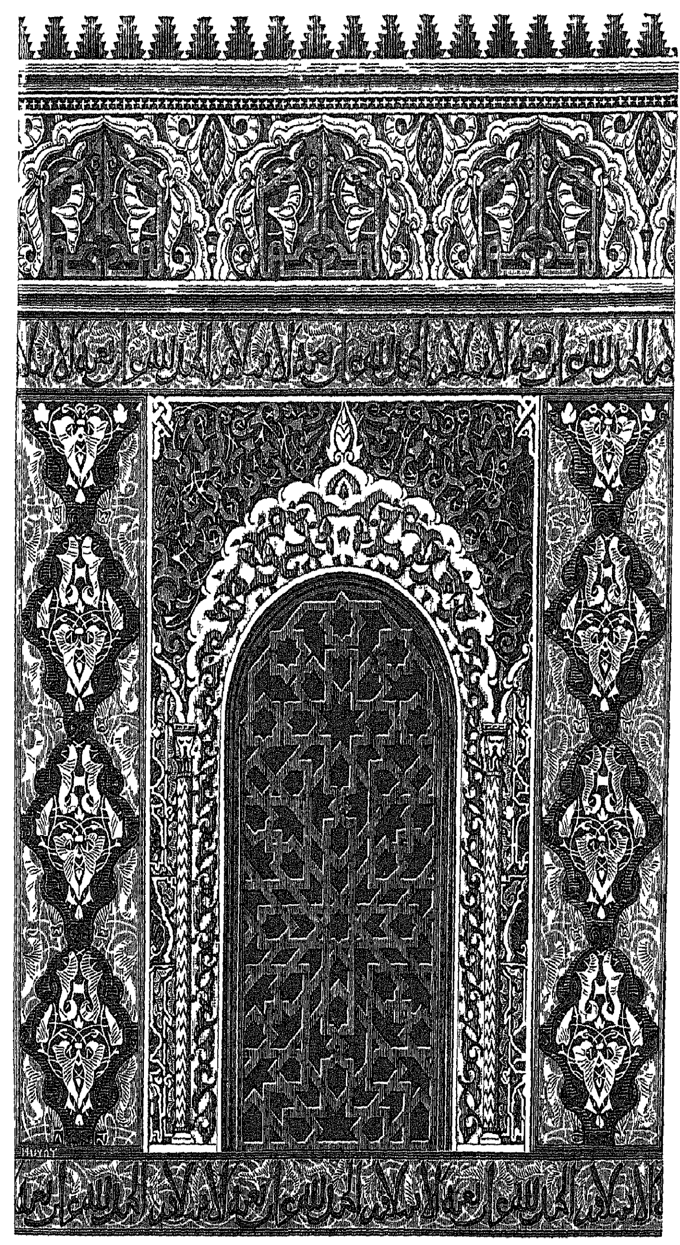
lisée uniquement pour ses matériaux. « Les magnifiques plaques de faïence émaillée qui ornaient les salles étaient vendues, il y a quelques années encore, raconte M. Davilliers dans son livre sur l'Espagne, pour faire du ciment. La porte de bronze de la Mezquita a été vendue comme vieux cuivre; les magnifiques portes de bois sculpté de la salle des Abencerages ont servi de bois à brûler. Enfin, après qu'on eut vendu tout ce qui pouvait être enlevé dans l'Alhambra, on utilisa ses salles magnifiques en les transformant en prison pour les forçats et en magasins à provisions. » Pour rendre le nettoyage des murs plus facile, on avait eu soin de recouvrir toutes les arabesques d'un épais lait de chaux. Cet ingénieux système d'ornementation, aussi cher aux Espagnols qu'aux Anglais, est d'un usage trop général chez certains peuples civilisés * pour ne pas correspondre à un véritable besoin. Ces surfaces blanches bien lisses plaisent à l'œil de beaucoup de personnes, et satisfont sans doute ce besoin d'égalité et d'uniformité banale qui envahit de plus en plus l'Europe.

Il n'y eut pendant longtemps que les artistes qui se plaignirent de la détérioration de l'Alhambra. A force cependant de répéter aux habitants de Grenade qu'ils possédaient une merveille digne d'attirer les touristes, on s'est décidé à ménager ce qui restait de ce féerique palais. On a un peu gratté la couche de chaux appliquée sur les sculptures

* Il est intéressant de comparer la profonde indifférence actuelle des Espagnols pour leurs objets d'art avec le culte des Italiens pour les mêmes objets. Les voyageurs qui ont visité Florence savent que toute une série de statues absolument uniques, telles que Persée, l'Enlèvement des Sabines, etc., sont exposées sur une place publique, à la portée de toutes les mains et respectées cependant par tout le monde. A Grenade, au contraire, j'ai eu occasion de constater qu'une des grandes distractions des promeneurs le dimanche était de s'exercer à casser à coups de pierres les sculptures des ruines du palais de Charles-Quint. Lorsque je visitai l'Escurial, ce sombre palais de Philippe II, triste demeure qui peint le caractère espagnol de cette époque, comme l'Alhambra peint celui des Arabes, je fus frappé de voir toutes les peintures à fresque du rez de chaussée du cloître horriblement rayées en tous sens, et en demandai l'explication au gardien. J'obtins cette réponse faite du ton le plus indifférent, que c'étaient les excursionnistes du dimanche qui s'amusaient à gratter les peintures avec leurs bâtons et leurs couteaux. La population florentine est certainement une des plus aimables du monde, mais je crois cependant que des excursionnistes, qui se permettraient de pareilles fantaisies au palais Pitti, auraient des chances sérieuses d'être écorchés vifs ou lapidés sans miséricorde.

Je suis heureux d'avoir à ajouter à ce qui précède que le goût des choses d'art, au moins dans les classes éclairées, paraît se relever un peu en Espagne. J'en trouve la preuve dans les deux magnifiques publications consacrées aux anciens monuments de la péninsule dont j'ai parlé dans mon introduction et que toutes les nations pourraient certainement envier

et commencé quelques restaurations. Elles sont assez bien dirigées, mais marchent avec une extrême lenteur. Les ouvriers capables de



(Mon. arch. de l'Espagne.)

Fig. 143. — Détails de l'une des fenêtres de la mosquée de l'Alhambra.

faire convenablement ces restaurations, assez simples pourtant quand on a les modèles sous les yeux, étant fort difficiles à trouver en Espagne.

Auprès de l'Alhambra se trouve un autre palais arabe, appelé le Généralif; mais il a été trop badigeonné à la chaux pour qu'on puisse

juger de ce qu'il était autrefois. Il n'a de remarquable que son jardin, et ne mérite en aucune façon, suivant nous, les enthousiastes descriptions des guides des voyageurs.

Quant à la ville de Grenade en elle-même, je n'engagerai personne à la visiter après avoir lu les récits des poètes arabes qui en parlent comme « de la ville la plus ravissante que le soleil puisse jamais éclairer dans son cours, et le Damas de l'Andalousie. » J'ignore ce

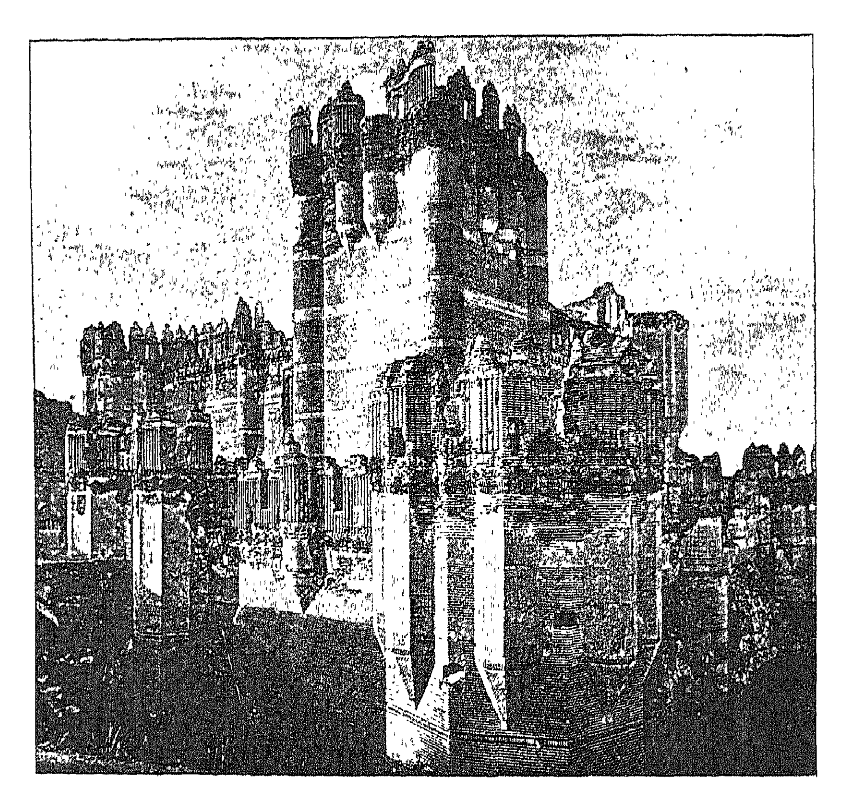


Fig. 144. — Alcazar de Ségovie; d'après une photographie.

que pouvait être l'ancienne cité arabe, mais la Grenade d'aujourd'hui n'est qu'un grand village, triste et malpropre, n'ayant pour lui que d'être placé dans un des plus beaux sites du monde, et de posséder des monuments hors ligne, comme sa splendide cathédrale et son Alhambra. Les maisons actuelles de Grenade n'ont absolument aucun style, et quant aux riches couleurs dont elles seraient peintes, d'après d'illustres littérateurs modernes, je les ai cherchées avec un soin scrupuleux sans avoir réussi à les découvrir. Grenade est aujourd'hui une ville morte, dont l'aspect contraste singulièrement avec celui de la si vivante cité

de Séville. Sa population est renommée pour ses sentiments peu hospitaliers ainsi que pour son ignorance et sa lourdeur. J'ai eu occasion d'observer ce fait assez caractéristique que les libraires sont aussi rares à Grenade que nombreux à Séville.

Je ne pousserai pas plus loin cette brève énumération des princi-

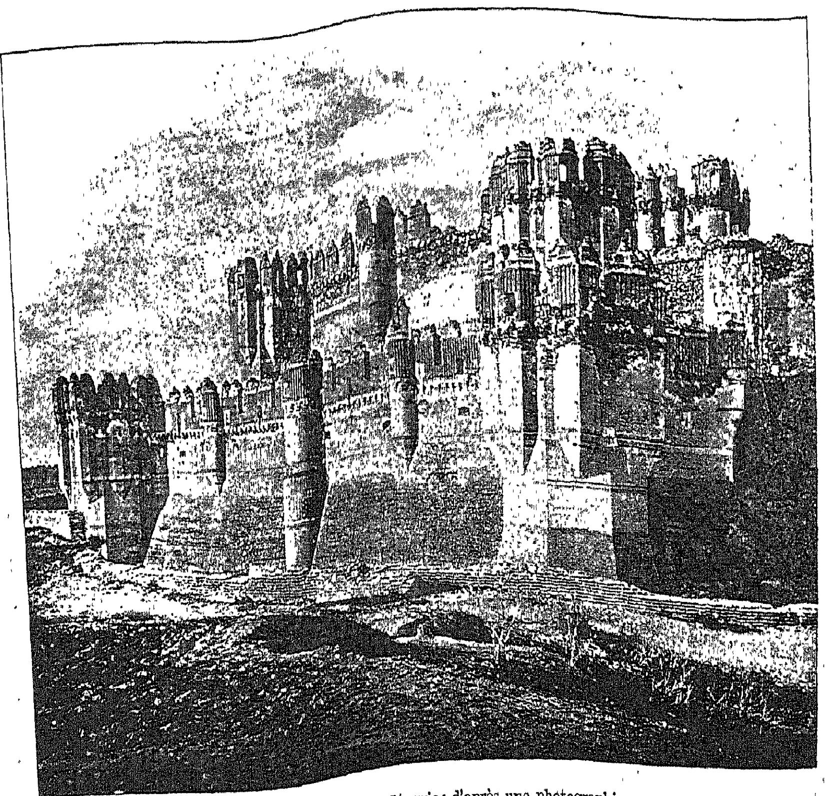


Fig. 145. — Alcazar de Ségovie; d'après une photographie.

paux monuments arabes de l'Espagne; si on y ajoute l'Alcazar de Ségovie, et quelques édifices que nous aurons occasion de représenter dans un autre chapitre en étudiant l'influence des Arabes en Europe, on aura un tableau suffisamment complet de ceux que l'Espagne possède encore aujourd'hui. Ce ne sont que de bien faibles épaves d'un passé brillant. Elles suffisent cependant, alors même que tous les travaux scientifiques et littéraires des Arabes auraient disparu, à nous donner une haute idée de la grandeur du peuple qui les a entrepris.

CHAPITRE SEPTIÈME.

LES ARABES EN SICILE, EN ITALIE ET EN FRANCE.

§ 1. — LES ARABES EN SICILE ET EN ITALIE.

Lorsqu'on étudie avec soin l'histoire des Arabes dans les diverses contrées visitées par eux, on reconnaît bientôt que leurs invasions présentent des caractères très différents, suivant qu'ils eurent l'intention d'occuper définitivement les pays envahis, ou de n'y faire que quelques incursions rapides. Dans le premier cas, leur politique invariable est de se concilier les habitants. Contrairement à l'usage de tous les conquérants de leur époque, ils respectent la religion et les lois du vaincu et ne leur imposent qu'un faible tribut. Telle fut, nous l'avons vu, leur conduite en Syrie, en Égypte, en Espagne. Dans le second cas, c'est-à-dire quand les Arabes envahissent un pays sans intention de s'y fixer, leur méthode est toute différente. De même que les autres conquérants, ils considèrent le pays occupé comme une proie dont il faut tirer rapidement tout le parti possible pendant qu'on la tient. Ils pillent ce qui leur tombe sous la main, détruisent ce qu'ils ne peuvent emporter, et ne se préoccupent nullement de ménager les populations. C'est ainsi qu'ils opérèrent en Italie, et surtout en France.

Leurs invasions en Sicile présentent l'emploi successif de ces deux méthodes. Trop peu nombreux au début pour lutter contre les Grecs de Constantinople maîtres alors de la Sicile et d'une partie de

l'Italie, ils se bornent à des invasions éphémères, et ces invasions sont toujours dévastatrices. Ils envahissent une province, s'emparent de ce qu'ils peuvent emporter, tuent les habitants qui leur résistent, et disparaissent rapidement. Encouragés plus tard par leurs succès répétés, ils entrevoient la possibilité de se fixer dans le pays, et commencent à ménager la population. Le jour enfin où ils sont solidement établis, ils renoncent entièrement à leurs habitudes de pillage, font jouir le pays de tous les bienfaits de la civilisation, et exercent, comme en Espagne, une influence progressive considérable.

Ce n'est qu'en ayant présente à l'esprit la distinction fondamentale que je viens d'établir, qu'on peut arriver à comprendre l'histoire des Arabes dans les diverses contrées qu'ils ont occupées, et s'expliquer pourquoi, dans des régions si voisines, la conduite des mêmes hommes fut si différente.

Les invasions de la Sicile et de l'Italie sont dues aux mahométans de l'Afrique, dont la majorité devait être composée de Berbères, car, à cette époque, les Arabes étaient en minorité sur ce continent. Ces Berbères appartenaient, comme nous l'avons montré, à une race des plus vaillantes, mais en même temps des moins civilisées, parmi toutes celles soumises à la loi du prophète.

Dès le premier siècle de l'hégire, les Arabes avaient fait quelques incursions en Sicile et dans toutes les îles de la Méditerranée, mais ce fut seulement au commencement du troisième siècle, alors que l'Afrique septentrionale était devenue indépendante des khalifes d'Orient, que sa conquête fut tentée sérieusement. Une circonstance particulière les amena à l'entreprendre. Cette île était alors régie par des gouverneurs envoyés de Constantinople. L'amiral de la flotte chargée de la défendre, Euphémius, sachant que l'empereur avait ordonné sa mort, tua le gouverneur, et se déclara souverain de la Sicile. Bientôt mis en péril par une révolte, il alla solliciter en Afrique la protection des musulmans et en revint avec une armée. Mais cette armée opéra bientôt pour son propre compte, et termina, après quelques années de luttes (212 à 217 de l'hégire), la conquête de la Sicile par la prise de Palerme.

Durant les combats qu'ils eurent à soutenir contre les Grecs, les

Arabes n'avaient pas borné leurs invasions à la Sicile : ils avaient envahi tout le midi de l'Italie, et s'étaient même avancés jusqu'aux faubourgs de Rome où ils avaient brûlé les églises de Saint-Pierre et de Saint-Paul, alors situées hors des murs de la ville, et ne s'étaient retirés qu'après avoir obtenu du pape Jean VIII la promesse d'un tribut. Ils s'emparèrent de Brindisi, sur l'Adriatique, de Tarente et pénétrèrent dans le duché de Bénévent. Possesseurs de la Sicile, de plusieurs ports importants de l'Italie, de la Corse, de Candie, de Malte et de toutes les îles de la Méditerranée, ils devinrent bientôt les maîtres absolus de la mer, et Venise fut obligée pendant longtemps de renoncer à lutter avec eux.

La puissance politique des Arabes en Sicile fut renversée par les Normands au onzième siècle de notre ère ; mais leur action civilisatrice se continua longtemps encore. Assez intelligents pour comprendre la supériorité immense des Arabes, les rois normands s'appuyèrent sur eux, et, sous leur règne, l'influence des disciples du prophète resta considérable.

L'histoire des Normands en Sicile étant intimement liée à celle des musulmans, un rapide récit de leurs luttes est nécessaire pour comprendre l'histoire de la civilisation arabe dans cette île. Il n'est pas sans intérêt d'ailleurs d'indiquer de quelle façon se faisait la guerre à cette époque, et de montrer ainsi que tous les actes de dévastation reprochés aux Arabes par les chroniqueurs latins étaient d'une pratique universelle, à quelque nationalité que les belligérants appartinssent.

Les circonstances qui amenèrent de fort loin les Normands en Sicile sont assez curieuses. Vers l'an 1015 de J.-C., une petite troupe de chevaliers franks et normands revenant d'un pèlerinage en Palestine, se dirigea, suivant l'usage, vers l'Italie méridionale pour y visiter une grotte du mont Gorgano, célèbre par une apparition de l'archange Saint-Michel. Roffrid, comte d'Avellino, instruit de leur arrivée, vint demander leur secours pour défendre Salerne, alors assiégée par les Arabes. Ayant réussi à s'introduire dans la ville, les chevaliers relevèrent le courage des assiégés et, dans une sortie, les musulmans furent mis en déroute. Enthousiasmés d'un tel succès, les Salernitains et

leur seigneur comblèrent les étrangers de présents et les invitèrent à se fixer dans leur pays.

Désireux de revoir leur patrie, les pèlerins n'acceptèrent pas ces propositions, mais promirent d'envoyer des jeunes gens prêts à dé-

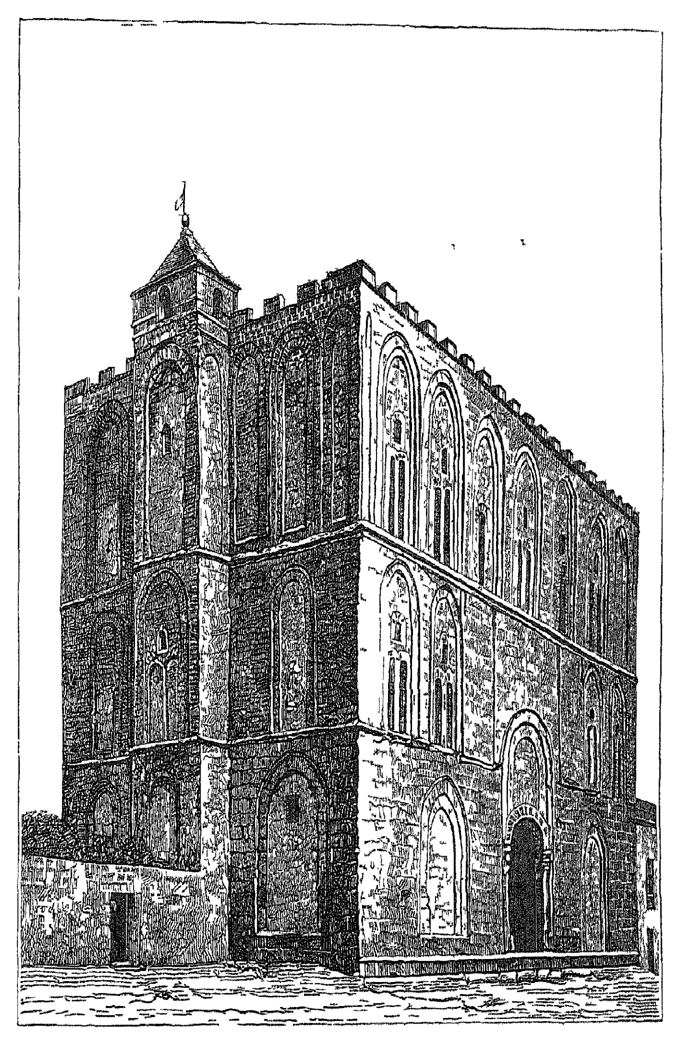


Fig. 146. — Façade principale du château arabe de la Ziza en Sicile, d'après une photographie.

fendre vaillamment la foi chrétienne, puis ils partirent, emportant comme présents des étoffes précieuses, de riches manteaux, des harnais de chevaux resplendissants d'or et d'argent, et des oranges, productions alors inconnues en France, et qu'ils désiraient montrer à leurs compatriotes afin d'accroître leur désir de visiter un pays donnant de si beaux fruits.

De retour chez eux, les chevaliers normands firent à leurs compatriotes des récits qui enflammèrent leur enthousiasme, au point qu'un grand nombre se décidèrent à partir pour la Sicile.

Telle fut l'origine de l'invasion des Normands. Suivant les mœurs du temps, les nouveaux défenseurs de la foi s'occupèrent bien plus de s'enrichir par le pillage que de défendre leur religion. Ils pillèrent du reste, avec une ardeur égale, Grecs, Italiens ou Arabes, et, pendant cinquante ans, c'est-à-dire jusqu'à la conquête définitive, la Sicile et les régions de l'Italie voisines ne furent considérées par les chevaliers chrétiens que comme un lieu béni du ciel où l'on pouvait aisément faire fortune.

Les exploits des défenseurs de la foi n'ayant eu pour résultat que de ruiner rapidement le pays, les habitants reconnurent bientôt que l'amitié des chevaliers normands était bien plus coûteuse encore que l'inimitié des Arabes, et ils s'adressèrent au pape pour obtenir protection contre les premiers. Les remontrances du souverain pontife n'ayant produit aucun effet, il écrivit à l'empereur de Constantinople la lettre suivante, qui donne une idée assez nette de la façon dont une armée chrétienne traitait, à cette époque, la population des pays qu'elle occupait en armes.

Voici la lettre du pape Léon IX à l'empereur de Constantinople :

« Mon cœur s'est ému au douloureux récit que m'ont fait les envoyés de mon fils Argyrous ; considérant l'indiscipline de la nation normande, sa méchanceté et son impiété plus que païenne, j'ai résolu de délivrer l'Italie de la tyrannie de ces étrangers. Dans leur rage, les Normands ne respectent rien, ils égorgent les chrétiens, les soumettent aux tortures les plus affreuses. Insensibles à toute humanité, ils n'épargnent ni l'âge, ni le sexe, dépouillent les basiliques des saints, les incendient et les détruisent. Tout devient la proie de leur rapacité. Plusieurs fois, je leur ai reproché leur perversité, je les ai avertis, suppliés, poursuivis de mes instances, menacés de la vengeance de Dieu ; mais, comme dit le sage, celui qui est abandonné de Dieu reste toujours méchant, et le fou n'est pas corrigé par des paroles. Puisqu'il le faut, je suis décidé à faire la guerre à ces étrangers devenus insupportables à tous par leurs fréquents attentats, guerre sainte et légitime, car je ne l'entreprends que pour la défense des peuples et des églises. »

N'ayant rien obtenu de l'empereur, Léon IX tâcha de former une

ligue contre les Normands en s'adressant notamment aux Allemands. Mais l'évêque d'Eichstadt, qui se prétendait scandalisé de voir le pape à la tête d'une armée destinée à combattre des chrétiens, empêcha le roi de Germanie Henri III de se joindre à lui. Léon IX réussit cependant à réunir une armée bien plus nombreuse que celle des Normands. Confiant dans la protection du ciel, il les attaqua hardiment, mais fut platement battu et fait prisonnier. Il essaya alors de se concilier la bonne grâce de ses vainqueurs, en levant l'excommunication lancée contre eux et en leur accordant sa bénédiction. Peu sensibles à ces bons procédés, les Normands gardèrent le pape prisonnier pendant un an et ne le relâchèrent que contre de solides garanties.

Libres désormais de se livrer à leurs déprédations, les Normands continuèrent à piller consciencieusement la Sicile et l'Italie, et la guerre entre protecteurs et protégés se prolongea avec ce caractère de férocité tranquille auquel les populations avaient sans doute fini par s'habituer à en juger par la placidité avec laquelle les pillages et les massacres sont relatés dans les chroniques, comme s'il s'agissait d'incidents journaliers sans importance. Quand les bons chevaliers pouvaient surprendre un monastère mal fortifié, ils le pillaient de fond en comble, et éventraient les moines jusqu'au dernier pour prévenir leurs réclamations. Lorsque, de leur côté, les moines pouvaient surprendre quelques chevaliers, ils usaient de larges représailles à leur égard. Les chroniques latines de l'époque sont pleines de récits où ces aménités réciproques sont complaisamment décrites. La suivante choisie entre mille, et empruntée par M. de la Primauderie aux archives latines des moines du Mont-Cassin, donnera une idée assez juste des mœurs du temps.

« Un jour le comte Radulf et quinze Normands se présentèrent au mont Cassin. Selon la coutume, les Normands ayant laissé leurs armes et leurs chevaux à la porte de l'église, y entrèrent pour prier. C'était assez mal choisir le moment. Tandis qu'ils étaient à genoux devant l'autel de saint Benoît, les frères servants du monastère fermèrent tout à coup les portes de l'église, s'emparèrent des armes et des chevaux et sonnèrent les cloches d'alarme. A ce bruit bien connu, les vassaux de l'abbaye accourant en foule attaquèrent les Normands qui n'avaient pour se défendre que le chapelet en main.

« En vain ils implorèrent le respect pour les lieux saints, qu'eux-mêmes n'avaient

guerre l'habitude de respecter; en vain ils jurèrent qu'ils n'avaient eu d'autre intentio en venant au monastère que celle de prier et de se reconcilier sincerement avec l'abbe les moines, ne voulant pas perdre une si belle occasion de se venger, refuserent de le entendre. Les quinze compagnons du comte furent tues, et lui-même ne fut epargné qu parce que l'abbe s'interposa. Celui-ci se hâta de mettre à profit cet heureux événe ment pour recouvrer toutes les possessions du monastere, que le comte avait envahie Le château de Saint-Andre essaya seul de resister. »

Le pillage de la Sicile par les Normands dura jusqu'au jour où u de leurs chefs, Roger, homme très habile, songea à en faire définiti vement la conquête. L'occasion était fort propice. Les musulmans étaien en proie à leurs éternelles dissensions : les rivalités entre Berbère et Arabes, qui devaient les perdre en Espagne, devaient les perdr également en Sicile. A cette époque, c'est-à-dire en 1061 de l'èr chrétienne, la Sicile était partagée entre cinq émirs établis à Palerm Messine, Catane, Girgenti, Trapani. Celui de Palerme est appelé r de Sicile par les chroniqueurs; mais, en réalité, il était toujours e lutte avec les autres. Alors même que les Normands étaient à moiti maîtres de l'île, les chefs musulmans continuaient de guerroyer ent eux.

Ces dissensions seules rendirent possible la conquête définitive d la Sicile. Elle fut terminée en 1072 par la prise de Palerme. C'est d cette époque que l'on peut dire que la puissance politique des Arab en Sicile disparut; mais, grâce à la sagesse de Roger et de ses su cesseurs, leur influence civilisatrice dura encore longtemps.

Proclamé comte de Sicile, Roger Ier se montra aussi habile org nisateur qu'il avait été vaillant guerrier. On doit le considérer comn un des hommes les plus remarquables de son temps, et le fils, qui l succéda, mérite le même éloge.

Lors de la conquête définitive de la Sicile par les Normands, civilisation des Arabes était déjà très florissante. Roger et ses su cesseurs eurent la sagesse de comprendre la supériorité des discipl du prophète. Ils adoptèrent leurs institutions, les couvrirent de le protection, et assurèrent ainsi au pays une ère de prospérité qui du jusqu'au jour où, par suite de l'avènement des rois souabes (1194 les Arabes furent expulsés.

Quand Roger organisa la Sicile, elle était habitée par cinq peuples de langues et coutumes différentes : Franks (Normands et Bretons notamment), Grecs, Longobards, Juifs et Arabes. Tous avaient un droit différent : les Grecs suivaient le code Justinien, les Longobards le

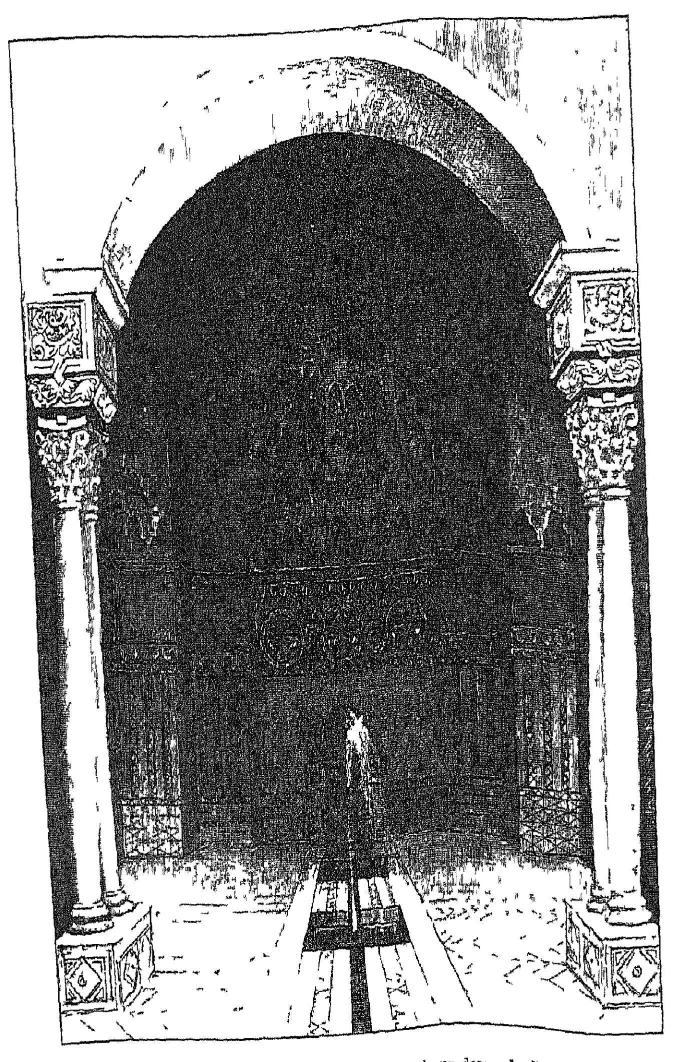


Fig 147. — Vue intérieure du château de la Zira, d'après un dessin de Girault de Prangey.

droit longobard, les Normands le droit frank, les Arabes le Coran. Pour maintenir des populations si diverses sous la même main, il fallait une tolérance et une équité très grandes. Les Arabes l'avaient compris, et Roger sut le comprendre également. L'aristocratie intellectuelle et industrielle de la nation étant constituée par les musulmans

Roger leur accorda une protection spéciale. Ses édits étaient fréquemment conçus en arabe, grec et latin. Les légendes des monnaies étaient moitié arabes, moitié grecques ou latines : les unes portaient le signe du Christ, les autres celui de Mahomet; quelques-unes même réunissaient les deux symboles.

Les successeurs de Roger continuèrent la même politique. Guillaume II avait étudié la langue des Arabes et avait recours à ces derniers pour les affaires les plus délicates. Ils furent, du reste, reconnaissants de cette protection, car, sous Roger lui-même, nous les voyons s'enrôler sous ses drapeaux et l'aider à comprimer des révoltes.

En 1184, c'est-à-dire un siècle environ après la conquête, les Arabes étaient, d'après leurs chroniqueurs, très nombreux en Sicile. A Palerme, ils possédaient de vastes quartiers, avaient des mosquées, des imans et un kadi pour juger leurs procès. Grâce à eux, la cour des rois normands en Sicile était très brillante. Aboulfeda va même jusqu'à la comparer à celles des khalifes de Bagdad et du Caire.

§ 2 — CIVILISATION DES ARABES EN SICILE.

Les sources qui permettent de reconstituer l'état de la civilisation des Arabes en Sicile sont peu nombreuses. Quelques indications éparses dans les divers récits des chroniqueurs, un petit nombre de monuments échappés à la destruction et quelques monnaies sont les seuls éléments que nous possédions. Ils suffisent cependant à montrer que si la civilisation des Arabes en Sicile fut inférieure à ce qu'elle était en Égypte et en Espagne, elle fut cependant assez développée, et que le niveau intellectuel, industriel et social de la Sicile était bien plus élevé quand les Arabes la quittèrent que lorsqu'ils y entrèrent. C'est à l'amélioration exercée par un peuple sur un autre que peut se mesurer son influence civilisatrice. Appréciée ainsi, l'influence utile des Arabes sur la Sicile est considérable.

Lorsque la période de conquête des musulmans en Sicile fut terminée, la période d'organisation lui succéda bientôt. Depuis les Carthaginois, l'île était divisée en deux provinces, la Syracusaine et la

Palermitaine. Les Arabes la partagèrent en trois valis, divisions mieux appropriées à la géographie du pays. Chacun de ces valis avait son gouverneur et comprenait plusieurs districts administrés par des caïds dépendants du gouverneur. Un mufti, ou juge suprême, était établi à Palerme, et, dans chaque localité, il y avait un cadi assisté d'un greffier. Chaque ville possédait un collecteur d'impôts. Un grand conseil, nommé divan, faisant fonctions de cour des comptes, vérifiait la comptabilité.

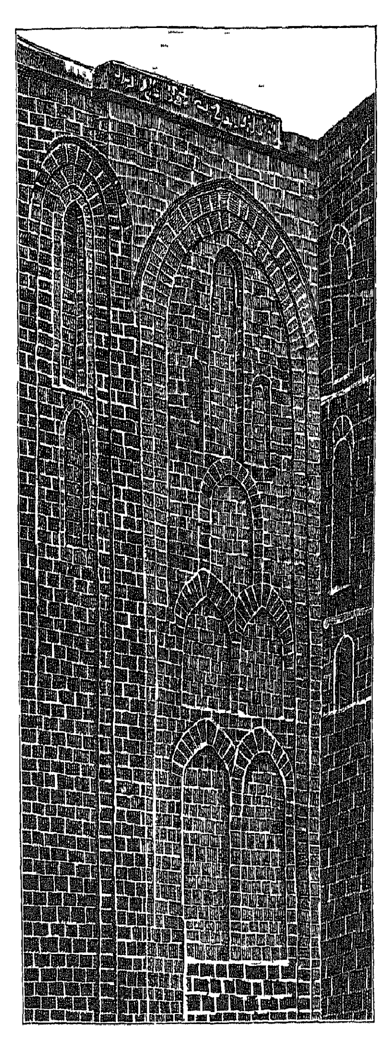


Fig. 148. — Détail d'architecture de l'une des façades du palais arabe de la Cuba en Sicile; d'après une photographie.

Pour tout ce qui ne concernait pas les sujets d'intérêt général, les chrétiens conservèrent leurs lois civiles et religieuses et le droit de se gouverner. Les anciens magistrats grecs, nommés stratèges, gardèrent leurs fonctions, leurs privilèges et jusqu'à leur ancien nom. Ils jugeaient tous les différends entre chrétiens, percevaient la capitation imposée par les Arabes, et qui était de 48 dinars par an pour un homme riche, de 24 pour l'individu simplement aisé et de 12 pour celui qui vivait du travail de ses mains. Cette taxe était très inférieure à celle payée sous les Grecs. Les moines, les femmes et les enfants étaient, du reste, exempts de toute contribution.

Tout ce qui concernait le droit civil : propriétés, successions, etc., avait été si bien approprié aux coutumes du pays par les Arabes, que les Normands maintinrent leur code en vigueur quand ils se furent emparés du pays.

Sous leur domination les chrétiens avaient conservé leurs lois, leurs usages et le libre exercice de leur culte. Suivant le dominicain Corradin, prieur de Sainte-Catherine de Palerme, les prêtres pouvaient sortir, vêtus de leurs ornements sacerdotaux pour porter le viatique aux malades. L'abbé Maurocoli rapporte que dans les cérémonies publiques, à Messine, on voyait figurer deux étendards : l'un appartenant aux musulmans représentait une tour noire sur champ vert, l'autre appartenant aux chrétiens portait une croix d'or sur champ rouge. Toutes les églises existant au moment de la conquête furent conservées ; mais, contrairement à ce qui avait lieu en Espagne, il ne fut pas permis d'en construire de nouvelles.

Aussitôt qu'ils purent se considérer comme maîtres de la Sicile, les Arabes s'adonnèrent à l'agriculture et à l'industrie, et les relevèrent bien vite de la décadence où elles étaient tombées. Ils y introduisirent le coton, la canne à sucre, le frêne, l'olivier, établirent des travaux de canalisation qui subsistent encore et firent notamment connaître l'emploi des aqueducs à siphon, ignorés avant eux.

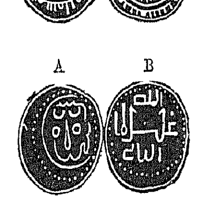
L'industrie leur dut également d'importants progrès. Les richesses naturelles du pays, en argent, fer, cuivre, soufre, marbre, granit, etc., furent systématiquement exploitées. Ils introduisirent dans l'île l'art de travailler la soie. On possède à Nuremberg un manteau de soie, à l'usage des souverains de la Sicile, recouvert d'une inscription en caractères coufiques avec la date de 520 de l'hégire (1133 de J.-C.). Tout porte à croire que c'est de la Sicile que l'art de teindre les étoffes se répandit en Europe.

Le commerce, qui était presque nul avant les Arabes, devint très étendu : nous en avons la preuve par les nombreux droits de douane existant sous leur domination, et dont une longue nomenclature se trouve consignée sur d'anciens diplômes normands des premiers temps de la conquête. Ils montrent combien, quand les Normands s'en emparèrent, le commerce de l'île était varié.

Il n'existe aujourd'hui en Sicile qu'un très petit nombre de monuments musulmans. Les plus remarquables sont les palais de la Ziza et de la Cuba près de Palerme. Ils prouvent que les anciens

chroniqueurs n'ont rien exagéré en vantant la splendeur des anciens monuments. Le moine Théodose et le géographe Edrisi notamment parlent avec admiration des palais ornés de marbres précieux, d'éclatantes mosaiques, et entourés de merveilleux jardins existant sous les Arabes. Le moine Théodose fait prisonnier en 878 au siège de Syracuse, et conduit à Palerme, vante les palais, mosquées et faubourgs de cette importante cité.

L'Arabe Edrisi, qui composa son grand traité de géographie à Palerme même, sous le roi Roger II, c'est-à-dire peu de temps après la conquête chrétienne, a laissé la description suivante de cette ville :



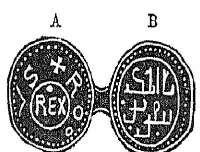


Fig 149 à 151. — Monnaies chrétiennes-arabes des rois normands de Sicile.

« Palerme, metropole de la noble Sicile, réunit tous les genres de gloire et toutes les splendeurs. Cette ville, une des plus illustres de l'univers, a été le siège du gouvernement dès les temps primitifs. Elle est située sur le bord de la mer et entourée de hautes montagnes. Au rapport de tous les voyageurs, il n'en est point où il soit plus agréable de résider. L'étranger qui débarque sur ses quais magnifiques, contemple avec admiration ses palais imposants, ses tours élevées et massives, les campaniles élancés des lieux de prière destinés aux chrétiens, et les vastes dômes des mosquées. Il s'émerveille surtout à la vue de la perfection du travail et de l'élégance des arts qui présidèrent à la construction de ces somptueux édifices. Palerme se compose de deux parties, le château et le faubourg. Le château (*El-Kassr*) doit être compté au nombre des lieux les plus forts. Il se divise en trois quartiers qui renferment des marchés couverts, des bazars, de belles et nobles habitations. C'est là que demeurent tous les riches marchands chrétiens, musulmans et juifs. On y remarque aussi la grande mosquée, qui surpasse tout ce qu'il est possible d'imaginer de gracieux, de rare et d'exquis en fait de peintures, de sculptures et d'ornements. Au nord, s'élève une forteresse qui a été construite par ordre du roi Roger. La disposition de cet édifice est savamment ordonnée, et sa hauteur considérable ; il est couvert de curieuses arabesques et d'inscriptions tracées avec un art surprenant. Le faubourg entoure la ville de tous les côtés. Il est bâti sur l'emplacement de la cité nouvelle qui portait le nom d'*El-Khalessa,* et où résidait, du temps des musulmans, le lieutenant du khalife. Il est très vaste, et contient un grand nombre de maisons, des marchés, des bains, des boutiques, des caravansérails. Autour de Palerme, on ne voit que fontaines jaillissantes, bosquets verdoyants et villas délicieuses. Il est impossible à l'intelligence de concevoir, et à la plume de décrire toutes les séductions des environs de cette ville, dont l'ensemble présente un coup d'œil vraiment admirable. »

La supériorité des connaissances artistiques, industrielles et scientifiques des Arabes, explique facilement la protection que les rois normands leur accordèrent. Les moines eux-mêmes admiraient leur esprit sagace, mais attribuaient volontiers à des maléfices toutes leurs inventions. Parmi les passages curieux les concernant, je citerai un extrait d'une chronique latine qui indique assez bien l'opinion que leurs ennemis avaient d'eux.

« Dans une de ses expéditions, dit le chroniqueur, Robert Wiscard fit la découverte d'une statue élevée sur une colonne de marbre et couronnée d'un cercle de bronze où ces mots étaient gravés : « Le 1er mai, au soleil levant, j'aurai une couronne d'or. » Personne ne put dire ce que signifiaient ces paroles, mais un Sarrasin de Sicile, prisonnier du comte, très versé, comme tous les fils d'Agar, aux sciences occultes et secrets des figures, apprit à Robert qu'il avait deviné le sens caché sous ces paroles, et que, s'il voulait lui rendre sa liberté, il en donnerait l'explication. Robert ayant promis de le renvoyer libre en Sicile, le Sarrasin lui conseilla de faire creuser, le 1er mai, au soleil levant, à l'endroit qu'indiquerait l'extrémité de l'ombre de la statue. Le comte le fit et trouva un grand et riche trésor. »

§ 3. — INVASION DES ARABES EN FRANCE.

Après leur conquête de l'Espagne, les Arabes firent de fréquentes incursions en France, mais rien n'indique qu'ils aient jamais songé à s'y établir sérieusement. Ainsi qu'on l'a fait justement remarquer, le climat trop froid de ce pays ne pouvait guère les tenter. Ce n'était que dans les régions tempérées du midi qu'ils pouvaient prospérer, et ce ne fut, en effet, que dans les parties les plus méridionales de la France qu'ils séjournèrent pendant longtemps.

Lorsque les Arabes parurent en France au huitième siècle de notre ère, le pays était gouverné par des princes connus sous le nom de rois fainéants. Livré à la plus complète anarchie féodale, il offrait une proie facile aux envahisseurs. Aussi ces derniers s'emparèrent-ils sans peine de la plupart des villes du midi. Après avoir conquis Narbonne dans le Languedoc, et avoir assiégé inutilement en 721 Toulouse, capitale de l'Aquitaine, ils prirent successivement Carcassonne, Nîmes, Lyon, Mâcon, Autun, etc., et se répandirent dans toute la vallée du Rhône, dans le Dauphiné et la Bourgogne.

Toute la moitié de la France actuelle, depuis les bords de la Loire jusqu'à la Franche-Comté, fut graduellement envahie par eux. Leur intention n'étant pas de se fixer définitivement dans le pays, ils se bornaient à occuper militairement des points importants destinés à servir



Fig. 151. — Buire arabe du dixième siècle, en cristal de roche, du musée du Louvre. (*Gazette des Beaux-Arts*)

de centres pour diriger de nouvelles incursions dans les régions où ils espéraient trouver occasion de faire du butin.

La plus importante de ces incursions fut celle que commandait Abdérame, et qu'arrêta près de Poitiers, en 732 de notre ère, Charles Martel. Après avoir réuni une armée assez importante en Espagne, Abdérame

passa la Garonne, s'empara de Bordeaux malgré la résistance des Aquitains et des Vascons, commandés par le duc Eudes, puis se dirigea vers Poitiers.

Eudes alla implorer le secours de Charles Martel qui, avec le titre de maire du palais, régnait, au nom de deux faibles rois mérovingiens, sur l'Austrasie et la Neustrie. « Plusieurs seigneurs français, dit un chroniqueur arabe, étant allés se plaindre à Charles de l'excès des maux occasionnés par les musulmans, et parlant de la honte qui devait rejaillir sur le pays, si on laissait ainsi des hommes armés à la légère, et en général dénués de tout appareil militaire, braver des guerriers munis de cuirasses et armés de tout ce que la guerre peut offrir de plus terrible, Charles répondit : « Laissez-les faire; ils sont au moment de leur plus grande audace, et comme un torrent qui renverse tout sur son passage. L'enthousiasme leur tient lieu de cuirasses, et le courage, de place forte. Mais quand leurs mains seront pleines de butin, quand ils auront pris du goût pour les belles demeures et les aises de la vie, quand l'ambition se sera emparée des chefs, que la division aura pénétré dans leurs rangs, alors nous irons à eux, sûrs de la victoire. » Le raisonnement de Charles Martel était juste, mais il fallait que la terreur qu'inspiraient les Arabes fût bien grande pour qu'on préférât les laisser d'abord piller les pays qu'ils traversaient, plutôt que de tâcher de les arrêter.

Abdérame put donc continuer sans crainte sa marche triomphale, ravager les fertiles plaines qui séparent Bordeaux de Tours et s'emparer des richesses des villes. La règle invariable des Arabes étant, comme nous l'avons vu par de nombreux exemples, de ne jamais se livrer au pillage dans les pays où ils voulaient s'établir, la conduite d'Abdérame suffirait à prouver à elle seule qu'en venant en France, il ne rêvait qu'une expédition fructueuse. Elle le fut tellement du reste que quand les Arabes arrivèrent près de Tours, ils étaient entravés par leur butin au point de ne plus pouvoir avancer qu'avec peine. Apprenant l'arrivée de Charles Martel, qui avait convoqué dans un ban général les guerriers des royaumes réunis précédemment sous le sceptre de Clovis, Abdérame pensa que le moment de la retraite était venu et redescendit vers Poitiers. Suivi de près par Charles Martel, il finit par se décider à lui livrer bataille.

L'armée de Charles Martel se composait de Bourguignons, d'Allemands, de Gaulois, et celle d'Abdérame d'Arabes et de Berbères. Le

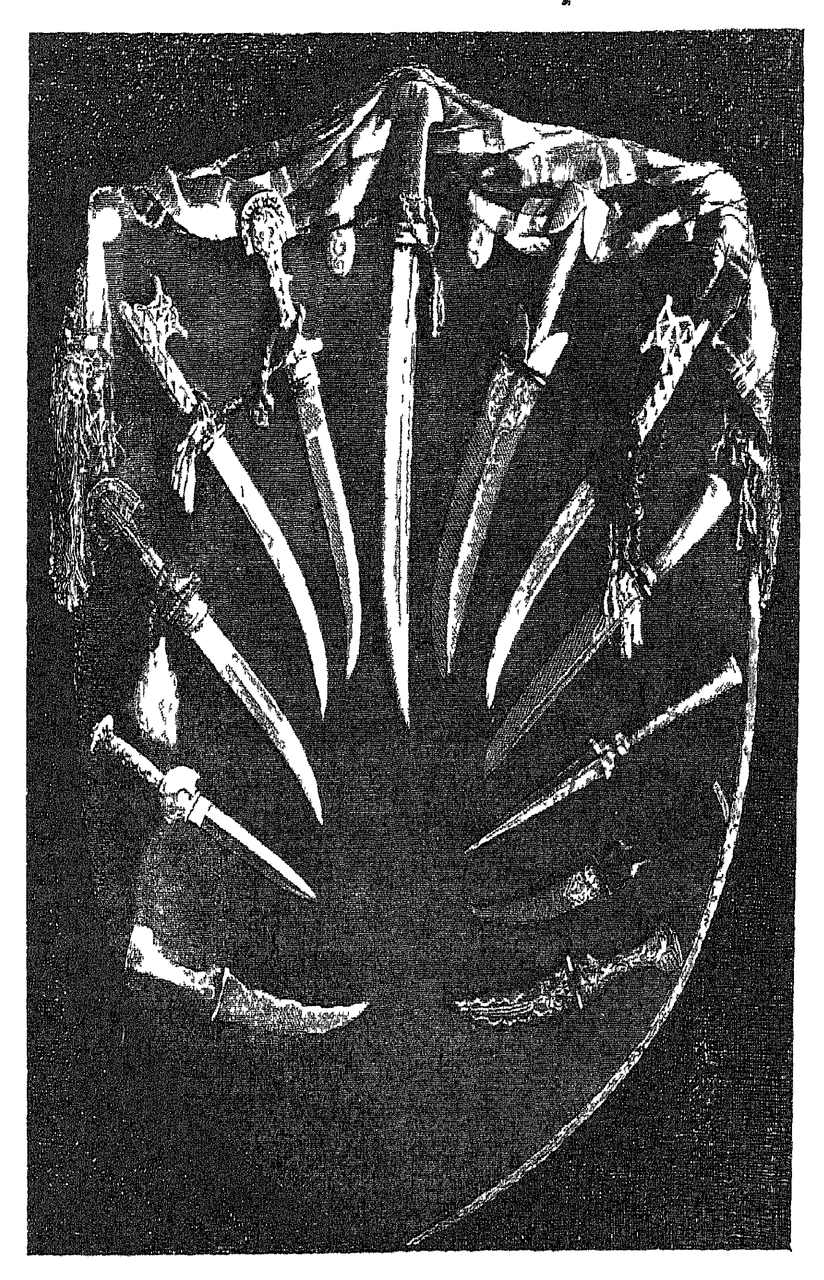


Fig. 153. — Armes arabes de diverses époques, d'après une photographie de l'auteur.

combat resta indécis une partie de la journée ; mais le soir, un corps de soldats francs s'étant détaché du gros de l'armée pour se porter vers le camp des musulmans, ces derniers quittèrent le champ de bataille

en désordre pour aller défendre leur butin, et cette manœuvre maladroite entraîna leur perte. Ils durent battre en retraite et retourner dans les provinces du sud. Charles Martel les suivit de loin. Arrivé devant Narbonne, il l'assiégea inutilement, et s'étant mis alors, suivant l'habitude de l'époque, à piller tous les pays environnants, les seigneurs chrétiens s'allièrent aux Arabes pour se débarrasser de lui, et l'obligèrent à battre en retraite. Bientôt remis de l'échec que leur avait infligé Charles Martel, les musulmans continuèrent à occuper leurs anciennes positions, et se maintiennent encore en France pendant deux siècles. En 737, le gouverneur de Marseille leur livre la Provence, et ils occupent Arles. En 889, nous les retrouvons encore à Saint-Tropez, et ils se maintiennent en Provence jusqu'à la fin du dixième siècle. En 935, ils pénètrent dans le Valais et la Suisse. Suivant quelques auteurs, ils seraient même arrivés jusqu'à Metz.

Le séjour des Arabes en France, plus de deux siècles après Charles Martel, nous prouve que la victoire de ce dernier n'eut en aucune façon l'importance que lui attribuent tous les historiens. Charles Martel, suivant eux, aurait sauvé l'Europe et la chrétienté. Mais cette opinion, bien qu'universellement admise, nous semble entièrement privée de fondement. L'expédition d'Abdérame n'était qu'une campagne destinée à enrichir ses soldats, en leur procurant l'occasion de faire un riche butin. Sans le fils de Pepin d'Héristal, l'expédition se fût terminée par le pillage de Tours et de quelques autres villes, et les Arabes se fussent, suivant leur habitude, éloignés pour reparaître sans doute les années suivantes, jusqu'au jour où ils eussent rencontré une coalition capable de les repousser. Charles Martel ne réussit à les chasser d'aucune des villes qu'ils occupaient militairement. Il fut obligé définitivement de battre en retraite devant eux et de les laisser continuer à occuper tranquillement tous les pays dont ils s'étaient emparés. Le seul résultat appréciable de sa victoire fut de rendre les Arabes moins aventureux dans leurs razzias vers le nord de la France; résultat utile, assurément, mais insuffisant tout à fait à justifier l'importance attribuée à la victoire du guerrier frank.

Les mêmes historiens, qui donnent une importance capitale à la vic-

toire de Charles Martel près de Poitiers, supposent naturellement que sans cette victoire, les Arabes eussent continué leurs invasions, envahi l'Europe, et se demandent avec effroi ce qu'il serait advenu des peuples chrétiens sous la bannière du prophète. « C'était le sort du monde qui venait de se décider, écrit à propos de cette bataille, M. Henri Martin dans son Histoire de France populaire. Si les Franks eussent été vaincus, la terre eût été à Mahomet... Et alors l'avenir de l'Europe et du monde eût été perdu, car l'activité qui pousse les hommes vers le progrès n'était pas dans le génie des musulmans. Leur génie se résume dans l'idée qu'ils ont de Dieu. Le Dieu des musulmans qui, après avoir créé le monde, se repose dans sa solitude et dans son immobilité, n'excite pas les hommes au progrès. »

On peut répondre tout d'abord à ce qui précède, qu'alors même que les Arabes eussent triomphé, les destinées du pays n'eussent été modifiées aucunement. Vainqueurs, ils eussent pillé peut-être quelques villes de plus, comme nous le disions plus haut, puis se seraient retirés suivant leur habitude pour mettre leur butin à l'abri, et auraient recommencé les années suivantes leurs déprédations jusqu'à ce qu'ils eussent rencontré un ennemi assez fort pour les repousser comme Charles Martel réussit à le faire.

Supposons cependant que les chrétiens n'eussent jamais réussi à repousser les Arabes ; supposons encore qu'au lieu d'un climat froid et pluvieux, qui ne pouvait exercer aucun attrait sur eux, les musulmans eussent rencontré dans le nord de la France le même climat qu'en Espagne, et eussent cherché à s'y établir d'une façon définitive. Pour savoir ce qu'eût été dans ces hypothèses impossibles le sort du nord de l'Europe, il suffit de rechercher ce que fut celui de l'Espagne. Or, comme sous l'influence des Arabes, l'Espagne jouissait d'une civilisation brillante, alors que le reste de l'Europe était plongé dans la plus grossière barbarie, il est évident qu'au point de vue de la civilisation de l'époque, les populations chrétiennes n'auraient eu qu'à gagner à se ranger sous la bannière du prophète. Adoucis dans leurs mœurs, les peuples de l'Occident eussent sans doute évité ainsi les guerres de religion, la Saint-Barthélemy, l'inquisition, en un mot, toutes ces calamités qui ont ensan-

glanté l'Europe pendant tant de siècles, et que les musulmans n'ont jamais connues.

Pour soutenir, comme le fait le savant historien cité plus haut, que, sous les Arabes, l'avenir de l'Europe et du monde eût été perdu, parce que « l'activité qui pousse les hommes vers le progrès n'était pas dans le génie musulman, » il faut pousser à des limites bien extrêmes l'oubli de l'histoire de la civilisation des Arabes. Quand on considère la prospérité brillante que firent régner les disciples du prophète dans des pays plongés avant eux dans la barbarie, on peut certainement renverser entièrement la proposition qui précède, et dire que l'activité qui entraîne les hommes vers le progrès n'a jamais été poussée chez aucune race aussi loin que chez les Arabes.

L'occupation du midi de la France par les Arabes pendant plusieurs siècles n'a laissé que de faibles traces. Les villes fréquentées par eux n'ayant été que des points stratégiques destinés à appuyer leurs incursions, ils se sont très peu occupés de civiliser le pays envahi, et, sous leur domination, il n'y eut en France aucun de ces grands centres de civilisation analogues à ceux qui brillaient alors en Espagne et en Orient.

Bien que le séjour des Arabes en France n'ait été constitué que par une série de courtes invasions, nous verrons dans un autre chapitre qu'ils ont laissé des traces profondes de leur passage dans la langue, et nous allons montrer maintenant qu'ils en ont laissé également dans le sang. Plusieurs d'entre eux s'étaient fixés définitivement sur notre sol, dans le voisinage des villes occupées par leurs compatriotes et s'adonnaient à l'industrie et à l'agriculture. On leur a attribué l'importation de la fabrication des tapis à Aubusson, ainsi que plusieurs méthodes agricoles nouvelles. Souvent alliés aux seigneurs chrétiens toujours en guerre, ils finirent sur beaucoup de points par se confondre avec les habitants. L'ethnologie nous en fournit la preuve, en retrouvant, après tant de siècles, des descendants des Arabes sur plusieurs parties de notre sol. Dans le département de la Creuse, dans les Hautes-Alpes, et notamment dans plusieurs localités situées autour de Montmaure (montagne des Maures), dans le canton de Baignes (Charente), de même que dans certains villages des Landes, du Rous-

sillon, du Languedoc, du Béarn, les descendants des Arabes sont facilement reconnaissables. On les distingue à leur peau basanée, leurs cheveux couleur d'ébène, leur nez aquilin, leurs yeux foncés et perçants. Les femmes se reconnaissent à leur teint olivâtre, leur figure allongée, leurs grands yeux noirs, leurs sourcils épais, la forme conique de leurs seins, etc. Si ces caractères ne se sont pas effacés en se noyant dans ceux de la population environnante, suivant les lois anthropologiques que

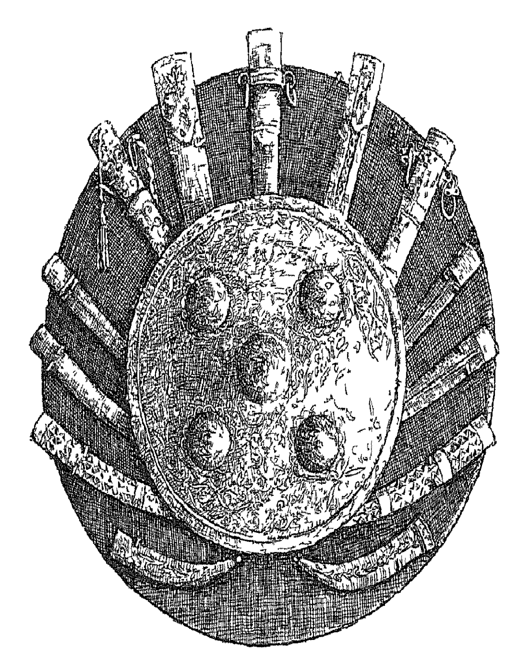


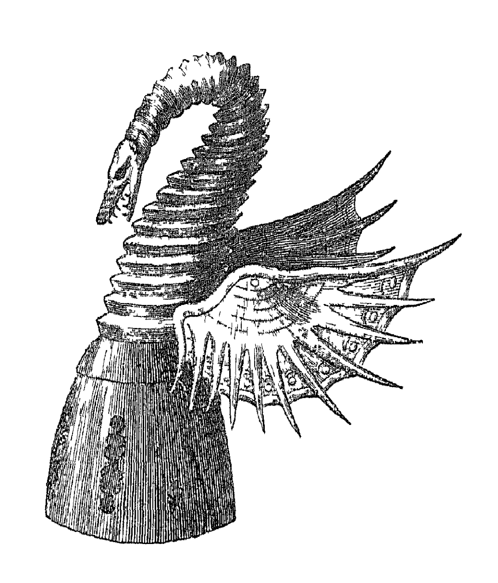
Fig. 154. — Gaînes et fourreaux d'armes arabes, d'après une photographie de l'auteur.

nous avons exposées cela tient à ce que, dans les régions où se rencontrent encore les descendants des Arabes, ils ont fini par former de petites agglomérations nettement séparées du reste de la population et ne se croisant qu'entre elles.

Ici se termine ce que nous avions à dire de l'histoire des Arabes dans les diverses contrées où l'islamisme a régné. Nous avons vu combien a été variée cette histoire, suivant les milieux où les disciples de Mahomet ont vécu, et surtout suivant le but qu'ils se proposaient en envahissant un pays. Dans toutes les contrées qu'ils ont occupées, la France peut-être exceptée, leur influence a été profondément civilisatrice. Partout où a flotté la bannière du prophète, les pays protégés par elle se

sont transformés rapidement; les sciences, les arts, les lettres, l'industrie et l'agriculture y ont brillé du plus vif éclat.

Laissant de côté les généralités auxquelles nous avons dû nous borner jusqu'ici, nous aborderons bientôt dans ses détails l'histoire de la civilisation des Arabes et nous examinerons les progrès qu'ils ont accomplis dans les différentes branches des connaissances humaines cultivées par eux. Quelque obscure ou brillante que puisse être l'histoire politique d'un peuple, l'importance réelle du rôle qu'il joue dans le monde peut se mesurer finalement à son influence civilisatrice et à la somme de découvertes qui lui sont dues.



CHAPITRE HUITIÈME.

LUTTE DU CHRISTIANISME CONTRE L'ISLAMISME.

LES CROISADES.

§ 1. — ORIGINE DES CROISADES.

A la fin du onzième siècle, c'est-à-dire à l'époque où les croisades commencèrent, la puissance politique des Arabes en Orient était en décadence, mais le prestige que leur nom exerçait dans le monde n'avait pas pâli. Ils possédaient encore l'Afrique et l'Espagne, et le temps n'était pas loin où, rois de la Méditerranée, maîtres d'une partie de la France, souverains de la Sicile, ils allaient dans Rome même forcer le pape à leur payer tribut. Jamais aux plus grandes époques de la puissance romaine, le nom d'un César n'avait inspiré autant de terreur aux barbares qu'en produisait sur l'Europe le nom redouté de Mahomet. Aller attaquer dans son propre foyer cette puissance devant laquelle le monde tremblait depuis cinq siècles était une entreprise hardie, et il fallut à l'Europe chrétienne toute l'ardeur des siècles de foi, la certitude de pouvoir compter sur la protection du ciel et une armée d'un million d'hommes pour oser la tenter.

On sait comment, à la voix d'un illuminé, toute la chrétienté se leva, et comment des populations entières se précipitèrent sur l'Orient; on sait aussi que ce déploiement formidable de forces n'aboutit qu'à un succès éphémère, et que, malgré les flots de guerriers envoyés pendant

deux siècles par l'univers chrétien pour conquérir et garder Jérusalem, l'Europe coalisée dut céder au croissant.

C'est à ces luttes du christianisme contre l'islamisme qu'on donne le nom de croisades. Leur résultat sur l'histoire générale de la civilisation en Europe fut très important, et il nous était impossible de les passer sous silence dans un ouvrage destiné à décrire non seulement la civilisation des Arabes, mais encore l'influence qu'elle a jouée dans le monde.

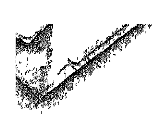
Quelques mots d'abord de l'état de l'Occident et de l'Orient à l'époque des croisades.

La fin du onzième siècle, époque de la première croisade, marque pour l'Europe, et surtout pour la France, une des plus sombres périodes de leur histoire. La France était en pleine féodalité et couverte de châteaux forts dont les possesseurs demi-barbares, toujours en guerre, régnaient sur des serfs ignorants. Une seule puissance, l'autorité spirituelle du pape, avait quelque influence, mais elle était beaucoup plutôt crainte que respectée.

En Orient, l'empire grec était toujours debout. Bien que dans un profond état de décadence, Constantinople était encore le centre d'un grand empire. Occupée uniquement de querelles religieuses et de spectacles, elle perdait chaque jour quelques lambeaux de cet empire. Sa puissance en Italie était éteinte. L'évêque de Rome et le patriarche de Byzance avaient fini par s'anathématiser réciproquement et fonder deux Églises.

La Syrie appartenait en partie aux Turcs Seldjoucides, en partie aux sultans d'Égypte. Le khalifat de Bagdad n'était plus qu'une ombre. L'empire politique des Arabes était en dissociation, mais leur civilisation avait gardé toute sa puissance. La lutte gigantesque qui se préparait allait être celle d'un monde encore barbare contre une des civilisations les plus élevées dont l'histoire ait gardé la mémoire.

Les seules relations suivies existant à cette époque entre le centre de l'Europe et l'Orient étaient celles qui résultaient des voyages des pèlerins en Palestine. Depuis Constantin, et surtout depuis les rapports d'amitié d'Haroun-al-Raschid et de Charlemagne, les pèlerinages chrétiens



en Palestine avaient toujours continué, et chaque jour ils devenaient plus nombreux. Certaines bandes de pèlerins formaient de véritables armées. En 1045, l'abbé Richard emmenait avec lui sept cents compagnons qui ne purent arriver, du reste, que jusqu'à Chypre. En 1064, Sigefroy, archevêque de Mayence, et quatre autres évêques conduisirent avec eux sept mille pèlerins, parmi lesquels des barons et chevaliers, qui eurent à livrer une véritable bataille aux Bédouins et aux Turkomans.

En raison des difficultés et des dangers des pèlerinages à Jérusalem, ils avaient fini par être imposés par le clergé comme pénitence expia-

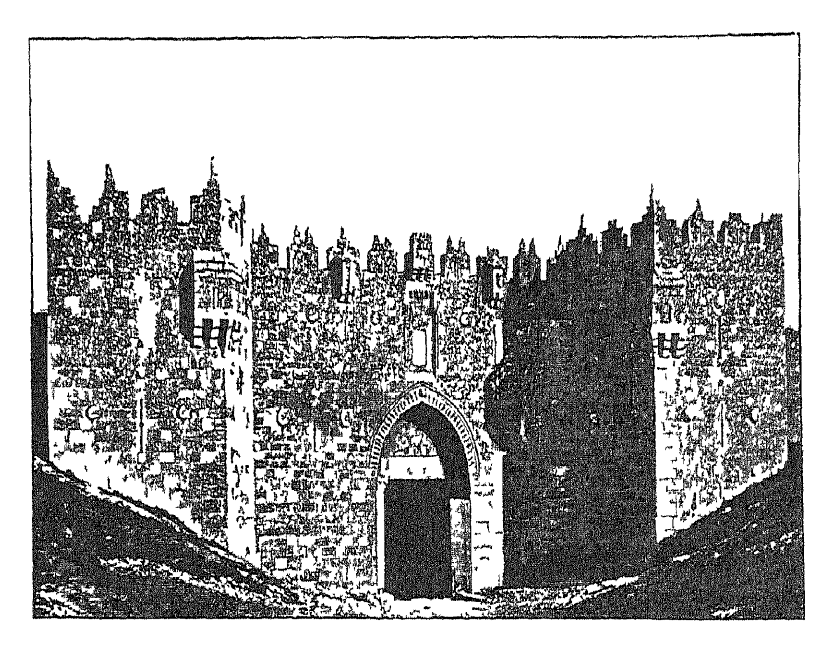


Fig. 155. — Porte de Damas, à Jérusalem, d'après une photographie.

toire pour les plus vilains crimes. Les grands criminels n'étant pas rares à cette époque, et la crainte de l'enfer et du diable étant assez efficace sur ces âmes barbares, les pèlerins étaient fort nombreux. En dehors de quelques aventuriers et de dévots exaltés, ils se composaient généralement de gredins de la pire espèce, doués des plus dangereux instincts, et que la crainte seule de brûler en enfer amenait si loin.

Le nombre de ces pèlerins devenant chaque jour plus grand, leurs allures de plus en plus bruyantes, les Turkomans, beaucoup moins tolérants que les Arabes qu'ils avaient remplacés en Syrie, leur contestèrent le droit qu'ils s'arrogeaient de traverser sans permission

un empire mahométan pour aller faire leurs dévotions au cœur même de l'islam. Au lieu de les laisser continuer à entrer à Jérusalem en véritables triomphateurs, au son des cymbales et à la lueur des torches, comme l'avaient toléré les Arabes, ils les obligèrent à des attitudes plus humbles, les rançonnèrent de toutes façons, et ne manquèrent pas une occasion de leur infliger mille vexations.

Parmi ces pèlerins se trouvait un ancien soldat qui, après de fâcheuses aventures conjugales, s'était fait moine. C'était un halluciné aussi fanatique qu'énergique : il s'appelait Pierre, et l'histoire a ajouté à ce nom celui de l'Ermite.

Indigné des mauvais traitements qu'il avait reçus en Palestine, et poursuivi par ses visions, Pierre s'imagina être chargé de la mission d'appeler l'Europe au secours de la terre sainte. Fort de cette mission imaginaire, il se dirigea vers Rome pour obtenir l'appui du pape. Urbain II l'autorisa à appeler les chrétiens à délivrer les lieux saints. Pierre l'Ermite se mit alors à parcourir l'Italie et la France, semant partout ses harangues violentes pleines de pleurs, de cris, de hurlements, de malédictions pour les infidèles et de promesses du ciel pour ceux qui iraient délivrer le tombeau du Seigneur. Son éloquence frénétique et imagée agissait puissamment sur les foules, et bientôt il fut considéré partout comme un prophète.

Mais les foules ébranlées par Pierre l'Ermite ne pouvaient rien à elles seules. Des circonstances particulières amenèrent bientôt les seigneurs, leurs maîtres, à appuyer ce mouvement. L'empereur de Constantinople, Alexis Comnène, dont l'empire s'en allait chaque jour par lambeaux, et qui voyait les Turcs assiéger Constantinople, accablait de ses lamentations le pape et tous les souverains de l'Europe. Jointes aux prédications de Pierre, elles émurent le monde chrétien. Afin d'encourager le mouvement qui se dessinait, le souverain pontife réunit en Italie un premier concile qui n'amena aucun résultat, puis un second à Clermont en Auvergne l'an 1095. Pierre l'Ermite assistait à ce dernier. Sous l'influence de ses prédications véhémentes, et au cri de « Dieu le veut » hurlé par une foule en délire, tous les assistants s'attachèrent des croix de drap sur l'épaule, et jurèrent d'aller en Palestine délivrer le

tombeau de leur Dieu. Le départ de l'expédition fut fixé pour l'Assomption de l'année suivante, temps nécessaire pour réunir la nombreuse armée que pareille entreprise semblait devoir comporter.

§ 2. — RESUME DES CROISADES

L'idée d'une expédition en Palestine avait fini par enflammer au plus haut degré les âmes. En dehors du ciel à gagner, chacun y voyait les moyens d'améliorer son sort : serfs attachés à la glèbe et rêvant l'indépendance, cadets de familles privés de fortune par le droit d'aînesse, seigneurs mal partagés et désireux de s'enrichir, moines fatigués des rigueurs du couvent; en un mot, tous les déshérités de l'existence, — et ils étaient alors nombreux, — se bâtissaient en imagination le plus séduisant avenir.

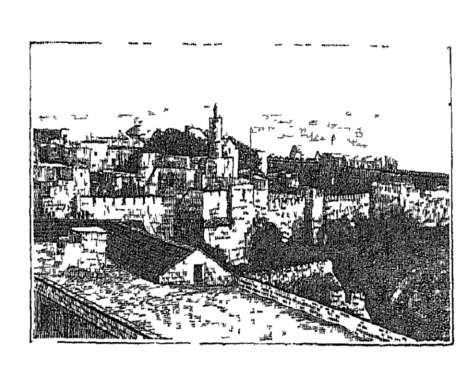


Fig 156 — Vue d'une partie des murs de Jerusalem, d'après une photographie de l'auteur.

Ce fut bientôt un véritable délire : seigneurs, serfs, moines, femmes, enfants, tout le monde voulut partir; chacun vendait ce qu'il avait pour s'équiper, et plus de treize cent mille hommes furent bientôt prêts à partir pour la Palestine.

Le délire devenant chaque jour plus aigu, ceux qui étaient prêts les premiers ne voulurent pas attendre la formation de l'armée régulière, et, dès le printemps de l'année 1096, des bandes immenses s'ébranlèrent de tous les côtés à la fois et se dirigèrent vers le Danube. De la mer du Nord jusqu'au Tibre, le mouvement était général. Dans certains villages on voyait tous les habitants partir, emportant la totalité de ce qu'ils possédaient. L'Europe entière se ruait sur l'Asie.

A mesure que ces bandes s'avançaient vers le but si ardemment souhaité, leur folie devenait plus intense. Les miracles, les apparitions se succédaient chaque jour dans ces têtes échauffées dont la faible raison s'était évanouie pour toujours.

La plus importante des bandes qui s'acheminèrent d'abord vers l'Orient avait pour chefs Pierre l'Ermite lui-même et un pauvre chevalier surnommé Gauthier sans Avoir. Elle fut d'abord assez bien reçue dans les premiers pays européens qu'elle traversait; mais arrivée en Bulgarie, elle rencontra des populations demi-chrétiennes qui refusèrent d'héberger gratuitement de pareilles foules. Irrités de ces refus, les croisés n'hésitèrent pas à s'emparer par la force de ce qu'on ne voulait pas leur donner, et commencèrent à piller les villages et à en massacrer les habitants. Mais ils avaient affaire à des populations peu endurantes qui usèrent immédiatement de représailles et qui tuèrent ou noyèrent un nombre considérable de leurs agresseurs. Ces derniers n'eurent d'autre ressource que de se sauver précipitamment. Arrivés devant Constantinople déjà bien réduits, ils y rencontrèrent des bandes de Teutons, Italiens, Gascons, Gallois, Provençaux arrivées avant eux. Réunis à ces hordes demi-sauvages ils se mirent à piller et à massacrer et se livrèrent à des actes indescriptibles de férocité. Désireux de s'en débarrasser au plus vite, les Byzantins leur donnèrent les vaisseaux nécessaires pour les conduire au delà du Bosphore.

Cent mille environ furent ainsi transportés en Asie Mineure. Ils y commirent bientôt, à l'égard de tous les habitants, musulmans ou chrétiens des actes de sauvagerie qu'excuse seul leur état d'aliénation évidente. D'après un récit d'Anne Comnène, fille de l'empereur chrétien de Constantinople, une de leurs distractions favorites était de tuer tous les enfants qu'ils rencontraient, de les couper en morceaux et de les faire rôtir.

Usant de légitimes représailles, les Turcs leur donnèrent méthodiquement la chasse et les tuèrent comme des bêtes fauves. Avec leurs ossements, ils élevèrent une gigantesque pyramide.

La première armée des croisés, qui avait compté plusieurs centaines de mille hommes, se trouva bientôt totalement anéantie; mais derrière elle s'avançaient les troupes régulières commandées par les plus puissants seigneurs de la chrétienté. Jamais les Arabes n'avaient eu sous leurs ordres une armée aussi imposante. Elle comptait en effet 700,000 hommes parfaitement équipés, séparés en plusieurs corps.